This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

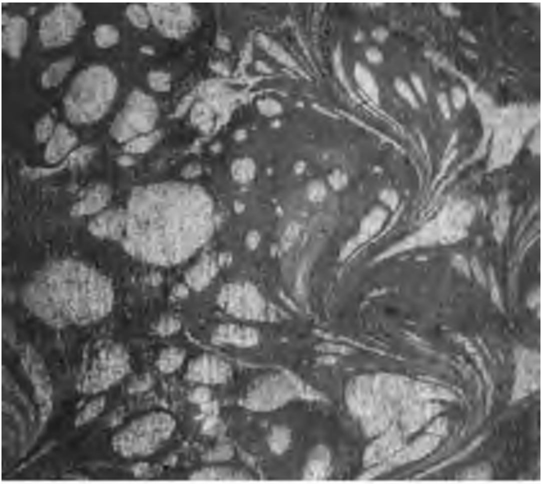
Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse http://books.google.com

1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



AS
161
T8

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES SCIENCES
ET
DES BEAUX ARTS.

Avril 1735.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE

Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trevoux, & dediés à Son Altesse Sérénissime Monseigneur le DUC DU MAINE.

Avril 1735.

A PARIS,
Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quay des Augustins, du côté du Pont S. Michel, à la Renommée & à la Prudence.

M. DCC. XXXV.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

LES MEMOIRES SO
commencés au mois de J
1701. & se vendent 15 s. le
en blanc, & brochés 16 s.

Années.

1701.	19.	vol.	1719.	1
1702.	1.	v.	1720.	
1703.	12.	v.	1721.	1
1704.	1.	v.	1722.	1
1705.	12.	v.	1723.	1
1706.	12.	v.	1724.	1
1707.	12.	v.	1725.	1
1708.	12.	v.	1726.	1
1709.	12.	v.	1727.	1
1710.	12.	v.	1728.	1
1711.	12.	v.	1729.	1
1712.	12.	v.	1730.	1
1713.	12.	v.	1731.	1
1714.	12.	v.	1732.	1
1715.	12.	v.	1733.	1
1716.	12.	v.	1734.	1
1717.	12.	v.	1735.	
1718.	12.	v.		

MEMOIRES
POUR L'HISTOIRE
des Sciences & des beaux Arts.

Avril 1735.

ARTICLE XXXI.

MEMOIRES DU CHEVALIER d'Arvieux, Envoyé Extraordinaire du Roy à la Porte, Consul d'Alep, d'Alger, de Tripoli, & autres Echelles du Levant ; contenant ses Voyages à Constantinople, dans l'Asie, la Syrie, la Palestine, l'Egypte, & la Barbarie ; la description de ces Pays ; les Religions, les Mœurs, les Coutumes, le Négoce de ces Peu-

372012

ples, & leurs Gouvernemens; l'Histoire naturelle, & les évenemens les plus considérables; recueillis de ses Memoires originaux, & mis en ordre, avec des Réflexions. Par le Pere Jean B. Labat, de l'Ordre des Freres Prêcheurs, six Volumes in 12. *A Paris, chez Charles-Jean-Baptiste Delespine le fils, Libraire, ruë saint Jacques, vis-à-vis la ruë des Noyers à la Victoire. 1 Vol. pag. 470. 2 Vol. pag. 521. sans la Préface & les Tables*

SI les hommes n'avoient point l'art de se contrefaire on pourroit juger d'un Auteur par son Ouvrage: Un Historien, sur-tout, quand il s'abandonne à son caractere, se peint assez au naturel, lors même qu'il ne songe qu'à faire connoître ceux, dont il a occasion de parler. Mais plus d'un exemple nous apprend que cette regle n'est pas sûre à tous égards. Il semble qu'elle doit l'être davantage pour un Voyageur: il écrit plus librement, il s'explique plus familierement; on le voit

s'il est permis de s'exprimer ainsi, plus souvent en deshabillé : Il est mal-aisé qu'il fasse toujours personnage ; c'est lui proprement, qui est le Héros de son Livre, enfin il se montre par tant d'endroits, qu'il se développe tout entier, même sans le vouloir.

D'autre part, il y a bien des choses dans un Ouvrage de la nature de celui-ci, dont on ne peut juger sainement, que par la connoissance du caractere de son Auteur, & où le préjugé formé sur l'idée, que l'on a conçuë de sa sincérité, de sa probité, & de sa capacité, est une assez bonne regle pour sçavoir à quoi on doit s'en tenir, dans ce qui ne porte pas sa preuve avec soi. C'est sans doute suivant ce principe, que le Pere Labat a cru devoir nous instruire de tout ce qui regarde la personne du Chevalier d'Arvieux; il nous apprend qu'il nacquit auprès de Marseille, d'une Famille ancienne & illustre, qui tire son origine d'Alexandrie de la Paille, & dont il y a des branches en Savoye, en Piémont, en Provence, en Languedoc, & jusqu'en Angleterre: que son véritable nom *est Arveo*, que les Provençaux

ont changé ce nom en celui d'*Arvieu*, & les Anglois en celui d'*Harvey*, que notre Chevalier, pour adoucir son nom Provençal, qui parut rude à la Cour, se fit appeller *Arvieux*; que lorsqu'il fut nommé Envoyé Extraordinaire à Constantinople, M. de Lionne le qualifia dans ses Instructions de Chevalier d'Arvieux, & qu'il continua lui-même à signer ainsi : Que dès sa plus tendre jeunesse il fit de grands progrès dans les Mathematiques, & qu'il s'appliqua de très-bonne heure à l'étude des Langues Etrangeres, où il se perfectionna de telle sorte dans ses Voyages, qu'il parloit aisément toutes celles, qui sont en usage dans les Pays, qu'il a parcourus : Qu'à ces talents il joignoit beaucoup de Religion & de pieté, & toutes les vertus qui font l'honnête homme, & l'homme d'Etat, qu'il se fit par tout d'illustres amis, même parmi les plus grands Officiers de la Porte Ottomane, & des Republiques d'Alger & de Tunis : Qu'on lui a fait dans tous ces Pays des offres si avantageuses pour l'engager à s'y établir, qu'elles auroient pu tenter tout autre qui n'au-

voient pas eu comme lui un fond iné-
puisable de Religion & d'honneur.

Il est vrai qu'on trouve dans ses *Mémoires* une Critique exacte & judicieuse, des Remarques sçavantes, des Anecdotes, que peu de Voyageurs sont en état de découvrir, des instructions pour les Commerçans, les Consuls, les Ministres des Princes Chrétiens, & que tous ceux qui voudront voyager utilement, pourront en profiter. Pour ce qui est du mêlange continuel de l'instructif & du délectable, que l'Editeur nous y promet aussi, on s'appercevra bien d'abord qu'il en partage la gloire avec le Chevalier d'Arvieux. Il est peu d'Ecrivains aussi aisé à reconnoître que lui, c'est par tout le même enjouement, la même légereté, & la même liberté dans les réfléxions.

Le premier voyage de l'Auteur fut à Smyrne, & quoiqu'il fût encore très-jeune, lorsqu'il le fit, on reconnoît dès-lors ce que le Pere Labat dit de lui, que les choses mêmes, qu'on montroit à tous les Voyageurs, il les voyoit avec des yeux plus curieux & plus éclairés que les autres. Rien ne lui

échappe de ce qui peut picquer la curiosité touchant une Ville, autrefois si considérable, & où l'on compte encore quatre-vingt-dix mille ames. Les tremblemens de terre ont obligé les Habitans de s'éloigner un peu des bords de la mer, où elle étoit bâtie, pour se placer sur le penchant, & au pied d'une colline, dont le sommet est occupé par les ruines d'un Château, duquel il ne reste plus qu'une Tour quarrée, qui en étoit comme le Donjon. Sur la porte de ce Château on voit une tête de femme, trois fois plus grosse que nature, & que les gens du Pays disent être celle d'une Princesse, qui a bâti la Ville; & lui a donné son nom. Les Turcs lui ont cassé le nez, suivant leur coûtume de briser, ou de mutiler les statuës, dont voici la raison.
„ Ils prétendent que les statuës des
„ hommes & des femmes sont en
„ droit de contraindre les Ouvriers,qui
„ les ont faites, de leur donner une
„ ame, & que cela ne se pouvant pas
„ faire, parce qu'il n'appartient qu'à
„ Dieu de faire de semblables mer-
„ *veilles*, les Diables se nichent & se

„ servent de ces corps pour molester
„ les hommes; mais que pour les em-
„ pêcher, il n'y a qu'à les mutiler &
„ les défigurer, & que les Diables les
„ voyant en cet état, les.... ont en
„ horreur, & vont chercher à se lo-
„ ger ailleurs.„

Personne n'ignore que Mahomet a défendu le vin à ses Sectateurs, le Chevalier d'Arvieux nous apprend que ceux d'entre les Turcs, qui ne sont pas scrupuleux sur cet article, ont pour maxime, qu'il vaut mieux ne point boire, que de ne se pas enyvrer; les Sauvages du Canada pensent de même, & c'est bien dommage que *Georges de Hornn*, qui donne à ces Peuples la même origine qu'aux Turcs, n'ait pas sçu ce rapport des uns aux autres, tout peu concluant qu'il est, il seroit encore une de ses meilleures preuves. En conséquence de cette maxime des Turcs, les Francs & les Juifs ont grand soin d'éviter de se trouver dans les lieux, où ils vont boire, par la raison que quand ils sont yvres, ils redoublent de zéle pour faire embrasser leur Loy à ceux, qu'ils regardent comme des Infideles, & leur

sont mille avanies ; sur quoi l'Auteur des réfléxions remarque que l'yvresse rend aussi plus dévots les Habitans d'une certaine Province de France.

Il y a par tout du bien & du mal ; la vie est délicieuse à Smyrne, les vivres & le vin y sont excellents, & pour rien, & le gibier en abondance; le Pays est charmant, mais la peste y fait d'étranges ravages, & l'on y craint fort les tremblemens de terre. On y en comptoit déja six, quand l'Auteur y arriva, & une tradition portoit, que le septiéme ruineroit la ville sans ressource. Il vint pourtant, tandis qu'il y étoit, il fut très-violent, & la prophetie ne s'accomplit pas. Les Persans se précautionnent beaucoup mieux contre ce terrible fleau, que les Turcs, parce qu'ils ne poussent pas aussi loin qu'eux le faux principe de la prédestination. Les Francs se garantissent assez bien de la peste ; mais les fiévres pourprées de l'Automne en font périr plusieurs, au lieu que les Turcs en sont beaucoup moins attaqués, parce que leur vie est plus reglée, & que leur nourriture est plus simple, & presque toujours la même.

Ils font sur-tout grand usage du *Pilau*, que l'Auteur décrit fort exactement, avec la maniere, dont il se fait. Cette description est suivie d'une recette pour la goutte, confirmée par la guérison d'un Chevalier de Malte. Le Malade en fut quitte pour une rude plantade avec des baguettes, qui lui mit les pieds en sang & les lui fit enfler, après quoi on les scarifia; ce service lui fut rendu par un riche Turc, dont il étoit Esclave, & qui avoit été le sien; il l'avoit très-bien traité, & l'avoit renvoyé sans rançon. Ce Turc ne se fit connoître à lui, qu'après qu'il l'eut ainsi guéri; puis il lui donna aussi gratuitement la liberté. Le remede est violent, dit l'Auteur, mais s'il y a de la douleur dans cette opération, elle en épargne de bien plus longues & de bien plus vives.

La Police de Smyrne, la séverité de la Justice des Turcs, la maniere bizarre, dont les Cherifs sont punis, quand ils ont fait quelque faute; l'hypocrisie de ces descendans de Mahomet, la description du Commerce de cette Ville, ce qui empêche celui des François de fleurir, ce qui fait prosperer celui des

Anglois, & le caractere des Marchands de cette Nation : la façon de vivre des Consuls dans le Levant, le Cérémonial qu'ils gardent entr'eux, l'action hardie d'un Consul de France pour soutenir sa prééminence sur celui des Anglois ; tout cela est exposé avec beaucoup de netteté & d'agrément.

La description d'Alexandrie, qui occupe le sixiéme Chapitre, fera plus de plaisir aux Antiquaires, parce qu'on trouve dans cette Ville & aux environs quantité de restes de la plus belle antiquité, & que l'habile Voyageur en rend un compte fort exact. Il se trompe neanmoins au sujet de la *Colonne de Pompée*, lorsqu'il nous dit, « qu'elle a été dressée par » Jules César, pour perpetuer la mé- » moire de la fameuse bataille, dans » laquelle il défit Pompée aux environs » d'Alexandrie. » Tout le monde sçait que Pompée étoit mort avant l'arrivée de Cesar en Egypte ; & ceux qui ont examiné avec plus de soin ce Monument, conviennent que le nom de Pompée qu'on y voit, y a été mis après coup. Le *Pere Sicard* Jésuite, qui l'a-

vitée en 1722, croit que c'eſt un ouvrage d'un des Ptolemées, & il établit ſon ſentiment ſur des conjectures, dont la force & le nombre ſont preſque une démonſtration.

On croit communément qu'il ne pleut point en Egypte : le Chevalier d'Arvieux nous aſſure pourtant qu'il a vû pleuvoir beaucoup, & ſouvent à Alexandrie, à Roſſet & à Damiette : nous l'en croyons ſur ſa parole, mais s'enſuit-il de-là, comme il le prétend, qu'il pleut auſſi dans la haute Egypte, parce qu'elle eſt traverſée par le Nil, qui produit des exhalaiſons. Ne ſe peut-il pas faire que les exhalaiſons du Nil, condenſées dans la baſſe Egypte par les vapeurs de la mer, ſe réſolvent en pluïe, tandis que dans la haute, rarefiées par le Soleil, elles ne produiſent que des roſées, comme il arrive au Perou ?

Le voyage de Tyr, préſentement appellé *Sour*, qui occupe le dixiéme Chapitre, ne contient rien de fort curieux. On verra avec plus de plaiſir dans le douziéme la deſcription de S. Jean d'Acre, autrefois appellé *Ptolemaïde*, quoique, ſelon notre Auteur,

„ ce qu'on peut dire de cette Ville à
„ présent, c'est qu'elle n'est plus qu'un
„ vaste monceau de ruines magnifiques
„ dont on tireroit encore bien des
„ choses curieuses, s'il étoit permis d'y
„ foüiller ; mais les Turcs n'entendent
„ point raison sur cet Article, ils croïent
„ que les Chrétiens ont enterré leurs
„ trésors, & que leurs successeurs en
„ connoissent les lieux, & ont des se-
„ crets puisés dans l'art magique pour
„ les découvrir. „

L'Article de Seyde ou *Sidon*, est fort instructif pour les Commerçans, & l'Auteur en a corrigé la sécheresse, par plusieurs traits historiques, dont le principal regarde l'Emir *Fekherdin*, & quelques-uns de ses successeurs dans la Principauté de Seyde. Cet Emir étoit de la famille de *Maon*, la plus considerable de la nation des Drusses,* dont voici l'origine, suivant la tradition constante du Pays.

Après que les Sarrasins eurent enlevé la Terre-Sainte aux Chrétiens, un corps de François commandé par un Comte de Dreux, se retira dans les

* ou *Drus* ou *Druses*.

montagnes de *Béthléem*, & dans celles d'*Engaddi*, qui portent encore aujourd'hui le nom de *Montagnes des François*. Tant qu'ils eurent avec eux des Prêtres, ils se maintinrent dans la Religion de leurs Peres; mais dans la suite le défaut d'instructions & de Sacremens, & leur alliance avec des femmes de toutes sortes de Religions, qu'ils enleverent où ils purent, les firent tomber dans l'irréligion. Ils se multiplierent à l'infini, & s'étendirent de montagnes en montagnes, depuis le commencement du Liban jusqu'à la Mer Morte. Plusieurs Essains de ce Peuple ont changé de nom, & obéissent à des Chefs, qu'ils se sont faits eux mêmes. Ceux de l'Anti-Liban ont retenu le nom de Drusses, qu'ils tirent de celui de *Dreux*, leur premier Chef, dont la Maison de Maon se prétendoit issuë. Ils ont toûjours aimé & protegé les François, & l'Emir *Mulheim* neveu & successeur de *Fekherdin*, entretenoit par le moyen des Missionnaires, un commerce de Lettres avec le dernier Duc de Guise, dont il se disoit parent.

Les Drusses sont aisés à reconnoître

à la figure de leur tête, parce que les meres serrent & allongent celles de leurs enfans, dès qu'ils sont nez : ils demeurent toujours dans les montagnes, sont endurcis dès leur jeunesse aux travaux les plus rudes, mangent peu & travaillent beaucoup, ce qui leur fait une constitution saine & robuste. Ce sont d'assez bonnes gens ; mais il ne faut pas avoir de démêlés avec eux, ils ne pardonnent point, usent cruellement de leurs avantages, & sont si jaloux de leurs femmes, que si on leur en parloit, ils les assommeroient d'abord. Ces femmes pour la plûpart sçavent lire & écrire la langue Arabe, qui est la leur ; les hommes regardent ces connoissances avec mépris, comme des amusemens propres au sexe. Ils ne trouvent d'occupations dignes d'eux, que le travail & la guerre.

Quoiqu'ils maudissent Mahomet & sa Secte, ils sont Mahometans à l'exterieur dans les endroits, où les Turcs sont les Maîtres, ou quand leur interêt le demande : au fond ils ne croyent rien. Ils ont néanmoins des especes de Prêtres, & des Livres, qu'ils tiennent

font secrets ; ceux qui ont trouvé le moyen de les voir, disent qu'ils ne contiennent que des absurdités, qui tendent à nier l'existence d'un Dieu. Ils conviennent pourtant qu'il y en a eu un autrefois, lequel après avoir créé le Ciel & la Terre, se laissa surprendre par les vents, & fut emporté si loin, que depuis ce tems-là on n'en a eu aucune nouvelle. Une de leurs traditions porte, qu'il leur doit venir de l'Egypte un Sage, qui leur donnera une Loy.

Ils ne font aucun quartier aux Turcs, quand ils peuvent les trouver à leur avantage ; les Francs commercent volontiers avec eux, parce qu'ils sont de bonne foi, & qu'ils paroissent avoir assez de penchant pour le Christianisme. Ils ont une si grande aversion pour le bien mal acquis, que comme ils supposent que les Turcs sont tous voleurs, ou usurpateurs, ils ne mêlent jamais l'argent qu'ils en reçoivent, avec celui des Chrétiens, & le dépensent toûjours le premier, de peur qu'ils ne leur porte malheur. Ils poussent la délicatesse en ce point, jusqu'à ne vouloir pas même

recevoir l'argent des Chrétiens, s'il leur est présenté dans une bourse à la Turque; & s'ils sont obligés de donner à boire à un Turc, ils cassent aussi-tôt le vaisseau, dans lequel il a bû.

L'Emir Fekherdin, dont il s'agit ici, se trouvoit à la mort de son Pere Souverain de tout le Pays, qui est depuis le Carmel jusqu'à Tripoli de Syrie; il étendit encore beaucoup ses Etats aux dépens des Turcs & des Arabes, ausquels il a fait des maux infinis, tandis qu'en toute occasion il favorisoit les Chrétiens, & ce fut lui qui établit les Peres de saint François à Nazareth. Il se disoit issu du Comte de Dreux, & de Godefroy de Bouillon, Roy de Jerusalem; mais il ne sçavoit pas que ce Prince n'a point eu d'enfans, & n'a jamais été marié. On tient assez communément qu'il avoit embrassé le Christianisme, mais on ne sçait pas en quel tems il fut baptisé. Cet Emir étoit de taille médiocre, il avoit le teint brun & coloré, les yeux grands & pleins de feu, le nez aquilin, la bouche petite, les dents blanches, un beau tour de visage, la barbe d'un blond chatain,

l'air grand & majeſtueux, la voix mâle & harmonieuſe, & beaucoup d'eſprit; il parloit pluſieurs Langues; il s'appliquoit à la Chymie & à l'Aſtronomie, il étoit extrêmement curieux, aimoit la Poëſie, la Peinture & la Muſique, & faiſoit venir d'Europe des Sçavans, qu'il payoit bien.

Ses victoires ſur les Arabes, & ſes Entrepriſes ſur les Turcs ayant allarmé le Grand Seigneur, il fut aſſiégé par terre & par mer dans Seyde avec des forces, auſquelles il n'étoit pas en etat de réſiſter. Le parti qu'il prit, fut de laiſſer dans la place *Ali* ſon fils aîné, en lui recommandant de s'accommoder avec la Porte. Pour lui, il s'embarqua ſur un navire François, qui le conduiſit à Malte, d'où il ſe rendit à Naples, & de-là à Livourne, où il demeura cinq ans. Il en partit au bout de ce tems là pour rétourner à Seyde, après avoir fait un Traité avec le Grand Duc, qui devoit lui fournir des Troupes, mais qui ne pût lui tenir parole. Il avoit amené avec lui quantité d'Ingenieurs, d'Architectes, d'Ouvriers Chrétiens, & il recommença bien-tôt la guerre,

pouvoit, ſe plaiſant dans leur entretien, n'étant jamais plus content, que quand il les avoit à ſa ſuite, & qu'il les regaloit, ce qu'il faiſoit ſouvent, & toûjours avec magnificence: d'ailleurs habile & heureux à la guerre. Il étoit enfin réſolu à ſe retirer en France, pour y embraſſer notre Religion, lorſque ſes Ennemis l'ayant rendu ſuſpect à la Porte, on le manda, ſous prétexte de le conſulter ſur des affaires importantes. Ses amis voulurent le diſſuader de déferer à cet ordre; mais il répondit, qu'il n'avoit jamais déſobéi à ſon Maître, & qu'il ne vouloit pas commencer ſi tard. A peine étoit-il arrivé à Conſtantinople, que le Grand Viſir *Cupruli*, auprès de qui l'on étoit criminel, dès qu'on avoit un mérite ſupérieur, demanda ſa tête au Sultan, & l'obtint.

Il ne paroît pas que le Chevalier d'Arvieux, qui ne faiſoit, dit-il, le pelerinage des ſaints Lieux, que par complaiſance, ait ajouté beaucoup de foi aux Traditions, dont on inſtruit les Pelerins, & qui ſont en effet la plûpart aſſez dépourvûës de preuves, & même de vrai-ſemblance. « En vérité, ajoute-t'il,

» te-t-il, les Européens ont bien du
» tems & de l'argent à perdre, pour
» faire un voyage où l'on ne voit que
» des ruines, & où, à peu de choses
» près, on n'entend que des contes,
» qui ont beaucoup l'air de fables. S'il avoit fait ce pélerinage par dévotion, il n'auroit pas ainsi regreté son tems & son argent. Il ne laisse pourtant pas de nous instruire de tout ce qu'il a vû, & de tout ce qu'on lui a dit; & quoiqu'en le lisant on pense comme lui, qu'il y a bien peu à gagner pour les curieux dans ce voyage, on ne laisse pas de lui sçavoir gré de son attention à bien observer toutes choses.

Ce qu'on ne trouvera peut-être pas ailleurs aussi exactement traité que dans ces Mémoires, c'est ce qui concerne le *Mont Carmel*, qui n'est pas, comme bien des gens se l'imaginent, une seule Montagne isolée, mais une longue chaîne de Montagnes & de Collines, ainsi que le Liban, l'Apennin, la Cordilliere, &c. Une des principales têtes du Carmel avance considérablement dans la Mer, & forme un Cap, ou Promontoire des plus élevés de toute la côte de

Syrie & de Paleſtine. Le tout eſt borné au Septentrion par le Golphe d'Acre, & les ruines de *Caïfa* ; à l'Orient, par la grande plaine d'*Eſdrelon*, & les Montagnes de Nazareth ; au Midi, par celles de Samarie, & de Ceſarée de Paleſtine ; à l'Occident, par la Mediterranée.

Le côté Septentrional du Carmel a environ quatre lieues de longueur depuis l'angle Oriental juſqu'à l'Occidental. Celui de l'angle du Midi au Nord en a huit. Les Montagnes du Septentrion ſont beaucoup plus hautes que les autres, qui, à proprement parler, ſont plutôt des Collines, dont les revers & les vallées ſont des terres labourables, graſſes, profondes, & extraordinairement fertiles, & produiroient ſans peine & d'une maniere ſurprenante, ſi elles étoient en d'autres mains que celles des Maures & des Arabes. Les premiers à la verité y recueillent beaucoup de grains, mais ils ne cultivent point la vigne. Les Chrétiens qui habitent une partie du village, ne travaillent que pour leurs beſoins ; ils négligent les arbres fruitiers, qui y viendroient en perfection, & produiroient des fruits excel-

lens. Ils s'attachent un peu plus au jardinage, & ont surtout des Melons délicieux, & des Pastegues, ou Melons d'eau, qui valent ceux de Naples, & les meilleurs de l'Amerique.

Les Montagnes, qui paroissent les plus seches, ont des chênes verds, & d'autres arbres, sur-tout des Oliviers; mais les gens du Pays ne sçavent pas accommoder les Olives; ils se contentent de les saler, & de les mettre dans une saumure. L'air est bon par tout le Carmel, & la châleur y est toujours temperée, parce qu'il ne manque jamais de s'y lever un vent de Mer assez frais pour corrompre l'ardeur du Soleil. Ces Montagnes nourrissent une infinité de Bœufs, de Moutons, de Chevres, de Lievres, de Lapins, de Perdrix, de Gazelles, &c. La Gazelle est une espece de Biche, belle, douce, qui s'aprivoise aisément, & qui est une excellente nourriture; mais l'Auteur n'a jamais oüi dire qu'elles donnassent du musc, comme font celles de *Bontan*. Tous les animaux à quatre pieds sont d'un très-bon goût, parce que les herbes odoriferantes qu'ils mangent, leur donnent un fumet ex-

quis. D'ailleurs, la grande quantité de grains qu'on recueille dans le Pays, fait que les Volailles domestiques y sont sans nombre, très-grasses & très-bonnes.

Il étoit assez difficile de parler du Mont Carmel, sans faire mention des Carmes, qui le regardent comme le berceau de leur Ordre. Il y a bien de l'apparence que ces RR. PP. ne seront pas contents de tout ce qu'on en dit dans ces Mémoires ; & peut-être que dans l'impossibilité d'en avoir raison de l'Auteur, ils tomberont sur l'Editeur ; mais il est bon pour leur répondre, & à coup sûr il ne restera pas court. Pour nous, instruits par l'exemple du sçavant Papebroch, nous n'avons garde d'entrer dans ces discussions, où d'ailleurs il n'y a rien de solide à gagner pour personne. Outre les Carmes, qui ont un Monastére sur le Carmel, on y voit aussi des Pénitens Indiens, ausquels il ne manque que la vraie Foy, pour y retracer ces fameux Anacoretes de la Palestine, qui ont fait tant d'honneur aux premiers Siécles du Christianisme. Le Chevalier d'Arvieux nous assure que *ce sont de très-bonnes gens, à qui il ne*

seroit peut-être pas difficile de faire embrasser notre Religion.

Il ajoute que c'est une chose étonnante, que la dévotion de tous les Orientaux pour le Carmel, parce qu'ils sont persuadés que la sainte Vierge y a fait son séjour pendant quelque tems, & que ç'a été aussi la demeure d'Elie & de ses successeurs. Ils ne nomment jamais, dit-il, ce Prophéte, sans lui donner une épithete qui signifie *vivant*. Les Turcs, les Maures, & les Arabes, en passant par le Carmel, & en doublant le Cap, le saluent toujours en baissant la tête & les mains, & en disant : *O, notre Dame, ô Elie vivant, souffrez que nous passions devant votre Maison*. Ils font la même chose en l'honneur de *Jonas* toutes les fois qu'ils passent devant une petite Mosquée bâtie à l'endroit, où ils prétendent que ce Prophéte fut englouti par une Baleine.

Des quatre Provinces, qui composent la Terre Sainte, la Galilée, dont *Safet* est la Capitale, est la plus agréable & la plus fertile. La Samarie en approcheroit beaucoup, si elle étoit moins montagneuse & mieux cultivée. La Palestine

n'a presque point de Montagnes ; cependant on n'y voit point d'arbres ; on y trouve peu d'eau, & le terrein en est fort sablonneux. La Judée est toute en Montagnes & en Vallons stériles, incultes & desagréables, sur-tout aux environs de Jerusalem. Il en faut excepter le désert de S. Jean, & ses dépendances.

Le Chapitre XXII, qui traite de *Baruth* & de son territoire, contient la description de quelques arbres propres du Pays ; ce sont le *Sebeste*, le *Figuier d'Adam*, le *Figuier de Pharaon*, & le *Tamarin*. Il y a aussi dans le XXIV des observations très-curieuses sur le Mont Liban & son district, & sur les Chrétiens Maronites, qui y demeurent. Dans le XXV, sur la Ville de Balbec ; & dans le suivant, sur celle de Damas.

On rendra compte des quatre derniers volumes dans le Journal du mois prochain.

ARTICLE XXXII.

ALBERTI THURA LAURENTII filii Pastoris Leirskoviensis in Cimbria Gynaeceum Daniae litteratum, foeminis Danorum eruditione vel scriptis claris conspicuum, praemissâ Praefatione de foeminarum variarum apud Danos in Litteras & Litteratos munificentiâ, & adjecto ad calcem, unà cum Appendice, duplici indice personarum. Altonâ, apud Jonam Korte 1732. c'est-à-dire : Le Gynecée lettré, ou les Femmes sçavantes de Danemark, par M. Albert Thura, Pasteur de . . . . avec une Préface sur les bienfaits de diverses Dames Danoises envers la Littérature & les Gens de Lettres. On a ajouté à la fin un Appendice & deux Tables. A Altena, chez Jonas Korte, 1732. in 8°. pages 142.

VOici une Galanterie du Nord qui pourroit n'être pas indifférente en France & ailleurs, si elle n'étoit écrite en Latin, & parsemée de Poësies Danoises : car c'est du Danemark qu'elle

vient, & le titre dit assez en quoi elle consiste. Une liste de femmes sçavantes ou amatrices de la Science, jusqu'à devenir des Mécénes, mérite bien la gloire d'interesser toutes les Nations.

M. Albert Thura n'est pas le seul, ni le premier qui ait célébré les Dames de son Pays qui se sont distinguées dans les Lettres. D'autres avoient ébauché cet Ouvrage : sçavoir, Jean-Isaac Pontanus, Othon Sperlingius, Eleonore Christierne, fille de Christierne IV que l'Auteur cite tous dans la Préface d'un Livre intitulé, *Idée de l'Histoire Littéraire des Danois*. Il cite encore ici MM. André Bordigius, Severin Lintupius, & Thomas Broderus-Bircherodius : mais leurs essais sur cette matiere n'ont été ni achevés, ni imprimés ; il n'y a eu que M. Schachtius qui ait donné la liste de trente-six Dames sçavantes dans les Nouvelles Littéraires de 1700. L'Auteur aidé par ces secours, & celui de M. Grammius, a porté ses recherches beaucoup plus loin que ceux qui l'avoient précedé.

Elles consistent dans deux Classes de Dames. La premiere n'occupe que la

Préface, ou, comme dit l'Auteur, le *Vestibule du Gynecée*. C'est un choix des Mécénes ou Bienfactrices des Gens de Lettres. M. Thura n'en a recueilli que cinquante-trois. La seconde, qui est composée de Femmes sçavantes, est beaucoup plus nombreuse. C'est une centurie parfaite de paragraphes; mais comme plusieurs paragraphes contiennent diverses personnes, outre celles qui sont dans l'Appendice, leur nombre monte en tout à cent vingt-cinq, & voilà le *Gynecée lettré*.

M. Thura prie d'abord son Lecteur de s'arrêter au *Vestibule*, ou à la salle d'entrée, *Atrium*, & d'y considérer les statues de tant de Particulieres qui ont fait du bien aux Gens de Lettres: car il ne parle point des Reines & des Princesses du Danemark; c'est aux grands Historiens, dit-il, à éternisér leur mémoire. A l'égard de celles qu'il cite, leurs liberalités conformes à leur condition, pourtant considérables & toujours au-dessous de leur bienveillance envers la Littérature, sont des bienfaits plus précieux par cet endroit, que les magnificences même des Rois

& des Reines. Il s'agit de réparations, de pensions, de bourses, d'augmentations de revenus, &c. en faveur des Colleges, des Academies, des Eleves, & des Veuves de Docteurs. Le catalogue de ces legs pieux ou sçavans, est moins pompeux pour la vanité des Bienfactrices, qu'intéressant pour la reconnoissance de ceux qui jouissent de leurs bienfaits.

L'Auteur ne parle au reste que des plus récens; & pour ne pas retenir plus long-tems ses Lecteurs à l'entrée du Palais, il leur en ouvre tout l'intérieur; en leur parlant à peu près en ces termes: Voici le Gynecée sçavant de Dannemark. Vous y trouverez des personnes distinguées par leurs écrits ou par leur érudition. Leur nombre est considérable. Vous n'y verrez cependant que celles des deux derniers Siécles. Reconnoissez le bonheur de notre Patrie, qui peut le disputer en ce genre aux autres Nations. . . . . Je conviens toutefois que toutes les Dames dont il est ici question, ne marchent point dans le même rang. Un de mes Amis, dont les conseils me sont respectables, m'avoit conseillé d'en former deux appartemens;

l'un plus brillant, pour les vraies doctes ; l'autre plus simple, pour les demi-sçavantes. Peu s'en est fallu que je n'aye suivi son dessein ; mais tout consideré, je l'ai abandonné. Hé ! qui ne voit combien ce travail étoit délicat, & capable de m'attirer l'inimitié des femmes interessées, soit de celles qui vivent encore, soit des parentes des autres ? Trop de précaution ou trop peu de connoissance m'auroient fait faire quelque méprise dans le reglement des rangs : ainsi j'ai crû devoir me dispenser de l'odieux du cérémonial. J'ai suivi tout simplement l'ordre alphabetique : c'étoit en effet la voye la plus douce. J'ai marqué du reste tout ce que je sçavois du mérite de chaque Dame, sauf à laisser juger le Public sur la différence. Mon intention étoit aussi de conjurer avec zele, *devotè implorare*, les personnes vivantes les plus distinguées, dont je fais quelque mention, de vouloir bien permettre que je les introduisisse dans mon Gynecée, pour ne paroître pas y entrer malgré elles. Un ami m'insinuoit cette pensée ; un autre m'en a détourné. J'ai compris que leur modestie inventeroit cent pré-

textes pour s'exc'tre tout-à-fait elles-mêmes. J'ai donc cité sans façon celles qui étoient déja connues par les nouvelles publiques, & par diverses lettres particulieres. L'Auteur finit, en se flattant que son Ouvrage ne déplaira pas, & en promettant qu'on en verra bientôt plusieurs autres de sa façon sur l'Histoire Littéraire du Danemark.

La Centurie de son Gynecée est réellement divisée en cent articles fort courts, quoiqu'inégaux, qui contiennent l'Histoire succinte des Oeuvres ou de l'érudition de cent Danoises, & même plus. L'érudition est quelquefois surprenante, & les œuvres sont estimables. Il est principalement question de Poësies, tant Latines, que Danoises: car la connoissance du Latin est un jeu pour les Dames du Danemark. Plusieurs d'elles excellent à parler cinq ou six Langues, & à écrire sur des matieres très-relevées avec autant de facilité que d'agrément. Telles sont les Sapho, les la Suze, les Deshoulieres, les Scuderi, les Lambert, &c. d'un Pays où regne le goût des Lettres au milieu des frimats.

Ce petit recueil ne sçauroit manquer de

faire un jour partie de l'Hiſtoire des Hommes & des Femmes illuſtres.

ARTICLE XXXIII.

ANECDOTES GALANTES & tragiques de la Cour de Neron, par M. Dauvigny. A Paris, chez Rollin fils, &c. 1734. environ 300 pages.

CE Livre, comme l'indique le titre d'Anecdotes, toujours ſuſpect avec raiſon, eſt plutôt un Roman qu'une Hiſtoire; ou, pour mieux dire, c'eſt une Hiſtoire que la fiction a voulu embellir, en l'alterant, en lui prêtant de nouvelles ſituations, en confondant pour cela la ſuite & l'ordre des événemens, en diſpoſant enfin des différens morceaux qui la compoſent, comme d'autant de matériaux épars, pour en former un tout qui pût amuſer & plaire. Cette licence que l'on tolére dans les Auteurs Dramatiques à qui elle eſt ſouvent néceſſaire pour émouvoir & pour toucher plus ſûrement les Spectateurs; que l'on ne ſouffre qu'à regret dans ceux qui n'ayant pas le courage de van

vailler pour les esprits solides, emploïent mincement leurs talens à desennuyer les Lecteurs frivoles, n'est pas supportable dans un sujet comme celui-ci. Le Regne de Neron trop connu, trop odieux dans toutes ses circonstances, n'est point susceptible des agrémens de l'invention, ou pour interesser, n'a point besoin d'arrangemens arbitraires. Au nom seul de ce Prince, les idées les plus sombres se retracent dans l'esprit ; on se rappelle, en gémissant, les malheurs de tout l'Empire, soûmis pendant plusieurs années aux caprices & aux cruels emportemens d'un Maître sans mœurs & sans raison ; on parcourt avec horreur tous les dégrés par lesquels la noirceur de son ame se développa. En ramassant ce que tant de célebres Historiens nous en ont transmis, on peut donc former un corps d'histoire infiniment utile par les réfléxions qu'il feroit naître, & plus agréable sans comparaison pour quiconque aime à penser que des contes, quelque bien écrits qu'ils puissent être, ou que les fables les plus joliment inventées. Quelle legereté d'abord, & quelle inconstance dans les plaisirs de Neron !

La brutale volupté y tient la place de la délicatesse & des sentimens. Ces premieres passions dont on s'aveugle quelquefois jusqu'à vouloir en faire l'apologie, & que l'on ne rougit point d'excuser dans la premiere jeunesse, terribles dans leurs suites, en amenent de plus considérables. La prodigalité, le luxe, l'éloignement des affaires, sont les moins dangereuses. Britannicus est coupable de survivre à son malheur & à la perte de l'Empire. A la fleur de son âge, il expire par le poison au milieu de la joie, & dans la sécurité d'un repas; une fin cruelle termine les differends de la mere avec le fils; Agrippine est punie de tous ses crimes par un crime encore plus horrible. L'accusation calomnieuse, l'éxil, la mort de la vertueuse Octavie arrachent des larmes aux plus insensibles; Poppée, son indigne rivale, ne succede à sa grandeur, que pour être à son tour la victime des fureurs de Neron; Rome dévorée par les flammes, est pour le barbare Empereur un spectacle dont il s'amuse. Au milieu de tant de cruautés, Burrhus meurt tranquille, & sans avoir éprouvé la colere de son Maître; Sene-

thus, dont la vertu mériteroit peut-être plus d'éloges, si plusieurs circonstances de sa vie ne nous donnoient lieu de soupçonner que l'exacte probité ne l'emporta pas toujours chez lui sur l'envie de commander, ou du moins qu'il sçut trouver en plus d'une occasion de ces tempéramens delicats qui mettoient son honneur à couvert, sans trop exposer sa fortune. Seneque moins heureux que Burrhus, & moins digne de l'être, hipocrite avec art, & vertueux par ostentation, aussi avide d'amasser des trésors, que de faire briller l'esprit dans ses ouvrages, est convaincu d'avoir trempé dans une conspiration dont la découverte fait couler le plus noble sang de Rome; il est proscrit comme les autres, & la reconnoissance de son Eleve, ne lui laisse que le choix du supplice. Tous ces forfaits, & tant d'autres qui les suivirent ou qui les avoient précedés, épuisent la patience & l'indolence des Romains. Tout l'Empire s'ébranle, les Légions se révoltent, & Neron abandonné, prévient la punition de ses crimes, en se tuant lui-même. Voilà le riche *Esquisse*, sur lequel on peut travailler,

ſans qu'il ſoit néceſſaire pour s'aſſurer du ſuccès, de s'écarter de la verité, de ſortir des bornes de la vrai-ſemblance, ni de recourir à des fictions qui ſe trouvent par-tout, incapables par-là même de plaire, propres préciſément à répandre de la langueur, & à jetter de la confuſion dans les récits, à énerver la majeſté de l'Hiſtoire, à diminuer enfin ou à partager l'impreſſion que les faits véritables doivent exciter. L'Auteur des Anecdotes dont nous parlons, auroit pû aiſément réuſſir dans ce genre de travail, à en juger par la politeſſe de ſon ſtyle ; & il y auroit eu moins de peine qu'un autre, puiſque pour l'exécution de ſon deſſein, il a été obligé d'effleurer du moins une grande partie de ces évenemens, & qu'il a ſçû copier ou imiter heureuſement les plus beaux endroits de Tacite ſur le Regne de Neron, comme nous lui ferons la juſtice de le remarquer bientôt. J'avoue que le ſujet ne ſeroit pas nouveau ; mais outre qu'à la fiction près, il eſt le même que celui de l'Auteur, il y a toujours une maniere nouvelle de traiter ce qui l'a déja été, & de le préſenter au Public.

Plus un sujet est connu, plus il y a de gloire à se le rendre propre. C'est un abus, comme l'Auteur le dit dans sa Préface, que de n'oser se risquer à donner au Public des choses qu'il peut soupçonner d'avoir déja vûes. *On n'abandonne point une mine d'or, parce qu'on en a déja tiré une partie.*

Après ce que nous venons de dire, on ne doit point attendre de nous une exacte analyse de ce Livre. Nous ne devons ces détails scrupuleux qu'à des Ouvrages plus sérieux. Ce seroit d'ailleurs revenir en quelque façon sur nos pas, & répeter avec dégoût presque tout ce que nous venons d'exposer. Tâchons seulement d'extraire le Rolle d'Epicaris, le plus frappant sans comparaison du Roman, & qui en fait un des principaux nœuds. Cette Affranchie ne nous est connue dans Tacite, que par la part qu'elle eut à la conjuration de Pison, & que par le courage avec lequel, après une question affreuse où elle n'avoit rien avoué, elle sçut se donner la mort, & tromper l'attente de Neron, qui la réservoit à de nouveaux supplices. *Posterò enim ad eosdem cruciatus retraheretur*,

gestamine sellæ, nam dissolutis membris insistere nequibat, vinclo fasciæ quam pectori detraxerat, in modum laquei ad arcum sellæ restricto, indidit cervicem, & corporis pondere connisa, tenuem jam spiritum expressit. Ici Epicaris est une fille parfaite ; si sa naissance & son état paroissent la confondre dans la foule, sa beauté, & encore plus ses sentimens, l'élevent peut-être au-dessus de ce qu'il y a de plus grand. Neron a occasion de la connoître, & se dégoûte aussi-tôt de la célébre Acté, pour ne s'attacher qu'à elle. La vertu d'Epicaris trop foible pour résister à la gloire de captiver un Empereur, est assez forte pour la soûtenir dans l'opulence qui l'accable, & dans le credit immense que lui donne la faveur du Prince. Elle aime sincérement Neron. Ses inclinations perverses, ses vices énormes n'avoient point encore parû, ou s'étoient concentrés dans l'intérieur de son Palais, ou dans un petit cercle de Confidents. Epicaris s'aveugle long-tems sur son caractere ; & lorsque la notorieté de ses crimes ne lui permet plus de le justifier, elle en rejette tout l'odieux sur les flatteurs qui l'environnent, & sur les

indignes Miniſtres qui abuſent de ſa confiance. Elle redouble ſes attentions ; ſes inſinuations deviennent plus touchantes, ſes exhortations plus vives. Elle eſpére que ſes conſeils fixeront enfin le naturel inconſtant du Prince, & le rameneront aux vertus de ſes premieres années, dont le ſouvenir, malgré les funeſtes images qui commencent à l'obſcurcir, le rend encore cher aux Romains. Rome admire dans l'Affranchie tes qualités ſi rares ; Agrippine elle-même, qui avoit d'abord redouté ſon eſprit, & apprehendé qu'elle ne voulût diminuer ſon crédit, & partager les ſoins du Gouvernement, rend juſtice au mérite d'Epicaris, ſe lie avec elle, & la choiſit pour Arbitre dans les differends qu'elle a avec ſon fils. Octavie enfin, l'Impératrice Octavie, inſtruite de la grandeur de ſes ſentimens, daigna plus d'une fois lui donner des marques de ſon eſtime. Neron, pour tout dire, eût regné avec gloire, s'il n'avoit accordé qu'à Epicaris la tendreſſe qu'il refuſoit à Octavie, & qu'il lui auroit enfin donnée, aux inſtances d'Epicaris même. *Popée vient troubler* ce concert, & ren-

verser ces projets généreux. Cette femme ambitieuse, après avoir séduit le cœur de l'Empereur, porte ses vûes jusqu'au Thrône. Dès-lors Epicaris n'est plus qu'une Rivale que l'on acheve d'écarter; il faut perdre Agrippine, & répudier Octavie. Tout change de face, les noirs complots, les artifices détestables, les débauches les plus outrées, les Fêtes les plus scandaleuses, prennent la place de la décence, de l'ordre, de la retenue, & de la dignité. Agrippine est assassinée par le cruel Anicet, dans le tems même qu'Epicaris étoit auprès d'elle, occupée à adoucir le sentiment de ses disgraces; la vertueuse Octavie est répudiée sous prétexte de sterilité, & bientôt après accusée d'adultere par ses propres femmes que l'on a eu soin de corrompre; elle périt, emportant avec elle les regrets de tout l'Empire. Rien alors ne peut plus arrêter le torrent; il se répand partout; chaque jour est marqué par de nouveaux actes de cruauté & d'injustice. La vertu Romaine se reveille dans la plupart des Sénateurs. On prend la résolution de se défaire de l'Empereur; mais pour assurer l'entreprise, on croit avoir

Rapportons à présent, comme nous l'avons promis, quelques-uns des traits du Livre, tels que l'Auteur les accommode à sa maniere, ou qu'il les a quelquefois imités des Historiens anciens. Joignons y les mêmes faits, tels que Tacite les dépeint. La comparaison ne déplaira peut-être pas, & fera sentir mieux que nos réfléxions, la différence des deux Langues, ou, si l'on veut, des Auteurs qui travaillent sur le même sujet. Voici la maniere dont l'Auteur des Anecdotes raconte la mort d'Octavie :

“ On murmura hautement contre un
„ choix [*de Popée*], qui faisoit trop
„ connoître l'innocence d'Octavie ; &
„ le Peuple encore tout ému de la dou-
„ leur que lui avoit laissé le départ de
„ cette Princesse, parut disposé à un
„ soulevement général. Neron trem-
„ bloit ; mais Popée voulant signaler
„ par quelque entreprise hardie le com-
„ mencement de son Regne, fit armer
„ les Gardes de l'Empereur ; & ayant
„ rassuré ce Prince, elle en obtint un
„ ordre de faire mourir Octavie, sous
„ prétexte qu'elle avoit occasionné par
„ ses intrigues la révolte des Romains.

Le

„ Le porteur de cet Ordre funeste fut
„ le même Anicet, assassin d'Agrippine.
„ Il se rendit promptement à l'Isle de
„ Caprée, & montra à Octavie le cruel
„ Arrêt qui la condamnoit à la mort.
„ Ce dernier coup, loin de l'accabler,
„ ne servit qu'à donner plus d'éclat à
„ sa constance; & loin de montrer quel-
„ que attache pour une vie qu'elle avoit
„ presque toujours passée dans les lar-
„ mes, elle reçut la mort comme un
„ remede à ses maux. Opposons à cela
la version de l'Analiste Romain; &
pour ne pas sortir des bornes, arrêtons-
nous seulement à ce qu'il nous apprend
de la mort de la vertueuse Impératrice:
Paucis dehinc interjectis diebus, mori jubetur: cum jam viduam se, & tantùm sororem testaretur, communesque Germanicos, & postremò Agrippinæ nomen cieret, quâ incolumi infelix quidem matrimonium, sed sine exilio pertulisset. Restringitur vinculis, venæque ejus per omnes artus exsolvuntur; & quia pressus pavore sanguis tardiùs labebatur, præfervidi balnei vapore enecatur; additurque atrocior sævitia, quòd caput amputatum, latumque in Urbem Poppæa

vidit. Ces images sont moins simples que celles de l'Auteur François ; sont-elles moins touchantes ? Pourquoi nous a-t-il décrit encore avec la même uniformité, s'il est permis de le dire, la mort d'Agrippine ? Sans nuire à son dessein, ne pouvoit-il pas faire entrer dans son récit ces circonstances frappantes que rapporte Tacite, & qui font de ce fait la Scene la plus tragique qui fut jamais ? S'il craignoit d'allonger son Livre, le retranchement devoit plutôt tomber sur ces froides descriptions de Fêtes, & sur ces intrigues déplacées dans un sujet aussi sérieux, & tout à la fois aussi susceptible de véritables ornemens.

La mort de Séneque forme encore une situation qui attache dans la vie de Neron. L'Auteur a puisé le fonds de la relation qu'il nous en a faite, dans Tacite, ajoutant ou retranchant à sa fantaisie. Nous en allons juger. « Les „ satellites de Neron arriverent, *dit-il* ; „ ils lui [*à Seneque*] signifierent l'ordre „ de ce Prince, & lui laisserent quatre „ heures pour se déterminer. Il n'en faut „ *pas tant*, leur dit-il ; trop heureux, en

„ quittant la vie, d'être délivré du mal-
„ heur de vivre sous un Tyran. En mê-
„ me tems il se tourne vers ses amis ;
„ & reprenant dans ce dernier moment
„ sa premiere présomption ; il fit éclater
„ autant de vanité & d'amour propre,
„ qu'il avoit fait paroître auparavant
„ de foiblesse & de lâcheté. Mes biens,
„ leur dit-il, appartiennent dès ce mo-
„ ment au Prince : je ne puis vous en
„ faire part ; mais au lieu de ces avan-
„ tages passagers qu'on acquiert avec
„ tant de peine, & qu'on perd avec plus
„ de peine encore, je vous laisse l'exem-
„ ple de ma vie ; vous pouvez m'imi-
„ ter sans peine. J'ai sçû, en donnant
„ à la sagesse une liberté permise, adou-
„ cir le chemin qui conduit à la vertu.
„ Je vous laisse encore, ajouta-t-il avec
„ autant de vanité, l'exemple d'un cou-
„ rage qui ne s'effraye point d'une mort
„ si prochaine. Le présomptueux Phi-
„ losophe allongea son discours d'un
„ grand nombre d'autres louanges qu'il
„ donna à ses vertus ; mais se voyant
„ pressé par les Gardes de Neron, il
„ entra enfin dans le Cabinet des Bains ;
„ & s'étant plongé dans une des cuves

„ remplies d'eau tiéde, il se fit ouvrir „ les veines. Ecoutons Tacite : *Ille [Seneca] interritus, poscit Testamenti tabulas ; ac denegante Centurione, conversus ad amicos, quando meritis eorum referre gratiam prohiberetur, quòd unum jam, attamen pulcherrimum habebat, imaginem vitæ suæ relinquere testatur... Simul lacrymas eorum, modo sermone, modo intentior in modum coërcentis, ad firmitudinem revocat : Ubi præcepta sapientiæ? Ubi per tot annos meditata ratio adversùs imminentia ? Cui enim ignaram fuisse Neronis sævitiam? neque aliud superesse post matrem fratremque interfectos, quàm ut Educatoris Præceptorisque mortem adjiceret ?*

„ La femme de Séneque, *continue „ l'Auteur de ce Livre*, émue de ce „ spectacle, se jetta dans une autre cu- „ ve;& se faisant aussi couper les veines, „ elle parut résolue à suivre son mari. Sé- „ neque déja affoibli par la perte de son „ sang, sembla voir couler celui de sa „ femme avec plaisir. Il l'encouragea à „ mourir généreusement, & à se mon- „ trer par sa fermeté digne du sang de „ Pompée, dont elle étoit issue. *Ubi hæc,*

dit Tacite, *in commune disseruit, complectitur uxorem ... rogat oratque temperaret dolori ... Illa contrà, sibi quoque destinatam mortem adserverat, manumque percussoris exposcit. Tùm Seneca gloria ejus non adversus, simul amore ne sibi unicè dilectam ad injurias relinqueret; vita, inquit, delinimenta monstraveram tibi; tu mortis decus mavis, non invidebo exemplo. Sit hujus tam fortis exitûs constantia penes utrosque par, claritudinis plus in tuo fine; post quæ eodem ictu brachia ferro exsolvunt.... sævisque cruciatibus defessus, ne dolore suo animum uxoris infringeret, atque ipse visendo ejus tormenta, ad impatientiam delaberetur, suadet in aliud cubiculum abscederet.*

„ Cette femme courageuse, *ajouta* „ *notre Auteur*, alloit expirer, si Neron „ averti de son dessein, n'eût envoyé „ sur le champ, pour lui bander ses „ playes; on réussit à la guérir : mais „ elle conserva toute sa vie une pâleur „ qui fut une marque honorable de ses „ vertus & de sa fidelité. *At Nero*, continue Tacite, *nullo in Paulinam proprio odio, ac ne glisceret invidia cru-*

delitatis, inhibere mortem. Hortantibus militibus, servi libertique obligant brachia, premunt sanguinem, incertum an ignara. Nam ut est vulgus ad deteriora promptum, non defuere qui crederent, donec implacabilem Neronem timuerit, famam sociatæ cum marito mortis petivisse; deinde oblatâ mitiore spe, blandimentis vitæ evictam, cui addidit paucos posteà annos, laudabili in maritum memoria, & ore ac membris in eum pallorem albentibus, ut ostentui esset, multum vitalis spiritus egestum.

„ Ainsi périt, *conclut l'Auteur*, celui de tous les hommes qui avoit sçû „ mieux mettre à profit les talents de „ l'esprit. Du sein de la pauvreté, il par„ vint à posseder des richesses immen„ ses; il les acheta par trop de basses„ ses; son avarice lui en fit faire un „ mauvais usage, & l'on peut dire que „ le désir de les conserver lui coûta la „ vie.

Nous en avons assez dit, pour faire connoître le style & l'esprit de l'Ecrivain. On regrettera sans doute qu'il n'employe pas son tems & ses talents à des ouvrages plus solides.

ARTICLE XXXIV.

NOUVELLES CLASSES de Maladies, qui dans un ordre semblable à celui des Botanistes, comprennent les genres & les especes de toutes les Maladies, avec leurs signes & leurs indications, par S.... de L.... Docteur Medecin de Montpellier, Correspondant de la Societé Royale des Sciences. vol. in-12. pag. 450. A Avignon, chez B. d'Avanville, Imprimeur, près la Place S. Didier. 1734.

CE petit Traité ne peut guére être regardé que comme un essai, & une espece d'Analyse d'un fort grand Ouvrage, qu'il seroit bien digne de l'Auteur d'executer en son entier. Tel qu'il est néanmoins, il peut beaucoup aider les Commençans à mettre de l'ordre dans leurs études, & à écarter toutes ces spéculations vaines & frivoles, qui ont inutilement occupé tant de Médecins. „ Je conviens, dit M. de la Croix, que „ les belles découvertes qu'ont fait Ba-

„ glivi, Bellini, &c. par l'application
„ des Mathematiques à la Physique, &
„ celles des Anatomistes, ont developé
„ bien des secrets de la nature : mais
„ après tout, ils n'ont embelli tout au
„ plus que la Théorie ; & à quelques
„ Théoremes près sur la circulation &
„ la saignée, la Pratique ne s'est pas en-
„ core apperçue de l'utilité de leur tra-
„ vail.

L'Auteur ajoute que cette raison, & plusieurs autres, dont il fait mention, ont porté le fameux Stahl & ses Disciples à nous donner des Histoires des grandes Maladies dépoüillées de tous les raisonnemens systematiques ; & les Médecins *Empyriques*, (nom, dit-il, reveré autrefois, & qu'un abus fatal a fait donner aujourd'hui à des téméraires Praticiens) à abandonner les hypothe-ses, & à étudier la nature dans les Malades, plutôt que dans les Livres ; à connoître les Maladies, leur cours, leurs penchants, plutôt que leurs causes prochaines ; enfin, à étudier la Pratique plutôt que la Logique, la Chymie & la Physique spéculative. En effet, « Si l'on
„ a jamais eu besoin d'étudier l'Histoire

» des Maladies, c'est aujourd'hui que
» cette étude est devenue nécessaire ; la
» fureur des systêmes, qui flattent tous
» l'imagination, ayant fait presque ou-
» blier l'étude de la Nature, ou négli-
» ger la connoissance des Maladies : au-
» jourd'hui, dis-je, que les Malades
» sont regalés de grands raisonnemens
» de Physique, d'Histoire, mais ne sont
» pas guéris peut-être si souvent qu'au-
» trefois.

Or cette Histoire générale des Maladies, si nécessaire, doit, selon M. de la Croix, marquer le caractere, la maniere de croître & de finir de chaque espece, avec la maniere Dogmatique ou Empyrique, mais propre & spécifique de la traiter ; & elle peut se réduire à certaines classes, genres & especes, ainsi qu'on voit faire heureusement aux Botanistes sur les Plantes. Pour faire voir combien les Médecins ont eu tort de négliger ces connoissances, il les compare à ces Paysans, qui confondent sous un nom général trente sortes de Plantes différentes, se contentant de les désigner par les noms de franches, de fausses & de bâtardes ; comme si, dit-il,

elles n'étoient pas toutes légitimes. Et pour faire l'application de sa comparaison, il cite l'exemple de la Pleurésie, que les Médecins se contentent de distinguer en vrayes & en fausses: Car que deviendront donc, demande-t-il, les Pleurésies érésipelateuses, les stomachiques, les catharrales, les goutteuses, les pulmoniques, les ardentes, les vermineuses, les malignes, les pestilentielles, celles du mediastin, du pericarde, du dos, du diaphragme, &c. qui toutes ont des signes & des pronostics différens, & veulent être différemment traitées. Il en est de même des Fiévres. De combien de sortes n'y en a-t-il pas? Et qu'un Médecin s'avise de traiter une Fiévre produite par un coup de Soleil, de la même maniere que celle, qui seroit causée par le vin, par le jeûne, par le froid, &c. à quoi n'expose-t-il pas son Malade?

Il est vrai, & M. de la Croix en convient, que le nombre des especes de Maladies est indéfini, & que leurs variétés dépendent de la combinaison hazardeuse & infinie des causes, âges, tempéramens, pays, séxes, régimes, &c.

Mais il prétend qu'il en eſt des Maladies, & de leurs eſpeces, comme des Plantes ; & de même que les premieres ne ſont toutes qu'un effet de la Nature, & ſe peuvent réduire à une ſeule, qui eſt la fiévre, auſſi les plantes ne ſont qu'une végétation ornée de Racines, Fleurs, Feuilles, &c. D'ailleurs, quelque grand que ſoit le nombre des Maladies, il eſt abſolument néceſſaire de les connoître, avant que d'en étudier les remedes ; comme les Botaniſtes s'attachent à la connoiſſance des Plantes, avant que d'en rechercher les proprietés. Enfin, quelque nombreuſes qu'elles ſoient, elles ne vont pas à l'infini ; le nombre en eſt fixe, auſſi-bien que celui des Plantes ; s'il ne l'étoit pas, pourroit-on connoître aujourd'hui tant de ſortes de Maladies décrites par les Anciens.

C'eſt la méthode qu'on ſuit en les traitant, continue-t-il, qui les fait ſouvent changer de face, en cela ſemblables aux Plantes, « que le tranſport, » la culture, la diverſité des climats, & » les variations de l'air font un peu dé- » generer, mais jamais au point de les » faire changer de genre, & de les ren-

„ dre méconnoiſſables. On peut donc marquer les caracteres invariables des unes & des autres, & faire même la deſcription de chacune de leurs eſpeces, quand la Nature n'a point été troublée dans leur formation. Dans les Maladies, dont parlent les Anciens, comme la Pleuréſie, la petite Vérole, la Fiévre quarte, ne voit-on pas arriver chacune dans les ſaiſons, qu'ils ont marquées ? Leurs durées, leurs révolutions ne ſont-elles pas les mêmes, « à moins que les ſoins turbulents du Médecin ne dérangent la nature ?

Philippe Nenter avoit déja eſſayé de réduire les Maladies ſous diverſes claſſes ; mais M. de la Croix trouve de grands défauts dans ſa méthode ; les principaux ſont, qu'il met enſemble des Maladies, qui n'ont entr'elles aucun rapport ; que ſes genres & ſes claſſes rentrent les uns dans les autres ; qu'il ſuit l'ordre des cauſes, au lieu qu'il faut ranger » les Maladies ſuivant leurs ſym-
„ ptomes, ou phénomenes apparents,
„ conſtants, & eſſentiels, mettant dans
„ chaque claſſe toutes *celles*, dont les
„ ſignes ou ſymptomes évidents & pa-

„ thognomoniques sont les mêmes. Enfin, qu'il ne fait nulle mention des especes, qui sont ce qu'il y a de plus essentiel, pour bien connoître les Maladies.

M. de la Croix, en suivant la methode qu'il vient d'indiquer, divise toutes les Maladies en dix classes. La premiere contient les Fiévres simples; la seconde, les Maladies inflammatoires, ou Fiévres avec inflammation; la troisiéme, les maladies évacuatoires; la quatriéme, les paralytiques & les soporeuses; la cinquiéme, les convulsives; la sixiéme, les Maladies d'esprit; la septiéme, les douloureuses; la huitiéme, les cachectiques; la neuviéme, les affections superficiaires, ou qui attaquent la peau; la dixiéme enfin, les dialytiques, c'est-à-dire, celles, où il y a solution de continuité.

Les quatre premieres classes renferment les Maladies, qui sont ordinairement aigues; les quatre suivantes traitent de celles, qui sont ordinairement chroniques; & les deux dernieres sont composées des affections externes. Chaque classe est sous-divisée en sections,

pour les genres, & les especes sont numerotées. L'Auteur, sur chaque Maladie, dont il parle, rapporte en peu de mots ce qui en a été dit par les plus Sçavants, & marque leurs indications, leurs signes, & leurs remedes. En un mot, la lecture de ce Traité ne rendra pas un jeune Médecin véritablement habile; mais elle lui facilitera les moïens de le devenir, & lui mettra de l'ordre dans l'esprit. Il trouvera aussi beaucoup à profiter dans le discours préliminaire, dont nous n'avons touché que ce qui étoit absolument nécessaire, pour donner quelque idée de l'Ouvrage; aussi-bien que dans les définitions & les remarques, qui sont à la suite de ce discours.

ARTICLE XXXV.

EXTRAIT DU MECHANISME des mouvemens des corps flotants, par M. de la Croix, Commissaire Général de la Marine, Maître des Comptes, & Maître d'Hôtel de la Reine, & de feue Madame la Dauphine, Mere du Roi.

§ I. TOut corps qui flote au milieu d'une Riviere, d'un Canal, d'un Etang, d'une Mer, n'est soûtenu que par les efforts des compressions de l'eau contre sa partie submergée. Donc :

1°. Ces efforts des compressions de l'eau forment seuls ses soûtiens.

2°. Leur force totale résultante est toujours égale à sa gravité, lorsqu'il est degagé de toute force étrangere ; ou à la gravité totale résultante de ses parties graves, & des forces qui lui sont appliquées. Dès qu'il flote, ses soûtiens sont nécessairement égaux à sa tendance vers le centre de la terre.

3°. Leur direction résultante est verticale. Ils ne pourroient pas former ces appuis, s'ils n'agissoient pas dans une direction opposée à sa tendance vers le centre de la terre.

4°. Dès que leur force totale & leur direction verticale sont aussi invariablement determinées, elles ne peuvent aucunement être changées, ni par la configuration de sa partie submergée, ni par l'homogenité ou l'heterogenité de ses parties interieures.

[redacted]

5°. Leur centre d'effort est le point d'apui du corps flotant ; il est le centre de ses apuis.

6°. Son centre de gravité est toujours dans la perpendiculaire de son point d'apui, lorsqu'étant degagé de toute force étrangere, il reste fixe dans une situation determinée ; & le centre de gravité commun à ses parties graves, & aux forces qui lui sont appliquées, est pareillement toujours dans la perpendiculaire de son point d'apui, lorsque recevant l'impression de ces forces, il reste fixe dans une situation déterminée. Ce sont deux forces égales qui agissent dans des sens opposés, & elles restent en équilibre ; elles agissent donc nécessairement dans la même direction.

§ II. Le point de sa capacité qui est à plomb immédiatement au-dessus de son point d'apui, trouve dans ce dernier point un obstacle insurmontable à sa tendance vers le centre de la terre ; toutes ses autres parties étant par leurs liaisons assujetties à des distances determinées du premier, y restent suspendues. Il est conséquemment le point de suspension du corps flotant.

§ III. De ce qu'il a pour point d'apui le centre d'effort des compressions de l'eau contre sa partie submergée, & pour point de suspension, le point de sa capacité, qui est à plomb immédiatement au-dessus de son point d'apui; il résulte invinciblement que le Mechanisme de ses mouvemens est le même que celui des mouvemens qu'il auroit, s'il étoit, lors des applications des mêmes forces, suspendu dans l'air par le même point par lequel il l'est dans l'eau.

§ IV. Lorsqu'il s'incline.

1°. Il a pour ligne d'apui la parallele à l'horison qui passe par son point d'apui actuel, & qui est en même tems parallele à la longueur du côté sur lequel il s'incline.

2°. Il a pour axe d'inclinaison la parallele à l'horison, qui passe par son point de suspension actuel, & qui s'apuye de long en long sur sa ligne d'apui.

3°. Toutes ses parties décrivent pendant son inclinaison, des arcs ou portions de courbes, qui sont paralleles les unes aux autres, qui ont continuellement leur centre ou foyer dans son axe d'inclinaison, & dont les surfaces sont *perpendiculaires* à cet axe.

§ V. Comme il a la liberté de s'incliner sur tous ses côtés, on lui reconnoît autant de lignes d'apui & d'axes d'inclinaison possibles, qu'on peut concevoir de diametres dans deux cercles horisontaux qui seroient concentriques à son point d'apui & à son point de suspension.

§ VI. Lorsqu'il tourne sur lui-même, pour virer de bord, il a pour axe de ce mouvement circulaire, la perpendiculaire de son point d'apui; & toutes ses parties décrivent alors des arcs concentriques à cette perpendiculaire.

§ VII. Toute force dont la direction est perpendiculaire à l'horison.

1°. Augmente sa gravité, lorsqu'elle s'apuye sur lui, ou la diminue, lorsqu'elle agit pour le soulever.

2°. Elle agit pour operer ou pour empêcher son inclinaison sur un levier égal à la distance entre la ligne de sa direction & le plan vertical de l'axe de l'inclinaison qu'elle opere ou qu'elle empêche.

§ VIII. Toute force dont la direction est horisontale, agit.

1°. *Pour* le pousser horisontalement.

2°. Elle augmente sa gravité, lorsque l'angle d'incidence de sa ligne de direction sur la surface du corps, est aigu, & en dessous de cette ligne. Elle la diminue, lorsque cet angle est aigu & en dessus, & elle ne l'augmente ni ne la diminue, lorsque ce même angle d'incidence est droit.

3°. Elle agit pour operer ou pour empêcher son inclinaison sur un levier égal à la distance entre sa ligne de direction & le plan horisontal de l'axe de l'inclinaison qu'elle opere ou qu'elle empêche.

4°. Elle agit pour le faire virer de bord, ou pour l'en empêcher sur un levier égal à la distance entre sa ligne de direction, & la perpendiculaire du point d'apui actuel du corps flotant.

Mais il est nécessaire d'observer qu'on ne reconnoît aucune force de levier dans la quantité dont sa gravité & la vitesse de ses transports horisontaux sont augmentées ou diminuées par les forces qui lui sont appliquées.

§ IX. Toute force qui agit sur lui, a 1°. Sa puissance absolue égale à la distance entre le point auquel elle ap-

plique son centre d'effort, & l'axe du mouvement qu'elle opere, ou qu'elle empêche.

2°. Sa puissance respective égale à la longueur du levier sur lequel elle agit, & que j'ai déterminé dans les § VII & VIII précedents.

3°. Son mouvement absolu égal au produit d'elle-même multipliée par sa puissance absolue.

4°. Son mouvement respectif égal au produit d'elle-même multipliée par sa puissance respective.

§ X. Lorsque plusieurs forces agissent en même tems sur lui.

1°. Il ne reste fixe dans une inclinaison determinée, que lorsque les forces qui operent son inclinaison & celles qui s'y opposent, sont en équilibre autour de l'axe actuel de son inclinaison.

2°. Il ne demeure constamment orienté sur un même air de vent, que lorsque les forces qui agissent pour le faire tourner dans un sens, sont avec celles qui agissent pour le faire tourner dans le sens opposé en équilibre autour de la perpendiculaire de son point d'apui *actuel.*

3°. Il n'acquiert une vîtesse uniforme dans ses transports horisontaux, que lorsque ces differens équilibres sont accomplis.

§ XI. Lorsque plusieurs forces qui ont des directions differentes, agissent en même tems sur lui, on se sert des regles ordinaires de la composition des mouvemens, pour déterminer l'axe de l'inclinaison qu'elles operent, & la ligne de direction de son transport horisontal.

On se sert des mêmes regles pour décomposer une force dont la direction est en même tems inclinée sur sa longueur & sur l'horison.

§ XII. Pour déterminer la perpendiculaire de son point d'apui.

1°. Je considere que sa partie submergée, & le volume d'eau qu'elle déplace, sont parfaitement égaux & semblables.

2°. Je suppose sa partie submergée composée de parties homogenes, comme l'est le volume d'eau qu'elle déplace, auquel cas ils ont leurs centres de gravité homologues.

3°. Je les divise l'un & l'autre par

étrangere, & j'observe de nouveau :

1°. Que toutes les tranches superieures sont par les compressions repoussées en bloc vers la surface de l'eau.

2°. Que pourvû que j'assujettisse dans une situation horisontale la seconde, que je tiens saisie par ses côtés, la premiere est par les compressions de l'eau repoussée & assujettie contre sa baze; & que pour pouvoir les retenir dans l'eau, j'ai besoin d'une force égale au poids du volume d'eau que ces deux tranches déplacent : ce qui me fait juger que tous les efforts les compressions de l'eau contre ces deux tranches, se réunissent dans la seconde.

Je répete cette expérience de tranches en tranches, jusqu'à celle qui forme le plan de la flotaison de la partie submergée ; & j'observe que pourvû que j'assujettisse dans une situation horisontale la tranche que je tiens saisie, toutes les tranches de dessous sont par les compressions de l'eau repoussées contre elle ; & que pour pouvoir la retenir dans l'eau, j'ai besoin d'une force égale au volume d'eau déplacé par cette tranche, & par celles de dessous : ce qui me fait

juger

juger de nouveau que tous les efforts des compreſſions de l'eau contre ces differentes tranches, ſe réuniſſent toujours dans celle qui eſt la plus élevée. Qu'enfin, celle infiniment mince, qui forme le plan de la flotaiſon, eſt la ſeule qui exige une force égale au poids de tout le volume d'eau déplacé par la partie ſubmergée du corps flotant, pour être aſſujettie ſous l'eau, ou de niveau avec la ſurface de l'eau : ce qui me fait conclure que tous les efforts des compreſſions de l'eau contre la partie ſubmergée, ſe réuniſſent dans le plan de la flotaiſon; & conſéquemment, que c'eſt dans ce plan, que réſide leur centre d'effort.

§ XIV. Mais le corps flotant a pour point d'apui le centre * d'effort des compreſſions de l'eau; & ce centre d'effort réſide dans la perpendiculaire ** du centre de gravité de ſa partie ſubmergée, & dans le plan † de ſa flotaiſon. Le corps flotant a donc toujours, lorſ-

* § I précédente.

** § XII précédente.

† § XIII précédente.

qu'il flote ſur une eau dormante, pour point d'apui, le point de ſection de la verticale du centre de gravité de ſa partie actuellement ſubmergée ſur le plan de ſa flotaiſon actuelle.

Il a pareillement pour point de ſuſpenſion, le point * de ſa capacité, qui eſt à plomb immédiatement au-deſſus de ſon point d'apui. Il a donc toujours, lorſqu'il flote ſur une eau dormante, pour point de ſuſpenſion, le point de ſa capacité, qui eſt à plomb & immédiatement au-deſſus du point de ſection de la verticale du centre de gravité de ſa partie ſubmergée ſur le plan de ſa flotaiſon actuelle.

Et conſéquemment, ſa ligne d'apui, telle que je l'ai déterminée, * eſt toujours dans le plan de ſa flotaiſon actuelle, & ſon axe d'inclinaiſon, tel que je l'ai déterminé, ** eſt toujours de long en long apuyé ſur ce plan de ſa flotaiſon actuelle.

§ XV. Pour m'aſſurer que ſon point d'apui réſide toujours dans le plan de ſa flotaiſon actuelle, telles que ſoient les

* § II précédente.
** § V précédente,

liqueurs ſur leſquelles il flote, ſoit qu'elles ſoient peſantes ou légeres, dormantes, courantes ou agitées, & telles que ſoient les forces qui lui ſont appliquées, je le fais floter ſucceſſivement par ma penſée, ſur des liqueurs de differents poids, ſur des eaux dormantes & courantes, que je lui fais parcourir; & je le livre enfin aux fureurs du vent,& d'une Mer agitée, qui l'élevent ſucceſſivement au ſommet de vagues d'une hauteur immenſe, & l'entraînent enſuite dans des abîmes profonds. A chaque quantité dont il eſt enfoncé dans ces liqueurs, à chaque hauteur à laquelle il ſe trouve, & à chacune des differentes ſituations qu'il acquiert ſucceſſivement je fixe pour un moment par ma penſée toutes les impreſſions des forces qu agiſſent ſur lui, pour me donner le tem de faire à ſa partie actuellement ſubmergée, l'application des expériences & démonſtrations que j'ai rapportées dan les § XII, XIII & XIV précédentes; & je reconnois qu'elles me conduiſen toujours à la même détermination d la réſidence continuelle de ſon poin d'apui, dans le point de ſection de

verticale du centre de gravité de sa partie actuellement submergée sur le plan de sa flotaison actuelle, & à la même détermination de son point de suspension de sa ligne d'apui & de son axe d'inclinaison.

§ XVI. On a même une confirmation de cette verité dans les petites figures d'émail qui se tiennent suspendues dans l'eau, au moyen de fioles vuides qu'elles ont sur leurs têtes. Dans les differents mouvemens qu'on leur imprime, en remuant la bouteille qui les contient, il est facile d'en remarquer un d'oscillation, dont le centre de rotation est dans le sommet des fioles qui sont au-dessus de leurs têtes : ce qui prouve évidemment que leur point d'apui est dans ce même sommet, & détruit le sentiment de ceux qui supposent une boule enfoncée dans l'eau, de maniere que le point le plus élevé de sa surface soit de niveau avec celle de l'eau, & qui prétendent qu'elle n'auroit pas son point d'apui dans le point de sa surface, qui forme seul sa flotaison. Je veux plus. Qu'ils fassent cette boule *égale de poids* au volume d'eau qu'elle

déplace, étant entierement ſubmergée ; & qu'ils la faſſent nager entre deux eaux, pourvû qu'elle ſoit d'une groſſeur convenable, pour rendre ſenſibles les differens mouvemens qu'ils lui imprimeront, ils lui en reconnoîtront un d'oſcillation, qui aura ſon centre de rotation dans le point le plus élevé de ſa ſurface. Ce mouvement d'oſcillation eſt commun à tous les corps flotants, lorſque les forces qui ont operé leur inclinaiſon, les abandonnent ſubitement.

§ XVII. Etabliſſez ſucceſſivement à differentes hauteurs dans le milieu des côtés d'un Parallelipipede rectangle & concave, deux boulons horiſontaux taillés par-deſſous en angles aigus, l'un dans le côté droit, & l'autre dans le côté gauche, & à chacune des differentes hauteurs auſquelles vous aurez fixé ces boulons, leſtés le Parallelipipede, pour l'enfoncer dans l'eau, juſqu'à ce que le deſſous de ſes boulons ſoit à fleur d'eau; ſi lorſqu'il ſera droit, vous tranſportez des poids d'un bout à l'autre, pour le faire incliner ſur ſa longueur.

1°. *Pourvû* que ſon inclinaiſon per-

mettre à sa baze de rester noyée, ses boulons resteront pendant ses differentes inclinaisons apuyés sur la surface de l'eau, comme s'ils étoient posés sur une table de marbre.

2o. Si à chaque hauteur differente à laquelle vous aurez fixé ses boulons & la grandeur de son tirant d'eau, vous le suspendez dans l'air, en posant ses boulons sur deux coussins d'acier, & que vous lui fassiez alors les mêmes transports des mêmes poids que vous lui aurez fait dans l'eau, ces differentes expériences vous rendront très-sensibles les trois hypotheses du déplacement du point d'apui de tout corps flotant pendant ses inclinaisons.

Soit la demie largeur du côté sur lequel il s'incline $= a$

Son tirant d'eau, lorsqu'il est droit, $= c$

Le sinus de l'angle de son inclinaison $= x$

PREMIERE HYPOTHESE. Le Parallelipipede a dans l'eau même point d'apui avant & après son inclinaison, & son inclinaison est la même dans l'air & dans *l'eau, lors* des mêmes transports des

mêmes poids, toutes les fois que le ſinus de l'angle de ſon inclinaiſon donné $= x$ eſt $= \sqrt{3c^2 - 2a^2}$

Ce qui prouve évidemment que ſa ligne d'apui & ſon axe d'inclinaiſon ſont avant & après ſon inclinaiſon les mêmes dans l'eau que dans l'air : car il a dans l'air pour ligne d'apui, celle qui eſt terminée par les points de la ſurface des couſſins d'acier, ſur leſquels ſes boulons s'apuyent, & pour axe d'inclinaiſon, la ligne qui eſt terminée par les deſſous de ces boulons. Or la diſpoſition & la ſituation des parties graves du Parallelipipede, & ſon inclinaiſon étant les mêmes dans l'air & dans l'eau, ſa ligne d'apui, & l'axe de ſon inclinaiſon ſont néceſſairement ſitués de même dans ces deux fluides. Il a conſéquemment dans l'eau pour ligne d'apui, celle qui eſt terminée par les particules de la ſurface de l'eau, ſur leſquelles les deſſous de ſes boulons s'apuyent, & pour axe d'inclinaiſon, celle qui eſt terminée par les deſſous de ces boulons : ce qui eſt une nouvelle confirmation de la détermination que j'ai faite de la ligne d'apui, & de l'axe d'inclinaiſon de tout corps flotant.

Deuxieme Hypothese. Le point d'apui du Parallelipipede ſe déplace pendant ſon inclinaiſon vers le côté ſur lequel il s'incline, & ſon inclinaiſon eſt plus petite dans l'eau que dans l'air, lors des mêmes tranſports des mêmes poids, toutes les fois que:

1°. Son tirant d'eau donné $= c$ eſt $= \sqrt{\frac{2a^2}{3}}$

2°. Son tirant d'eau donné $= c$ eſt plus petit que $\sqrt{\frac{2a^2}{3}}$

3°. Son tirant d'eau donné $= c$ eſt plus grand que $\sqrt{\frac{2a^2}{3}}$ & que le ſinus de l'angle de ſon inclinaiſon donné $= x$ eſt plus grand que $\sqrt{3c^2 - 2a^2}$

Parce que ſa ligne d'apui & l'axe de ſon inclinaiſon reſtent toujours dans le milieu de ſa longueur lorſqu'il eſt ſuſpendu en l'air par ſes boulons, au lieu que lorſqu'il eſt à flot, ils ſe déplacent pendant ſon inclinaiſon d'une certaine quantité vers le côté ſur lequel il s'incline, que par leur déplacement ils diminuent de cette quantité les leviers ſur leſquels agiſſent celles de ſes parties *graves* qui ſont dans ce même côté &

qui ont été augmentées par le transport des poids ; & qu'ils augmentent de cette même quantité les leviers sur lesquels agissent celles de ses parties graves qui sont dans le côté opposé, & qui ont été diminuées par le transport des poids: ensorte qu'une moindre inclinaison lui suffit dans l'eau, pour rétablir l'équilibre entre les côtés opposés de la perpendiculaire de son point d'apui.

Troisieme Hypothese. Le point d'apui du Parallelipipede se déplace dans l'eau vers le côté opposé à celui sur lequel il s'incline, & son inclinaison est plus grande dans l'eau que dans l'air, toutes les fois que son tirant d'eau donné $= c$ est plus grand que $\sqrt{\frac{2a^2}{3}}$ & que le sinus de l'angle de son inclinaison donné $= x$ est plus petit que $\sqrt{3c^2 - 2a^2}$

Parce que sa ligne d'apui & son axe d'inclinaison restent toujours dans le milieu de sa longueur, lorsqu'il est suspendu en l'air par ses boulons, au lieu que lorsqu'il est à flot, ils se déplacent pendant son inclinaison d'une certaine quantité vers le côté opposé à celui sur

lequel il s'incline ; Que par leur déplacement ils augmentent de cette quantité la longueur des leviers ſur leſquels agiſſent celles de ſes parties qui ſont dans le côté ſur lequel il s'incline, & qui ont été elles-mêmes augmentées par le tranſport des poids ; & qu'ils diminuent de cette même quantité la longueur des leviers ſur leſquels agiſſent celles de ſes parties graves qui ſont dans le côté oppoſé, & qui ont été elles-mêmes diminuées par le tranſport des poids : enſorte qu'il lui faut ſubir dans l'eau une plus grande inclinaiſon que dans l'air, pour pouvoir rétablir l'équilibre entre les côtés oppoſés de la perpendiculaire de ſon point d'apui.

Il eſt néceſſaire d'obſerver à l'égard de tous les autres corps flotans, que la configuration de leurs parties qui ſont ſucceſſivement ſubmergées, & la quantité dont elles ſont enfoncées dans l'eau, décident abſolument du placement du centre de gravité de ces parties ſubmergées, & du déplacement de leur point d'apui, lequel eſt toujours relatif à une des trois hypotheſes que je viens d'expoſer.

§ XVIII. Tous les points de la capacité d'un corps flotant, qui, lorsqu'il est droit, sont traversés par la perpendiculaire du centre de gravité de sa partie submergée, décrivent pendant son inclinaison un arc ou portion de courbe qui a continuellement son centre ou foyer dans son point de suspension actuel. Ceux de ces points qui sont au-dessus du point de suspension, descendent dans le côté sur lequel il s'incline, en s'éloignant toujours de plus en plus de la perpendiculaire de ce point de suspension. Ceux qui sont en-dessous s'éloignent pareillement de cette perpendiculaire, mais en s'élevant dans le côté opposé à celui sur lequel il s'incline.

Mais lorsqu'il est droit, son centre de gravité est toujours * dans un des points que je viens de désigner, sans quoi il ne seroit point alors dans la perpendiculaire du centre de gravité de la partie submergée, exactement soûtenu par son point d'apui actuel. Il reste pendant l'inclinaison dans le même point de la capacité du corps où il étoit auparavant, & assujetti au mouvement du

* *Derniere conclusion de la § I.*

point dans lequel il se trouve ; il se meut différemment, selon qu'il est plus ou moins élevé. Or, par son mouvement il tolere, occasionne, ou empêche la culbute du corps flotant, ainsi que je vais l'expliquer.

1o. Dans le cas de la premiere hypothese, le corps flotant culbute à la moindre inclinaison, lorsqu'étant droit, son centre de gravité est dans son point de suspension ; parce qu'alors ce centre de gravité tourne sur lui-même, & n'oppose aucune résistance aux forces qui operent son inclinaison.

2o. Le corps flotant culbute à la moindre inclinaison, toutes les fois que par le mouvement que son inclinaison occasionne à son centre de gravité ; ce centre de gravité est transporté en dehors de la perpendiculaire de son point d'apui actuel dans le côté sur lequel le corps s'incline ; parce que dès qu'il est dans ce côté, son mouvement tend à l'éloigner toujours de plus en plus de la perpendiculaire de son point d'apui, & que s'y trouvant toujours de moins en moins soûtenu par ce point d'apui, il concourt avec les forces qui operent

l'inclinaiſon, à faire culbuter le corps flotant, ce qui arrive.

Dans le cas de la premiere hypotheſe, lorſque le corps flotant étant droit, ſon centre de gravité eſt plus élevé que ſon point de ſuſpenſion.

Dans le cas de la ſeconde hypotheſe, lorſque le corps flotant étant droit, ſon centre de gravité eſt trop élevé au-deſſus de ſon point de ſuſpenſion, pour que la quantité dont ce point de ſuſpenſion ſe déplace vers le côté ſur lequel le corps s'incline, puiſſe exceder celle dont le centre de gravité ſe meut vers ce même côté.

Dans le cas de la troiſiéme hypotheſe, toutes les fois que le corps flotant étant droit, ſon centre de gravité eſt plus élevé que ſon point de ſuſpenſion, & lorſqu'étant en deſſous de ce point, il l'eſt trop peu pour que la quantité dont il ſe meut vers le côté oppoſé à celui ſur lequel le corps s'incline, puiſſe exceder celle dont le point d'apui ſe déplace vers le même côté.

3°. Le corps flotant peut s'incliner ſans culbuter, toutes les fois que par le mouvement que ſon inclinaiſon oc-

caſionne à ſon centre de gravité, ce centre de gravité ſe trouve en dehors de la perpendiculaire de ſon point d'apui actuel dans le côté opposé à celui ſur lequel le corps s'incline; parce qu'alors ce mouvement tend à l'éloigner toujours de plus en plus de la perpendiculaire de ſon point d'apui actuel, & qu'il agit alors pour contrebalancer les forces qui operent l'inclinaiſon ſur un levier égal à la diſtance à laquelle il eſt de la perpendiculaire de ſon point d'apui : ce qui arrive.

Dans le cas de la premiere hypotheſe, lorſque le corps flotant étant droit, ſon centre de gravité eſt en deſſous de ſon point de ſuſpenſion.

Dans le cas de la ſeconde hypotheſe, toutes les fois que le corps flotant étant droit, ſon centre de gravité eſt en deſſous de ſon point de ſuſpenſion, & lorſqu'il eſt en deſſus, mais trop peu élevé, pour que la quantité dont il ſe meut vers le côté ſur lequel le corps s'incline, puiſſe atteindre celle dont ſon point d'apui ſe déplace vers ce même côté.

Et dans le cas de la troiſiéme hypo-

these, lorsque le corps flotant étant droit, son centre de gravité est en dessous assez éloigné de son point de suspension, pour que la quantité dont il se meut vers le côté opposé à celui sur lequel le corps s'incline, excede celle dont son point d'apui se déplace vers ce même côté.

Or il est facile de reconnoître par le détail que je viens de faire :

Que la troisiéme hypothese lui est très-désavantageuse, puisque dans les cas où elle a lieu, son point d'apui se déplace vers le côté opposé à celui sur lequel il s'incline.

Que la premiere lui seroit moins désavantageuse, s'il pouvoit s'y trouver sans être obligé de passer auparavant par la troisiéme hypothese. En effet, cette premiere hypothese est impossible pour le Parallelipipede, lorsque son tirant d'eau donné $= c$ est égal ou plus petit que $\sqrt{\frac{2a^2}{3}}$ elle n'a lieu que lorsque son tirant d'eau est plus grand que $\sqrt{\frac{2a^2}{3}}$: mais il faut alors qu'il acquiert une inclinaison assez grande pour que le sinus de l'angle de son

inclinaiſon donné $= x$ devienne $= \sqrt{3c^2 - 2a^2}$ ſans quoi ſon point d'apui ne ſe trouveroit pas après ſon inclinaiſon dans le point où il etoit auparavant.

Qu'enfin la deuxiéme hypotheſe lui eſt la plus avantageuſe de toutes, pourvû qu'on ait ſoin de ménager ſon tirant d'eau relativement à la configuration de ſa partie ſubmergée, & de maniere que ſon point d'apui ſoit forcé de ſe déplacer vers le côté ſur lequel il s'incline dès le premier inſtant de ſon inclinaiſon. Avantage qu'on aſſure au Parallelipipede flotant, en obſervant de tenir ſon tirant d'eau plus petit que la racine des deux tiers du quarré de ſa demi largeur, moyennant quoi le déplacement de ſon point d'apui tend toujours à augmenter la longueur du levier ſur lequel ſon centre de gravité agit pour s'opoſer à ſon inclinaiſon même, quoique ce centre de gravité ſoit au-deſſus du plan de ſa flotaiſon. On en a un exemple ſenſible dans les Bateaux des Rivieres qui ſont chargez de Foins, de Charbon, ou de Bois.

§ XIX. *De ces différentes recherches,*

il résulte que le corps flotant ne peut proprement s'incliner sans que son point d'apui se déplace. Mais pour prouver que les différens déplàcemens de ce point d'apui n'operent aucun changement dans le mechanisme de ses mouvemens, je le supose par ma pensée suspendu dans l'air par la pointe d'une piramide renversée, à laquelle avec le secours d'une force étrangere, je fais successivement parcourir tous les points par lesquels je le prétends suspendu dans l'eau; & je reconnois que lors des aplications des mêmes forces il conserve dans l'air les mêmes situations qu'il avoit acquises dans l'eau; parce que son point de suspension tel que je le détermine, étant lors de chacune des différentes situations qu'il acquiert & qu'il conserve toujours dans la perpendiculaire du centre de gravité de sa partie submergée, le centre de gravité commun à ses parties graves & aux forces qui lui sont appliquées est dans l'air comme dans l'eau, dans cette même perpendiculaire exactement soutenu par son point d'apui actuel.

§ XX. On attaque à la vérité cette

derniere démonſtration, en prétendant que ſi lors des aplications des mêmes forces, j'aplique la pointe de ma piramide renverſée à tout autre point que je voudrai de la perpendiculaire du centre de gravité de la partie qui eſt ſubmergée lors d'une ſituation déterminée du corps flotant, il acquérera la même ſituation dans l'air, parce que le centre de gravité commun à ſes parties graves & aux forces qui lui ſont apliquées ſera également ſoutenu par ſon point d'apui actuel.

Cette objection pourroit avoir quelque fondement, ſi toutes les forces qui operent, ou qui empêchent l'inclinaiſon du corps flotant, avoient leur direction perpendiculaire à l'horiſon; parce que les leviers ſur leſquels elles agiſſent, étant toujours égaux aux diſtances entre le point où elles apliquent leur centre d'effort, & la perpendiculaire de ſon point d'apui qui eſt celle du centre de gravité de ſa partie ſubmergée, la hauteur de ce point d'apui n'influë point ſur la longueur de leurs leviers. Mais il n'en eſt pas de même des forces dont les directions ſont horiſontales; les leviers ſur

lesquels elles agissent sont toujours égaux * à la distance entre leur ligne de direction & le plan horisontal du point d'apui du corps flotant. Or les experiences que j'ai citées, les démonstrations que j'ai raportées, & les calculs que j'ai pû faire en consequence, prouvent tous invinciblement que les forces dont la direction est horisontale agissent pour operer ou pour empêcher l'inclinaison du corps flotant sur des leviers toujours égaux à la distance entre la ligne de direction de leur centre d'effort, & le plan de la flotaison actuelle du corps flotant; & qu'en suposant son point d'apui plus ou moins élevé que le plan de sa flotaison actuelle, il est impossible d'établir l'équilibre qui se trouve entre ces forces & celles qui les contrebalancent lorsque le corps flotant reste fixe dans une situation déterminée.

§ XXI. Le Mechanisme qui fait l'objet de ce traité est trop interessant pour ne pas engager les plus grands Geometres à l'aprofondir & à le déveloper, & à me faire part de leurs sentimens sur mes recherches & sur mes idées. En ef-

* *Troisiéme* observation de la § VIII.

fet ce Mechanisme quoique pratiqué de tous les tems par toutes les nations, est encore ignoré. Et cependant ses loix décident seules du succès des navires; elles peuvent seules fournir les moyens de fixer leurs proportions, leurs assietes, la configuration de leurs parties submergées, le placement & les proportions de leurs mâtures, & leurs arrimages qui sont absolument arbitraires. Tant qu'on ne connoîtra point ces loix on ne parviendra point à faire un Vaisseau parfait, ni à lui assurer tous les avantages qu'on peut attendre de sa navigation.

ARTICLE XXXVI.

HISTOIRE NATURELLE de l'Univers, par M. Colonne, Gentilhomme Romain.

Voyez l'article XXIII. des Mémoires de Mars 1735.

SUITE DU TOME SECOND.

TROISIE'ME PARTIE.

Du Regne mineral.

LE premier chapitre traite fort au long du sel, & de toutes les *especes de sels*, de leur génération, de leur

nature, de leurs proprietez. L'Auteur croit le sel une des plus simples & des plus naturelles productions de la terre, & qu'il n'est autre chose qu'un mélange des trois élemens terrestres, l'eau, la terre & l'air: & suivant que l'un de ces trois élemens domine dans le mélange, il croit qu'il en résulte des sels divers, salpêtre, alun, vitriol, armoniac, &c.

M. Colonne ne paroît pas si heureux dans ses conjectures sur le sable, qui fait la matiere du second chapitre. Il le croit une espece de sel dans lequel l'élement terrestre domine: car le sable selon lui est produit dans la mer, & produit sous la forme de sable; au lieu qu'il paroît assez prouvé par divers Auteurs, par Kircher entr'autres, que les grains de sable ne sont que des brisures de pierres & de rochers que les pluyes détachent des montagnes & entraînent peu à peu dans les ruisseaux, dans les rivieres, & enfin dans la mer. Sur les montagnes ce sont des rochers, dans les vallées des cailloux, dans les ruisseaux c'est du gros sable, dans les rivieres il est plus fin, & dans la mer c'est du sablon. A propos

particulier. Après avoir réfuté Descartes, mais un peu plus foiblement qu'il ne peut être réfuté ; l'Auteur avouë qu'il va ouvrir aux Cartesiens un beau champ à la réfutation, sur ce qu'il attribuë sans beaucoup de preuves ni de vrai-semblance le flux de la mer aux rayons du Soleil mêlez avec les influences de la Lune. Or c'est par voye de fermentation que ces rayons & ces influences agissent sur ou dans les eaux de la mer, ausquelles elles servent de levain.

Chapitre deuxiéme, des tempêtes & autres méteores de la mer. M. Colonne ne croit pas que ce soient les vents qui causent les tempêtes, mais que ce sont plûtôt les tempêtes qui causent les vents, étant causées elles-mêmes par des exhalaisons soûteraines qui les gonflent, les divisent & se répandent dans l'air en forme de vent. Il confirme ce sentiment par la remarque que dans les tempêtes il n'y a point de vent reglé ; ces exhalaisons au reste émanent des feux soûterrains ; mais l'Auteur va plus loin : car il prétend encore ici que ce sont les influences du Soleil & des Astres qui mettent ce feu en action. C'est dommage

qu'une

qu'une histoire naturelle soit généralement infectée d'une hypothese de Physique aussi décriée que celle dès influences astrologiques.

Les chapitres trois & quatre sont *sur les pluyes ordinaires & les extraordinaires.* Le cinquiéme, sur l'origine des sources, des rivieres, des lacs & des fontaines, *avec l'histoire de ce qu'il y a de plus curieux dans le genre des liquides.* Il y a en effet dans ce chapitre un détail assez curieux sur cette matiere. Ce sont des morceaux d'histoire naturelle, pris sans beaucoup de recherche ni de critique dans les hidrographes, dans les relations, dans les journaux même, & dans d'autres recueils qui sont assez communément entre les mains de toutes les personnes qui aiment la lecture. Tout cela est d'ailleurs écrit par une personne à qui notre langue étoit étrangere.

Du regne vegetal.

Chapitre sixiéme, de la génération des vegetaux. Les végetaux appartiennent au regne de Neptune, selon l'expression & la pensée de l'Auteur, parce que l'eau entre pour la plus grande par-

tie dans leur composition & dans le fonds de leur substance. Après cette remarque M. Colonne se jette dans la question des semences & des plantes préexistantes à l'infini les unes dans les autres. Pour toute réfutation il la traite de ridicule. Elle est peu philosophique en effet ; cependant un nombre d'habiles gens qui l'ont défenduë, semblent mériter une attaque dans les formes de la part de ceux qui proposent d'autres pensées.

Celle de M. Colonne sur la production de la semence par l'allongement, & sans doute aussi le repliement des fibres de la plante, est fondée sur ses observations, & paroît fort naturelle.

Au septiéme chapitre il entreprend de prouver *que la petite plante qui est dans la graine, n'est pas la vraie semence de la plante.* Car tout cet ouvrage est bien plus physique, ou plûtôt systématique qu'historique, malgré son titre. Et par malheur encore, la physique systématique de l'Auteur n'est pas toujours la plus saine & la plus conforme aux expériences, aux observations, aux découvertes modernes.

La petite plante qu'on obſerve dans quelques graines n'eſt pas ſelon lui la ſemence véritable, mais uniquement le receptacle de cette ſemence. Elle en eſt le corps, la liqueur qui y circule en eſt l'ame, & un certain feu ſecret qui fait circuler cette liqueur en eſt l'eſprit. N'y a-t-il point là un peu de chicanne ? La plante & toute plante n'eſt ſans doute qu'un nombre d'organes ſolides ou de moyenne conſiſtance, dans leſquels circulent des liqueurs animées par un feu ſecret & très-ſubtil. Et cette plante n'eſt ſans doute que le dévelopement de la petite plante que les modernes qualifient de ſemence. M. Colonne veut-il réduire les plantes à n'être que des liqueurs ? Et s'il y avoit à choiſir, ne devroit-on pas plûtôt réduire la plante à ſes organes ſolides, & au ſquelete qui fait ſa conſiſtance & ſa ſubſtance permanente, qu'aux liquides qui ne font que paſſer, & beaucoup moins à cet eſprit inviſible & incorporel qui eſt le même dans tous les corps les plus differens ?

Au chapitre huitiéme on voit *comment le ſuc de la terre, qui eſt l'aliment univerſel de toutes les plantes*, peut être

changé dans la nature essentielle d'une ou d'autre plante, par le sperme seminal de la plante, & par l'action du semen qui est dans le sperme essentiel. Au neuviéme de quelle maniere la graine fermente dans la terre, *lorsque le suc terrestre se mêle avec le sperme seminal qui est dans les fibres de la petite plante* Et à cette occasion le dixiéme chapitre est une digression *sur les fermens* en general.

L'onziéme chapitre examine si les plantes ont quelque sentiment, & de quelle espece. L'Auteur qui admet un sentiment dans la matiere qui se meut, prétendant qu'elle sent son mouvement, & qu'elle connoît qu'elle se meut, ne pouvoit manquer de donner du sentiment aux plantes; les plantes qu'on nomme *sensitives* sont les principales preuves. Chacun en sent la force, & nous dispense d'entrer dans un plus grand détail à cet égard. M. Colonne, Anticartésien par systême, donne volontiers dans les extrêmités oposées à celles où a donné Descartes, qui ôte le sentiment même aux bêtes.

Au douziéme chapitre il donne l'histoire de quelques plantes rares & ex-

traordinaires. Il y avoit pourtant bien des choses curieuses & même rares à dire sur les plantes les plus ordinaires, dans une histoire naturelle qui semble devoir tout renfermer. Au treiziéme chapitre, il s'agit *du vrai corail de Dioscoride*, de plusieurs autres plantes marines, & de quelques autres qui se pétrifient sur la terre.

CINQUIE'ME PARTIE.

Du regne animal.

Chapitre premier, de la generation des quadrupedes. L'Auteur appelle ceci *le Royaume de Jupiter*, parce que *le feu étherée & l'air, qui forment le soufre des Chymistes y prédominent sur les autres élemens.* Il s'étend beaucoup sur la génération des animaux en général, & de plusieurs quadrupedes & autres en particulier, réfutant toujours les Cartésiens ou en general les modernes sur la préformation des animaux par le moyen des ovaires concentrés les uns dans les autres.

Chapitre deuxiéme, de la generation

des volatiles. Il s'agit là surtout de la génération du poulet, génération que l'Auteur soutient toujours être une formation actuelle de membres auparavant non existans, & non un simple dévelopement de membres envelopés. Le troisiéme tome finit par-là.

TOME QUATRIEME.

SUITE DE LA CINQUIE'ME PARTIE.

Le chapitre troisiéme, parle de quelques animaux *quadrupedes des plus curieux.* Le quatriéme, des *oiseaux les plus singuliers.* Le cinquiéme, des *serpens & autres animaux venimeux.* Tout cela est curieux, mais peu rare, & d'ailleurs incomplet pour une histoire naturelle. L'Auteur s'excuse sur ce qu'on trouve ailleurs l'histoire naturelle des animaux ordinaires. On trouve bien aussi celle des extraordinaires, dont il parle assez au long. On peut même remarquer que les hommes aimant l'extraordinaire & le merveilleux, on trouve plus de livres qui parlent des animaux quadrupedes, volatiles, & autres qui sont rares &

ont quelque chose de singulier, qu'on n'en trouve qui parlent du chat, du chien & de la souris. Est-ce la peine de parler de tout ce que le monde voit? Oüi, c'en seroit la peine, si l'on vouloit ne pas se contenter sur toutes choses d'un coup d'œil populaire & superficiel. Le moindre insecte qui rampe sous nos yeux contient autant de merveilles que l'élephant, le cameleon, ou le scorpion, dont M. Colonne & mille autres nous donnent l'histoire.

Les sixiéme & septiéme chapitre roulent sur les *Poissons*, sur leur génération & sur un nombre d'animaux aquatiques dont il y en a même qui ont la figure humaine. Le chapitre huitiéme est sur les *limaçons & les huîtres de mer*. Le neuviéme sur les insectes & les *animaux visibles par le microscope*.

Dans le neuviéme, l'Auteur entreprend d'expliquer ce que c'est que *l'instinct* & le *discernement*. Or selon lui cet instinct n'est dans les animaux qu'une faculté de sentir & de discerner ce qui leur est contraire ou favorable. Tout cela se réduit à attribuer aux animaux de véritables sensations, de véritables con-

noiſſances à peu près comme les nôtres, quoique peut-être dans un dégré inférieur. Le préjugé naturel porte aſſez à cela : mais l'Auteur va tout-à-fait trop loin, lorſqu'il fonde cet attribut des animaux de ſentir & de connoître, & ſans doute le nôtre auſſi ſur l'attribut même de la matiere, qui ſelon lui eſt eſſentiellement ſentante & connoiſſante. C'eſt toujours à Deſcartes que M. Colonne en veut. Il ne ſe laſſe point de le pourſuivre, & il y revient encore au onziéme chapitre, qu'il intitule : *du ſentiment des animaux*, comme s'il n'en avoit pas aſſez dit dans le chapitre précedent.

Le dixiéme chapitre traite *de l'homme*. Conſideré comme animal, il ne differe en rien de fort eſſentiel de ceux de cette claſſe. C'eſt un ſquelete, ou comme dit notre Auteur, « c'eſt une *carcaſſe* com-
» poſée d'os, où ſont attachées des chairs
» & des tuyaux, dans leſquels le ſang &
» diverſes humeurs s'écoulent ; & quel-
» ques-uns de ces canaux s'entrelaçant
» de différentes manieres forment di-
» vers vaiſſeaux, comme le foye, les
» poulmons, la rate, &c. Le cerveau

„ même n'eſt qu'un tiſſu de fibres, où le
„ ſang le plus pur eſt filtré en eſprits ani-
„ maux. Le cœur n'eſt qu'un tiſſu de
„ canaux remplis de ces eſprits qui ani-
„ ment & réchauffent le ſang qui y en-
„ tre par la circulation, lequel en paſſant
„ par les poulmons prend quelque por-
„ tion de l'air, dans lequel la matiere
„ premiere, *qui eſt proprement l'ame ani-*
„ *male*, eſt mêlée, & ſans laquelle rien
„ ne peut vivre.

« Quant à l'anatomie de l'homme,
„ elle eſt à l'égard des viſceres & des au-
„ tres parties internes, plus ſemblable à
„ celle d'un cochon que d'aucun autre
„ animal. On remarque encore que le
„ cerveau humain eſt plus grand que ce-
„ lui de tout autre animal. Il eſt donc cer-
„ tain que l'homme eſt un animal quant
„ au corps, comme Ariſtote l'a fort bien
„ défini, & ainſi que tous les Philoſo-
„ phes en conviennent, ayant même
„ encore les plus grandes imperfections
„ des autres animaux. „ M. Colonne ſuit
l'homme dans ſes divers états de naiſſan-
ce, d'enfance, d'accroiſſement, de vieil-
leſſe, de dépériſſement, & le trouve
très-animal, & ſouvent très-inférieur
aux autres animaux.

Il le considere ensuite du côté de la raison, & ne le trouve pourtant pas plus digne d'estime, vû les écarts de cette raison, l'ignorance de son esprit, les foiblesses, les vices de son cœur. En un mot tout ce chapitre est fort moral, & du reste fort vague, & par conséquent rien moins qu'historique & très-peu physique.

SIXIE'ME PARTIE.

Des Méteores.

C'est sur tout *des vents* qu'il est question dans les deux chapitres qui composent uniquement cette sixiéme partie en cinquante pages ou environ. C'est Junon à qui cette partie est consacrée, parce que l'air est son royaume. Seroit-ce à cause de la mobilité inégale & variable de cet élement que les anciens l'auroient mis sous la domination d'une femme?

Le vent est un mouvement de l'air: M. Colonne ajoute fort bien d'après Kircher, que c'est le mouvement d'un air vaporeux, soit parce que tout air contient des vapeurs que la terre ne cesf-

se d'exhaler, soit parce que le vent lui même en éleve, & n'est souvent produit que par des vapeurs exhalées par la terre ou élevées par le Soleil. Les vents doux & reguliers, l'Auteur les attribuë au Soleil; mais les vents violens, les ouragans, les typhons, &c. il les croit produits par l'action des feux soûterrains. Tout cela finit par un chapitre où M. Colonne raporte les observations du P. Fournier dans son excellent ouvrage d'Hidrographie.

ARTICLE XXXVII.

EPISTOLA AD REVERENDOS admodum Patres Generalem, Priorem, & Monachos Cænobii San-Germanensis. Lettre adressée aux très-RR. PP. Général, Prieur & Religieux de l'Abbaye de S. Germain des Prés de Paris, & datée de Sorbonne, le 22 de Janvier 1735. *in*-4°. pages 48.

IL faut qu'un Procès littéraire ait son cours comme un Procès civil, & il est ordinaire de voir dans l'un comme

dans l'autre, les productions se multiplier. Messieurs les Docteurs de Sorbonne, dans une Lettre adressée à M. Maffei, ont fait quelques observations critiques sur diverses éditions des SS. PP. publiées par les PP. Bénédictins: Premier écrit. Les PP. Bénédictins ont répondu à ces observations dans une Lettre adressée à Messieurs les Docteurs: Second écrit. Dans cette troisiéme Lettre, ces Messieurs répliquent aux PP. Bénédictins, & nous allons en rendre compte, ainsi que nous avons fait des deux autres

Messieurs les Docteurs commencent par se plaindre des injures dont les PP. Bénédictins les ont accablés dans leur écrit, & il est en effet difficile de lire la liste qu'ils en ont fidélement copiée, sans convenir qu'ils ont sujet de se plaindre. Nous avions déja pris la liberté d'en dire notre avis, & il faut esperer que les Sçavans se persuaderont enfin, à force de l'entendre dire, que les injures ne sont pas des raisons, & qu'elles ne peuvent jamais servir qu'à décrediter les meilleurs Ouvrages. Rien de plus simple, disent MM. les Doc-

teurs, que le dessein que nous nous sommes proposé. Nous voyons qu'on nous donne tous les jours pour nouvelles découvertes des écrits déja connus & publiés depuis long-tems; nous voyons de plus, que par ignorance ou par inattention, ces écrits sont attribués tantôt à un saint Pere, tantot à un autre. Or nous nous sommes proposé de faire une Bibliotheque alphabetique la plus exacte qu'il nous sera possible, dans laquelle nous rangerons par ordre tous les Ecrits des SS. PP. sous le nom de leurs véritables Auteurs. Il s'agit là de choses de fait, dont la vérification ne demande que le témoignage des yeux. A quoi bon se fâcher, & employer les termes les plus odieux, pour décrier un Ouvrage dont le dessein est applaudi par tout ce qu'il y a de personnes qui aiment la verité?

Tel est le préliminaire de cette Lettre. Messieurs les Docteurs répondent ensuite aux diverses accusations qu'on leur a intentées, & 1°. au reproche qu'on leur a fait de se contredire eux-mêmes. Cette contradiction prétendue consiste en ce qu'ils semblent reprocher aux Edi-

teurs Bénédictins, de n'avoir pas lû tous les Ecrits des SS. PP. imprimés ou manuſcrits, en même tems qu'ils avouent que la choſe eſt impoſſible. Mais c'eſt à tort; diſent MM. les DD. qu'on les accuſe ſur cela de contradiction; car s'ils ont dit que les Editeurs Bénédictins n'ont pas lû aſſez exactement tous les Ecrits des SS. PP. c'eſt ſimplement un fait qu'ils ont rapporté, & non pas un reproche qu'ils ont prétendu leur faire. Or la preuve de ce fait eſt ſenſible, & il eſt aiſé d'en ajouter de nouvelles. Le P. *Mabillon* par exemple donne pour une partie des Ouvrages de Raban Maure, des Homelies qui ſont mot pour mot de S. Auguſtin, de S. Gregoire le Grand, de S. Jerôme, ou de Bede. Les PP. *Martene & Durand*, dans leur tréſor d'Anecdotes attribuent à S. Odilon un Sermon de la Nativité de la Vierge, qui n'eſt qu'une moitié du 2e chapitre du Livre II de S. Ambroiſe ſur les Vierges. *Les mêmes*, dans leur grande collection, prétendent que l'Opuſcule de Florus, ſur le Canon de la Meſſe, qu'ils y ont inſeré, n'avoit juſqu'alors paru qu'imparfait & defec-

tueux ; & cependant il se trouve tout entier dans la Bibliotheque des SS. PP. de Lyon. Il est donc évident, concluent MM. les DD., que ces Editeurs n'avoient pas tout lû. Doit-on leur en faire un crime ? Non, sans doute, puisqu'il n'est pas possible de lire tout ; mais par cette raison là même, il est permis d'examiner leurs éditions, pour relever les fautes qui s'y sont glissées, pour suppléer à ce qui peut leur avoir échapé ; en un mot, pour y faire les corrections dont elles peuvent avoir besoin. C'est le dessein que se sont proposé MM. les DD., & il faudroit être bien ennemi de la verité, & de la science, pour le désaprouver.

Il est pourtant vrai que les Editions des PP. Benédictins perdront par-là une partie du mérite qu'elles avoient dans l'opinion du Public, & que ces Manuscrits tant vantés de la Bibliotheque de S. Germain des Prés, & d'autres Monasteres, seront comme les autres sujets à l'examen. Il n'est pas moins vrai qu'on ne s'en rapportera pas si aveuglément dans la suite aux assurances que les Editeurs donnent dans leurs Préfa-

ces, d'avoir tout lû, tout examiné, tout confronté. Mais enfin, cet inconvenient est-il assez grand pour contrebalancer l'utilité que le Public retirera de l'Ouvrage de MM. les Docteurs? Ne vaut-il pas mieux que quelques Editeurs Bénédictins perdent un peu de leur gloire, que de laisser tout le Public dans l'erreur? Faut-il parce qu'un Auteur est de la même societé que nous, entreprendre de justifier jusqu'à ses fautes & ses erreurs, & regarder comme nos ennemis ceux qui les censurent, quoiqu'ils le fassent avec modération? Pour nous, nous sommes persuadés que lorsque les PP. Bénédictins connoîtront la pureté du zele qui anime MM. les Docteurs dans leur travail, ils seront les premiers à applaudir à leurs découvertes, sauf à les redresser eux-mêmes, selon les Loix de la Charité chrétienne, & sans ce zele amer qui offense, s'il leur échape quelque faute. C'est ainsi que la verité s'éclaircit, & que les Sciences se perfectionnent.

La seconde contradiction qu'on reproche à MM. les DD., ne leur paroît pas mieux fondée que la premiere; & il

seroit inutile de la rapporter. Mais la réponse au second Chef d'accusation contient des faits intéressans. C'est à tort, dit l'*Auteur* de la Lettre à MM. les Docteurs, qu'ils font un reproche au P. Mabillon, d'avoir attribué à *S.* Laurent l'Homelie *de Muliere Chananaa*; car ce n'est pas le P. Mabillon, ajoute-t-il, c'est le Manuscrit de S. Germain, qui fait cette méprise. Mais quoi, lui disent Messieurs les Docteurs, n'étoit-ce pas au P. Mabillon à s'appercevoir de la méprise, & à la corriger? Sur ce pied là, continuent-ils, il faudra donc excuser aussi les PP. Martene & Durand, d'avoir attribué à Alexandre & à Theodoric, Cardinaux, Légats du saint Siege deux Lettres qui sont, l'une, d'Albert, depuis Gregoire VIII: l'autre, de Theodwin. Car ce ne sont point les PP. Martene & Durand qui ont fait la méprise; c'est le Manuscrit dont ils se sont servis; & si les Editeurs Bénédictins ont donné ces deux Lettres, comme *Anecdotes*, & non encore imprimées, quoique François du Chesne les eût déja publiées avant eux, ce ne sera pas encore leur faute. Mais cette façon de

justifier les méprises des Editeurs, est-elle recevable ?

Un des points les plus considérables de cette contestation, est de vérifier si en effet le P. Mabillon a attribué l'Homelie de la Chananéene à un S. Laurent, & de sçavoir à qui il faut l'attribuer. Comme l'Ecrivain des PP. Bénédictins a fait ses efforts pour excuser & justifier sur cela le P. Mabillon, MM. les Docteurs justifient de leur côté la remarque qu'ils avoient déja publiée dans leur premiere Lettre, & ils mettent la chose dans un si grand jour, qu'il ne paroît guére possible de se refuser à leurs preuves ; & comme ce seroit peu de sçavoir précisément que le P. Mabillon s'est trompé, ils nous apprennent la verité du fait, qui est que cette Homelie est de S. Chrysostôme, ainsi qu'ils l'avoient déja dit ; ils le prouvent de nouveau, & réfutent par des réponses solides les vivacités qui ont échapé à l'Ecrivain des PP. Bénédictins.

La derniere édition d'Origene, par le P. la Ruë, donne aussi occasion à MM. les DD., de faire plusieurs remarques. *Ils louent* l'Editeur, & ils l'estiment ;

mais ils ne laiſſent pas de remarquer que ſon édition auroit été plus parfaite, s'il avoit conſulté les Ouvrages de Raban Maure, dans les endroits où ce dernier cite Origene ; car il auroit trouvé dans ces citations, de quoi corriger les fautes des Manuſcrits qu'il a ſuivis ; & MM. les DD. en rapportent pluſieurs exemples, qui prouvent en même tems quelle eſt leur application & leur exactitude dans l'exécution du deſſein qu'ils ſe ſont propoſé. Ils ſe juſtifient avec le même ſuccès ſur les queſtions de Wicbodus, attribuées à Bede, & ils corrigent en paſſant une faute qui s'eſt gliſſée dans toutes les éditions des Conciles, & que les Editeurs n'ont pas remarquée. C'eſt dans une Lettre d'Alexandre III, à Gérard, Evêque, & aux Chanoines de Boulogne, où il faut lire *nos*, au lieu de *non*, qui fait un ſens abſurde.

La grande queſtion roule ſur deux Lettres de S. Auguſtin nouvellement publiées. Nous avons rapporté, en rendant compte de la Lettre de l'Ecrivain des PP. Bénédictins, les raiſons ſur leſquelles il fondoit l'authenticité de ces deux Lettres, & par leſquelles il répon-

doit aux doutes de MM. les DD. Ici ces Meſſieurs répliquent à l'Ecrivain. Le détail des raiſonnemens ſeroit trop long, & peut-être peu intéreſſant pour la plupart de nos Lecteurs. Mais on y trouve par occaſion des faits qui méritent d'être lûs ; entr'autres, 1°. La mépriſe des nouveaux Editeurs de S. Auguſtin, dans le jugement qu'ils prononcent ſur le Dialogue d'Oroſius & de S. Auguſtin, en 65 queſtions. 2°. Une autre mépriſe du P. Mabillon, dans l'édition de S. Bernard, par rapport aux Méditations d'Arnold, ou de Drogon. 3°. Une pareille mépriſe du P. Montfaucon, dans l'édition de S. Chryſoſtôme, où il dit qu'il traduit du Grec de Savilius pour la premiere fois en Latin une explication de l'Oraiſon Dominicale, laquelle 1°. n'eſt pas de S. Chryſoſtôme, & 2°. avoit parû déja pluſieurs fois en Latin. 4°. D'autres ſemblables fautes échapées au P. Beaugendre, à Baluze, & encore au P. Montfaucon, dont le S. Chryſoſtôme paroît en effet fournir une ample matiere de critique. On en rapporte ici pluſieurs exemples, entr'autres l'Homelie ſur ces paroles de ſaint

Matthieu, *Si Filius Dei es, mitte te deorsum.* Mauvais Ouvrage, dit le P. Montfaucon, de quelque misérable Ecrivain. Il est vrai, disent MM. les Docteurs, que l'Ouvrage paroît tel dans la traduction de ce Pere; mais dans le Grec il a paru bon à M. Tillemont; il paroît encore tel dans la traduction du P. Garnier; & ce sçavant Jesuite, après avoir été plus heureux dans sa traduction, l'a aussi été dans la découverte qu'il a faite du véritable Auteur de ce discours, qui est l'impie Nestorius. Ces remarques sont suivies de quelques autres semblables; & cet échantillon, pour ainsi dire, que MM. les Docteurs nous donnent de l'Ouvrage qu'ils préparent, fait esperer qu'il sera d'une utilité infinie pour perfectionner & corriger les nouvelles éditions qu'on nous a données depuis quelques années des Ouvrages des SS. PP., & qu'on a peut-être trop estimées, quoique plusieurs méritent de l'être. Tous les Sçavans doivent attendre avec impatience le fruit de leurs travaux, & applaudir d'avance à des recherches si pénibles & si utiles.

Lorsque nous finissions cet extrait,

on nous a remis une ſeconde Lettre adreſſée par M. de Bacq, de la Societé de Sorbonne, au R. P. Général de la Congrégation de S. Maur, pour ſervir de réponſe à celle des PP. Bénédictins. Elle eſt écrite comme la premiere avec modération, & elle n'eſt pas moins ſolide ; mais comme on n'y employe à peu près que les mêmes raiſons que nous venons de rapporter de la premiere, il feroit inutile d'en faire un extrait particulier.

ARTICLE XXXVIII.

LE PSYCHOMETRE

OU

REFLEXIONS SUR LES différens caracteres de l'Eſprit, par un Mylord Anglois.

L'Ecrit ſuivant n'eſt que l'eſſai d'un plus grand ouvrage, traduit ſur l'original Anglois ; l'Auteur invite les connoiſſeurs & les vrais critiques de toutes les nations, à lui communiquer leurs lumieres ; ils pourront adreſſer leurs Mémoires, port payé, aux Journaliſ-

tes de Trevoux, ou au Pere Roüillé l'un des Auteurs du Journal, au College de Louis le Grand, ruë Saint Jacques à Paris.

QUoique la vraye Philosophie distingue *l'Etre pensant*, d'avec *l'Etre materiel*; il y a cependant entre ces deux substances une Analogie secrette qui fait que les proprietés de l'une s'expriment dans un sens figuré, par les mêmes paroles qui désignent les proprietés de l'autre dans un sens naturel. Les mots profond, sublime, étendu, solide, délicat, subtil, lumineux & brillant sont des métaphores dérivées originairement des Etres corporels. Voilà pourquoi il y a plusieurs genres d'esprit, comme il y a plusieurs sortes de corps. Pour bien juger du caractere des grands hommes, il faut connoître ces différences, & sçavoir les comparer, les balancer & les aprétier.

L'ESPRIT PROFOND.

L'Esprit profond est celui qui sçait pénétrer jusqu'aux racines cachées des vérités les moins connuës, découvrir

leurs premieres ſemences, remonter aux principes, deſcendre aux conſéquences & démontrer leur enchaînement. Tels paroiſſent parmi les anciens Apollonius & Archimedes, & parmi les Modernes, Deſcartes & Neuton.

L'Esprit sublime.

L'Eſprit ſublime préſente à l'ame des vérités, & même des ſentimens qui l'anobliſſent & l'élevent. Son objet en tant que diſtingué de l'eſprit profond eſt plûtôt de perfectionner la volonté que l'entendement. Il arrête, il attire, il attache, il perſuade. Il reſſemble aſſez à l'eſprit lumineux qui éclaire, qui découvre des nouvelles vérités, ou qui met les anciennes dans leur vrai point de vûë. Tels étoient autrefois, Pythagore, Socrate & Platon, l'Archevêque Fenelon & Corneille en France, le Duc de Shaftsbury & Milton en Angleterre, le Dante & le Taſſe en Italie.

L'Esprit solide.

L'Eſprit ſolide eſt celui qui voit clairement ce qu'il voit, quoique ſa vûë ne ſoit pas toujours fort étenduë, je le croi-

rois

rois le même que l'eſprit juſte & Géometrique, qui ſçait arranger ſes idées avec ordre, clarté & préciſion. L'Angleterre eſt féconde dans ces ſortes d'eſprits. Bacon & Locke en ſont des exemples. La France a eu auſſi quelques génies de cette eſpece, comme Nicole, Arnault, & le P. Bourdalouë, Jeſuite.

L'ESPRIT SUBTIL.

L'eſprit ſubtil & l'eſprit délicat ſe diſtinguent par la difference de leur objet ; l'un regarde les penſées ; l'autre, les ſentimens. L'eſprit ſubtil découvre les diſtinctions & les differences les plus déliées des idées ; il fend un cheveu, il aperçoit les premiers élemens des verités les plus abſtraites. Tel étoit S. Thomas, en Italie ; Suarez, en Eſpagne ; Scot, en Ecoſſe ; & Malebranche, en France.

L'ESPRIT DELICAT.

L'eſprit délicat démêle toutes les nuances fines des paſſions, des vertus, des ſentimens & des caracteres. Waller & Priſc, en Angleterre ; la Fontaine, Racine & Quinaut, en France, ont excellé dans ce genre.

L'ESPRIT VIF.

L'esprit vif voit promptement son objet, le peint avec graces, l'orne de fleurs, l'aiguise par des traits, & l'enrichit de tours ingenieux. Les Grecs autrefois, les Italiens & les François aujourd'hui surpassent les autres Nations dans ce genre. Il ressemble assez à l'esprit brillant, qui n'a point de lumiere propre, qui ne crée rien, qui n'a rien d'original, mais qui sçait placer les pensées des autres dans un vrai point de vûe, les faire éclore, & leur donner de l'éclat. Tels sont la Bruyere, & S. Evremont, en France; l'Espion Turc, & le Spectateur Anglois; Bocace & Cervantes, en Espagne.

L'ESPRIT MALE.

L'Esprit mâle est celui qui saisit fortement son objet, qui le tourne & le retourne à son gré. Comme dans la Géomètrie la force résulte de l'union de la masse & de la vîtesse, de même l'esprit mâle renferme la solidité & la vivacité. Il secoue les préjugés, il écarte les ombres, il enchaîne l'imagination, il s'enfonce & s'éleve tour à tour; semblable

aux rayons du Soleil réunis, il éclaire & embrase tous les objets qu'il rencontre. Rien n'est plus rare que ce génie. Bossuet & Pascal en France, Clarke & More en Angleterre, possedent beaucoup de ces qualités; mais il y a des endroits où tous ces Auteurs sont foibles.

L'ESPRIT ETENDU.

L'esprit étendu embrasse une grande quantité d'objets, de raports, de connoissances; il voit de loin; il sçait rassembler les idées les plus séparées, les comparer, les combiner, & en tirer des conclusions; il s'allie souvent avec l'*esprit universel*, qui a une aptitude pour exceller dans toutes les Sciences, & qui renferme en soi les semences de tous les esprits. Pic de la Mirandole en Italie, Leibnitz en Allemagne, Boréhave en Hollande, Clarke en Angleterre, Bayle, Fontenelle, & le Pere Tournemine François, excellent dans ce genre. Voilà les principales distinctions de l'esprit, dont les contraires sont assez connues par leur opposition.

Le plus grand génie est sans doute celui qui voit *loin*, *vîte* & *clair*; mais

il eſt preſque impoſſible de rencontrer toutes ces éminentes qualités dans un même ſujet. Les génies qui excellent dans un ſens, ſont défectueux dans un autre. Le profond eſt quelquefois obſcur; le ſublime friſe ſouvent le chimerique; l'eſprit trop étendu tombe dans le vague; la ſolidité rend quelquefois lent & peſant; la ſubtilité degenere en idées guindées; le délicat, en précieux; le lumineux, en ébloüiſſant; le vif, en legereté ſuperficielle; & le mâle, en hardieſſe audacieuſe.

DESCARTES ET NEUTON.

Deſcartes & Neuton étoient peut-être les deux plus vaſtes génies que l'Europe, & même l'Univers ayent jamais produit dans aucun ſiecle. Le génie du Philoſophe François eſt lumineux, ſublime, étendu, mais pas toujours ſolide; celui du Philoſophe Anglois eſt profond, exact, univerſel, mais ſouvent obſcur. Deſcartes enſeigna le Catechiſme de la raiſon aux Européens; ſa Phyſique, ſa Metaphyſique, & ſa Géometrie contiennent les ſemences de toutes les ſciences, & ſupoſent des prin-

cipes qui tendent à nous donner un ſyſtême général de l'Univers, de tous les Etres, & de tous leurs raports. Il faut avoüer cependant qu'il devine ſouvent le principe plutôt qu'il ne le démontre. Son imagination étoit trop vive, pour raiſonner toujours avec juſteſſe. En rejettant la Philoſophie des Anciens, il retint leur doctrine ſur la *Matiere Etherée*, qui eſt le reſſort univerſel de tous les mouvemens. Neuton, en voulant rejetter d'abord ce principe, tomba dans la doctrine obſcure des cauſes occultes, & il n'eſt devenu intelligible, qu'en revenant à ce même principe vers la fin de ſes jours. Son milieu Etheréen, ſon eſprit ſubtil, & ſon principe d'attraction peuvent être conciliés avec la doctrine de Deſcartes. La vraye Phyſique réſulte de la combinaiſon de ces deux ſyſtêmes. Les Géometres Ecoſſois y travaillent. La Nature ſemble avoir reſervé à ces Inſulaires la gloire de terminer les diſcordes Philoſophiques entre les François & les Anglois, comme autrefois les guerres ſanglantes entre ces deux Nations. Deſcartes, en proſcrivant la Metaphyſique Arabe, &

le Jargon ſcholaſtique qui ſe répandit dans toutes les Ecoles Chrétiennes par les Maures, d'abord en Eſpagne, enſuite en Italie, enfin en France, introduiſit pourtant les methodes Arabes dans la Géometrie, & appliqua l'Algebre à la ſcience des lignes. Cette methode eſt commode pour les eſprits vifs qui ne ſçavent pas s'arrêter long-tems à un même objet. Ils ſe ſoulagent par les ſignes Algebriques, & ſuivent pas à pas une longue ſuite de raiſonnemens dont ils ne peuvent embraſſer les raports tout à la fois : ils arrivent ſûrement au but ; mais l'eſprit marche dans l'obſcurité, ſans voir intuitivement ſon objet. Il va d'un lieu dans un autre, comme un aveugle porté dans une voiture douce & rapide ; mais il ne voit point les beautés de la Nature, & de l'art des Pays par où il paſſe. Neuton perfectionna le calcul, en l'étendant juſqu'à l'infini même ; mais par une déſappropriation rare dans un inventeur, il ſentit l'illuſion de cette methode, & tâcha de ramener toutes ſes démonſtrations à la ſimple Géometrie. Le croira-t-on ? Ce goût du ſimple en lui, venoit de la pro-

fondeur & de l'étendue de son génie. A force de pénétration, il voyoit jusqu'à la premiere source des verités Géometriques ; & son génie embrassant une infinité de raports, il découvrit ainsi par une espece d'intuition simple, ce que les autres ne démontrent que par une comparaison successive d'idées. Quelques-uns confondent cette methode de Neuton avec celle d'Apollonius & d'Archimedes. Il y a autant de raports multipliés dans ces Géometres anciens, que dans les methodes Algebriques, & ils sont bien plus difficiles à saisir. Neuton vouloit simplifier les démonstrations, en dévoilant l'origine & la génération des raports, pour les présenter à l'esprit par un seul regard. Il digéra d'abord son systême en douze Theorêmes ; mais il l'embarassa & l'obscurcit depuis par plusieurs lemmes, corollaires & propositions incidentes. La Metaphysique de Descartes est lumineuse ; mais il y avance des idées qui ont posé les fondemens du Spinosisme, comme l'identité de la matiere & de l'espace, la necessité d'une plénitude materielle, absolue, & infinie, & l'impossibilité du

vuide. On peut démontrer que l'espace, ou le lieu des corps, est immuable, indivisible, éternel, c'est-à-dire le même que l'immensité Divine; & par conséquent, si l'espace & la matiere sont les mêmes, l'étendue corporelle est un attribut de l'Essence suprême. Neuton sentit la fausseté de cette idée, & combattit toujours la doctrine de Descartes. Son principe Metaphysique de deux sortes d'étendues; l'une, indivisible, immobile & infinie; l'autre, divisible, mobile & bornée, paroît vrai, solide & profond: mais ses raisonnemens Physiques sur le vuide, sont très-foibles.

Henry More et Spinosa.

Je compare Henry More, Docteur Anglois, & Spinosa, à cause de l'opposition diametrale de leurs génies & de leurs systêmes. C'est contraster les lumieres les plus vives avec les obscurités les plus désolantes. More étoit un esprit sublime, profond & vaste; mais il ne paroît pas avoir eu l'ombre de la justesse Géometrique. Il ne sçait pas enchaîner les verités qu'il découvre; il se *plonge* jusqu'aux abîmes, & s'éleve jus-

qu'au Ciel, ſans laiſſer aucune trace de ſa route, comme l'Aigle dans l'air, & la Baleine dans la Mer. Son eſprit reſſemble dans la Theologie à celui de Deſcartes dans la Phyſique; il devine ſouvent les principes, ſans les démontrer; ſes idées éclairent, élevent & enlevent quand on peut les raſſembler, les combiner, & les digérer dans un ſyſtême lié: mais il eſt Philoſophe par ſauts & par bonds; il n'atteint au ſublime que par ſecouſſes, par accès & par tranſport. En s'élevant au-deſſus des autres, il va ſouvent au-delà du but, ſe guinde, s'égare, ſe perd, & mêle les chimeres avec les verités. Spinoſa avoit l'eſprit plus juſte, plus ſubtil, plus conſequent, & plus univerſel. Géometre, Phyſicien, Metaphyſicien, Philologue, il connoiſſoit preſque toutes les ſciences; cependant il ſuppoſe tous ſes principes, ſans en démontrer aucun. Il ſe fourvoie dès le premier pas qu'il fait; il ſuit ſa route ſans ſe détourner un inſtant: mais la plûpart de ſes définitions ſont fauſſes, & tous ſes axiomes ſont équivoques. Son ſyſtême eſt une combinaiſon du Cabbaliſme, du Carteſianiſme, & du

Thomiſme mal entendu. Il ſoutient avec les Cabbaliſtes, que tout ſort de Dieu par émanation neceſſaire ; avec les Cartéſiens, que l'eſpace & la matiere ſont les mêmes ; avec les faux Thomiſtes, que la certitude des futurs contingens dépend d'un décret abſolu de la volonté Divine. Il ne paroît pas pourtant avoir été Athée par principes, puiſqu'il ſoutient qu'il y a une Puiſſance infinie qui produit tout par émanation, une intelligence infinie qui penſe à tout, & une volonté infinie qui veut tout auſſi néceſſairement qu'il le voit. Il diſtingue toujours dans l'Etre éternel une Nature productrice, qu'il appelle, *Natura naturans*, & une Nature produite, qu'il nomme, *Natura naturata*. Or comme, ſelon lui, les *idées* & *les objets* ſont eſſentiellement les mêmes, il n'admet qu'une ſeule ſubſtance dans la Nature, dont tous les êtres particuliers, & toutes les eſpeces generiques ſont des idées ou des attributs. Il établit ainſi en Dieu, non une ſeule idée conſubſtantielle, mais une infinité d'idées conſubſtantielles. Il regarde l'étendue & la penſée comme deux proprietés de l'Etre ſuprême ;

mais en soûtenant que l'étendue est indivisible, immuable, éternelle, il nie l'existence réelle de la matiere, & réduit tout à l'esprit pur, à l'essence éternelle, à une intelligence infinie qui renferme toutes les idées; & ces idées sont des êtres réels, éternels, consubstantiels à Dieu, qui émanent de lui nécessairement, qui subsistent en lui distinctement, & qui agissent par lui efficacement, comme le Verbe des Chrétiens.

Ceux qui regardent le Spinosisme comme un Materialisme grossier, ne l'entendent pas; c'est l'Idéalisme le plus pur, le Malebranchisme consommé, & une espece de Jansenisme outré, ou tombé en démence. More adopta la doctrine d'Origene, & l'embellit de plusieurs opinions choisies qu'il tira du Cabbalisme, ou de la Mythologie Hebraïque. Ses idées sur la Création libre, mais éternelle du monde, sur l'immensité de l'Univers, sur le nombre inombrable d'intelligences créées, sur leur préexistence, leur dégradation & leur rétablissement, présentent à la raison un plan général de la Providence, & pour ainsi dire, une équation universelle du

fini & de l'infini, qui ſapent l'impieté par les fondemens, qui confondent le Spinoſiſme, & qui répondent à toutes les objections de Bayle ſur l'origine & la durée du mal.

BOSSUET ET FENELON.

Le génie de Boſſuet, Evêque de Meaux, paroît étendu, clair & ſolide. Celui de Fenelon eſt ſublime, lumineux & délicat. Il manquoit peut-être à l'un & à l'autre un degré de profondeur, & une certaine univerſalité, qui font le génie tranſcendant du premier ordre. L'Evêque de Meaux, en raiſonnant très-conſequemment aux principes poſés ou ſuppoſés, les prouve rarement. Il fit trembler la prétendue Réforme, parce que les Proteſtans conviennent avec les Catholiques dans la croyance des grandes & premieres verités; cependant je ne ſçai s'il avoit aſſez de profondeur, pour réfuter un Spinoſiſte, un Déiſte, un incredule décidé. Il poſſedoit un grand nombre de faits hiſtoriques & dogmatiques; mais il ne remonte jamais aux premieres verités. L'Archevêque de Cambray peint & perſuade, éclaire &

échauffe. Il passe rapidement des images aux sentimens, sans insister assez sur les preuves des verités qu'il avance. Dans sa dispute sur l'amour du beau, il paroît pourtant plus fondé que son Antagoniste. Tout se réduit à sçavoir si la volonté peut être remuée par la *vûe claire de la verité*, aussi-bien que par le *sentiment aveugle du plaisir.* Je sçai que la Philosophie commune enseigne que le plaisir est le seul ressort du cœur humain; mais l'esprit vraiment Géometrique pourra peut être démontrer que la *verité* peut agir quelquefois aussi fortement sur l'ame, que la *volupté.* Les premiers zélateurs de la Morale sévére, Jansenius, S. Cyran, Pascal, & les Théologiens de Louvain, adopterent la doctrine du pur amour, & la soûtinrent même. Je ne dis point pourquoi leurs successeurs ont changé de sentiment. Les idées que Bossuet donne de la Divinité, de la Religion & de la Morale, sont fort inferieures à celles de Fenelon. L'Evêque de Meaux paroît quelquefois trop humaniser l'Etre éternel, & nous le réprésente comme un Legislateur arbitraire qui nous impose des

Loix sévéres, & qui nous récompense ou nous punit pour y avoir manqué. L'Archevêque de Cambray rend la Divinité plus aimable. Il nous peint Dieu comme le Pere commun des esprits, & comme l'ami universel des Etres, dont les Loix, loin d'être des chaînes qui nous gênent, sont au contraire des aîles qui nous élevent, nous perfectionnent, & nous béatifient. En un mot, l'un étoit un Géant qui terrassoit des monstres, & renversoit des Montagnes; mais il marchoit toujours sur terre, sans s'élever plus haut. L'autre est un Aigle qui vole vers le Soleil, y puise & en rapporte la lumiere, pour éclairer & enflammer l'Univers. Si ces deux grands hommes avoient eu l'esprit plus Géometrique, Bossuet auroit été plus profond, & Fenelon plus exact.

MALEBRANCHE ET LOCKE.

Malebranche est le génie le plus subtil, le plus conséquent & le plus systêmatique que jamais nation ait produit. Sa subtilité cependant dégénére quelquefois en idées guindées, & alors cet Auteur dont le style est d'une clarté éle-

gante & précise devient obscur & diffus. Il nie la puissance active des *causes secondes*, pour la même raison que Spinosa nie la puissance créatrice de la *cause premiere*, c'est-à-dire, parce que nous n'avons point une idée claire & parfaite de *force*. Malebranche soutient que l'Etre fini ne peut pas agir, parce qu'on ne voit point le raport qu'il y a entre l'acte de la volonté créée, & la production des nouveaux modes. Spinosa conclut que l'essence infinie ne peut pas créer parce qu'on ne voit aucune liaison entre l'acte d'un Etre indivisible & la production de nouvelles substances. Ils oublient tous deux ce premier principe de la Logique, qui nous enseigne que *voir clair* est une raison d'affirmer, mais que ne point *voir* n'est jamais une raison de nier. L'oubli de ce principe est la source de tous les sophismes & de tous les égaremens du Malebranchisme & du Spinosisme. Le Philosophe François soutient que l'essence lumineuse de la divinité est l'objet aussi-bien que la cause de toutes nos perceptions, & que la matiere créée est absolument inefficace, & ne peut pas agir sur les es-

prits. Le Philosophe Juif sent l'inutilité d'une telle création, & la rejette comme superfluë & chimerique. Spinosa & Malebranche étoient disciples du même Maître. (*Descartes*) & puisent dans sa doctrine des principes qui paroissent tout-à-fait contraires, mais qui se concilient enfin. L'un confond l'action de Dieu avec l'action de la créature, l'autre confond la substance de Dieu avec la substance de la créature, & tous deux en parlant du même principe, suivent des routes différentes, mais il faut qu'ils reviennent nécessairement aux mêmes conclusions en soutenant que Dieu est physiquement *tout* en *tous*, qu'il n'y a point de matiere réelle, & que les esprits finis sont des idées ou des formes consubstantielles de la divinité. Spinosa raisonna conséquemment à son faux principe & favorisa l'Atheisme peut-être sans le croire. Malebranche craignit les justes conséquences du faux principe, & aima mieux raisonner inconséquemment que de combattre la religion. Locke n'a ni la profondeur ni la subtilité de Malebranche, c'est un esprit froid, exact & clair, mais il n'est quelquefois

t[illegible]parent que parce qu'il eſt mince &
[illegible]erficiel. Il devient ſouvent obſcur
[illegible]and il veut aprofondir, & ne ſçait
[illegible]us où il en eſt. Tandis qu'il ne s'agit que
[illegible]es raports ſenſibles, palpables & communs, il raiſonne avec une clarté merveilleuſe ; lorſqu'il veut remonter aux principes, il s'égare quelquefois & tombe à terre. Son génie paroît pourtant plus ſolide que celui de Malebranche ; il voit clairement tout ce qu'il voit, mais il ne voit qu'un petit nombre d'idées. Ses raiſonnemens ſur le vuide & le plein, ſur la liberté, ſur la premiere ſource de nos idées, ſur la durée & ſur l'eſpace ſont très ſuperficiels ; il a pourtant quelquefois des idées grandes & profondes, d'où émanent les vérités les plus ſublimes, comme par exemple, que l'eſſence intime & parfaite des Etres nous eſt inconnuë ici bas, que nous ne voyons que quelques-uns de leurs attributs, que nous avons des idées auſſi claires des proprietés de l'ame que de celles de la matiere ; que l'infini dans le créé n'eſt rien de poſitif, un ſimple raport & une pure négation, que par conſéquent il ne peut y avoir qu'un ſeul infini poſitif

& abſolu qui eſt l'Etre incréé. Malebranche eſt un Faucon, dont la vûë eſt perçante, & le vol ſublime. Locke eſt ſemblable à l'animal imaginaire des anciens qu'on apelle Lynx, il voit à travers des murs & de tous les objets opaques, mais c'eſt un quadrupede ſans aîles.

MILTON, FENELON ET LE TASSE.

L'Angleterre, la France & l'Italie ont produit juſqu'ici les ſeuls trois Poëmes épiques qui paſſeront peut-être à la poſtérité, & qui ſeront admirés dans tous les tems & dans tous les pays, le *Paradis perdu*, le *Telemaque* & la *Jeruſalem conquiſe*. Milton ne ſuit pas les regles de l'Epopée, mais on y rencontre plus que dans aucun autre Auteur les traits d'un génie vraiment créateur. Le Traducteur François de ce Poëme n'a point entendu le ſyſtême du Poëte Anglois. Milton verſé dans les ſciences des anciens, & Maître de leurs langues, voulut mettre la religion chrétienne en Poëſie, comme Homere celle des Grecs ou plûtôt des Egyptiens. Son poëme embraſſe tous les tems, tous les lieux & tous les Etres; il décrit ce qui ſe paſſa

dans cet intervalle de durée qui entr'ouvre les deux éternités. Il parcourt le Ciel, la Terre & les Enfers, il fait parler les Anges, les Démons & les hommes. Le Meſſie étoit le ſeul Heros qui convenoit à la ſcene, à la durée & aux perſonnages de ſon Poëme. Comme il poſſedoit parfaitement le ſyſtême des Orientaux & des Egyptiens, il regarde l'enfer comme une planette analogue à la nôtre, mais perduë dans un coin de l'immenſité, privé de lumiere ou du moins éclairé ſeulement par des flâmes dévorantes & ſéparé par le cahos de la ſphere du Soleil & des Aſtres; il adopte auſſi une opinion commune à pluſieurs anciens; que tous les eſprits angeliques fidelles ou rebelles ſont unis à un vehicule de matiere plus ou moins ſubtil, lumineux & incorruptible. Il ſemble enfin avoir eu quelque idée d'un ſyſtême renouvellé depuis peu, & qui prétend que les différentes Mythologies des Payens, ne ſont que des émanations plus ou moins dégradées & défigurées de la vraye Theologie enſeignée par le Protoplaſte à ſes enfans, & repanduë parmi les différentes nations à meſure que le

genre humain se multiplia & couvrit la face de la terre. En conséquence de ces trois principes il corporalise tous les objets, il fait trouver dans la sphere des Anges & des Démons, des Montagnes, des Vallons, des Rivieres & des corps semblables à ceux de notre terre; l'Ecriture Sainte est pleine de ces images. Milton revêt les Anges d'une matiere céleste, & les Démons de figures gigantesques. Il allie la poësie d'Isaïe & celle d'Homere sans indécence, ses fictions sont hardies, son génie sublime, ses pensées élevées & ses expressions dans la langue originale d'une force & d'une varieté étonnantes. Tout en lui porte le caractere d'un génie mâle & créateur. Le *Telemaque* est un poëme plus régulier que le *Paradis perdu*, & le génie du Poëte François est plus naturel, plus délicat & plus fleuri, quoique moins hardi & moins mâle que celui du Poëte Anglois. Le sublime de Milton consiste dans les pensées, celui de Fenelon dans les sentimens. Le premier en quelques endroits déroge à la majesté de la religion chrétienne. Le dernier annoblit toujours la religion payenne. On trou-

ve plus de Métaphysique & de Theologie dans le Poëme Anglois. On rencontre plus de morale & de politique dans le Poëme François. On ne peut aimer le Telemaque sans être bon citoyen. On peut se plaire dans la lecture du Paradis perdu sans devenir meilleur chrétien ; tout y a trop l'air de fable. Milton surprend, étonne & transporte. Fenelon peint, persuade & transforme. Les images de Milton sont souvent gigantesques & outrées ; celles de Fenelon sont toujours naturelles & simples, quoique fleuries. On reproche au Poëte François une trop grande monotonie dans ses images, & au Poëte Anglois une trop grande uniformité d'idées. L'Enfer de Milton est plus beau que son Paradis, c'est-à-dire, mieux dépeint ; l'esprit de Fenelon est toujours égal & toujours maître de son sujet, Poëte, Philosophe, politique, il réussit dans tous les genres. L'imagination du Poëte François ressemble à une lumiere douce, pure & paisible qui éclaire & échauffe sans dissoudre ni consumer : celle de l'Anglois est un feu impétueux qui épuise les forces de l'esprit en l'embrasant. En un

mot Fenelon tient le juste milieu entre Milton, qui se perd souvent dans les nuës, & le Tasse qui s'éleve rarement au-dessus de la terre. La *Jerusalem conquise* est plus variée que le *Paradis perdu*, & aussi réguliere que le *Telemaque*. Le génie du Poëte est très-délicat, mais peu nerveux; ses fictions sont amusantes, ses sentimens tendres, ses caracteres diversifiés; mais le surnaturel de son Poëme est souvent puerile, & le sublime s'y trouve plûtôt dans l'expression que dans les pensées ou dans les sentimens. On y reconnoît toutes les marques d'un esprit imitateur qui ne sçait pas créer des Etres & des mondes nouveaux comme le Poëte Anglois, ni peindre les vérités sublimes & morales comme le Poëte François. Les fictions de Milton se ressentent un peu trop de l'esprit Britannique & de la hardiesse Protestante. Celles du Tasse frisent la superstition, le Romanesque, & la Chevalerie errante.

BAYLE ET FONTENELLE.

Bayle & Fontenelle peuvent se comparer par leur universalité, mais le dernier paroît avoir un génie bien plus pro-

fond & plus exact que le premier. On trouve dans les ouvrages de Bayle une érudition immense de trois genres, Histoire, Métaphysique & Belles-Lettres. On admire dans ceux de Fontenelle les principes de presque toutes les sciences, de la Mathématique, de la Medecine, de la Chimie, de la Physique, de la Métaphysique, de la Poësie, de l'Histoire & tous les caracteres d'un génie qui embrasse les objets les plus éloignés, & qui connoît également l'étenduë & les bornes de l'esprit humain. Bayle a l'esprit hardi, leger, badin, varié, mais il n'aprofondit pas toujours son sujet, il paroît fuir la lumiere pour se perdre dans l'incertitude ténébreuse du Pyrrhonisme. Il montre tous les côtés obscurs d'une question sans chercher jamais le point lumineux d'où saillit l'évidence, il embellit, il orne, il égaye tout par ses traits brillans & ses tours ingénieux; mais son esprit est plus Sophiste que Philosophe, plus éloquent que juste, plus poëtique que géometre, plus étendu que profond. Fontenelle sans avoir tant d'audace se rend maître de tous les sujets qu'il traite, il paroît avoir créé

tout ce qu'il arrange, il fait éclorre les pensées informes d'autrui, & les met dans l'évidence; son esprit universel est également subtil & délicat. Il saisit les distinctions & les précisions des idées les plus abstraites soit Méthaphysiques, soit Géometriques, il entend aussi toutes les délicatesses du cœur; on prétend qu'il ne les sent pas également, & que son amour est trop Métaphysique comme celui de Petrarque.

On pourra un jour continuer ces comparaisons, entre les grands hommes tant anciens que modernes, former par-là des tableaux qui renfermeront l'Histoire de l'esprit humain. & décider ainsi la grande question, si les Auteurs d'aujourd'hui égalent ou surpassent ceux d'autrefois.

ARTICLE XXXIX.

VOYAGE MERVEILLEUX du Prince Fan-Férédin dans la Romancie, contenant plusieurs observations Historiques, Géographiques, Physiques, Critiques & Morales. A Paris, chés P. G. le Mercier, ruë Saint

Saint Jacques au Livre d'or, 1735. vol. in 12. pages 275. sans l'Epitre Dédicatoire & la Table des Chapitres.

L'Inspection seule du titre qu'on vient de lire, fait voir ce que l'Auteur anonyme s'est proposé dans cet ingénieux ouvrage. Un voyage dans le pays des Romans si fréquenté de nos jours doit intéresser tout Lecteur, beaucoup plus que les relations des Voyageurs qui vont dans les quatre parties du monde, dans lesquelles il n'arrive presque point de changement. Car il n'en est pas de même dans la Romancie, c'est la région des enchantemens. On jugera de la différence par ce voyage. C'est en un mot une critique très-fine de ce qu'on apelle Romans.

Michel Cervantes, touché de pitié pour sa nation devenuë toute Romanesque, à force d'outrer l'idée de la Chevalerie, avoit précédé l'Auteur dans le dessein de guérir ses compatriotes; il n'a peut-être que trop réussi. Il est à présumer que la critique Françoise pourra produire un effet plus heureux dans une nation trop sensée pour s'in-

fatuer du faux merveilleux, & trop indulgente pour ne pas s'y livrer quelquefois au delà des bornes que lui marque la justesse & la droiture de son esprit.

Le prétendu Prince Fanférédin décrit d'abord son départ pour la Romancie, les motifs qui l'y engagerent, la longueur de ses recherches, les sentimens qui s'élevoient dans son cœur, la maniere enfin dont il se trouva transporté dans ce pays tant désiré ; pas un mot en tout cela qui ne soit une critique, & qui s'écarte de son objet. Le voilà dans la Romancie. Surpris comme un aveugle né qui ouvriroit les yeux pour la premiere fois, tous les objets lui paroissent nouveaux. » C'étoient à la » vérité des bois, des rivieres, des » fontaines; il distinguoit des prairies, » des collines, des vergers. Mais toutes » ces choses sont si diférentes de tout ce » que dans ce pays-ci nous appellons du » même nom, qu'on peut dire avec vé» rité que nous n'en avons que le nom » & l'ombre. » Cette description accompagnée de reflexions pleines de sens & d'agrément sur le détail des ra-

retés de ce pays, le mene insensiblement à la peinture de ses habitans. Il trouve enfin des hommes : mais quels hommes ! quelles mœurs ! quelles modes ! L'âge d'or n'en approche pas. Matiere à critique nouvelle & toujours voilée d'un sérieux plaisant. Il arrive dans la forêt des avantures. Autres objets singuliers. Il vient à bout de reveiller un Prince enchanté, qui devient alors son Enée ou son Achate, & qui ne le quitte plus. C'est par ses soins qu'il est instruit de tout ce qui concerne la Romancie ; c'est avec lui qu'il fait tout le voyage : il partage avec lui mille avantures & mille spectacles étonnans dont nous n'indiquerons que peu de traits. Le guide devenu l'ami de son liberateur lui aprend d'abord la langue Romancienne, au moyen d'un petit Dictionaire extrêmement curieux & raisonnablement satyrique ; il ne contient que peu de regles. Car la fécondité de cette langue résulte de son indigence même. Le nouvel éleve dans la Romancie apprend ce que c'est que la haute & la basse, l'ancienne & la nouvelle : mille choses curieuses & interessantes. Il

éprouve la maladie des baillemens, maladie qu'on ne peut guérir qu'en changeant d'air. Il voit les bois des amours, & les tables banales de leur langage. Il est instruit de la varieté des voitures, des lettres Romanciennes pour la commodité des voyageurs, des trente-six formalités préliminaires qui doivent préceder les propositions de mariage, de ce qu'on nomme les grandes épreuves, enfin de tous les usages & de toutes les loix irrévocables du pays. Tous sujets, comme l'on entrevoit, qui donnent lieu à de plaisantes malices. Les deux Romanciens entrent dans une espece de Ville, semblable à une foire. Elle est habitée par des ouvriers Romanciens de toute espece. Il y a des enfileurs, des souffleurs, des brodeurs, des ravaudeurs, des enlumineurs, des faiseurs de lanternes magiques, des montreurs de curiosité, des baladins, &c. il n'est pas difficile de deviner que les ouvriers sont les Auteurs Romanciens. » Nous apellons ici *enfileurs*. des » ouvriers qui sont assez communs de» puis un tems. Ces gens-là assemblent » de divers endroits une vingtaine ou

» une trentaine de petits riens, qu'ils
» ont l'adresse d'enfiler & de coudre en-
» semble; & voilà leur ouvrage fait.
» Les *souffleurs* au contraire ne pren-
» nent qu'un de ces petits riens; mais
» ils ont l'art de l'enfler & de lé tendre
» en le soufflant, &c.

Tout ce chapitre mérite d'être lû, & plus encore le suivant. Il décrit l'arrivée d'une grande flotte d'armateurs ou de Romans personifiés, une espece d'aréopage d'hommes & de femmes, dont une grave matrone est la présidente, le jugement que ce tribunal porte des armateurs qu'on oblige à s'y présenter, les procédures, les plaidoyers & la sentence. Un nouveau débarquement donne lieu à la conclusion, c'est-à-dire, à un Roman commencé & terminé en trois jours par un double mariage de la sœur du Prince Fanférédin avec le Prince des Enchantés, & de la sœur de celui-ci avec le Prince Auteur de ce livre. Car la *catastrophe lamentable* qui finit l'ouvrage est un songe de ce Prince qui redevient M. de la Brosse, comme il trouve son ami redevenu M. des Mottes.

ARTICLE XL.

REFLEXIONS SUR l'Introduction à l'Histoire de l'Univers, par M. de Puffendorf, brochure in-8°. *à Amsterdam, chez H. du Sauzet, 1734.*

TOut ce qui regarde les hommes célébres devient précieux, & doit être rassemblé avec soin ; il n'est pas moins du devoir d'un Journaliste de recueillir ce qui se publie sur les Auteurs distingués, quelque court qu'il puisse être, que d'un historien d'exposer certains traits particuliers de son Heros, lorsqu'ils servent sur tout, ce qui arrive souvent, à le mieux peindre que des événemens plus éclatans. C'est par cette raison que nous ne pouvons refuser place dans ces Mémoires aux réflexions dont nous allons parler. Nous n'en connoissons pas l'Auteur, mais quel qu'il soit, noûs croyons pouvoir répondre que l'on sera également content de la politesse & de la vérité de sa critique.

La juste admiration que M. de Puffendorf s'étoit acquise par tant d'ouvrages importans, prévint extrêmement en faveur de celui-ci, & peu s'en fallut qu'il ne fût reçû généralement de tout le monde avec les mêmes respects. A peine eut-il paru que différentes traductions le rendirent familier aux nations les plus polies de l'Europe. Il est pourtant bien éloigné de l'étenduë qui convenoit au dessein de l'Auteur, & de la perfection qu'on en pouvoit attendre. Oseroit-on hazarder une comparaison? On l'a crû un tableau de Raphaël ou de Michel-Ange, & ce n'est qu'une de ces ébauches que les grands Maîtres tracent d'abord grossierement, & qu'ils abandonnent ensuite au pinceau de leurs éleves, en se réservant le droit d'y retoucher. Nous ne voulons pas dire pour cela qu'aucun autre que M. de Puffendorf ait travaillé à son introduction, mais les défauts qui frapent dans cet ouvrage, nous font juger que ce n'étoit dans l'origine que des materiaux encore brutes, que l'Auteur ne publia sans doute, que pour ceder à l'importunité de ses amis, sans avoir, où se donner le

loiſir d'y mettre la derniere main.

En effet deux qualités paroiſſent eſſentiellement néceſſaires dans un abregé comme celui-ci. 1°. En ſuprimant les circonſtances particulieres, & quantité de détails qui ne ſont que du reſſort d'une hiſtoire générale, il faut au moins que l'on y trouve les époques les plus célébres, les événemens les plus importans, & que tout cela y ſoit raconté de façon, que la préciſion ne nuiſe point à la clarté, & que la vérité y paroiſſe dans tout ſon éclat. Sans cela, on ne formera qu'un calendrier ſterile, qu'une liſte de noms, auſſi inſipide que peu intereſſante. 2°. Cela ne ſuffit pas. On veut connoître encore le genie, les mœurs & les coutumes de chaque nation; il faut donc que l'Hiſtorien dans un abregé même, trouve le ſecret d'expoſer les interêts des Princes, les loix principales de chaque pays, & leur origine, les changemens que les traités publics ont operés dans le monde, les motifs qui y ont donné lieu, & qu'il joigne encore à tout cela les réflexions politiques, *dont l'importance ſaiſit infailliblement la mémoire des lecteurs.*

A ces deux conditions ſeulement, un àbrégé ſera tout à la fois utile & agréable. Il n'y a qu'à parcourir l'introduction de Puffendorf pour ſe convaincre qu'il a preſque également manqué à ces deux qualités.

Il ne nous a traité *qu'en mignature* le tableau de l'Empire Romain. Nous connoiſſons aſſez ces vainqueurs du monde, familiariſés dès l'enfance avec leurs exploits & leurs conquêtes. Mais on ſçait que l'art du gouvernement, autant que la ſcience militaire, les avoit élevés au plus haut point de gloire, c'étoit principalement les ſecrets de leur ſublime politique qu'il falloit nous déveloper.

L'Hiſtoire d'Eſpagne dans Puffendorf, nous offre encore de plus grands défauts, ſelon notre critique. L'Hiſtorien eſt mal-à-propos ſuperficiel ſur les malheurs & ſur la gloire de cette nation. Il n'inſiſte point aſſez ſur l'irruption des Mores. Ce fut à la vérité de la part de ceux-ci une tentative dont le ſuccès paſſa les eſperances; mais il ne falloit pas laiſſer ignorer que la haine des Eſpagnols contre leur Roi, hâta plus la ré-

volution que la vengeance du Comte Julien. Pourquoi passe-t'il encore si rapidement sur le regne des Princes qui se sont distingués contre les Mores ? On ne trouve dans ce qu'il dit du regne de Ferdinand aucune trace de cette souplesse de génie qui fut l'ame de tous les desseins de ce Prince. Cette omission n'est pas pardonnable à un Auteur, qui faisoit son capital de l'étude de la politique. Ces maximes raffinées du Conseil de Madrid, qui ont maintenu pendant près d'un siécle la Monarchie dans le dégré de puissance, où Charles V. l'avoit conduite, n'y sont pas plus aprofondies.

Moins le Portugal avoit été considérable jusqu'au Regne d'Emmanuel, plus il convenoit à Puffendorf d'expliquer les moyens par lesquels il s'étoit élevé sous le Regne de ce Prince ; c'étoit l'occasion de présenter cette Nation par son bel endroit, comparable à ce que nous avons de plus fameux dans l'Histoire. Etoit-il dans la bonne foi de couler sur la Révolution qui plaça le Duc de Bragance sur le Thrône ? L'Auteur, bon Allemand, a consulté

apparemment en cela la haine qu'il avoit conçue contre la France ; mais il ne réüssira pas à frustrer le Cardinal de Richelieu, de la gloire qui lui est dûe, ni de la part qu'il eut à cet événement mémorable.

Le Critique passe ensuite à l'Angleterre, & nous présente lui-même en racourci ce que son histoire a de surprenant, de varié, & d'agréable. Ce n'est que pour nous mieux faire sentir combien M. de Pufendorf est au-dessous de ce sujet. Par exemple il vole avec rapidité sur le Regne de Canut, qui chassa les Saxons ; il nous indique succinctement les évenemens les plus considérables du Regne du Conquérant Normand : mais *le beau nom de Legislateur, si cher d'ailleurs à M. de Pufendorf, est sans aucun mérite pour le Roi Guillaume.* Un précis des Loix fameuses de ce Prince, de ce qui en subsiste encore aujourd'hui, & des variations qu'elles ont souffertes, auroit fait grand plaisir. On n'auroit pas été moins satisfait de trouver quelque chose de solide & de raisonné sur l'origine des Parlemens, sur leurs broüilleries avec les Rois, sur la

conſtitution préſente de ce Royaume. Il falloit à ce qu'il nous apprend de la paſſion d'Henri VIII pour Anne de Boulen, ajouter un portrait du Cardinal de Volſei, qui nous fit connoître la politique de cet artificieux Miniſtre, dont l'ambition ruina la Religion, & le perdit enfin lui-même. Le caractere d'Elizabeth eſt totalement manqué, & ſon beau Regne n'a rien d'intéreſſant. Il ſe trompe même, ajoute le Critique, lorſqu'il avance que la Religion Anglicane eſt la Religion réformée ſous la direction des Evêques. Si cela étoit, les Anglicans ſeroient-ils auſſi acharnés qu'ils le ſont contre les Puritains?

On ne fait pas un crime à Puſendorf d'avoir paſſé légérement ſur les commencemens de notre Monarchie, au milieu des ténébres qui envelopent notre origine; mais il devoit circonſtancier le Regne de Clovis. Ce Prince le méritoit par ſes exploits, par ſa valeur, & par la forme fixe qu'il donna à l'Etat. Quel cas fera-t-on d'une hiſtoire où l'on verra le plus grand homme confondu preſque avec ſes deſcendans, qui vêcurent dans la molleſſe, & qui, pour la

plûpart, ne ſont connus que par leur imbecillité ? Voici, au lieu d'une ſimple omiſſion, une erreur groſſiere de l'Auteur. Il prétend que *le Pape Zacharie conſentit d'autant plus facilement à l'uſurpation de Pepin, qu'il apprehendoit la puiſſance des Lombards en Italie.* Les Papes n'avoient point alors la prétention de diſpoſer des Couronnes.
» La Nation Françoiſe conſulta le Pape
» ſur la dépoſition de ſon Roi ; & le
» Pape qui vouloit véritablement ga-
» gner Pepin, la conſeilla. Charlemagne ne tient pas dans l'Introduction une place plus honorable que Clovis. A peine y apprend-on qu'il eſt le premier Empereur d'Occident. On n'y dit mot, ni de ſes victoires, ni de tout ce qu'il fit ou entreprit pour la gloire & pour le bien de l'Egliſe. On n'y explique point comment l'Empire François ſi redoutable, devint preſque à rien par l'uſurpation que firent les Gouverneurs, des Provinces qui leur étoient confiées. Philippe Auguſte, *qui étouffa une partie de ces nouveaux Souverains*, n'a coûté que peu de lignes à M. de Puffendorf. Les démêlés de Philippe le

mis au nouvel Editeur qui a ſenti ces abſurdités, de les ſupprimer?

On pouvoit du moins ſe flatter que l'abregé de l'Empire ſeroit mieux fait, & plus rempli. Il vaut peut-être moins que les autres, au jugement du Critique. Rapportons ſes propres paroles. « On ſeroit tenté de croire, nous dit-il, » qu'un Ecolier téméraire, ſous le nom » de ſon Maître, a tracé ſur le papier » quelques paſſages gravés dans ſa mé- » moire. C'eſt une neceſſité de recourir à d'autres livres, ſi l'on veut avoir les premieres notions ſur l'hiſtoire de l'Empire. Les Regnes des Princes de la Maiſon de Saxe y ſont croqués; on oublie les troubles qui agiterent ſi longtems l'Allemagne; à peine ſe ſouvient-on de la fameuſe querelle des Inveſtitures; on ne fixe point notre attention ſur une époque auſſi marquée que la Bulle d'or de Charles IV, qui preſcrivit l'ordre & les rangs que l'on obſerve encore inviolablement. On ne trouve qu'une légére mention du Traité de Paſſau, qui aſſura aux Proteſtans l'exercice paiſible de leur Religion, de la paix de Weſtphalie, & de celle d'Oliva,

qui forment aujourd'hui la base du Droit public dans l'Empire.

Les Royaumes du Nord ne sont pas si négligés ; & c'est ce qui rend encore plus sensibles les autres défauts que l'on vient de relever en partie.

Dans tout ceci, comme l'on voit, l'Anonyme n'attaque que l'Historien Allemand, & ne touche point aux autres abregés qui se trouvent dans la nouvelle édition de l'Introduction. Il y en a, nous dit-il, de deux sortes ; ceux des Etats, oubliés par M. de Puffendorf, & ceux qui servent de continuation à l'Ouvrage. Il applaudit au contraire aux lumieres & au travail du sçavant Editeur M. Brusen la Martiniere, & il souhaiteroit que le Public, à qui le Dictionaire Géographique, & d'autres productions du même prix, répondent des talents de M. de la Martiniere, voulût l'engager à refondre les propres articles de M. de Puffendorf. Par-là, » toute l'Histoire moderne seroit réu- » nie sous les yeux du Lecteur, com- » me dans un tableau, & sur le même » plan de l'Histoire ancienne, que l'in- » fatigable M. Rollin s'empresse de pu-

» blier. Reste à sçavoir s'il est également facile de réussir dans l'un & l'autre de ces projets. Dans l'Histoire ancienne, un Auteur n'a point à lutter contre les préjugés des Nations, ni à se défendre de ses affections particulieres, ou de ses haines. Le Public aussi indifferent sur ce chapitre, n'exige de lui que les agrémens du stile, qu'un choix judicieux dans les faits qu'il rapporte, & dans les authorités dont il s'appuye. Dans l'Histoire moderne, sur tout quand elle embrasse les Pays Etrangers, tout est semé d'écueils, & les difficultés sont presque insurmontables. L'opposition des Nations, la difference des Loix, les contradictions des Ecrivains passionnés, les événemens qui se confondent, les circonstances des tems qui se détruisent successivement, & l'interêt vif de tous les Lecteurs, vingt autres causes de cette nature, font sentir cette verité.

Finissons par la plainte modeste que le Critique fait sur la derniere édition de l'Introduction : elle regarde les Libraires, & nous croyons devoir la rapporter pour le bien du Public.

„ La Hollande qui a coutume de
„ nous enrichir de ses belles Editions,
„ s'est un peu démentie dans celle de
„ l'Ouvrage dont il s'agit, donnée en
„ 1732. Le caractere en est absolument
„ trop menu. On en attendroit avec
„ impatience une nouvelle, accompa-
„ gnée des additions nécessaires, si l'on
„ pouvoit espérer que l'Editeur de la
„ derniere voulût bien y donner ses
„ soins, puisqu'on seroit assuré d'avoir
„ une Introduction à l'Histoire de l'Eu-
„ rope absolument complette, correcte,
„ & sans défauts.

ARTICLE XLI.

MEPRISE DE L'AUTEUR d'un Livre intitulé, Dissertation sur les fondemens de la Religion Chrétienne, extraite des Miscellaneæ Observationes, *annoncées dans nos Mémoires de Janvier 1735. Article I.*

A en croire cet Ecrivain, pag. 126. *S. Jerôme nous démontre que le verset 9 du Chapitre XXVII de S. Matthieu, est cité d'un Livre apocryphe*

attribué à Jeremie. Ce n'eſt point la penſée de S. Jerôme. Il dit à la verité, qu'il a vû un Livre apocryphe attribué à Jeremie, où le verſet cité par S. Matthieu ſe trouvoit à la lettre ; mais bien loin d'avoir crû que ce paſſage fût cité d'après l'Ecrit apocryphe, il penſe au contraire qu'il eſt tiré du Prophete Zacharie. Voici le paſſage. *Alors fut accompli ce qui a eté dit par le Prophete Jeremie : Ils reçurent trente pieces d'argent, &c.* « Ce Texte, dit S. Jerôme, „ ne ſe trouve point dans Jeremie, „ Il y a quelque choſe de ſemblable „ dans Zacharie, qui eſt preſque le der- „ nier des douze Prophetes ; & quoi- „ que le ſens ne ſoit pas fort différent, „ cependant l'ordre & les mots ſont dif- „ férens. J'ai lû depuis peu dans un cer- „ tain volume Hebraïque que me pré- „ ſenta un Hebreu de la ſecte Naza- „ réenne, un écrit apocryphe de Jere- „ mie, où j'ai vû cela écrit mot pour „ mot. Cependant ce paſſage me paroît „ plutôt tiré de Zacharie, à la maniere „ ordinaire des Evangéliſtes & des „ Apôtres, qui ſans s'embarraſſer de „ l'ordre des expreſſions, citent pour

» exemple le seul sens du Vieux Testa-
» ment.

L'Auteur, pour justifier sa méprise, nous renvoye au Spicilege des Saints Peres, par Grabius. Il eût mieux vallu lire S. Jerôme, & nous y renvoyer. De sçavoir si Grabius s'est expliqué d'une maniere bien claire, ou non, c'est une question à part. Après avoir parlé de certaines citations, dont il dit que S. Jerôme avoue qu'elles sont tirées d'Ecrits apocryphes, il continue ainsi:
« Il est constant par le Chapitre II, ℣ 1
» du Livre II des Machabées, qu'avant
» la Naissance de Jesus-Christ il cou-
» roit certains Ecrits apocryphes sous
» le nom de Jeremie. S. Jerôme assure
» qu'il en a vû un chez un Nazaréen,
» & qu'il y a trouvé exactement les
» paroles que S. Matthieu cite au Cha-
» pitre XXVII, comme de Jeremie.
» Voyez le Commentaire de saint Je-
» rôme sur ce Texte de S. Matthieu.
» Origene soupçonna la même chose
» avant lui.

ARTICLE XLII.

REMARQUES SUR LA Traduction de Longin, par Boileau, extraites des Miſcellaneæ Obſervationes.

L'Obſervateur commence par dire que cette Traduction lui paroît excellente, & qu'à ſon goût, peu d'Auteurs Grecs ſont ſi bien traduits : de ſorte que la France doit beaucoup à Boileau, pour avoir prouvé par cet Ouvrage, que la Langue Françoiſe, qu'on croyoit molle & délicate, eſt ſuſceptible de force & d'énergie. Cette Traduction ne lui ſemble pas néanmoins exempte de défauts, & il en cite trois ou quatre, en ſe ſervant de l'édition d'Amſterdam *in-4°*. 1718, pour Deſpreaux, & de celle de Londres *in-4°* 1724, pour Longin.

On lit *pag.* 10. φυσῶν ὁ σμικροῖς μὲν αὐλίσκοισι φορβειᾶς δ' ἄτερ. *La flute dont il joue n'eſt pas petite, mais il ne ſe ſert point de ce qu'on nomme Capiſtrum*: c'eſt-à-dire que Clitarque dont il s'agit ici

prend véritablement un ton ſublime, mais qu'il outre & qu'il enfle ſon ſtyle. Le *Capiſtrum* φορβεία étoit un cuir lié derriere la tête du joüeur de flute, & couvrant ſa bouche de maniere que l'extrêmité de la flute entroit par une petite ouverture entre ſes levres. Son uſage, dit le Scholiaſte d'Ariſtophane, (*a*) étoit d'adoucir le ſon en modérant le ſouffle, où ſelon Plutarque, (*b*) il arrêtoit la violence du ſouffle, ce qui revient au même. On peut juger par-là ſi Deſpreaux traduit exactement lorſqu'il dit de Clitarque, *il ouvre une grande bouche pour ſouffler dans une petite flute.* L'antitheſe de *grande* & de *petite* eſt peu digne de Sophocle dont on cite les paroles. Mais comme l'exemplaire ſur lequel Deſpreaux travailloit fait lire σμικροῖς au lieu de οὐ σμικροῖς *non parvis*; on lui paſſe l'expreſſion de *petite flute*; mais le prétendu proverbe en lui-même n'eſt pas ſenſé; car le moyen de ſouffler en ouvrant une grande bouche, & le moyen de remplir alors un petit inſtrument? Auſſi le traduc-

(a) *Ad Veſpaſ. v.* 580.
(b) *De irâ cohibendâ*, p. 456.

teur Anglois Welstedius s'exprime-t'il d'une maniere encore plus risible lorsqu'il outre l'antithese *d'enorme ouverture*, & de *petit flageolet*.

Longin *pag.* 22. en décrivant le genre sublime τὰ ὕψη, ajoûte τὰ διὰ παντὸς ἀρέσκοντα καὶ πᾶσιν. Ce que Boileau tourne en cette maniere, *quand vous voyez qu'elle plaît universellement & dans toutes ses parties*. Welstedius son fidele imitateur traduit aussi Boileau plûtôt que Longin. Car il eût mieux été de mettre, *qu'elle plaît toujours & à tout le monde*. En effet, outre que ce sens est celui qui s'offre naturellement à l'esprit, le sublime est souvent renfermé dans très-peu de paroles, souvent dans un seul mot, comme Despreaux lui-même l'a fait voir, quelquefois jusques dans un silence éloquent, ainsi que Longin le montre, *chapitre* 9. en ces cas où sont les parties du sublime? Ce qui suit enfin détermine absolument le vrai sens de πᾶσιν.

Pag. 59. καὶ τοῖς φραστικοῖς ἅπασι καὶ ἐπιδεικτικοῖς, *& generalement pour tous ces discours qui se font dans le genre démonstratif*. φραστικοῖς n'est point exprimé,

mé, & il signifie ce que les Rhéteurs appellent *narrations* où il est question de raconter une histoire, de rapporter un fait, chose en quoi excelloit particulierement le talent inimitable de Ciceron, comme on le voit dans sa harangue pour Milon, & en cent autres endroits. Welstedius ne manque pas d'imiter Boileau jusques dans cette omission.

Ibidem. καὶ φυσιολογίαις : Longin ici, comme ci-dessus, apporte un exemple du sublime Ciceronien, en disant que cette sorte de sublime est très-propre aux *Epilogues*, ou *Peroraisons*, aux narrations historiques, & enfin φυσιολογίαις que Boileau prend pour des *traités de Physique.* Mais il ne s'agit pas ici de dissertations de Physique ou de Philosophie naturelle. Longin n'entend que de courtes descriptions des choses naturelles qu'il est permis à l'Orateur de toucher en passant, quand la matiere & l'occasion le requierent. Surquoi l'on ne peut trop admirer la double bévûë de Welstedius qui en traduisant les *traités de Physique* que Boileau prête à Longin, par *treatises of Physik*, est allé s'imagi-

ner que le mot François *Physique*, qui s'entend de la connoissance des choses naturelles, répondoit au terme Anglois *Physic*, qui signifie *Medecine*.

ARTICLE XLIII.

NOUVELLES LITTERAIRES.

ITALIE.

DE VENISE.

François Pitteri a achevé de réimprimer en François les Mémoires de M. de Tillemont, pour l'Histoire Ecclesiastique.

M. Angelo Capelli a fait imprimer chez Ant. Maffei, une nouvelle Méthode pour connoître les éclipses passées, présentes, & à venir, sans autre instrument que la régle & le compas. Il a grossi son Livre de divers problêmes d'Astronomie, & de la maniere de dresser des Ephémerides pour les mouvemens Célestes. Il y a joint des Tables Planétaires. L'Ouvrage est de deux volumes *in*-4o. dont le premier comprend, *As-*

trosophia numerica, sive Astronomica supputandi ratio, in libros 14 digesta. I. Cælestium corporum longitudinem exhibet. II. Novam Eclypsium methodum tradit. III. Problemata Astronomica promovet. IV. Ephemeridum constructionem docet. Le second ne contient que les Tables nécessaires pour les Opérations.

DE BOULOGNE.

Longhi a mis en vente le premier volume *in-folio* d'un Ouvrage important qui a pour titre, *De Servorum Dei Beatificatione, & Beatorum Canonizatione, L. 1. Authore,* Prospero de Lambertinis, *S. R. E. Cardinali Tit. S. Crucis in Hierusalem, Ancona primùm Episcopo, posteà Archiepiscopo Bononiæ, 1735.* Nous ne disons rien présentement de ce nouvel Ouvrage, qui aura incessamment sa place dans nos Mémoires. Ce premier tome sera suivi de cinq autres.

MOSCOVIE.

DE PETERSBOURG.

On a publié depuis peu le quatrième volume des *Mémoires de l'Academi*

Imperiale. Nos Mémoires feront bientôt connoître les deux premiers.

M. Bechenftein a mis au jour la troiſiéme partie de ſon art Heraldique.

SUEDE.

De Stokolm.

Le Docteur Triewald a fait imprimer en Langue Suédoiſe le Recueil des expériences Phyſiques qu'il fait ici réguliérement.

ALLEMAGNE.

De Thorn.

M. Jaénichen s'eſt fait Editeur d'un Ouvrage de feu Martin Boehm, ſur les Interregnes de Pologne. *De Interregnis Poloniæ.* Il y a joint quelques ſupplémens. Le même Auteur a laiſſé en mourant deux autres Manuſcrits, dont le premier contient des notes & des additions, pour la *Pologne* de Simon Slanwoſki ; le ſecond eſt intitulé, *Pruſſia geographicè, politicè & eccleſiaſticè illuſtrata.*

De Francfort sur le Mein.

M. J. Jacques Moſen, Conſeiller privé de l'Electeur de Cologne, publie depuis quelque tems dans un Ouvrage Périodique, divers ſujets de dévotion,

des Cantiques, diverſes Hiſtoriettes pieuſes, & quantité d'autres piéces du même goût.

M. Senckemberg a fait préſent au Public, du premier Tome de ſon Ouvrage, qui a pour titre, *Selecta Juris & Hiſtoriarum tum anecdota, tum jam edita.* Ce premier volume *in*-4°. réunit quelques anciens monumens qui concernent la Ville de Francfort. A la ſuite eſt un Supplément de la vie de Melchior Goldaſt, que le même Auteur mit au jour il y a quelques années. On ſçait que Goldaſt fut un célébre Juriſconſulte Proteſtant qui vivoit au commencement du XVII ſiécle. On a de lui en trois volumes *in-folio*, *Monarchia S. Romani Imperii, ſive Tractatus de Juriſdictione Imperiali ſeu Regia, & Pontificia ſeu Sacerdotali, deque poteſtate Imperatoris, ſive Regis ac Papæ, cum diſtinctione utriuſque Regiminis politici & eccleſiaſtici.* M. Senckemberg finit ce premier Tome par un Abregé de l'hiſtoire des Rhingraves.

ALSACE.

De Strasbourg.

Jean-Daniel Dulſequer le fils, a mis

ſous preſſe, & propoſe par ſouſcription un Ouvrage qui a pour titre, *La Théorie & la Pratique de la coupe des pierres & des bois, pour la conſtruction des voutes & autres parties des Bâtimens civils & militaires ; ou Traité de Stereotomie, à l'uſage de l'Architecture, par M. Frezier, Chevalier de l'Ordre Militaire de S. Louis, Ingénieur ordinaire du Roi, en Chef à Landau ; auquel on joindra une Diſſertation critique ſur les ordres d'Architecture.*

On fait rarement travailler à des ouvrages d'Architecture civile ou militaire un peu conſidérables, ſans éprouver la neceſſité d'avoir des ouvriers intelligens dans la *coupe des pierres & des bois.* Alors les Livres qui traitent de cette matiere ſont d'un grand ſecours. Leur utilité, & leur petit nombre les avoit rendus extrémement rares, lorſque M. de la Rue donna le ſien ; mais ſon objet, auſſi-bien que celui du P. Deran, qui, avant lui, étoit pour ainſi dire, le ſeul, n'a été que d'inſtruire les ouvriers dans une pratique qu'ils n'ont éclairée d'aucunes raiſons, & qui eſt quelquefois fauſſe dans ſon principe.

C'eſt ce qui engage l'Auteur à propoſer au Public un nouveau Traité, où il penſe moins à inſtruire les manœuvres, que ceux qui doivent les conduire.

Suppoſant que tout homme qui ſe mêle d'Architecture, doit avoir quelques principes de Géometrie, il commence par la théorie des *ſections des Corps*, ou de la *Stereotomie*, afin que ceux qui veulent en faire une étude, entendent le fond de cet art, pour n'agir qu'avec connoiſſance de cauſe; *premiere nouveauté* que les Auteurs qui l'ont précedé, avoient laiſſée à déſirer, & qui fait à peu près le tiers de l'Ouvrage.

La *ſeconde nouveauté*, qui eſt une extenſion de celle-ci, conſiſte en ce que dans la partie qui concerne la pratique, l'Auteur a ajouté à la fin de chaque *trait* une explication démonſtrative tirée des principes de ſa théorie. Le P. Dechalles, il eſt vrai, dans ſon Traité *de Lapidum Sectione*, inſeré dans ſon grand cours de Mathématiques en Latin, avoit le premier commencé à rendre raiſon des *traits*, mais il n'avoit pas emonté à la ſource des courbes qui ſe

forment aux arêtes par la pénétration des corps.

La troisiéme nouveauté consiste dans la correction des erreurs de plusieurs des anciens *traits*; il ne sert de rien de dire que celles qu'on reproche aux Auteurs de la coupe des pierres, sont de nulle conséquence pour la pratique, parce que la grossiereté des materiaux, & la grandeur des ouvrages ne permet pas d'operer avec une grande précision : car premierement, puisqu'on peut mieux faire, pourquoi operer mal de propos déliberé ? En second lieu, est-il vrai que ces erreurs sont toujours insensibles ? M. Frézier en appelle à la remarque de M. de la Rue, sur les *jarrets* des arêtes des voûtes des écuries de Versailles, malgré les agrémens qu'on a pû y faire ; ce sont certainement des suites néceſſaires de la fausseté du trait des *voûtes d'arêtes sur le noyau*, que les Appareilleurs ont trouvé dans les Auteurs qui établissent pour leur *plan*, c'est-à-dire pour la projection horizontale, des arcs de cercle, au lieu d'une courbe méchanique qui en est très-differente, puisqu'elle a diverses infléxions,

& un nœud : ce qui n'a pas encore été corrigé.

Enfin, la *quatriéme nouveauté* est celle de la construction d'une grande partie des traits qui sont presque tous intrinsequement differens des anciens, ou du moins dans quelques circonstances.

Après avoir exposé en quoi ce Traité differe des autres, il convient de faire voir la distribution des matieres, & leur arrangement.

Il est divisé en quatre livres, dont les trois premiers contiennent la science, & le dernier, l'art de la stereotomie. Ceux-là ne feront qu'un tome, & le dernier en fera deux.

Tome I. On verra dans le premier tome la théorie des lignes courbes, qui se forment à la surface de ces corps, dont quelques parties peuvent représenter les voûtes. Tels sont la Sphere, le Cone, le Cylindre, l'Anneau, & l'Helice, lorsqu'ils sont coupés par des plans, ou pénétrés par d'autres corps ronds de même, ou de differente espece, qui se rencontrent ou se croisent : ce qui donne lieu à une division de ce livre en deux parties.

La premiere, qui concerne les Courbes Planes, sera un très-petit Abregé des Sections coniques, parce que cette matiere a été traitée par un grand nombre de Mathématiciens.

La seconde traitera des *Courbes à double courbure*, par la seule Géometrie élementaire, où l'on fera voir le rapport qu'elles ont avec les sections coniques. Ce premier livre pourroit être appellé la *Tomomorphie*, ou figure des sections.

Dans le *second livre*, on trouvera tous les problêmes nécessaires pour décrire les unes & les autres de ces courbes, tant sur les surfaces planes, que convexes, ausquelles elles conviennent. Ce sera une espece de Géometrie pratique des Apparéilleurs. On pourroit l'appeller la *Tomographie*, ou description des sections.

Le *troisiéme livre* contient l'art de représenter dans leurs mesures les sections quelconques rectilignes & mixtes. 1. Par le moyen de la projection. 2. Par le dévelopement des surfaces. 3. Par la connoissance des angles qu'elles font entr'elles.

Ces trois livres enſemble feront le premier tome d'un *in-4°.* du caractere appellé *S. Auguſtin*, de 512 pag. avec 27 planches de la grandeur de la page.

Le *quatriéme livre*, qu'on pourroit appeller la *Tomotechnie*, l'art de couper, contient les *traits* de toutes ſortes de voûtes ; il ſera d'un volume un peu trop gros, pour être relié en un ſeul tome : c'eſt pourquoi on le compte pour deux.

Tome II. La premiere partie du 4e. livre contiendra les traits des *Voutes ſimples*, c'eſt-à dire, qui n'ont qu'une ſurface continue ſans diviſion d'arêtes. Elle commence par l'examen de la Nature, & formation des ſurfaces planes, courbes régulieres, & *gauches* ou irrégulieres. Le 2e. chapitre expoſe les differentes manieres de tailler les ſolides, par équarriſſement, par panneaux, & par une troiſiéme methode mixte. Le 3e. chapitre traite des arrondiſſemens des angles. Le 4e. des voutes planes. Le 5e. des Cylindriques ou *Berceaux*. Le 6e. des Coniques ou Trompes. Le 7e. des Spheriques ou *Culs de four* circu-

laires. Le 8^{e}. des spheroides ou *culs de four ovales*. Le 9^{e}. des Annulaires ou *voutes sur le noyau*. Le 10^{e}. des Helicoides ou *vis S. Giles*. Le 11^{e}. des irrégulieres aux *arrieres voussures*.

Cette premiere partie du 4^{e}. livre formera un second tome d'environ 560 pages avec 33 planches d'égale grandeur.

Tome III. La seconde partie du quatriéme livre traitera des *voutes composées* de differentes surfaces, qui se rencontrent ou se croisent.

I. Des régulieres, comme (1) des rencontres des berceaux, entr'eux appellées *voutes d'arêtes*, & *arcs de Cloître*. (2.) Des mêmes, avec les voutes spheriques, comme *Descente qui rachete un cul de four*. (3.) Des mêmes, avec les coniques. (4.) Des coniques entr'elles, comme *embrasure en tour ronde ou creuse & en talud*. (5.) Des Annulaires, avec les cylindriques, spheriques & coniques, comme *porte, niche, ou lunette dans une voute sur le noyau*. (6.) Des Helicoides, avec les mêmes, comme *porte, niche ou lunette ebrasée dans une vis S. Giles*.

La ſeconde partie de ce 3e. tome contiendra les rencontres des ſurfaces irrégulieres avec d'autres, en 3 chapitres.

La troiſiéme traitera des ſurfaces courbes des eſcaliers, coquilles & limons ſur des baſes circulaires, elliptiques ou en ſpirale.

La quatriéme traitera du diſpoſitif à la conſtruction des voutes, par des problêmes de MM. de la Hire, Couplet & Pitot, touchant la force des pies droits, pour contenir leur pouſſée & celle des cintres, pour en ſoutenir la charge avant que la clef y ſoit miſe.

On y joindra une petite *diſſertation critique ſur les ordres d'Architecture*, où l'on ſe propoſe d'en montrer les abus. Enfin, une petite explication des termes : ce qui fera un troiſiéme tome de 500 pages, ſans compter les tables & trente-deux planches.

Tout l'Ouvrage ſera *in*-4°. 3 vol. avec 95 planches bien gravées, de même forme & papier que le premier tome, avec des caractéres neufs, & ſera achevé dans le courant de l'année 1736. Le premier tome en paroîtra vers la fin de l'année courante. Le prix des ſouſ-

ſeph s'eſt ſervi. 3°. Sur l'Eclypſe mentionnée par Phlégon. 4°. Confirmation des prédictions de l'Ecriture par la chronologie, & par les obſervations Aſtronomiques. 5°. Réflexions ſur les remarques du Chevalier Newton, ſur les prophéties de Daniel & de l'Apocalypſe. 6°. Sur la durée du Miniſtére de J. C. qui a été au moins de quatre ans. C'eſt un *in*-8°. imprimé chez le fils de l'Auteur.

PAYS-BAS.

D'AMSTERDAM.

On a mis en vente depuis quelques mois, *l'Alciphron, ou le petit Philoſophe, en ſept Dialogues, contenant une Apologie de la Religion Chrétienne, contre ceux qu'on nomme Eſprits forts*, 2. vol. in-12. 1734.

Ce Livre traduit de l'Anglois de Berkley, a ſon bon & ſon mauvais côté. L'on y refute aſſez bien ſur pluſieurs chefs la doctrine des Athées. Mais l'incrédule y parle avec une confiance capable d'impoſer; & il donne ſes objections comme autant de démonſtrations ſuivies. Cet air de triomphe dans une ſi mauvaiſe cauſe peut faire une impreſ-

sion dangereuse sur certains esprits superficiels, qui prennent l'aparence pour la réalité, & une fausse lueur pour la lumiere même de l'évidence.

De plus ces objections sont parées de tous les ornemens du langage, & soutenuës de toutes les subtilités d'une Métaphysique fine & déliée. On a même encheri sur celles qui sont répanduës dans les Livres de Socin & des Auteurs Antichrétiens. On y met en évidence de nouveaux principes d'Athéisme que les impies les plus déclarés *n'oseroient proposer que de vive voix*. Ainsi s'en explique l'Auteur des sept Dialogues qui composent les deux volumes, dans l'avertissement qui est à la tête de l'ouvrage. Convient-il de présenter un appas si séduisant à l'impieté, & de lui fournir de nouvelles armes contre Dieu même, sous prétexte que les réponses ne laissent aucune ressource à l'incrédule.

Mais ces réponses sont-elles un contrepoison suffisant ? Le défaut de la plûpart est de se faire trop attendre. Par exemple dans le premier Dialogue, on expose crûment les réflexions & les

maximes déteſtables des Athées ſur l'exiſtence de Dieu, ſur l'autorité des Rois, ſur celle de l'Egliſe, des Prêtres, des Magiſtrats, &c. Tout cela cependant y demeure ſans réfutation. Si celui qui fait le perſonnage d'Athée s'y trouve quelquefois interrompu, ce n'eſt que par quelques interrogations qui lui donnent lieu de déveloper mieux ſon ſyſtême. Ainſi le Lecteur à l'ouverture du Livre reſpire un air contagieux dont l'antidote eſt à une diſtance trop éloignée, pour prévenir à tems les funeſtes effets du poiſon.

Toutes les réponſes ne ſont pas toujours de la force des objections. Celui qui réfute l'Athée eſt un Proteſtant. Il ne combat donc point armé du bouclier & ſous les étendarts de l'Egliſe Catholique. Eſt-il étonnant qu'il ne puiſſe repouſſer tous les traits de l'incrédule, contre l'objet de la foi, ſon motif & ſa certitude ; contre l'autorité des Ecritures, contre la foibleſſe & l'impuiſſance de la raiſon humaine pour ſe déterminer en fait de Religion ?

Par une ſuite néceſſaire, comme celui qui dans ces Dialogues fait le per-

sonnage de Chrétien, s'y montre aussi sous le masque de Protestant, il y avance quantité d'erreurs qui ne peuvent avoir lieu dans un Royaume Catholique.

1°. Les définitions des Conciles y sont peu ménagées; celle du mot *Consubstantiel* employé par le Concile de Nicée, pour exprimer la divinité du fils de Dieu, doit sa naissance, si l'on en croit l'Auteur, à la brigue & aux passions humaines. Il conte pour rien la tradition orale, & déroge à l'authenticité de quelques Livres de l'Ecriture.

2°. Il soutient que des raisons probables, suffisent pour apuyer solidement notre foi. Ce principe est absolument faux; les motifs de crédibilité sont d'une certitude à toute épreuve. Penser autrement, c'est frayer le chemin à l'Athéisme que l'on combat dans l'ouvrage.

3°. Selon l'Auteur, on ne peut sans se rendre coupable d'infidélité abandonner une religion qui nous a été transmise par nos ancêtres, & dont les Rois du pays ont fait une loi inviolable. Suivant ce principe un Turc ne

peut abjurer en sûreté de conscience, le Mahometisme sous prétexte qu'il est dans la route que ses peres lui ont tracée, & que les Sultans lui ont prescrite.

4°. On prétend dans le septiéme Dialogue que le Christianisme n'est réservé qu'aux ames vulgaires, non aux grands génies & aux profonds spéculatifs, comme si la Religion Catholique n'avoit pas eu des hommes de cette trempe; & que Dieu en eût voulu exclure les sçavans.

5°. L'Auteur voudroit persuader que la transubstantiation est un dogme insoutenable, & qui mene droit à l'idolâtrie.

6°. Enfin pour écarter le grand argument que nos Controversistes font valoir avec tant d'avantage contre les Protestans, on traite d'illusion la preuve qu'ils empruntent de la diversité des sectes qui partagent le Protestantisme. Ainsi on ne peut lire ce nouvel ouvrage avec trop de précaution. L'Analyse que nous en donnerons incessamment fera connoître à fond le caractere du Livre & de l'Auteur.

FRANCE.

De Paris.

On a publié depuis peu les Livres ſuivans :

Traité de la Nobleſſe , & de toutes ſes diférentes eſpéces , nouvelle édition augmentée des Traités du Blaſon des Armoiries de France, de l'origine des noms, ſurnoms, & du Ban & arriere-Ban, par M. de la Roque , à Roüen, chez Pierre le Boucher, Libraire, dans la Cour du Palais, & Jore pere & fils, 1734. *in*-4. & ſe vend à Paris, Quai des Auguſtins , chez Bauche, & ruë S. Jacques, chez d'Eſpilly.

Abrégé de l'Anatomie du corps humain, où l'on donne une deſcription courte & exacte des parties qui le compoſent, avec leurs uſages, par M.*** Chirurgien Juré , chez le Mercier, fils, ruë S. Jacques, 1734. 2. vol. *in*-12.

Eſſais du Chevalier Bâcon , Chancelier d'Angleterre, ſur divers ſujets de politique & de morale , traduits de l'Anglois, 1734. chez Emery , Quay des Auguſtins, *in*-12. Ce prétieux Livre où la raiſon, la vertu, la religion, les devoirs de l'Etat & de l'honnête

homme marchent toujours d'intelligence, peut passer pour le chef-d'œuvre du grand homme dont il porte le nom.

Entretiens sur la cause de l'inclinaison des orbites des Planétes, où l'on répond à la question proposée par l'Académie Royale des Sciences, pour le sujet du prix des années 1732. & 1734. par M. Bouguer de la même Académie, & Hydrographe du Roi au Havre de Grace, chez Claude Jombert, ruë S. Jacques, 1734.

Réflexions sur les défauts d'autrui, par M. l'Abbé de Villiers, quatriéme édition, revûë & corrigée, chez Jacques Colombat, ruë S. Jacques, 1734. *in*-12. 2. vol.

Les œuvres de Salvien, Prêtre de Marseille, contenant ses lettres & ses traités sur l'esprit d'interêt & sur la providence, avec des notes traduites en François, par le Révérend Pere *** de la Compagnie de Jesus, à Paris, chez J. B. Delespine, ruë S. Jacques, à Saint Paul, 1735. un vol.

Errata du mois de Mars 1735.

PAge 391. ligne 22. ces réformes, *lis.* ses réformes. p. 420. l. 22. au voisina-

ge, *l.* du voisinage. p. 450. l. 5. & l'on me cherche la cause, *l.* & dont on ne cherche la cause. p. 470. dans le titre, par le R. P. de Laubrusle, *l.* de Laubrussel.

Errata du mois d'Avril 1735.

PAge 603. ligne 15. pour corrompre, *lis.* pour rompre. p. 644. l. 8. & 11. son mouvement, *l.* son moment. p. 646. l. 27. ses flots, *l.* ses hauts. p. 647. l. 25. dans l'eau, *l.* dans sa place. p. 696. l. 15. des nouvelles, *l.* de nouvelles.

APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux le présent *Journal*, dont il m'a paru que l'impression pouvoit être permise. LEROUGE.

TABLE DES ARTICLES du mois de d'Avril.

ART. XXXI. MEmoires du Chevalier d'Arvieux, &c. contenant ses voyages à Constantinople, dans l'Asie, la Syrie, la Palestine, l'Egypte & la Barbarie; la description de ces pays, les Religions, les Mœurs, le Négoce, le Gouvernement de ces peuples, l'Histoire naturelle, &c. pag. 582.

ART. XXXII. Alberti Thura, &c. Gynæceum Daniæ litteratum, &c. ou le Cynécée lettré des Femmes Sçavantes de Dannemark, par M. Albert Thura, &c. p. 607.

ART. XXXIII. Anecdotes galantes & tragiques de la Cour de Neron. p. 613.
ART. XXXIV. Nouvelles classes de maladies, &c. avec leurs signes & leurs indications. p. 631.
ART. XXXV. Extrait du Méchanisme des corps flotans, par M de la Croix, Commissaire général de la Marine, &c. p. 638.
ART. XXXVI. Histoire naturelle de l'Univers, par M. Colonne. p. 668.
ART. XXXVII. Epistola ad Reverendos admodum patres, &c. ou Lettre adressée aux très-Révérends Peres, Général, Prieur & Religieux de l'Abbaye de S. Germain des Prez, & dattée de Sorbonne. p. 683.
ART. XXXVIII. Le Psychometre, ou Réflexions sur les diférens caractéres de l'esprit, par un Mylord Anglois. p. 694.
ART. XXXIX. Voyage merveilleux du Prince Fan-Férédin dans la Romancie, &c. p. 720.
ART. XL. Réflexions sur l'introduction à l'Histoire de l'Univers, par M. de Puffendorf. p. 726.
ART. XLI. Méprise de l'Auteur d'un Livre intitulé : Dissertation sur les fondemens de la Religion Chrétienne : &c. p. 739.
ART. XLII. Remarques sur la traduction de Longin, par Boileau. p. 742.
ART. XLIII. Nouvelles Littéraires. p. 746.

Fin de la Table.

A Paris, de l'Imprimerie de CLAUDE ROBUSTEL.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES SCIENCES
ET
DES BEAUX ARTS.

Mai 1735.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trevoux, & dediés à Son Altesse Sérénissime Monseigneur le DUC DU MAINE.

Mai 1735.

A PARIS,
Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quay des Augustins, du côté du Pont S. Michel à la Renommée & à la Prudence.

M. DCC. XXXV.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

LES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701. & se vendent 15 f. le mois, en blanc, & brochés 16 f.

Années.

1701.	19.	vol.	1719.	12.	v.
1702.	12.	v.	1720.	5.	v.
1703.	12.	v.	1721.	12.	v.
1704.	1.	v.	1722.	12.	v.
1705.	12.	v.	1723.	12.	v.
1706.	12.	v.	1724.	12.	v.
1707.	12.	v.	1725.	12.	v.
1708.	12.	v.	1726.	13.	v.
1709.	12.	v.	1727.	12.	v.
1710.	12.	v.	1728.	12.	v.
1711.	12.	v.	1729.	12.	v.
1712.	12.	v.	1730.	12.	v.
1713.	12.	v.	1731.	12.	v.
1714.	12.	v.	1732.	12.	v.
1715.	12.	v.	1733.	12.	v.
1716.	12.	v.	1734.	12.	v.
1717.	12.	v.	1735.	5.	v.
1718.	12.	v.			

MEMOIRES
POUR L'HISTOIRE
des Sciences & des beaux Arts.

Mai 1735.

ARTICLE XLIV.

ESSAIS DU CHEVALIER Bacon, Chancelier d'Angleterre, sur divers sujets de Politique & de Morale. pp. 395. A Paris, chez Emery, Quay des Augustins, à S. Benoît, 1734. avec Approbation & Privilege du Roi.

LA Morale fournit aux hommes un fonds inépuisable de réflexions ; la Politique n'offre pas un champ moins

étendu aux esprits vifs ou mélancoliques. Quelque aplication que l'on ait pourtant à s'exercer sur ces sujets si dignes d'occuper la raison, on n'arrivera jamais à les épuiser ; & y réussit-on pour le tems auquel on écrit, il est comme certain que le tableau le plus parfait dans ce genre, aura besoin d'être retouché, ou pour plaire également à ceux qui nous suivront, ou pour représenter leurs mœurs avec la même fidélité. Les principes généraux sont à la vérité toujours les mêmes, & c'est à les bien établir que l'on doit donc principalement s'attacher, mais ils varient à l'infini dans les aplications. Le tems, en amenant de nouveaux goûts, ou en changeant les situations, en rend comme indispensables les explications & les adoucissemens. Hazardons une comparaison ? Il en est des principes comme des étoffes. La matiere de celles-ci est toujours la même, l'or & l'argent, la laine & la soye, en font pareillement le fonds ; mais la maniere de les combiner & de les travailler change, pour ainsi dire, leur espece, & la mode, en les employant selon ses caprices, rend

encore la différence plus sensible. On est tenté de rire en voyant les habillemens de nos peres dans les portraits que nous en conservons ; doit-on être moins étonné de l'oposition qui se trouve entre leurs mœurs & les nôtres, & de l'éloignement de leurs idées, & de la façon dont nous pensons aujourd'hui sur la plûpart des mêmes objets. La Philosophie moderne rejette avec mépris ce que l'ancienne avoit adopté comme autant de dogmes incontestables. Les distinctions de l'Ecole, en possession pendant un si long tems de maîtriser l'esprit humain, de présider à ses opérations, & d'enlever avec les suffrages les récompenses les plus distinguées, ne peuvent faire subsister de nos jours ceux qui n'en ignorent aucune. Ne poussons pas plus loin l'induction. Elle seroit curieuse & amusante, si on la faisoit avec soin, mais elle ne seroit pas ici à sa place, & sans rechercher dans la nature même de l'homme, & dans la vicissitude des choses, les causes de ces changemens ; terminons ces réflexions que le titre seul du livre dont nous allons parler, a fait naître assez naturellement.

Le nom de l'Auteur fait son éloge. Le mérite de Bacon, si distingué dans la Littérature, n'est pas moins honoré parmi les politiques ; il fut tout à la fois, bel esprit & grand homme d'Etat. Elevé aux premiers emplois, & au maniement des affaires publiques, il eut l'avantage de prendre, s'il est permis de le dire, les passions à leur source, il connut lui-même & conduisit ces ressorts intérieurs qui reglent les empires, & qui décident par la justesse & par la continuité de leurs mouvemens, de la fortune du Souverain & des Sujets. Il y a plus, il fut heureux & malheureux ; il put donc adoucir ou réformer dans le silence de la retraite, ce qu'il n'avoit qu'ébauché ou apperçu imparfaitement dans le tumulte de la Cour. Un homme toujours placé à la même hauteur, & fixé d'un seul côté, ne voit que ce qui est devant lui ; le reste est un pays perdu, & il ne peut en avoir que des notions hazardées. On ignore dans un bonheur constant, le vrai caractere de l'adversité, & on ne peut en la peignant, se flater d'en prendre régulierement tous les traits. Par la même rai-

ſon, quelqu'un qui n'aura jamais connu que la médiocrité ou que les diſgraces, ne ſera point propre à repréſenter la proſpérité dans ſon état naturel, ni à nous décrire exactement les étranges révolutions qu'elle produit dans nos ſentimens & dans nos idées; il n'eſt donc pas étonnant que le Chancelier Bacon avec tous ces avantages, ait réuſſi dans ſes eſſais, à nous parler également bien de preſque tous les chapitres de la Morale & de la Politique; l'avertiſſement qui eſt à la tête de cette nouvelle traduction, fait connoître dans une étenduë plus grande le prix de l'ouvrage; nous nous contenterons d'en raporter le trait qui ſuit: „ Bayle, nous „ dit-on, qui avec beaucoup de dé„ fauts, ne laiſſe pas que d'avoir connu „ ce qui n'étoit que préjugé, & d'avoir „ fait quelquefois une guerre aſſez heu„ reuſe à beaucoup de préventions, „ avoit raiſon d'eſtimer cet écrit. Il louë „ beaucoup ces eſſais; il nous aprend „ qu'il s'en fit en peu de tems un aſſez „ grand nombre d'éditions, & ceux qui „ liront cette traduction aplaudiront à „ cet égard au jugement de ce critique

„ qu'il faut abandonner ſur tant d'au-
„ tres points.

Au reſte les eſſais de Bacon n'avoient point été juſqu'à préſent étrangers en France. „ Jean Baudouin, continuë „ l'Auteur de l'avertiſſement, l'un des „ premiers membres de l'Académie „ Françoiſe, en avoit déja publié une „ traduction en 1624. nous l'avons par- „ couruë, & nous y avons trouvé une „ différence énorme entre elle & celle „ que nous publions. Style mauvais „ dans la premiere, additions peu dignes „ de l'Auteur, expreſſions louches, ſur- „ années & ſouvent bizarres, c'eſt le „ caractére de cette traduction. L'é- „ légance, la pureté du langage, la pré- „ ciſion forment au contraire le carac- „ tere de celle-ci. Il eſt à regretter que l'Auteur ait eu aſſez de modeſtie ou d'indifférence pour nous cacher ſon nom.

Comme la langue Angloiſe eſt fort à la mode parmi nous depuis quelques années, & qu'elle le mérite ſans contredit, ſoit par l'énergie de ſes expreſſions, ſoit à cauſe des excellens ouvrages qui nous viennent de ce pays-là, il

pourroit arriver que quelques-uns de ceux qui la sçavent déja, ou qui en font leur étude, fussent tentés de confronter la traduction Françoise avec l'original Anglois. C'est un plaisir qui a sa délicatesse, chaque nation a un air de visage qui lui est propre, chaque esprit a sa façon de penser, chaque langue ses expressions particulieres. On aime, pour peu qu'on soit instruit, à faire toutes ces comparaisons; l'amour propre s'érige en juge, & la satisfaction de prononcer, de louer quelquefois, & de blâmer plus souvent, nous dédommage de ce que nous ont coûté nos connoissances. L'Editeur a prévu tout cela, & pour aller au-devant des reproches qu'on auroit pû lui faire, il nous avertit que l'on a été obligé de faire quelques retranchemens dans la version que l'on publie. Ils étoient, selon lui, nécessaires pour se conformer à nos mœurs, & aux Loix reçûës dans le Royaume, & par respect pour la vérité qui s'y trouvoit blessée. „ La liberté de penser, ajou-„ te-t'il judicieusement, est soufferte en „ France comme en Angleterre : mais „ ici elle est resserrée dans les bornes de

„ la ſageſſe & de la modération, au lieu
„ que l'on n'ignore pas qu'elle eſt ſou-
„ vent portée à un excès condamnable en
„ Angleterre ; & les Anglois les plus
„ judicieux ne font pas difficulté d'en
„ convenir, & de ſouhaiter que l'on
„ imitât à cet égard notre prudence &
„ notre réſerve.

Ce que nous venons de dire ſuffit pour donner une idée générale du Livre de Bacon, mais on attend de nous que nous le montrions d'un peu plus près, & cela devient même néceſſaire pour juſtifier le jugement favorable que nous en portons. Nous ſommes ſeulement embarraſſés dans la maniere dont nous devons l'éxécuter. En effet s'agit-il d'une hiſtoire? Il eſt aiſé d'en rendre compte, on en prend la ſubſtance, on en détache les menus détails & les circonſtances poſtiches ; peut-être même que par là la narration devient plus vive & plus intereſſante ; s'il eſt queſtion d'un livre de raiſonnement, on ſe contente d'en ſaiſir les principes, on tâche de les expoſer avec ordre & avec préciſion, & on ménage le plaiſir de déduire les conſéquences pour ceux qui

ſçavent ou qui ſe flattent de ſçavoir approfondir. Mais ici les méthodes ordinaires, deviennent inutiles. L'ouvrage ne préſente qu'une multitude confuſe de chapitres, & tous traitent de différens ſujets. C'eſt un aſſemblage infini de leçons, de maximes & de regles, rangées à la vérité ſuivant leurs claſſes, mais la plûpart ſi profondes pour le ſens ou ſi conciſes pour l'expreſſion qu'on n'en peut rien retrancher ſans diminuer de leur prix, & que bien loin de ſonger à les reſſerrer, il faudroit plûtôt y joindre un Commentaire qui en facilitât la pleine intelligence aux eſprits ordinaires. En un mot c'eſt un de ces livres rares qui pour être goûtés, demandent des méditations ſérieuſes, & qui vous font tomber malgré vous dans ces rêveries abſtraites, plus utiles ſouvent pour notre inſtruction & pour la perfection de nos idées que les études les plus longues. Nous n'avons donc dans l'eſpéce préſente, pour arriver à notre but, d'autre moyen que de tranſcrire ici au hazard quelques morceaux du livre, l'échantillon fera juger de la piece, & la diverſité des penſées préviendra le dégoût.

De la Nobleſſe, pag. 22. & ſuiv.

Que ne dit-on pas communément de la Nobleſſe dans les livres de morale? C'eſt peut-être le lieu commun qui fournit le plus à l'éloge ou à l'invective? Voici une partie de ce que penſe Bacon ſur ce ſujet. On peut la conſiderer, ſelon lui, ou comme faiſant partie d'un état, ou comme une condition de particulier. „ Une Monarchie où il n'y a „ point de nobleſſe, eſt toûjours une „ pure & abſoluë tyrannie, comme cel- „ le du Turc.... les Démocraties n'en „ ont pas beſoin; elles ſont même plus „ tranquilles & moins ſujettes aux ſédi- „ tions, quand il n'y a pas de familles „ nobles. Alors on regarde à l'affaire „ propoſée, & non pas à celui qui la „ propoſe, ou ſi on y regarde, ce n'eſt „ qu'autant qu'il peut être utile pour „ l'affaire, & non pas pour ſes armes „ & pour ſa généalogie; nous voyons „ que la République des Suiſſes ſe ſou- „ tient fort bien malgré la diverſité de „ la Religion, & des Cantons, parce „ que l'utilité & non pas le reſpect fait „ leur lien.... L'égalité dans les per-

„ ſonnes cauſe l'égalité dans les conſeils.
„ . . . . Les Rois qui peuvent choiſir
„ dans leur Nobleſſe des gens prudens
„ & capables, trouvent en les em-
„ ployant beaucoup d'aiſance & de fa-
„ cilité; le peuple ſe plie naturellement
„ ſous eux, comme étant nés pour
„ commander. . . . . A l'égard de la No-
„ bleſſe dans les particuliers, on a une
„ eſpece de reſpect pour un vieux Châ-
„ teau, ou pour un Bâtiment qui a ré-
„ ſiſté au tems, ou même pour un bel
„ & grand Arbre qui eſt frais & entier
„ malgré ſa vieilleſſe; combien en doit-
„ on plus avoir pour une noble & an-
„ cienne famille qui s'eſt maintenuë con-
„ tre tous les orages des tems? La nou-
„ velle Nobleſſe eſt l'ouvrage du pou-
„ voir du Prince, mais l'ancienne eſt
„ l'ouvrage du tems ſeul. „ Ces réfle-
xions valent bien les portraits que la
malignité trace tous les jours de l'or-
gueil & du luxe de la nobleſſe, & les
plaintives déclamations des gens de
Lettres ſur l'indigence de la vertu & du
mérite. Il eſt moins queſtion dans la
Politique de réformer le monde & d'at-
taquer à la fois tous les inconveniens,

que d'établir des regles ſages ſur les uſages déja reçûs. On détruit autant qu'on peut les abus qui nuiſent à la ſocieté ou qui ne peuvent ſubſiſter avec l'ordre ; on ſe contente de blâmer ceux qui ſont inſéparables de la foibleſſe humaine, & de ſouhaiter que les particuliers ſoient aſſez raiſonnables pour en ſentir le ridicule, & pour les corriger.

De la Diſſimulation, pag. 99. & ſuiv.

La penſée du Poëte, *dum vitant ſtulti vitia, in contraria currunt*, a plus d'étenduë qu'on n'imagine. Les foux ſont ſans comparaiſons le plus grand nombre, & les ſages ne ſont guéres que ceux dont les écarts ſont plus ſupportables, ou les foibleſſes moins dangereuſes. Garder conſtamment le milieu dans la pratique des vertus & dans le choix des moyens, ce ſeroit avoir trouvé le grand ſecret pour lequel la chimie épuiſe toutes ſes expériences. On cherche à être doux, on devient foible & ſimple. Veut-on paroître ferme? On n'eſt le plus ſouvent que dur & injuſte. On confond dans la conduite la ſage réſerve avec le plat myſtere & la prudente politique

avec la basse dissimulation. Voyons quelques-unes des pensées du Philosophe Anglois sur l'art de feindre. La science de se conduire, & la dissimulation sont, selon lui, deux facultés bien différentes. Dans les ames élevées, la dissimulation seroit un embarras & une petitesse; elle n'est donc nécessaire qu'à ceux dont les lumieres sont bornées, parce que, *quand on ne peut arriver à l'excellent, il faut s'attacher au plus sur dans le médiocre.* „ Il est certain, „ *nous dit-il encore*, que les habiles gens „ paroissent toujours véritables & ou„ verts dans leur maniere d'agir, mais „ ils sont en même tems comme les che„ vaux bien dressés, sçachant quand il „ faut tourner & s'arrêter : & s'il arri„ voit une nécessité de dissimuler, l'o„ pinion déja établie de leur bonne foi „ les rendroit impénétrables. „ Il y a trois manieres de cacher ses desseins. 1°. On peut ne pas donner occasion d'observer ce qu'on pense. 2°. On tâche adroitement de persuader qu'on ne pense pas tout ce qu'on pense en effet. 3°. On feint d'être tout différent de ce qu'on est véritablement dans le fonds,

La premiere eſt infiniment eſtimable ; un homme qui a la réputation d'être ſûr dans le commerce , eſt l'azile & la reſſource des autres dans leurs malheurs & dans leurs affaires. La ſeconde eſt ſouvent indiſpenſable : „ Les hom„ mes ſont trop fins , *dit Bacon* , : on ne „ ſçauroit garder un milieu ſi juſte , „ qu'ils n'aperçoivent de quel côté on „ incline. Par la maniere dont on ré„ pond à leurs queſtions , ils ſe mettent „ ſur les voyes , & vont bientôt juſqu'au „ ſentiment qu'on voudroit leur cacher. „ Si vous gardez le ſilence , ils jugent „ par votre ſilence même ; & pour les „ équivoques , elles ne ſçauroient du„ rer long-tems ; de maniere que pour „ garder un ſecret il faut néceſſairement „ ſe donner la liberté d'être un peu diſ„ ſimulé , ſeulement comme une con„ ſéquence du ſecret. Mais la troiſiéme „ maniere qui eſt le faux-ſemblant , „ *continuè-t'il* , je la regarde comme la „ plus criminelle , & la moins politique, „ ſi ce n'eſt dans les grandes affaires & „ qui ſont rares. L'habitude de feindre „ ce qui n'eſt point , vient d'une fauſſe„ té naturelle , d'un cœur bas & timide,

„ ou de quelqu'autre grand défaut qu'il „ est absolument nécessaire de déguiser, „ & on continuë à être faux en tout, pour se tenir en habitude.

De la vicissitude des choses, pag. 160. & suivantes.

Le chapitre de la vicissitude des choses, est plein de remarques curieuses; mais dont quelques-unes, en s'écartant des notions ordinaires, meriteroient des discussions un peu étendues. Voici par exemple comme l'Auteur s'exprime, après nous avoir parlé des grands changemens que les famines, les inondations, les tremblemens de terre produisent dans notre globe. « Si „ quelqu'un veut considerer avec at„ tention la conduite des Indiens de „ l'Amerique, il trouvera de la pro„ babilité à les regarder comme un „ Peuple plus neuf & plus jeune que „ celui de l'ancien monde. Si Bacon a été le premier à proposer cette idée, c'est ce que nous ignorons; mais au moins est-il certain qu'il n'a pas été seul à le faire, & que d'autres l'ont pareillement insinuée depuis lui. On a beau

dire : ſans s'amuſer même à la refuter du côté de la Religion, avec laquelle il eſt impoſſible de l'accorder, on ne voit point avec l'attention qu'ils demandent, ce fondement ſolide, ſur lequel ils veulent appuyer cette opinion. *La groſſiereté de ces Peuples, la confuſion de leurs penſées, l'ignorance de la plûpart des Arts, & l'imperfection de ceux qu'ils poſſedoient, ne peuvent être des preuves ſérieuſes de leur nouveauté. Outre que pluſieurs étoient réünis en ſocieté, & ſe gouvernoient par des Loix, qui, pour n'être pas auſſi raiſonnées & multipliées que les nôtres, n'en étoient pas moins propres à aſſurer leur bonheur, étoient-ils donc pour l'eſprit, pour la raiſon, pour l'agrément même de la vie, ſi éloignés de tant de Peuples de notre continent, à qui nous ne conteſtons pas une ancienneté égale à celle des Peuples les plus polis ? Actuellement encore la différence eſt-elle

* Quand on parle de la difficulté d'accorder avec la Religion, la nouveauté prétenduë des Peuples de l'Amerique, ce n'eſt qu'autant que ce ſentiment leur donneroit une création différente de la nôtre.

si grande entre les Indiens, même les moins apprivoisés de l'Amerique, & certains Peuples d'Afrique, ou des Pays les plus Septentrionaux? On pourroit assortir sans peine les uns & les autres pour les talents & pour les connoissances, & dire d'eux, comme Jupiter dans Virgile, *Tros, Rutulusve fuat, nullo discrimine habebo.* Ce que Bacon nous dit encore du déluge particulier qui avoit détruit le nouveau monde, & dont il trouve la raison de le conjecturer dans ces fleuves si vastes & si profonds, que ceux de l'Asie, de l'Europe & de l'Afrique, ne sont que des petits ruisseaux en comparaison, est aussi hazardé, que contraire peut-être aux regles de la bonne Physique. Rendons-lui pourtant justice. La maniere dont il s'exprime dans ce chapitre, prouve qu'un Auteur récent n'a pas eu tort de le regarder comme le Précurseur de la nouvelle Philosophie. « C'est une folie, » *nous dit-il*, & une vanité à ceux qui » pensent que les Corps célestes ont » de grandes influences sur chacun de » nous en particulier.... Les Come» tes influent un peu sans doute sur la

„ masse entiere ; mais les hommes sont
„ à présent trop négligens & trop peu
„ curieux, pour faire des observations
„ là-dessus ; ils regardent plutôt avec
„ étonnement leur cours, qu'ils n'en
„ observent avec sagesse les effets, sur
„ tout ceux qui pourroient se compa-
„ rer entr'eux. Par exemple, une Co-
„ mete d'une telle grandeur, d'une
„ telle couleur & clarté, d'un tel cir-
„ cuit de rayons, dans une telle assiete
„ par rapport à la région du Ciel, dans
„ quel tems de l'année elle a paru, de
„ sa route, ou de son cours, de sa du-
„ rée, & enfin quels effets elle a pro-
„ duit. Un siécle plus tard, Bacon n'au-
roit point eu ces souhaits à former,
ni ces avis à donner au monde ; il au-
roit eu le plaisir d'admirer, comme nous,
les recherches exactes, & les sçavantes
découvertes de la Societé Royale ; &
la prévention pour son Pays, ne l'au-
roit pas empêché de prendre aussi une
part singuliere aux nobles efforts & aux
travaux si utiles de notre Académie,
dans ce genre, & dans quantité d'au-
tres.

Mais, des observations sur la Nature,

passons à ce qui regarde les hommes. Les révolutions ne sont pas moins frapantes dans l'ordre moral, que dans le globe Physique. Un esprit fougueux, un caractere né pour dominer la multitude, n'est pas moins redoutable au bonheur d'un Etat, qu'un ouragan est terrible, pour les terres cultivées. Ces mines souterraines, en s'enflammant, changent l'espece & la nature d'un Pays entier ; & les embrasemens qu'elles causent, font succeder souvent une campagne affreuse, & un désert aride aux Villes les plus opulentes. Un génie audacieux, en empoisonant la multitude, a plus d'une fois ébranlé le fondement des Loix les plus anciennes, & renversé la constitution la plus sage d'un Empire. " La plus grande vicissi-
„ tude qui se remarque parmi les hom-
„ mes, *dit Bacon*, est celle des Reli-
„ gions & des Sectes : car ces Phéno-
„ menes dominent principalement sur
„ l'esprit des hommes. *Selon lui*, c'est
„ particulierement dans le temps où l'on
„ voit regner la grossiereté, l'ignoran-
„ ce & la barbarie, que l'on doit crain-
„ dre la naissance de quelque nouvelle

„ Secte, sur tout s'il se présente quel-
„ qu'un de ces esprits inquiets & bi-
„ zarres, qui ne respirent que les pa-
„ radoxes, ou que des sentimens con-
„ traires à l'opinion commune. Tou-
„ tes ces choses se rencontrerent quand
„ Mahomet publia sa Loi. Si cela est vrai, comme on n'en disconvient point, l'est-il moins que dans les siécles même les plus polis, la diversité de sentimens sur la Religion, peut avoir d'étranges effets pour la tranquillité publique, soit par les haines plus que civiles, qui divisent alors les Citoyens, & souvent les mêmes familles, soit parce que l'ambition plus dangereuse sans comparaison dans ses déguisemens que dans ses transports, se couvre du zele des Autels, & que la multitude après tout est à peu près toujours également susceptible des impressions qu'on veut lui donner. « Il y a trois moyens, *ajoute*
„ *l'Auteur Anglois*, pour introduire
„ de nouvelles Sectes, par de préten-
„ dus miracles, par une éloquence su-
„ blime, & par le fer; & je pense de
„ même d'une vie singuliere, & sainte
„ en apparence. N'auroit-il pas pû ajou-
ter?

ter ? Ce qui nous a précedé, nous prouve ces maximes ; ce qui nous suivra, les confirmera encore. Ce monde-ci n'est qu'une répétition continuelle des mêmes Scenes. Les Acteurs changent ; les Roles subsistent, & les passions ont dans leur jeu, pour ainsi dire, une monotonie qui ne finira qu'avec les hommes.

Bacon passe ensuite aux changemens qui arrivent dans la guerre. Ils roulent principalement sur trois points : sur le théatre ou sur le lieu où la guerre se fait, sur la qualité des armes, & sur la discipline militaire. Sur les deux derniers articles, on peut faire des Traités entiers, & poser des regles certaines ; sur le premier, quoi qu'en pense l'illustre Anglois, on ne peut gueres rien établir de fixe, & l'histoire ne nous offre que des conjectures à faire, & chacun les fait à sa façon. Le Nord & le Midi, l'Orient & l'Occident ont mutuellement prévalu. Le climat est assez indifférent à tout cela. Tel pays qui rampe aujourd'hui dans l'esclavage, fut autrefois la pepiniere des Heros. Les grands Empires ont eu leur origine dans les régions les plus

tempérées. Si les peuples du Nord ont englouti l'Empire Romain, c'est que les corps les plus robustes n'ont qu'une vie bornée. Les ressorts qui avoient élevé Rome, & maintenu sa force pendant plusieurs siecles, s'userent à la fin. Son malheur fut de n'avoir plus d'ennemis, ou de n'en avoir point qui ne lui fussent inférieurs en richesses & en puissance. La négligence sur les précautions, le luxe, la présomption, les rivalités fréquentes pour l'Empire, furent les premiers destructeurs de la maîtresse du monde, & les Barbares n'eurent, pour achever l'ouvrage, que les derniers coups à donner. Les choses sont sur un autre pied, à présent que les nations également disciplinées & attentives sur leurs intérêts, s'observent mutuellement, toujours prêtes à s'unir pour prévenir les accroissemens. Qui sçait si l'avenir impénétrable à nos méditations, ne fera pas voir à nos descendans l'irrégularité de ceux de nos systêmes que nous croyons les plus prudens? Pour le lieu de la guerre, il est clair qu'il a toujours varié, suivant que le tems a changé la disposition des Etats, & reculé ou rétré-

ci leurs frontieres. Les Provinces intérieures de la France, si l'on en excepte les querelles civiles, ne connoissent les malheurs de la guerre que dans nos annales, depuis que les Anglois ont été renvoyés dans leur Isle, ou que par les relations qui leur viennent des pays où elle se fait. L'Italie réunie sous un même Souverain, joüiroit de ce bonheur : partagée entre plusieurs maîtres, elle est, comme nécessairement, le théatre des plus sanglantes révolutions. La constitution particuliere de l'Allemagne, la met presque toujours à la veille de voir déchirer son sein, autant par ses forces domestiques que par les étrangeres. Les choses changeront peut-être à cet égard dans la suite des siecles. Mais le tems seul dérangera ces combinaisons, en formera de nouvelles; la pénétration des hommes, aussi fautive que la science des Astrologues, ne peut aller jusqu'à les annoncer.

De l'Etude, pag. 278. & suiv.

On peut bien croire que le Chancelier Bacon qui avoit l'esprit orné des plus belles connoissances, pense avec justesse sur le Chapitre de l'Etude. Il

De l'Athéisme, pag. 236. & ſuiv.

Dès le tems de Bacon, on commençoit à devenir incrédule. On n'avoit pas encore à la vérité réduit l'impieté en ſyſtême, ni attaqué la Religion par des Ouvrages publics. Les beaux eſprits étoient alors plus libertins que mécréans. Les uns, hériſſés d'érudition, ne s'attachoient qu'à rétablir les textes des anciens Auteurs aux dépens quelquefois du bon ſens, & ſouvent des bonnes mœurs : les autres plus délicats, ſe bornoient aux objets ſenſibles, peignoient les ſentimens, exprimoient les douceurs & les deſordres des paſſions. Peu raiſonoient ou abuſoient de la raiſon contre la Foi. Le goût a bien changé. Il ſemble que l'Auteur Anglois le prévoyoit. Voici quelques-unes de ſes penſées ſur l'Athéiſme. » Je croirois plutôt toutes » les fables de l'Alcoran & du Talmud, » que de croire qu'il n'y a pas un eſprit » qui a créé & qui gouverne le monde, » auſſi Dieu n'a jamais fait de miracles » pour convaincre les Athées, parce » que ſes ouvrages doivent ſuffire ; il » eſt vrai qu'un peu de Philoſophie fait » incliner à l'Athéiſme, mais un plus

„ grand sçavoir dans la Philosophie ra-
„ mene l'esprit à la connoissance d'un
„ Dieu. Celui qui considerera les cau-
„ ses secondes séparées & desunies ,
„ pourra s'y borner, & n'aller pas plus
„ loin. “ Et dès lors méritera-t'il d'être
écouté comme un maître, ou sera-t'il
capable d'en imposer aux personnes sen-
sées ? „ Mais s'il les observe liées & en-
„ chaînées les unes aux autres, il est for-
„ cé d'avoir recours à une sagesse infinie
„ qui a créé le tout, & qui en maintient
„ l'arangement. “ Il est donc vrai, selon
Bacon, que l'incrédulité est insensée
dans ses prétentions, & que les esprits
qui aiment à passer pour forts, sont réel-
lement les plus foibles. La raison de ne
pas comprendre ne fut jamais une rai-
son de ne pas croire, sur tout quand on
a, pour se déterminer à croire, les mo-
tifs les plus puissans. Les absurdités
qu'ils nous débitent, sans parler de cel-
les qu'on les force de proche en proche
d'admettre & de dévorer, ne paroîtront
jamais à des yeux éclairés que des rêve-
ries d'une imagination échauffée, ou
que les fruits de la corruption du cœur.
Ajoûtons encore ce qui suit dans Ba-

con. „ Ceux qui nient la Divinité, dé-
„ truisent ce qu'il y a de plus noble en
„ l'homme. Certainement l'homme res-
„ semble aux bêtes par le corps; & si
„ par son ame il ne ressembloit pas à
„ Dieu, ce seroit un animal vil & mé-
„ prisable : ils détruisent aussi l'élévation
„ & la magnanimité de la nature hu-
„ maine. Regardez un chien, combien
„ il montre de courage & de générosité
„ lorsqu'il se trouve soûtenu de son maî-
„ tre qui lui tient lieu de Dieu ou d'une
„ nature supérieure, son courage est
„ manifestement tel, qu'il ne sçauroit
„ l'avoir à ce point, sans la confiance
„ qu'il a en une nature meilleure que
„ la sienne. De même l'homme qui se
„ repose & qui met ses esperances en
„ Dieu, en tire une force & une vi-
„ gueur à laquelle sans cette confiance
„ il ne sçauroit atteindre : ainsi comme
„ l'Athéisme est digne de haine en tou-
„ tes choses, il la mérite encore plus en
„ ce qu'il prive la nature humaine de
„ l'unique moyen qu'elle a de s'élever
„ au dessus de sa foiblesse. " La conclu-
sion directe de tout ceci, sera donc que
les incrédules dont le systême sape &

mine sourdement les fondemens de la société & de la vertu, méritent toute l'attention d'un sage gouvernement. Leurs principes font germer dans l'Etat l'audace, le crime & l'indépendance.

De la mort.

Les Anglois, même ceux qui ne se piquent pas de Philosophie, ont des idées singulieres sur la mort, ou pour mieux dire, il n'y a point de nation dans l'Europe qui nous donne des exemples plus fréquens du mépris de la vie. Cette disposition vient-elle d'une force d'esprit que les autres n'ont pas? d'une façon de penser qui leur soit particuliere & dans laquelle on les éleve? ou enfin, comme quelques-uns le prétendent, de la qualité du climat, ou des alimens qu'ils prennent? C'est un examen étranger à notre objet; nous croyons seulement faire plaisir, si nous montrons en passant ce que Bacon pensoit de la mort. „Les hommes, *nous dit-„ il*, craignent la mort, comme les en-„ fans l'obscurité.“ Cette crainte est augmentée dans les uns & dans les autres par les images qu'on leur donne, par les recits qu'on leur fait. » C'est une chose

„ loüable de méditer sur la mort, si on
„ la regarde comme une punition du
„ péché, ou comme un passage à une
„ autre vie; mais c'est une foiblesse de
„ la craindre, si on la regarde simple-
„ ment comme le tribut qui est dû à la
„ nature.... Celui qui a dit (en parlant
„ simplement comme Philosophe) que
„ l'appareil de la mort effraye plus que
„ la mort même, a raison à mon sens.
„ Les gémissemens, les convulsions, la
„ paleur, les pleurs de nos amis, & la
„ noire préparation des obséques, c'est
„ ce qui rend la mort terrible.... On
„ doit remarquer que toutes les passions
„ ont plus de force sur l'esprit de l'hom-
„ me que la crainte de la mort; elle ne
„ doit pas être un ennemi fort redouta-
„ ble, puisque nous avons toujours en
„ nous dequoi la vaincre. La vengean-
„ ce triomphe de la mort, l'amour la
„ méprise, l'honneur la recherche, la
„ douleur la souhaite comme un refu-
„ ge, la peur la devance, & la foi la reçoit
„ avec joie. Nous lisons même que
„ lorsqu'Othon se fut tué, la pitié qui est
„ la plus foible des passions engagea plu-
„ sieurs de ceux qui lui étoient attachés

„ de se tuer par compassion pour lui. Sé-
„ neque ajoûte à ceci l'ennui & le cha-
„ grin. *Songez*, dit-il, *combien de tems*
„ *vous avez fait la même chose*....Ce-
„ lui qui meurt occupé de quelque
„ grand dessein, dont il souhaite avec
„ passion l'accomplissement, peut se
„ comparer à celui qui ne sent pas la
„ douleur d'une blessure dans la chaleur
„ d'une bataille.... La mort ouvre la
„ porte à la renomée, & détruit l'en-
„ vie, *extinctus amabitur idem.* Ainsi
„ pensoient les Sages du Paganisme,
„ mais malheur à celui qui à la mort
„ n'auroit que de telles consolations,
„ puisqu'il n'y a que la vraye religion
„ qui puisse en procurer de solides. "
Ce sentiment chrétien rectifie les vaines spéculations de la Philosophie. D'autres raisons en pourroient encore montrer la foiblesse & l'impuissance.

Insensiblement nous sortirions des bornes qui nous sont prescrites. Obligés de finir, nous renvoyons les Lecteurs au livre même, & sur-tout aux Chapitres de la véritable grandeur des Etats, de l'Empire, de la Fortune, des Colonies, du Conseil des Souverains, de

l'amitié, des soupçons, des interêts particuliers, &c. ils seront peut-être plus contens encore de ces matieres que de celles que nous avons ébauchées, telles que le hazard nous les a présentées; & ils admireront presque par tout dans Bacon le Philosophe profond, l'habile politique, le bel esprit, & l'excellent Citoyen.

Nous sera-t'il permis, avant que de conclure absolument, d'hazarder ici une idée sur les Livres de réflexions? On ne leur conteste ni leur mérite, ni leur agrément. La raison qui les dicte communément leur assure auprès des honnêtes gens & dans tous les tems, un succès plus constant que ne peut être celui de la plûpart des autres Ouvrages. Mais avoüons qu'ils dégoutent souvent, au moins les esprits ordinaires, par leur sécheresse, & qu'ils fatiguent même autant par la multitude des préceptes, que par l'obscurité inséparable de la brieveté du stile & de la vivacité des images. Les Lecteurs superficiels, & ce n'est pas petit nombre, ne les approchent point; ou s'ils le font, la vanité qui les engage à les lire ne leur en donne point l'in-

telligence. Seroit-il donc impossible de rendre leur utilité plus générale ? Nous voudrions pour cela qu'on se bornât aux maximes principales, à celles dont l'usage est plus essentiel pour la conduite de la vie, & dans les différens états, qu'on les exposât avec la plus grande clarté, en les exprimant avec autant d'énergie, & qu'on les justifiât ensuite par les traits les plus mémorables de l'Histoire soit ancienne, soit moderne; les exemples aideroient aux préceptes, & les préceptes à leur tour remplaceroient le vuide des faits purement historiques. Nous nous retrouverions avec plaisir dans ceux qui nous auroient précédés, & l'aplication de leurs actions seroit naturelle à ce que nous avons à faire. Le goût, la critique & l'érudition devroient également concourir à ce travail. On conçoit encore qu'il faudroit en écartant la briéveté des Sentences, éviter en même tems la prolixité des narrations. Ce seroit donc comme un corps de morale animé & parlant, où tout le monde trouveroit un profit certain. Les gens habiles, en se rapelant ce qu'ils auroient déja lu ou pensé, & ce qui leur coûteroit

peut-être beaucoup à rassembler ; les autres en s'apprivoisant avec la réflexion, en prenant une premiere teinture de l'Histoire, & en formant le désir de perfectionner ces premieres connoissances par des lectures plus étenduës. En un mot on plairoit en même tems aux forts & aux foibles, & on les instruiroit tous à la fois, ce qui doit être le but de tout Auteur sensé en écrivant.

ARTICLE XLV.

LE MONDE FOU PRE'FE'RE' au Monde sage, en vingt-quatre promenades de trois amis, &c. nouvelle édition augmentée de deux Lettres, 2. vol. in-12. dont le premier contient 242. pages, & le second 320. à Amsterdam, chez les Westeins & Smith, 1734.

LE titre de cet ouvrage semble promettre ou un pur jeu d'esprit, par lequel un Auteur se plaît à donner quelque vraisemblance à un paradoxe singulier, comme Erasme dans l'éloge de

la folie, ou des réflexions Philoſophiques & Critiques ſur la conduite & les ſentimens ordinaires des hommes. Peut-être l'Auteur s'étoit-il en effet proposé l'un de ces deux objets en intitulant ainſi ſon ouvrage. Mais quoiqu'il en ſoit nous nous croyons obligés d'avertir que c'eſt un titre trompeur qui n'a aucun raport à l'ouvrage qu'il annonce, & dont nous ne pouvons deviner la raiſon. Il nous paroît même que tout le livre n'étant qu'une ſuite de diſſertations ſur la vérité, ſur la conſcience, ſur la religion, & d'autres matieres ſemblables, diſſertations où l'on ſe propoſe de donner toujours la préférence à la ſageſſe & à la vertu, il eût été beaucoup mieux intitulé : *Le Monde ſage préferé au Monde fou*, il y a pourtant un endroit du livre qui ſemble avoir donné lieu à l'Auteur de choiſir ce titre, ainſi que nous dirons dans un moment; mais comme deux ou trois pages dont le ſujet n'eſt pas l'objet principal de l'Auteur, ne peuvent pas donner idée d'un ouvrage, il ſemble qu'elles ne doivent pas en faire le titre.

L'ouvrage eſt en Dialogues entre

trois amis, & ces Dialogues ſont appellés Promenades, parce que les interlocuteurs ſont ſupoſés s'entretenir à la campagne ou dans des lieux de promenade voiſins de la Ville. Il faut que l'Auteur ſe ſoit perſuadé que l'idée de promenade donneroit à ſes entretiens un air de gayeté qu'ils n'auroient pas eu, s'il les avoit ſupoſé faits dans une chambre; car la promenade en elle-même n'entre pour rien dans le ſujet des entretiens, ſi ce n'eſt pour y donner occaſion à de froides préfaces. „ Je ſuis arrivé le premier. Vous êtes arrivé le „ dernier. Je n'ai pas pû venir plus tôt. „ Pour cette fois nous voilà arrivés en „ même tems. Le Soleil eſt beau, l'Au„ rore charmante, &c.

Les trois interlocuteurs ſont, un Philoſophe, un Avocat & un Négociant, De ces trois il y en a un qui comme le maître des deux autres, les inſtruit, les déſabuſe de leurs préjugés, & leur dévelope les grandes vérités dans leurs principes; or on ſeroit naturellement porté à croire que c'eſt le Philoſophe ou du moins l'Avocat qui eſt chargé de cette fonction; mais l'Auteur

a mieux aimé faire cet honneur au Négociant, de ſorte que c'eſt un Marchand qui apprend à raiſonner & à penſer à un Philoſophe & à un Avocat Nous ne ſçavons pas ce qu'en penſeront les Philoſophes & les Avocats d'Amſterdam; mais nous croyons que ceux de Paris s'en tiendroient offenſés.

Le ſtyle de l'ouvrage n'eſt pas correct, pour ne rien dire de plus; on y lit „ des affaires diſtraiſantes, il m'a évité „ la peine, je croyois de me rendre trop „ tard, vous croyez de rire, j'impatien„ tois de le revoir, j'ai impatienté tout „ le jour l'heure du rendez-vous, & quantité d'autres barbariſmes ſemblables, qui font croire que l'Auteur auroit beaucoup mieux écrit en Hollandois; & c'eſt un conſeil qu'on peut donner en général à la plûpart des Ecrivains François des Pays-Bas. On y en a pourtant vû pluſieurs écrire parfaitement en François, & il y en a encore quelques-uns; c'eſt que les premiers Ecrivains réfugiés aporterent en Hollande toute la pureté de la langue Françoiſe, & n'eurent pas le tems de l'oublier; au lieu que ceux qui les ſuivent étant nés

dans la Hollande même y contractent aisément de mauvaises façons de parler.

Pour ce qui est de ce qu'on doit penser de l'ouvrage, l'Auteur paroît sur tout fort inquiet sur deux points. Il craint d'une part qu'on ne l'accuse d'enseigner des nouveautés ; & de l'autre qu'on ne lui reproche d'avoir trop égayé des matieres graves qui semblent demander tout le sérieux d'un Ecrivain. Rien n'est plus raisonnable qu'une pareille inquiétude ; car la plûpart des nouveautés sont toujours dangereuses, & un style enjoué ou comique ne convient point aux matieres sérieuses. Il est pourtant vrai que bien des gens pardonnent volontiers aux Ecrivains ces deux sortes de fautes. Mais ce qu'on aura peut-être de la peine à pardonner à celui-ci, c'est qu'après s'être mis en frais pour demander grace aux Lecteurs sur ces deux points, & que les Lecteurs touchés de ses raisons se disposent à lui pardonner, lorsqu'ils viennent à lire le livre même, ils sont tout étonnés de n'y trouver rien sur quoi ils puissent faire tomber leur indulgence. Ils y cherchent ces préten-

duës nouveautés, ils s'attendent à y trouver quelque systême nouveau, ou les principes de quelque secte nouvelle, & ils n'y rencontrent que des choses rebattuës, soit dans la morale, soit dans les principes des sectes Calvinistes. Ils y cherchent du moins de l'enjoüement, ils ne seroient pas même fâchés d'y en trouver, & ils n'y voyent partout qu'un style sérieux, où il n'y a pas le mot pour rire. Cela ressemble à ces Orateurs froids & à ces Poëtes glacés qui s'écrient que le feu du zele ou de l'éloquence les emporte, que la fureur poëtique les saisit, les entraîne, dans le tems qu'ils tuënt leurs Auditeurs ou leurs Lecteurs par le froid mortel de leur poësie & de leurs discours. Ils s'imaginent bonnement qu'on les en croira sur leur parole. Rendons cependant quelque compte un peu plus détaillé de l'ouvrage, ou du moins de quelques promenades.

Dans le premier entretien il est question de sçavoir s'il faut être dévot ou *Piétiste*, c'est le nom d'une secte particuliere de Protestans; & le tout bien examiné, Eraste qui est le Docteur con-

clut qu'il eſt très-bon d'être véritablement dévot & Piétiſte, mais qu'il ne veut pas paſſer pour l'être, de peur de tromper le monde. Le ſecond entretien roule encore ſur la même matiere; avec quelques réflexions ſur l'amitié & l'amour propre. Dans le troiſiéme, l'Auteur nous aprend qu'il ne trouve pas bon qu'on diſe des *plaiſirs innocens* & des *plaiſirs coupables*, parce que ces épithetes, dit-il, ne conviennent qu'à un être moral; mais il auroit bien dû nous expliquer auſſi ce qu'il entend par un être moral. Il n'approuve pas non plus „ la diſtinction que les Theologiens „ ont voulu faire pour déſigner les plai- „ ſirs licites & illicites; „ & il voudroit, „ qu'ils euſſent renvoyé ſur cela chacun „ à ſa conſcience. „ Il eſt certain que cette voye eſt la plus courte; mais on ne croira jamais que ce ſoit la plus ſûre. Car il eſt bien vrai qu'il faut ſuivre la conſcience; mais il faut qu'elle ſoit éclairée; & c'eſt aux Theologiens à diſſiper ſes obſcurités & à fixer ſes incertitudes par les principes de la religion & de la révelation. Ici commence ſans ordre & ſans ſuite un tas de réflexions vagues ſur

la conscience, & cette matiere fait l'occupation de plusieurs promenades, après lesquelles nous ne voyons pas que les trois Docteurs s'en retournent chez eux beaucoup plus habiles qu'ils n'étoient auparavant. Mais ils ont eu du moins la satisfaction de traiter encore du *Piétisme*, de parler de leurs *Camarades de Collége*, & d'autres sujets également interessans. C'est dans une de ces promenades qu'on explique ce que c'est que le monde *sage* & le monde *fou.*

,, Du monde le plus sage, dit-on, au ,, monde le plus fou, il y a dans le fond ,, bien peu de distance.... L'amour pro- ,, pre est le grand ressort qui fait agir ,, également les uns & les autres. *Toute* ,, *la différence qu'il y a*, c'est que ,, dans le monde sage l'amour propre ,, sçait se déguiser & s'habiller de toutes ,, couleurs, jusqu'à se rendre mécon- ,, noissable. La gravité, la retenuë, la ,, générosité, l'empressement à rendre ,, service, &c. tout cela sont des cou- ,, leurs dont il s'accommode fort bien ,, au lieu que dans le monde fou l'a- ,, mour propre est habillé grossiere-

„ ment. Il excite les paſſions, ſans ſe „ mettre en peine de les déguiſer ou de „ leur donner de beaux noms. Il oſe ſe „ montrer capricieux, emporté, volup- „ tueux, vindicatif, impie même. Il „ n'y a que l'avarice & l'envie qu'il ne „ veuille pas avoüer ; ce n'eſt pas ſans „ quelque ſujet. Il faut rendre juſtice au „ monde ſage ; ces deux rares qualités „ ont chez lui bien plus d'azyle, qu'elles „ n'en ont chez le monde fou. Voilà „ le monde maſqué & le monde démaſ- „ qué ; lequel à votre avis eſt le plus eſ- „ timable ?

Au lieu de repondre à la queſtion de l'Auteur, (car elle ne le mérite pas,) il eſt bon de lui faire remarquer qu'il raiſonne ſur une fauſſe ſupoſition, en ne reconnoiſſant d'autre différence entre les ſages & ceux qu'il apelle foux, ſi ce n'eſt que les premiers ſont habiles à dé- guiſer leurs vices, au lieu que les ſe- conds les montrent à découvert. Si la choſe étoit ainſi, il eſt bien ſûr qu'il ſe- roit difficile de donner généralement la préférence aux uns ſur les autres, parce que cette préférence ne dependroit plus que des circonſtances particuliéres de

liaison, de societé & d'intérêt où l'on se trouveroit par raport à ces deux especes différentes d'hommes qu'on suppose également vicieux dans le fond. Mais dans quelle religion & dans quelle philosophie même payenne l'Auteur a-t'il pris un principe si contraire à toutes les lumieres naturelles ? Quoi ! il n'y a plus de véritables vertus dans le monde, plus de charité envers le prochain, plus de vraye modestie, plus de vrai zele pour la patrie, pour ses amis, plus de vraye reconnoissance pour ses bienfaicteurs ; tout ce que les hommes appellent générosité, désintéressement, modération, équité, justice, amitié, ce ne sont que des beaux noms dont on se pare & qui ne servent qu'à mieux déguiser un fond de corruption encore plus grand dans les sages que dans les foux, parce que les sages ont de plus, selon lui, l'avarice & l'envie en partage : il suffit de raporter de pareilles propositions pour les réfuter ; & on n'est plus surpris de voir le monde fou préferé au monde sage par un homme qui paroît n'avoir jamais eu l'idée de la sagesse, soit Chrétienne, soit Philosophique.

Les premieres promenades sont interrompuës par un voyage de l'un des trois interlocuteurs à la campagne; mais ceux qui restent à la Ville sont dédommagés par des lettres qu'on leur écrit sur les mêmes matieres qui faisoient le sujet des entretiens, principalement sur la conscience. Mais enfin les deux bourgeois s'ennuyent à la Ville & vont à leur tour trouver leur Docteur à la Campagne. Là recommencent les promenades & les nouveaux entretiens qu'on peut aussi comparer non pas à des promenades suivies & réglées qui conduisent à un terme fixe & déterminé, mais à ces promenades vagues, pour ainsi dire, où l'on va à travers champs, battant la campagne de côté & d'autre, marchant ou s'arrêtant suivant le caprice, sans sçavoir précisément où l'on va. On y traite encore de la conscience, de la connoissance de soi-même. On y lit un écrit où l'on suppose un Juif écoutant des Docteurs Chrétiens, & s'obstinant en conséquence à demeurer plus ferme que jamais dans la croyance Judaïque. Ce Juif assurément n'a pas tort dans la supposition où on le place, lorsqu'on

qu'on ne lui présente que les Docteurs des différentes sectes qui partagent le Calvinisme & les autres hérésies ; mais des Docteurs Catholiques s'y prendroient mieux, & sçauroient le mettre dans son tort. Tout ceci est suivi de longues distinctions Métaphysiques sur *la vérité*, & de peur qu'on ne s'y trompe les interlocuteurs conviennent de leur donner le nom de *rêveries*, & leur Docteur ne se reconnoît que pour un *rêveur.* Il ne nous apartient pas de le trouver mauvais; c'est à lui de se connoître, puisqu'il donne des leçons sur la connoissance de soi-même.

Tel est en général la matiere du premier volume. Le second est dans le même goût. On y trouve au commencement un Dialogue d'Interlocutrices qui s'appellent, *Uranie*, *Salomé*, *Cleopatre*, *Clairette*, *Cecile*, *Fauvette*, *&c.* elles disent aussi leur sentiment sur la conscience & sur la vérité, & on trouvera qu'elles ne raisonnent pas plus mal que le Docteur. Le morceau le plus considérable de ce volume est une espece de fiction Romanesque où l'on donne une description du pays de la lumiere & des

Catacombes, c'est-à-dire, des ténébres selon le sens qu'on donne à ce mot. Mais l'extrait en paroîtroit peut-être trop long à nos Lecteurs, & nous aimons mieux les renvoyer à l'ouvrage même, pourvû qu'ils le lisent avec précaution. Car il est plein de principes faux qui vont à détruire toute religion, & même toute philosophie raisonnable & sensée. L'ouvrage a pourtant le mérite d'être à sa seconde édition, ce qui prouve que ce ne sont pas toujours les meilleurs livres qui sont le plus vendus.

ARTICLE XLVI.

HISTOIRE DES REVOLUTIONS d'Espagne, depuis la destruction de l'Empire des Goths, jusqu'à l'entiere & parfaite réunion des Royaumes de Castille & d'Aragon en une seule Monarchie, par le P. Joseph d'Orleans, de la Compagnie de Jesus, & publiée par les PP. Rouillé & Brumoy, de la même Compagnie, 1734. à Paris chez Rollin fils, Quai des Augustins, à Saint Athanase, trois volumes in-4. Tome I. pages 579. Tome

II. pages 644. Tome III. pages 655.

NOus n'aurons point, au sujet de cet ouvrage, à essuyer le reproche qu'on a fait quelquefois aux Journalistes, de favoriser certains Livres aux dépens de l'équité, que l'on doit plus encore aux autres qu'à soi-même. Quelqu'intérêt que nous prenions à celui-ci, & quoiqu'il ait trouvé grace aux yeux du public, c'est par cet intérêt & cette faveur même que nous avons crû devoir en différer l'extrait, pour rendre compte des ouvrages d'autrui dès leur primeur; & nous ne ferons mention aujourd'hui du P. d'Orleans qu'avec toute la réserve & la brieveté qu'on attend de ceux qui sont obligés de parler d'eux-mêmes où de ce qui semble leur apartenir.

Nec te vitupercs, nec te laudaveris ipsum.

C'est ce que les Editeurs ont pratiqué, sans donner lieu à l'interprétation maligne qu'il a plû à un Journaliste * de donner à *l'Avertissement* qui annonce

*Voyez le Journal Litteraire de l'an 1734. Tom. 22. Part. I. Art. 5. Pag. 101.

l'importance de l'ouvrage, & dont le Libraire seul doit être censé garant. Il s'agissoit après tout du P. d'Orleans: & seroit-ce être si coupable que de louer un peu un confrere mort que le public avoit déja placé depuis long-tems dans la Liste des meilleurs Historiens? Mais les Editeurs n'en ont fait l'éloge en effet que par la publication de son Histoire; son heureux sort a fait le reste. On ne se fera point un mérite de l'accüeil favorable qu'on a bien voulu lui faire, ni de ce qu'en ont dit les différens Journaux de France & d'Hollande. On est même bien éloigné de sçavoir mauvais gré au critique du P. d'Orleans; car il ne parle guere que de ce qui le concerne, & il se contente presque de dire en parlant des continuateurs: que „ leur „ style est à peu près le même que celui „ du P. d'Orleans, c'est-à-dire, vif, ser- „ ré, ingénieux, rapide. „ Compliment pour faire passer ce qui suit; com- „ me lui ils mettent assez souvent sur la „ scêne S. George & S. Jacques; comme „ lui ils raportent des évenemens in- „ croyables. "

Rien n'est plus libre que la criti-

que ; si ce n'est la liberté de l'examiner : & quand la critique & l'examen ne passent pas les bornes de la politesse, il faudroit être de bien mauvaise humeur pour s'en formaliser. Le Journaliste & le public ne seront donc pas fâchés que dans le court extrait que nous allons faire, nous révisions quelques endroits du P. d'Orleans qui ont parû répréhensibles au Censeur, de même que les Editeurs de leur côté ne trouvent pas mauvais que le Journaliste en ait porté son jugement comme il lui a plû, sauf à lui de le réformer s'il est démontré qu'il a peu connu le livre en question, & toute l'Histoire d'Espagne.

Il dispute d'abord à l'Auteur le titre de *révolutions*, parce que c'est, dit-il, *l'Histoire d'Espagne.* Il est vrai qu'on n'y a rien obmis d'essentiel, depuis l'invasion des Maures, jusqu'à leur destruction, depuis l'an 711. jusqu'à l'année 1516. mais la ruine du florissant Empire des Goths, & le rétablissement des divers états de l'Espagne réunis sur la personne d'un seul Roi, qu'est-ce autre chose qu'une révolution générale qui

renferme quantité de révolutions particulieres, semblable, si on l'ose dire, à l'immense tourbillon des Coperniciens qui contient une infinité de petits Tourbillons? La chose n'a pas besoin de comparaison, puisqu'on sçait assez que nul état n'a été le théâtre de tant de divisions & de réunions alternatives, que l'Espagne, depuis qu'elle a vû dans son sein deux peuples toujours en guerre ou en équilibre, l'un pour se maintenir dans sa possession, l'autre pour conserver son usurpation, tous les deux pour s'entredétruire ou pour faire triompher la loi du plus fort? Un état livré d'abord aux Romains, puis aux Goths, ensuite aux Maures, puis divisé entr'eux & les naturels du pays, ensuite soudivisé entre différens Rois des uns & des autres, réuni enfin sous un Monarque, n'est-ce point là un sujet qui mérite le titre de révolutions, aussi-bien pour le moins que l'Histoire de la République de Rome, ou celle de l'Angleterre, & tant d'autres sujets historiques, ausquels on a crû devoir donner ce nom sans qu'il ait été contesté.

Ce n'est après tout qu'une bagatelle,

& nous ne la raportons que pour donner un tableau racourci de l'objet du P. d'Orleans? Il y a un défaut nous en conviendrons. C'est le grand nombre des Siéges & des Combats, c'est la multitude des petits Etats qui naissent les uns après les autres, & dont l'Histoire ne peut se dispenser de déveloper les interêts, en passant souvent de l'un à l'autre. Mais ce défaut résulte de l'objet même & non de la peinture. C'est ce qui produit la difficulté d'une histoire Grecque par exemple. Loin de reprocher au P. d'Orleans le passage rapide d'évenemens en évenemens, de sorte qu'on a peine, dit-on, " à les distinguer, bien ,, plus encore à les retenir; ,, ceux qui connoissent les Historiens d'Espagne, & Mariana entr'autres, rendent au P. d'Orleans la justice d'avoir dissipé plus qu'eux l'obscurité qui semble attachée à cet amas de faits, lesquels demandent un grand art pour être mis en leur place sans se confondre, & bien moins de mémoire pour être retenu dans la lecture de l'ouvrage François, que dans celle des Annalistes Espagnols, sans même en excepter l'habile & judicieux

Mariana. Ceux qui connoissent le dernier seront encore moins tentés d'imputer au P. d'Orleans un air de merveilleux & un défaut de vrai-semblance, qui se répand particulierement (à en croire le critique) „ sur les commencemens de cette histoire, & les rend „ aussi incertains que ceux des autres „ peuples. „ Rien n'est si peu juste que ce reproche. On ne l'a pas fait aux Annalistes contemporains de chaque siecle de l'Espagne. On l'a épargné aux Zurita, aux Garibaï, aux Alezon, &c. & cependant ils le méritoient un peu les uns plus, les autres moins. La vanité nationale qui regne en tous pays a réellement établi son siége principal dans celle de toutes les Nations qui se pique d'avoir le plus de bon sens & de grandeur d'ame. Un Historien Espagnol qui ne feroit pas mention de Tubal leur déplairoit à coup sûr. Mariana même a fait semblant de se prêter à cette chimere pour ne pas blesser des esprits prévenus de l'éclat d'une antiquité fastueuse ; & si les origines de toutes les nations sont obscures, on ne doit pas faire un crime particulier aux Espagnols de l'ob-

ſcurité de leurs premiers commencemens ; mais le P. d'Orleans n'eſt point dans le cas. Après une notice courte & generale de la Monarchie d'Eſpagne. Il commence à l'année 711 par la ruine entiere de l'Empire Goth ſous le regne de Rodrigue ; évenement très-connu, & dont les particularités ont été tranſmiſes de main en main par des Ecrivains eſtimés des deux Nations, & ont paſſé de bouche en bouche par des traditions que l'intérêt commun conſervoit dans leur pureté. Suppoſé donc qu'il y eût là quelque choſe d'incroyable ou de peu vrai-ſemblable, (ce qui n'eſt pas) ce ne ſeroit point au P. d'Orleans, mais à tous les Auteurs Eſpagnols qu'il faudroit s'en prendre.

L'amour inſenſé de Rodrigue pour la fille du Comte Julien fut le nœud du malheur de toute l'Eſpagne. La deſcription qu'en fait l'Auteur eſt bien autoriſée ; cependant le critique n'eſt pas content, entr'autres choſes de la lettre que la Princeſſe deshonorée écrivit à ſon pere ; il ne la trouve pas aſſez ſimple, il en ſubſtituë une autre que voici : *Le Roi m'a fait violence, je ſuis au déſeſpoir, je*

meurs si vous ne me vengez. Et il ajoute:
„qu'un Auteur se croiroit deshonoré
„s'il ne faisoit pas parler & écrire ceux
„qu'il représente en Acteurs de Tragé-
„dies, comme si tous ceux qui ont été
„la cause ou l'occasion des grands éve-
„nemens avoient eu le talent de bien
„parler ou de bien écrire.„ Nous ignorons si la Princesse dont il s'agit auroit adopté le billet que lui suggere le Journaliste. Une Françoise des Romans modernes le feroit peut-être; mais les Espagnoles écrivent dans un autre goût que les Françoises; & le Critique pouvoit s'en raporter là-dessus aux Historiens Espagnols, & particulierement au P. Mariana, dont le P. d'Orléans n'a fait que traduire mot pour mot la lettre en question. Le Lecteur sera peut-être bien-aise de la comparer avec celle du Journaliste. C'est sur son exemple que nous la mettons, *telle que le P. d'Orléans l'a transcrite* de Mariana, (ajoutons-nous) afin que le Critique n'y soit plus trompé.

„ Plût-à-Dieu que la terre m'eût en-
„gloutie, & que je ne fusse pas obligée
„de vous donner le cruel avis dont ma

„ gloire & la vôtre m'engagent à trou-
„ bler un repos qui m'est cher ! Vous
„ concevrez assez par mes larmes qui
„ effacent presque mes mots à mesure
„ que je les écris, le triste état où est mon
„ cœur : mais si je me tais, vous me
„ croirez coupable, & je demeurerai ac-
„ cablée de tout le poids de mon mal-
„ heur sans esperance de soulagement.
„ Attendrai-je que le tems découvre un
„ secret qui ne peut éclater qu'à ma
„ honte & à la vôtre, si nous ne nous
„ mettons en devoir de la prévenir par
„ une vengeance qui marque que nous
„ y sommes sensibles ? La peine que je
„ sens à parler est égale à la necessité où
„ je me trouve de ne pas me taire. En
„ un mot votre fille, votre sang, celui
„ de nos Rois mêlé avec le vôtre a souf-
„ fert la plus honteuse violence par leur
„ indigne successeur. C'est à vous & à
„ vos amis, si leur courage les rend di-
„ gnes de l'être, à expier un attentat qui
„ ne peut demeurer impuni sans rendre
„ notre maison infâme à toute la posté-
„ rité. „

Ceux qui lisent Mariana ne disent point ironiquement que *cette lettre est*

un chef-d'œuvre : determinose (dit simplement cet Historien) *de escrivir una carta a su padre deste tenor.*

Poursuivons avec le Journaliste. „ Le „ Pere (le Comte Julien) entra dans le „ ressentiment de sa fille. Il sollicita ses „ amis & les ennemis de son Roi à van- „ ger son injure & les leurs. Il *engagea* „ les Sarazins à conquérir l'Espagne. Il „ sçut *engager* le Prince qu'il vouloit „ perdre à éloigner ses Troupes. Il fut „ d'abord foiblement secouru. Les Sa- „ razins ne lui confierent que cent che- „ vaux & quatre cens hommes de pied. „ Voyant que c'étoit tout de bon, ils en- „ voyerent une Armée de douze mille „ hommes sous la conduite d'un nom- „ mé Tarif, Capitaine de réputation. „ Le Roi Rodrigue qui avoit éloigné ses „ Troupes, leva de nouvelles Armées. „ Il fut battu & ne parut plus, de même „ que le Comte Julien, sa femme, sa „ fille & les principaux Seigneurs de son „ parti. Ainsi les Sarazins conquirent „ l'Espagne. “ Tout ceci a assez l'air d'une Tragédie après laquelle tous les Acteurs disparoissent.

Ce joli mot sembleroit tenir lieu de

raiſon pour montrer que la narration du P. d'Orleans eſt *peu probable*, comme on le met à la marge, s'il n'étoit démontré par Mariana, Garibai, & tous les Annaliſtes, qu'elle eſt en effet *prouvée*. Mais quoi! Il falloit du tems pour lire ces Auteurs, & le Journaliſte n'en a pas même trouvé pour les feuilleter. La confrontation des endroits qui lui ont paru peu vraiſemblables, ou incroyables, ou répréhenſibles, n'auroit pourtant rien gâté pour aſſeoir ſon jugement & pour fixer celui du Public plus diſpoſé à croire le P. d'Orleans ſur la foi des meilleurs Hiſtoriens, que deux ou trois ironies dénuées de raiſons. Le Critique en apporte pourtant, ou plutôt il fait ſemblant d'en apporter, en demandant par exemple ce qu'étoit devenuë l'Armée de Rodrigue; & comment il eſt poſſible qu'il n'eût rien ſçu de la conſpiration des Maures, après ſur-tout qu'elle eût éclaté? S'il n'a pu ſe donner là peine de conſulter là-deſſus tous les Hiſtoriens d'Eſpagne, il devoit du moins jetter un coup d'œil ſur l'Auteur qu'il vouloit critiquer, & le P. d'Orleans lui

eût répondu après eux, que(*a*) *Rodrigue avoit été surpris à l'arrivée des Maures en Espagne, & que ces Infideles y avoient deja fait du progrès avant qu'il eût pû se persuader ce qu'on lui disoit de leur débarquement. Que d'ailleurs il s'étoit lui-même dépourvu de Troupes, d'armes, de munitions; de chevaux par l'imprudente déférence qu'il avoit euë pour les conseils du Comte Julien.*

Nous ne voyons pas que sur un texte si clair, on puisse s'écrier : *Est-il possible que Rodrigue n'ait rien sçu de cette conspiration ? Les premieres hostilités ne l'avoient-elles pas averti ?* Voyons si la seconde question est plus raisonable. *Les Troupes que le Roi avoit éloignées de sa Capitale, n'avoit-il pas le tems de les rassembler ? Avoient-elles pris parti avec ses ennemis ? Il falloit au moins le dire.* Le P. d'Orleans qui suit Mariana dans tout ce recit, croit avec son guide avoir satisfait ses Lecteurs en leur disant (*b*) » Rodrigue avoit autour de Tolede Capi» tale de l'Empire des Goths en Espagne,

(*a*) Tome I. Page 13.
(*b*) Tome I. Page 9.

„ un aſſez bon nombre de Troupes qui „ l'euſſent pû ſervir au beſoin. (C'eſt „ dire qu'elles ne le purent, après la pre- „ miere invaſion des Sarazins.) Julien „ jugeant que c'étoit une affaire deciſi- „ ve que de les éloigner, répréſenta au „ Roi, que l'Eſpagne étant dans une auſ- „ ſi profonde paix qu'elle étoit alors au „ dedans, la politique vouloit qu'on „ prévînt les troubles qui pouvoient ve- „ nir du dehors, & qu'on tînt en bride „ les Etrangers : que ces Troupes qui „ coûtoient beaucoup & ne ſervoient „ de rien à Tolede, ſeroient utiles tant „ au delà des monts (remarquez, je „ vous prie, cette expreſſion) pour ar- „ rêter les incurſions que faiſoient ſou- „ vent les François de ce côté-là ſur les „ Goths, qu'au de là du détroit (ceci „ vaut encore la peine d'être remarqué) „ pour contenir les Maures inquiets dans „ les bornes de leurs Etats. „ Rodrigue „ ayant donné dans ce ſecond piege, „ &c. Voilà donc des Troupes amolies par une longue paix, puis écartées, partie au delà des Monts, partie au delà du Détroit, par le conſeil d'un homme qui étoit d'intelligence avec les Maures.

N'avoit-on pas le tems de les rassembler, ces Troupes, dira un Lecteur qui ne lit point ? Oui, rien n'étoit plus facile. Elles n'étoient qu'au delà des Monts & du Détroit. Le Prince étoit trahi. Julien avoit un Parti considérable en Espagne ; les Maures, sous sa conduite, avoient déja passé le Détroit, & ravagé les côtes, ils s'étoient ensuite emparés de deux Provinces entieres. N'importe, vous voulez absolument qu'on vous dise si ces Troupes Royalistes écartées par les soins d'un traître, avoient pris parti avec lui, & si le Roi ne pouvoit pas les rassembler ! Mariana guidé par les anciens Annalistes, & le P. d'Orleans après eux croyoient en avoir dit assez. On ne dit à un Lecteur attentif que ce qu'il faut dire. Le reste seroit de trop. *Intelligenti pauca.*

Troisiéme question du Journaliste. *Est-ce les premiers événemens qui ont changé les noms ? Ou plutôt n'est-ce point les noms anciens qui ont servi de fondement à la fiction des événemens ou de leur cause.* Pardon, mais en vérité on ne vous entend pas. Ecoutons jusqu'à la fin. *Nous ne voyons point*, dites-vous,

que les Romains, que les Normans ayent changé les noms des Villes qu'ils ont conquises. Gibraltar, dit-on, *autrefois Calpé, fut nommée ainsi du mot Arabe Gebal qui signifie Mont, & de la premiere syllabe du nom de Tarif. Pour ce qui est de Tarifa autrefois Tartesse, il est visible que le conquérant Tarif lui donna son nom.* Le Critique veut dire qu'il est blessé de ces changemens de noms que firent les Maures dans la conquête d'Espagne, & que le P. d'Orleans a imaginé cela. Il n'y a qu'une petite difficulté; c'est que Mariana & le torrent des Historiens l'avoient tellement assuré avant notre Auteur, qu'il n'est encore arrivé à personne de douter de ces changemens. La preuve que le Journaliste tire des Romains & des Normans est encore plus étonnante. „ Nous ne voyons „ point, dit-il, que les Romains, que „ les Normans ayent changé les noms „ des Villes, qu'ils ont conquises. "

Pour lui rendre les termes dont il use avec les Editeurs, *il souffrira, s'il lui plaît, qu'on observe*, qu'il n'a tenu qu'à lui de voir & de sçavoir ce que tout le monde voit & sçait. Qui ne sçait en ef-

fet que les Romains ont changé des (*a*) milliers de noms. Il lui en faut citer quelques-uns pour ne pas l'accabler par le nombre. En veut-il en Espagne? Les Villes que l'on nomme aujourd'hui Ecija & Martos, s'appelloient autrefois Astigi & Tucci. Les Romains changerent ces noms en ceux d'*Augusta firma* pour la premiere, & d'*Augusta gemella* pour la seconde. En veut-il dans la Cilicie? Pompée nomma *Pompeiopolis* une Ville qui s'appelloit *Soli* ou *Sola*, Ville grecque qui fonda les noms de *Solæcisare* & *Solæcismus*. En veut-il dans la Paphlagonie? Il trouvera une autre *Pompeiopolis* qu'on nommoit auparavant *Eupatoria*, du nom de Mithridate *Eupator* qui l'avoit bâtie. *Pline l. 6. c. 2. Amiso junctum fuit oppidum Eupatoria, à Mithridate conditum, victo eo Pompeiopolis utrumque appellatum est.* Et pour le lui dire en François d'après Moreri, » il y a eu dans la Paphlagonie », une autre Ville qu'on appelloit *Eupatonia*, à qui Pompée donna encore son nom après avoir vaincu Mithridate. «

(*a*) Il n'y a qu'à consulter l'Histoire Romaine des PP. Catrou & Rouillé.

C'en eſt aſſez, ce ſemble, pour les Romains. A l'égard des Normans, ſans qu'il ſoit néceſſaire d'entrer dans ces recherches, le Journaliſte devoit du moins ſe ſouvenir que la Normandie ne portoit pas apparemment le nom de *Normandie* avant l'invaſion des Normans. Voilà donc la Géographie d'Eſpagne en ſûreté, & les Maures en poſſeſſion de l'avoir changée en partie. Le concert des Hiſtoriens avec Mariana & le P. d'Orleans ne ſuffiſoit pas. Il faut tout dire, le Critique croyoit n'attaquer que le dernier, & il ne parle en effet que de lui, ſans faire attention qu'un Hiſtorien ne marche qu'à la ſuite de ſes prédéceſſeurs, & qu'il faut connoître ceux-ci avant que d'attaquer celui-là. C'eſt l'erreur du Chaſſeur de Moliere. Cette erreur paroît d'une maniere bien étrange dans la citation que fait le Critique des harangues de Rodrigue & de Tarif à la tête des deux Armées prêtes à combattre. Il ignoroit qu'elles ſont preſque traduites de Mariana. Il eſt fâcheux pour lui de contrequarer toujours cet Auteur, ſans le ſçavoir. Mariana en eſt vengé par l'*incognito* même. Mais quand il ſeroit

vrai que ces deux discours fussent du P. d'Orleans, il seroit encore plus vengé par la simple lecture que le Journaliste en procure à ses Lecteurs. » Il manque » à cette harangue (ajoûte-t'il en parlant » de la premiere) une description de » Vierges publiquement deshonorées, » de Matrones indignement traitées, » d'enfans écrasés, de vieillards trem- » blans égorgés aux pieds des Autels, » des fleuves de sang, &c. « Si le Critique veut être plaisant (car on pourroit s'y méprendre, si l'on ne voyoit qu'il s'efforce quelquefois de le paroître:) Il n'est pas heureux en plaisanteries, puisqu'elles retombent sans qu'il y pense, sur le Tite-Live d'Espagne, & sur Tite-Live lui-même.

Il l'est encore moins lorsqu'il traite le mariage de la Reine veuve de Rodrigue avec le fils d'un des Conquérans comme un dénoument de Tragédie. Il faut toujours le renvoyer à Mariana & aux Historiens précédens. C'est ce qu'il suffit de lui dire pour la derniere fois en se plaignant d'une méprise si singuliere & si générale sur le fonds même de l'Histoire. Il est vrai que le Journaliste

se condamne lui-même quand il dit avec une certaine confiance qui étonne, que *La plûpart des Histoires ont dégéneré en Romans.* On peut en inferer qu'il n'a gueres lû que des Romans, & qu'il connoît peu l'Histoire.

Le principal reproche qu'il fait au P. d'Orleans pour tâcher d'égayer les Lecteurs, non ceux de ce Pere, mais les siens, c'est l'article des Miracles. On en peut juger par les titres en marge. *Miracles entassés.* Tout est merveilleux dans cette Histoire. *Prodige incroyable. Continuation de miracles. Matiere pour l'inquisition. Miracles communs aux bonnes & aux mauvaises causes. Fable pitoyable.* Pour le coup le Critique n'a pas pris ses avantages afin d'être crû, lui qui sçait que ceux à qui il s'adresse ne sont pas gagés pour soûtenir *les miracles communs aux bonnes & aux mauvaises causes*, & moins encore les *Fables pitoyables.* Il en donne une preuve par son silence sur le troisiéme volume, où l'on défie de trouver rien de pareil. Mais le trouve-t'il dans la partie qui est de la main du P. d'Orleans? Non, sans doute; & le Journaliste mérite d'être crû sur

l'aveu naïf qu'il fait, après avoir prétendu badiner longuement sur les miracles en question. Voici cet aveu singulier.

„ L'équité demande que nous observions que le P. d'Orleans veut tout „ à la fois paroître douter de la vérité „ des prodiges qu'il raconte, & paroître „ les croire. Je raporte, dit-il, ces vi„ sions sans les garantir ; & quand je „ les garantirois, je vis dans un siecle où „ la pieuse crédulité qui regnoit alors, „ & qui portoit la religion de nos peres „ quelquefois *au-delà de son objet*, ne „ trouve pas dans les esprits la même do„ cilité.

Nous demandons à tout Lecteur ce que signifie cette déclaration du P. d'Orleans tant de fois réiterée dans les récits nécessaires qu'il fait d'après les Historiens & les Annalistes Espagnols. L'équité demandoit plus du Journaliste. Elle exigeoit qu'il dît tout le contraire de ce qu'il veut faire entendre au sujet du P. d'Orleans, qu'il représente comme follement superstitieux & crédule, sans songer qu'il ne faut que le lire & le confronter avec les Auteurs Espagnols pour être très-convaincu du contraire.

Il devoit au moins ne pas envelopet les continuateurs dans cette imputation universelle, contre ses lumieres, s'il les a lûs, contre l'équité s'il a négligé de les lire. Il le fait toutefois, & ce qui lui est ordinaire dans ses propositions générales, il le fait sans preuve, il les connoît peu, ou il affecte de les peu connoître, c'est à ce sujet de choses *merveilleuses & incroyables* qu'on lui réitere le défi. Il ne cite rien du tout de ce qui concerne le dernier continuateur, il prétend se borner à un morceau ou deux du premier, sçavoir du feu P. Arthuys. Du moins l'a-t'il crû ainsi, preuve évidente qu'il ne l'a pas lû & qu'il n'a pas même lû l'endroit de l'avertissement, où il est dit que „ l'ouvrage du P. d'Orleans est „ exactement compris dans le premier „ volume & dans le deuxiéme jusqu'à la „ page 449. „ la suite est des PP. Arthuys & Brumoy. Or le Critique ne parle que du premier volume. Il ne devoit donc pas mettre sur le compte du P. Arthuys un fait prétendu incroyable, sçavoir que Jacques I. Roi d'Arragon après une grande victoire remportée sur les Maures par son oncle Bernard, Gou-

verneur d'Enese, osa lui-même à la tête d'environ cent maîtres faire conduire un convoi de vivres à *Enese* où il arriva „ après avoir passé à la vûë de Zaën, „ (Prince Maure,) & de son armée qui „ s'étant rassemblée au bruit de sa mar-„ che, l'attendoit & n'osa l'attaquer, „ tant la renommée rend redoutable le „ nom d'un homme que la fortune a „ souvent rendu victorieux. „ Qu'y a-t'il là d'incroyable? Le P. d'Orleans vient de raconter la défaite complette de Zaën & de son armée qu'une terreur panique avoit saisi & mis en fuite, avec perte de plus de dix mille hommes. Une partie de l'armée encore effrayée se rallie dans le moment que Jacques I. passe peu accompagné sans qu'on ose l'attaquer. Est-ce là le premier exemple d'une heureuse témérité? Aussi le P. d'Orleans avoit-il préparé ce fait en disant de Jacques: „ qu'il fit cette excursion „ avec si peu de monde que l'événe-„ ment seul a pû faire donner la loüan-„ ge que mérite la vraye valeur, à des „ actions qu'une issüë malheureuse au-„ roit flétries de tout le blâme qu'attire „ la témerité. „ Voilà au reste un événe-

ment

ment conſtaté à peu près en mêmes termes par toute l'Hiſtoire Eſpagnole, ſans que le Journaliſte y ait fait attention, faute de la connoître.

Reſte enfin un morceau attribué encore au P. Arthuys & qui eſt du P. d'Orleans. C'eſt le portrait de S. Ferdinand. „ C'eſt, dit le Critique, un mor„ ceau achevé. Quelque malin dira peut„ être qu'il eſt dans le ſtyle des Litanies. „ Le voici, on en jugera. „ On jugera en effet du prix d'une ſi fine plaiſanterie, & des mépriſes éternelles du Journaliſte. „ Un Roi grand, heureux, con„ querant, vainqueur de tous ſes enne„ mis, continent, moderé, modeſte, „ n'agiſſant que pour la gloire du Sei„ gneur, pour le bien de l'Egliſe, pour „ le repos de ſes ſujets, ne recevant les „ hommages des hommes que pour les „ raporter à Dieu, ne connoiſſant de „ politique que celle qui s'accorde avec „ la ſageſſe chrétienne, aſſidu aux Au„ tels, pratiquant exactement tous les „ exercices de la religion, zélé pour la „ foi, ennemi juré de toutes les erreurs „ qui l'attaquent, juge ſévere des grands „ oppreſſeurs du peuple, l'azile des pe-

„ tits opprimés, charitable envers les „ pauvres, magnifique dans la décora„ tion des temples du Seigneur. Tel fut „ le caractere de Ferdinand III dit le „ Saint, Roi de Castille, dont le nom „ écrit au livre de vie sera éternellement „ consacré sur la terre par le culte reli„ gieux que lui rend toute l'Espagne. „ Ce n'est pas-là un caractére indigne d'une plume à qui l'on a rendu depuis longtems la justice de varier & d'animer d'une maniere supérieure ses caracteres & ses portraits.

Nous avons obmis & réservé pour la fin une méprise que le Critique n'ose tout-à-fait imputer au P. d'Orleans; c'est qu'un Général Maure nommé *Alcaman*, celui qui combattit contre Pelage, & qui fut tué dans le combat, l'an 716 ou 18 semble être cité comme s'il eût vécu encore sous l'anné 722. „ Du moins, dit le Journaliste, le P. „ d'Orleans parle ainsi. Les troubles qui „ se renouvellerent à Cordoue par l'am„ bition & la jalousie des Chefs, empe„ cherent qu'on n'envoyât à *Alcaman* „ les secours nécessaires pour faire tête „ à Pelage qui s'y fortifioit cependant,

„ & augmentoit tous les jours son do-
„ maine, &c. „ Véritablement ce texte est équivoque en apparence; mais à le regarder de près, on voit que l'Historien par maniere de récapitulation parle de ce qui s'étoit passé auparavant; & c'est pour le faire entendre, & pour suppléer au vuide que laisse l'Histoire depuis 716 ou 718 jusqu'en 730, qu'il ajoute tout de suite & sans interruption, „ les choses demeurerent en cet état
„ jusqu'environ l'an 730. „ Enfin fût-ce-là une faute, tout ce qui est repris au-delà ne l'est point comme nous l'avons suffisamment montré par un zele qui nous paroissoit dû à la mémoire & à la réputation si bien fondée du P. d'Orleans. Ainsi nous avons quelque droit de prier M. de la B** D. M** qui est à la tête du Journal Littéraire d'Hollande, de faire honneur à son choix quand on lui envoye des Extraits faits à Paris; car nous sçavons qu'il en reçoit, & que celui-ci en particulier lui est venu de Paris. L'estime que nous avons pour son Journal, mérite de sa part qu'il exige dans ces Extraits Etrangers plus d'exactitude, nous n'osons pas dire plus de bonne foi.

Comme cette discussion a interrompu nécessairement le précis du Livre du P. d'Orleans, nous allons le reprendre & le finir, mais en très-peu de mots, renvoyant au livre même, ou à ceux qui en ont parlé plus au long.

Nous n'avons besoin pour cela que de citer quelques pages du dernier continuateur, elles servent de préambule à la révolution du Royaume de Grenade.
„ On a vû, dit-il, dans un grand détail
„ (plus grand, j'ose le dire, que dans
„ (aucune autre Histoire d'Espagne,)
„ l'Arragon se réunir insensiblement à la
„ Castille, contre toutes les aparences,
„ malgré tous les obstacles du dedans &
„ du dehors, & par des voyes supérieu-
„ res, ce semble, à toute la prudence
„ humaine. Ces deux Royaumes n'a-
„ voient été d'abord que deux Comtés
„ unis, & dépendans de la Couronne
„ de Navarre sous le Roi Dom Sanche
„ le Grand. Après sa mort ils devinrent
„ Royaumes à leur tour, & ils demeure-
„ rent séparés durant 445 ans, jusqu'à
„ ce qu'ils furent enfin rejoints d'une
„ maniere ferme & stable sous Isabelle &
„ Ferdinand, par le traité de paix fait

„ entre la Castille & le Portugal l'an
„ 1479. C'est ainsi que la Castille sou-
„ mise d'abord à la Navarre, aussi bien
„ que l'Arragon, soumit peu à peu à
„ son tour l'Arragon, la Navarre ensui-
„ te, puis tout le reste de l'Espagne.
„ Mais la réunion des deux principales
„ Couronnes ayant été le principe de
„ toutes les autres réunions qui suivi-
„ rent en divers tems, on a crû devoir
„ borner la carriere des révolutions d'Es-
„ pagne à cette importante révolution
„ qui entraîna tout le reste. En effet ou-
„ tre la Navarre, le Roussillon & la
„ Cerdaigne que nous venons de voir se
„ réunir à la domination de Ferdinand
„ & d'Isabelle, ces deux fondateurs de la
„ Monarchie universelle d'Espagne dans
„ l'un & l'autre Hemisphere, conqui-
„ rent en dix ans le Royaume de Grena-
„ de, & ruinerent entierement l'Empi-
„ re des Maures. Cette célébre conquê-
„ te est tellement liée à celles que je
„ viens de décrire, qu'il m'a paru nécef-
„ saire en terminant cet ouvrage, d'en
„ donner une idée assez étenduë pour
„ n'en rien perdre d'essentiel, & assez
„ succincte pour la présenter plus vive-

„ment aux yeux du Lecteur, comme
„ une des principales suites de la gran-
„ deur Espagnole, portée au suprême
„ dégré par Isabelle & Ferdinand.

„ On a vû dans le commencement
„ de cet ouvrage que les Maures étoient
„ entrés en Espagne vers l'an 712 de J.
„ C. ils en subirent le joug l'an 1492.
„ Je dois rapeler en peu de mots les
„ mouvemens de cet essain d'infideles
„ que la providence transporta dans
„ une region Chrétienne pour la punir
„ & qu'elle proscrivit au bout d'envi-
„ ron 800 ans pour en délivrer les
„ Chrétiens. Il faut se souvenir que cette
„ inondation de barbares fut l'effet d'un
„ dépit du Comte Julien contre le Roi
„ Dom Rodrigue, Prince livré à ses in-
„ fames plaisirs: que le fameux Tarif à
„ la tête d'une nombreuse armée d'Afri-
„ cains ravagea les Isles & les Côtes Es-
„ pagnoles: que le Prince Sanche &
„ Dom Rodrigue après plusieurs efforts
„ inutiles perdirent successivement deux
„ batailles qui déciderent du sort de
„ l'Espagne: que les vainqueurs apellant
„ du fonds de l'Afrique des millions de
„ guerriers, firent en quelque maniere

„ déserter leur patrie pour former dans
„ l'Europe une nouvelle nation : que
„ les malheureux restes des vaincus
„ ayant choisi Pelage pour Roi, ce bra-
„ ve Prince soutint par sa valeur les dé-
„ bris de la Monarchie dans les Astu-
„ ries, laissant à ses successeurs la néces-
„ sité de faire une guerre éternelle aux
„ Conquérans, plus ou moins heureu-
„ sement à proportion de leur adresse,
„ de leur bravoure & des conjonctures :
„ qu'ils reprirent insensiblement la su-
„ périorité jusqu'à réduire les Maures à
„ un coin de l'Espagne qu'ils avoient au-
„ paravant presqu'entierement subju-
„ guée : que les infideles cantonnés dans
„ les extrêmités de la Peninsule où ils
„ étoient supérieurs, par la facilité de
„ communiquer avec l'Afrique, fonde-
„ rent entre la Murcie & l'Andalousie,
„ une autre Monarchie Espagnole assez
„ ferme & assez durable pour tenir tête
„ à la domination légitime durant près
„ de huit siécles : que ce Royaume étran-
„ ger dans le sein du Christianisme étoit
„ formé de plus de cent Villes considé-
„ rables & bien fortifiées, dont Grena-
„ de la plus belle de toute l'Espagne

„ étoit la Capitale : que cette grande
„ Ville étoit ſituée dans le plus riche, le
„ plus doux, & le plus beau climat de
„ toute la région, qui eſt entrecoupée
„ de collines, de plaines, & de ruiſſeaux
„ propres à entretenir la fécondité de la
„ terre, l'agrément des vûës de Grena-
„ de, & la bonté de ſon air : que les di-
„ viſions des Eſpagnols, tantôt entr'eux,
„ tantôt avec d'autres nations voiſines
„ firent ceſſer leurs guerres contre les
„ Maures : que les treves plus longues
„ ou plus courtes, ſuivant les intérêts
„ réciproques, ou plûtôt ſelon le ca-
„ price des uns & des autres, ſe re-
„ nouoient preſqu'auſſi-tôt qu'elles
„ étoient rompuës : que les deux na-
„ tions, quoique bien différentes de
„ mœurs & de religion, laſſées de tant
„ d'alternatives, s'accoutumerent à vi-
„ vre enſemble dans une eſpece de paix
„ ou d'équilibre politique, que le tems
„ & les circonſtances rendoient néceſ-
„ ſaire de part & d'autre : qu'enfin les
„ interêts différens des petits Etats Eſpa-
„ gnols, preſque toûjours déſunis par
„ la guerre autant que par la multipli-
„ té des Rois, furent la principale cau-

„ se qui maintint au milieu d'eux une
„ domination ennemie, & intéressée à
„ semer la discorde entre les Souverains
„ Espagnols, capables de la renverser
„ tous ensemble, & trop foibles pour
„ l'attaquer chacun en particulier.

„ La providence avoit ménagé à
„ Ferdinand & à Isabelle le bonheur de
„ réparer la faute de Rodrigue. Ils sub-
„ juguerent, & furent cause que l'on
„ chassa de l'Espagne, plusieurs années
„ après des Etrangers que l'incontinen-
„ ce d'un méchant Roi y avoit intro-
„ duits & rendus les maitres. A juger
„ humainement des révolutions qui ar-
„ rivent dans les Etats, les Maures fu-
„ rent la premiere source de leur ruine.
„ La politique raffinée de Ferdinand &
„ d'Isabelle, aidée d'un courage égal, &
„ soutenuë par la prudence & la valeur
„ de quantité de grands hommes, qui
„ ne sont jamais rares dans les beaux re-
„ gnes, terminerent enfin cette éton-
„ nante révolution. Abbohacen dix-neu-
„ viéme Roi Maure, &c.

Nous avons nommé les deux conti-
nuateurs. Le P. Rouillé s'est chargé de
corriger dans les Ecrits du P. d'Orleans

& du feu P. Arthuys „ les négligences „ d'histoire & de style qui échapent aux „ meilleurs Ecrivains, & d'ajouter „ grand nombre de faits & de circons- „ tances historiques.

ARTICLE XLVII.

***MUSÆUM FLORENTINUM** exhibens insigniora vetustatis monumenta, quæ Florentiæ sunt, Joanni Gastoni Etruriæ Magno Duci Dedicatum Florentiæ. Fol. primum volumen anno 1731. ex Typographia Michaëlis Nestenus, & Francisci Moücke, secundum volumen Florentiæ 1732. ex Typographia Francisci Moücke;* c'est-à-dire, le Cabinet de Florence, où sont représentés les plus illustres Monumens de l'Antiquité, dédié au Sérénissime Jean Gaston, Grand Duc de Toscane, *in-fol.* 1. volume 1731. de l'impression de Michel Nestenus & de François Moücke, 2. vol. de l'impression de François Moücke.

APrès ce titre général pour tout l'ouvrage, les deux premiers vo-

lumes, que nous avons entre les mains en ont un particulier qui porte : *Gemmæ antiquæ*, &c. c'est-à-dire, Pierres antiques tirées du Cabinet de Medicis, & de plusieurs autres Cabinets de Florences, comprises dans cent planches pour chaque volume, les figures des hommes illustres & des Dieux, avec les explications de M. Antoine François Gori, Professeur public d'Histoire à Florence, &c.

On ne peut contester à la Ville de Florence la gloire d'avoir fait renaître les beaux Arts dans l'Europe, où l'inondation des Barbares les avoit ensevelis sous les ruines de l'Empire Romain ; il n'est pas moins vrai de dire que c'est particulierement à l'Auguste maison de Medicis, que Florence est redevable d'un avantage, qui l'égale en ce point à Rome & à Athenes. Depuis même que de la Toscane le bon goût s'est communiqué à la plûpart des Regions de l'Europe, les Grands Ducs jaloux de conserver leur droit d'aînesse dans cette régénération littéraire, n'ont point discontinué d'accumuler dans leurs Palais les plus précieuses richesses de la

plus ſçavante antiquité, & ils en ont enfin compoſé ce Cabinet ſi renommé dans tout l'Univers, l'objet de la curioſité de tant de Voyageurs, & l'admiration de tous les vrais connoiſſeurs.

C'eſt non-ſeulement ce rare & magnifique Cabinet, mais encore la belle Vigne de Medicis, qui eſt à Rome; tout ce qu'à l'exemple des grands Ducs, pluſieurs Seigneurs Toſcans ont recüeilli des Monumens antiques, & tout ce que la premiere ferveur du renouvellement des Arts a produit de plus excellent dans Florence, qui eſt l'objet de l'ouvrage, dont nous rendons compte au public. Une ſocieté d'illuſtres Sçavans a entrepris de faire part au monde entier de ces ineſtimables tréſors, que leur Ville renferme dans ſon ſein, & veut que ſans être obligé de paſſer les Monts, ſans même ſortir de chez ſoi, on puiſſe contempler à ſon aiſe ce qu'on n'a pû voir juſqu'à préſent ſans de grandes dépenſes, & un pénible voyage, que bien des Sçavans n'étoient point en état de faire; & en tirer les lumieres, dont ils ont beſoin pour percer les ténébres, que la confuſion des ſiécles d'ignoran-

ce avoit répanduës ſur la belle antiquité.

M. Antoine Gori, Profeſſeur public d'Hiſtoire à Florence, qui a été chargé de la conduite de cet ouvrage, nous avertit que ce grand recueil ſera compris en dix volumes abſolument détachés les uns des autres, de ſorte qu'on pourra les ranger dans tel ordre, qu'on jugera à propos. Des deux, qui ſont déja venus juſqu'à nous, le premier, qui eſt ſorti de deſſous la Preſſe, contient cent planches, leſquelles renferment ſix cens quarante-trois pierres gravées en creux, & cent ſoixante camayeux, ou pierres travaillées en relief. Cette différence, avec le nom de la pierre, ſont marqués dans un petit Cartouche au bas des figures, qui ſont toutes numerotées, afin que par le moyen des chiffres on puiſſe trouver l'explication hiſtorique de chacune, qu'on trouvera à la ſuite des planches.

Toutes les pieces de ce volume ſont diſtribuées en quatre claſſes, dont la premiere repréſente en vingt-quatre planches les portraits des Empereurs, des Céſars, des Impératrices, & de pluſieurs

Hommes Illuſtres. La ſeconde, depuis la vingt-cinquiéme planche juſqu'à la quarantiéme, des Rois, des Reines & des Heros. La troiſiéme, juſqu'à la cinquante & uniéme planche incluſivement, des Philoſophes, des Orateurs, des Poëtes & des Muſes. La quatriéme, qui eſt de quarante-neuf planches, des Dieux & des Déeſſes. Les autres volumes, que M. Gori annonce ſuivant l'ordre dans lequel ils ſeront imprimés, contiendront les choſes ſuivantes.

Le ſecond, qui eſt déja publié, & que nous avons entre les mains, comprend auſſi-bien que le premier, cent planches, diviſées pareillement en quatre claſſes. La premiere, qui eſt de vingt-trois planches, eſt compoſée de piéces, qui portent toutes le nom de l'ouvrier, quelque inſcription, ou quelque ſymbole. Ces anciens Artiſtes ſont, Agathopus, Allion, Amphoterus, Aſpaſias, Aulus, Carpus, Cneus, Epitynchanus, Hyllus, Oneſas, Pigmon, Plotarchus, Quintus Alexa, Scyllax, Seleucus, Solon, Teucrus. On y trouvera auſſi des cachets avec des lettres Grecques, Latines, ou Etrangeres, qui faiſoient connoître ceux à

qui ils apartenoient, ou bien des caracteres, qui marquoient que ces Pierres étoient des Amulettes. Il y en a même plusieurs, qui avoient été consacrées à quelque Divinité, ou présentées à quelques personnes illustres . ou données pour prix à ceux, qui s'étoient distingués dans les jeux du Cirque. Les Pierres de la seconde classe ont toutes raport à la guerre de Troye; celles de la troisiéme regardent l'Histoire Romaine; & celles de la quatriéme, les Signes célestes, & renferment des symboles, qui concernent la Science Augurale. Cette quatriéme classe est suivie d'un suplément de dix-huit pieces, qui n'ont pû entrer dans aucune classe, & qu'on a jugé trop belles pour les omettre. La Religion, la Paix, la Guerre, la Mythologie, l'Histoire ancienne, sont les sujets les plus ordinaires, qui sont traités dans ce volume.

Le troisiéme doit contenir les Statuës de Marbre les plus rares des Dieux, des Déesses, & des grands Hommes, & la plûpart sont des plus grands Maîtres de l'antiquité. Le quatriéme, les Bustes des Césars, des Empereurs & des Imperatrices, qui n'ont point encore été donnés au public. Le

cinquiéme, les figures des Dieux & des Déesses en bronze; les plus beaux cachets de même métal, ornés de devises & autres inscriptions, qui pourront être d'une grande utilité pour l'Histoire ancienne. Le six, le sept & le huitiéme renfermeront un choix des plus belles médailles, qui n'ont point encore parû, & dont la plûpart sont dans le Cabinet du Grand Duc. Les deux derniers sont destinés aux portraits des plus fameux Peintres, faits par eux-mêmes, & qui remplissent toute une salle du Palais de ce Prince à Florence.

M. Gori remarque avec le sçavant *Ezechiel Spanheim*, que ce sont les Princes de la Maison de Medicis, qui les premiers ont mis en honneur dans l'Italie l'étude des Monumens antiques, & surtout le fameux Laurent de Medicis, qui a ramassé à grands frais un nombre prodigieux de Pierres gravées, de Médailles, de Livres & de Manuscrits Grecs & Latins, & tout ce qu'il a pû déterrer d'autres semblables débris de la sçavante antiquité, & que le celébre *Angelo Politiano*, qui en avoit tiré de grands secours, en témoigne sa recon-

noissance à ce Prince, surnommé *le Magnifique*, dans la préface de ses Mélanges curieux. Le Cardinal Leopold de Medicis, les grands Ducs François, Ferdinand & Côme III dont le dernier a enrichi son Cabinet de six mille pieces rares, achetées en Espagne; le Grand Prince Ferdinand son fils aîné, le Grand Duc Jean Gaston son cadet & son successeur, & l'Electrice Palatine leur sœur, sont ceux, qui ont le plus contribué à composer ce grand Trésor.

Les autres Cabinets, dont on a tiré dequoi enrichir cet ouvrage, sont ceux des Princes *Strozzi*, des Marquis *Riccardi*, *Niccolini* & *Guadagni*, des Comtes, *Gherardi*, & des Seigneurs, *Corretani*, *Bonarroti*, & *Gaddi*, dont M. Gori a déja fait mention dans la Préface de la premiere Partie des Inscriptions anciennes des Villes de l'Etrurie, qu'il a données au public. M. Sebastien *Blanchi*, lequel a la garde du Cabinet de Medicis, s'est chargé du soin de mettre les pieces, qui composent les deux premiers volumes dans l'ordre, où elles sont, & d'en faire le choix. Enfin les desseins, sur lesquels toutes ces figures

ont été gravées, sont du célébre Peintre Jean Dominique *Campiglia.*

Outre qu'on n'a rien épargné pour orner cet ouvrage, on a encore eu attention de n'y mettre aucun ornement étranger ; ainsi le premier Cartouche du premier volume représente le Revers d'une Médaille de l'Empereur Commode, fort estimée de M. Vaillant, & qu'elle fut frapée à l'occasion d'une troisiéme Expedition projettée par ce Prince, & à laquelle le Sénat s'oposa, au raport de Lampridius. Ce Revers représente la Fortune assise, tenant de la main droite le frein d'un cheval, & de la gauche une corne d'abondance, & un gouvernail avec cette inscription, *Fortunæ manenti Cos. V. P. P. S. C.* les illustres Auteurs l'ont adoptée pour devise de leur ouvrage, par le moyen duquel ils prétendent assûrer l'immortalité au Cabinet de Florence, quand même les pieces, qui le composent, viendroient à périr par quelqu'accident.

Au bas de la préface on a mis en guise de cul de lampe un très-beau Médaillon, qui représente Hercules armé de sa massuë, & tenant de la main gauche

la peau de Lion de Nemée, avec ces paroles : *Hercules invictus*. M. Gori nous aprend que la République de Florence avoit pris ce Médaillon pour son Sceau, que les Grands Ducs l'ont conservé, & cela sur la tradition raportée par Vincent *Borghini*, dans sa dissertation sur l'origine de Florence, que l'Hercules Lybien ayant conduit une Colonie d'Afrique en Italie, a été le premier fondateur de l'ancien Royaume d'Etrurie. M. Gori explique de même dans sa préface toutes les Vignettes, Lettres Grises, &c. qui sont répanduës dans les deux volumes, & qui ont été choisies parmi les plus belles pieces du Cabinet de Medicis.

ARTICLE XLVIII.

L'ORIGINE ANCIENNE DE LA Physique nouvelle, par le Pere Regnault de la Compagnie de Jesus. Tom. 2. A Paris, chez Jacques Clousier, ruë S. Jacques, à l'Ecu de France, 1734. 3. vol. in-12.

C'Est toujours un commerce de Lettres entre Ariste & Eudoxe, où

l'on continuë le parallele de la Physique nouvelle & de l'ancienne. Nous avons touché dans le précis du premier volume ce que l'un & l'autre ont de commun. Le second nous annonce le degré de perfection de la nouvelle sur l'ancienne.

Il seroit étonnant, comme Eudoxe l'observe d'abord, que dans le cours de tant de siécles, tant de beaux génies qui se sont apliqués successivement à observer la Nature, n'eussent point enrichi la Physique. La Nature est un fonds inépuisable, & la curiosité n'a guéres de bornes. Aussi Séneque ne doutoit pas que la postérité ne découvrît beaucoup de secrets ignorés de son tems. » La Nature, disoit-il, ne dévoile pas tous ses » mysteres à la fois. On verra un tems » où la lumiere se répandra sur les cho- » ses qui nous sont cachées. On sera » surpris qu'elles nous ayent échapé. Et » le Vulgaire même sçaura ce que nous » ne sçavons pas. «

La prédiction du Philosophe, dit Eudoxe, n'étoit pas vaine, & si la Physique de nos jours a des traits qui lui sont communs avec la Physique des Anciens,

elle en a qui lui sont propres. Pour découvrir le concert de l'une & de l'autre, on a suivi un ordre de matieres, où ce qui précéde porte le jour dans ce qui suit. On parcourt de nouveau dans le même ordre toutes les parties de la Physique à la lumiere de l'ancienne & de la nouvelle. Celle-ci a-t'elle sur celle-là des avantages dans les connoissances qui regardent les principes des Corps, la matiere subtile, le mouvement, la sphere, les minéraux, la pesanteur, la statique, l'air, l'hydrostatique, le feu, la chymie, les eaux, la mer, le flux & le reflux, l'origine des fontaines, les eaux minérales, le corps humain, les animaux, les plantes, les méteores, les astres, le systême du monde, l'Auteur de l'Univers? La Physique nouvelle devoile-t'elle mieux, & à quel point dévoile-t'elle mieux tout cela que la Physique ancienne? C'est l'objet des recherches d'Ariste & d'Eudoxe dans la seconde Partie de cet Ouvrage.

A la faveur d'un certain goût qui est le fruit de l'expérience, Eudoxe démêle dans la Physique de nos jours bien des avantages que l'ancienne semble n'avoir

même quelque idée des loix de la Nature. Mais étudier les effets, les démarches, & pour ainsi dire les penchans des corps, non-seulement jusqu'à observer que leur force vient également de la vîtesse & de la masse, mais jusqu'à démêler les loix ausquelles la sagesse du Créateur les a soûmis, jusqu'à fixer en conséquence de ces loix la communication des mouvemens, ou la distribution des forces, & à prédire les effets, les démarches des corps en mille circonstances diverses; c'étoit une découverte réservée aux Modernes, &c.

Anciennement on sçavoit que par l'efficace du mouvement les métaux résultent du mélange des huiles, des soufres, des sels & de la terre. Les Modernes vont plus loin. Ils discernent quel mélange fait une espece de métal, par exemple, le fer: aussi font-ils une sorte de fer avec de la terre, du soufre & du vitriol. Vous croiriez voir la main de la Nature former sous les pas des Physiciens de nos jours les métaux & les pierres précieuses.

Dès les Siécles passés, on connoissoit la direction, l'attraction, la communication,

cation, la déclinaiſon même de l'Aiman. Sçavoit-on que la déclinaiſon de l'Aiman varie différemment en divers endroits ? Le tourbillon en étoit-il connu ? Nous le connoiſſons. Nous éparpillons de la limaille d'acier ſur un carton, nous en aprochons une pierre d'Aiman : voilà tout-à-coup un tourbillon tracé dans la limaille, qui ſemble ſortir d'un pôle de l'Aiman pour rentrer par l'autre ; & qui par pluſieurs ſillons circulaires formés d'une maniere imperceptible, nous découvre un tourbillon magnétique coulant d'un pôle à l'autre de l'Aiman ; d'où réſultent les jeux de l'Aiman, &c.

La cauſe de la peſanteur fut regardée dans l'Antiquité comme l'action d'une matiere imperceptible, qui pouſſe les corps vers leur centre commun : mais comment les corps peſans accélerent-ils leur mouvement ? On ne le ſçavoit pas avant le commencement du dernier Siécle.

La nouvelle Phyſique peut avoir apris de la Phyſique ancienne, que l'air même a ſa peſanteur. Mais à quel degré n'a-t'on pas perfectionné cette découverte dans le dernier Siécle ? Les Anciens ſça-

voient précisément que l'air pese. Les Modernes sçavent déterminer le poids de l'air. Par quel charme secret un Barometre nous dévoile-t'il l'avenir? Aristote n'avoit pas donné la solution de ce problême.

L'air a son ressort comme il a sa pesanteur. Séneque ne l'ignoroit pas. Mais voulez-vous voir à l'œil le jeu du ressort de l'air? Un Physicien moderne met dans la machine pneumatique un verre à moitié plein d'eau tiéde, il pompe, voilà des milliers de petites bulles d'air qui se dégagent, se dilatent, se montrent. Il fait rentrer l'air pompé; vous voyez les petites bulles se resserrer & disparoître. Il pompe à plusieurs reprises, les petites bulles reparoissent, vont toujours en grossissant; & ce sont enfin de gros bouillons qui jaillissent hors du verre.

Par là nous sçavons pourquoi les Liquides sensibles agissent en tous sens: c'est que les particules de ces liquides sont comme autant de petits balons pleins d'air & comprimés, qui s'efforçent de s'étendre de toutes parts, &c.

Dans les Liquides, les acides & les

alkali furent toujours deux ſels ennemis, l'Antiquité ne l'ignora point. Mais tout ennemis qu'ils ſont ces ſels, ils ne ſont d'eux-mêmes que des corpuſcules indifférens pour l'action ou le repos. Avant le mélange où ils ſe détruiſent, ils ont peu de mouvement, s'ils en ont. D'où leur vient tout d'un coup cet excès de force & d'agitation qui les détermine à fermenter, à combattre, à ſe détruire ? En un mot, quelle eſt la cauſe extérieure des fermentations ? Comment cette cauſe ſecrete agit-elle ? Il ne paroît pas que les Anciens le ſçuſſent bien; cette cauſe extérieure, c'eſt la matiere ſubtile ? car enfin, c'eſt un corps inviſible : ce n'eſt point l'air; l'action de l'air eſt trop tranquille : donc c'eſt la matiere ſubtile. Mais comment agit-elle dans les fermentations ? Chargée des acides qui s'inſinuent dans les alkali, & qu'elle entraîne violemment, elle va heurter contre mille & mille petites cellules pleines d'air, les comprime d'abord, & comprime l'air. A force de ſecouſſes, elle briſe ces petites priſons avec l'action du reſſort de l'air, entre rapidement, dégage, rarefie l'air, preſſe avec

le ſecours de l'air, & lance de tous côtés les parties des alkali. De là, ce mouvement intérieur de parties inſenſibles accompagné de raréfaction, en quoi conſiſte la fermentation.

Eſt-il queſtion des eaux de la mer en particulier? Il faut l'avoüer, l'Antiquité fut auſſi frapée que nous du flux & du reflux, & elle fit ſur ce Phénomene, toujours ancien & toujours nouveau pour les Philoſophes, des obſervations dignes de la poſtérité. Mais les Modernes en ont ajoûté, qui feroient honneur aux Anciens. Par exemple, ſelon les obſervations récentes, la mer monte plus vîte qu'elle ne deſcend; plus elle monte, plus elle deſcend. En Eté, les marées des nouvelles ou pleines Lunes ſont plus grandes le ſoir que le matin; en Hyver, elles ſont plus grandes le matin que le ſoir, &c.

Après avoir parlé des fontaines, des eaux minérales & ſalutaires au corps, on paſſe au corps même. Les Anciens ſçavoient le nom, la matiere, l'arangement & l'uſage de la plûpart des principales parties du corps humain. Ils avoient même quelque idée, ce ſemble,

de la circulation du ſang : mais l'ancienne Phyſique ne ſçavoit ni la route du chyle, ni celle du ſang. Or, nous voyons le chyle aller droit des veines lactées à la veine ſouclaviere gauche & vers le cœur, par le réſervoir du chyle, & par le canal thorachique.

Si nous voulons voir des objets inviſibles à la ſimple vûë, le Microſcope dévoile à nos ſens un petit Monde ignoré des Anciens.

Elevons nos regards plus haut, dit Eudoxe, & juſqu'aux Méteores. Selon les Anciens, comme ſelon les Modernes, la foudre n'eſt qu'une exhalaiſon enflamée d'elle-même : mais comment une exhalaiſon s'allume-t'elle dans un nuage qui porte tant d'eau ? Comment une ſimple exhalaiſon enflamée renverſe-t-elle & les arbres & les édifices ? Comment un feu, qui cauſe tant de ravages, coule-t'il entre la chemiſe & la peau ſans brûler celle là, ſans bleſſer celle-ci ? Là-deſſus les Anciens laiſſent mon eſprit dans l'inquiétude ; les Modernes au contraire ne font que mêler à mes yeux deux liqueurs froides, ſçavoir, de l'eſprit de Nitre avec de l'huile de Girofle,

ou bien de l'esprit de Nitre avec de l'huile de Vitriol concentrée, & de l'huile de Thérébentine: le méange prend feu d'abord, & c'est une flâme qui s'élance de toutes parts. On met du bois, de la cire & du fer dans l'esprit de Nitre, & l'esprit de Nitre ne dissout ni le bois le plus tendre, ni la cire même, tandis qu'il change le fer le plus dur dans une sorte de liqueur. Je vois la flâme de l'esprit de Vin couler sur la main & sur le papier sans laisser aucune trace sur le papier, & sans blesser la main. Après cela mon esprit est satisfait, & il voit en Physicien la foudre se former, s'allumer, effleurer à peine les corps les plus tendres, & dissiper les plus durs.

Portons nos regards au-dessus des nuages, & jusqu'aux Astres mêmes. L'Antiquité le fit avant nous, avec un succès qui surprend, quand on fait attention aux instrumens que nous avons, & qu'elle n'avoit pas. Elle excella dans l'Astronomie autant, à peu près, ce semble, qu'on le pouvoit avant les Télescopes. Mais enfin, les Télescopes inventés ou perfectionnés vers le commence-

ment du dernier Siécle, nous ont découvert dans les Cieux bien des Astres, & des mysteres inaccessibles aux Anciens. Les Anciens soupçonnoient les Cieux de renfermer dans leur sein des Planetes invisibles : mais ils n'en voyoient que sept où nous en voyons seize. Et que de Phénomenes nouveaux dans ces Planetes !

On entre dans le détail de ces nouveaux Phénomenes ; & après ce détail, il s'agit des systêmes du Monde. La substance de ces systêmes n'est pas nouvelle, dit-on : mais ces systêmes anciens n'ont-ils rien de nouveau ? Autrefois on s'embarassoit assez peu d'assortir les Phénomenes aux loix du mouvement. Dès qu'on avoit fait tourner les Planetes d'Occident en Orient, & la Terre sur son centre dans le même sens, l'Univers devoit offrir aux yeux le spectacle qu'il leur présentoit chaque jour ; & c'en étoit assez pour Copernic même. La Physique nouvelle est plus curieuse ; elle va chercher jusques dans les loix de la Nature les principes & les ressorts secrets des Phénomenes sensibles. Par exemple, pourquoi les Planetes sont-

elles placées à des diſtances inégales du centre ? Pourquoi ces Planetes ſituées à des diſtances inégales ont-elles, ſelon les obſervations récentes, d'autant plus de vîteſſe réelle, qu'elles ſont plus proches du Soleil ?

La plûpart des traits du ſyſtême Cartéſien ſe trouvent répandus, il eſt vrai, dans les Ouvrages des Phyſiciens qui ont eu quelque réputation avant Deſcartes : mais ces traits détachés ſont réunis dans le ſyſtême, enchaînés, naiſſans les uns des autres, & établis ſur les loix de la Nature. On montre l'uſage que Deſcartes a fait de ces loix, comment il en a fait naître différentes parties de ſon ſyſtême, quelle force de génie demandoit une pareille entrepriſe. „Que Deſcartes, dit Eudoxe, ait tiré, „ou non, des Anciens les diverſes par„ties de ſon Monde imaginaire : les „réunir, ces parties diverſes, les diſpo„ſer, les ranger, les aſſortir, faire de „ces matériaux épars & brutes un édi„fice ſelon les regles, où les regles ſoient „du moins gardées avec quelque vrai„ſemblance, d'une maſſe de matiere „homogéne, & ſur trois ou quatre loix

„ de mouvement construire un Monde „ en idée, dont la construction successive & détaillée semble offrir à l'esprit non-seulement les Phénomenes „ que nous voyons, mais les causes & „ les ressorts dont l'action invisible donne ce spectacle à l'Univers; c'est un trait „ qui marque beaucoup de pénétration, „ une grande étenduë d'esprit, une imagination belle & hardie, en un mot un „ génie. " Cet examen donne lieu à une critique suivie de la Physique d'Aristote, & un parallele des entretiens de Platon & des entretiens modernes.

Mais s'il ne s'étoit pas perdu tant de Livres anciens, n'y trouveroit-on pas le degré de perfection que l'on donne à la Physique nouvelle? Eudoxe répond: 1. Fonder la perfection de la Physique sur des Ouvrages perdus, ce n'est que deviner. 2. Puisque les avantages de la Physique nouvelle sur l'ancienne ne se trouvent point dans les Ouvrages qui nous restent des Anciens, apparemment ils ne se trouveroient pas dans leurs Ouvrages perdus. Les Siecles qui nous ont conservé les meilleurs en fait de Belles-Lettres & d'Histoire, ne nous auroient-

ils pas conſervé les meilleurs en fait de Phyſique ? Ordinairement les plus excellens en chaque genre ſont les plus répandus ; & les plus répandus ſe conſervent le plus long-tems. Auſſi, les Ouvrages d'Ariſtote & de Platon, les plus grands Philoſophes de l'Antiquité, au jugement de Ciceron, ſont venus juſqu'à nous. La Phyſique de Démocrite, qui, ſelon Seneque, étoit le plus ſubtil des Anciens, devint celle d'Epicure ; & nous avons encore celle d'Epicure dans Lucrece. 3. La perfection de la Phyſique dépend des Phénomenes & des Obſervations. Or, croirons-nous que la Nature ſe ſoit tellement épuiſée en Phénomenes pour les Anciens, qu'elle n'en ait pas réſervé de nouveaux pour les Modernes ? Il eſt évident que ceux-ci ont, du moins, autant que les Anciens, le génie & le goût des Obſervations. Pour les Obſervations, il faut des Inſtrumens ; les Modernes en ont d'excellens que l'Antiquité n'avoit pas ; tels ſont le Microſcope & le Teleſcope.

Ariſte reconnoît enfin les avantages de la Phyſique nouvelle ſur l'ancienne, mais l'ardeur de ſçavoir le porte plus

loin ; il veut être instruit des moyens par où la Physique est parvenue à ce point de perfection. Eudoxe continue d'éclairer Ariste, comme on le verra dans l'Extrait du dernier volume.

ARTICLE XLIX.

TRAITE' DU VRAI MERITE de l'homme consideré dans tous les âges, & dans toutes les conditions, avec des principes d'éducation propres à former les jeunes gens à la vertu. 2. vol. 514. pag. chez Saugrain, grande Salle du Palais. 1734.

S'Il est vrai que les Auteurs se peignent eux-mêmes dans leur style, l'Ouvrage dont nous rendons compte, doit donner une idée bien avantageuse de celui qui l'a composé. Le but qu'il se propose, les préceptes qu'il établit, les images qu'il presente, tout annonce un Ecrivain poli, un Maître sage, un honnête homme. Un Exorde badin sert de prélude aux préceptes sérieux qu'il donne ensuite. Il feint qu'un jeune homme curieux d'apprendre, vint le trou-

ver un jour pour se mettre sous sa conduite. Il s'en charge d'autant plus volontiers, qu'il trouve dans son Eleve un Sujet plus digne de ses soins, de son zele, & de sa tendresse. Les regles qu'il lui trace roulent sur les Exercices qui peuvent le former, les Etudes qui doivent l'occuper, les plaisirs qu'il peut goûter, la façon dont il doit se mettre, paroître & se comporter dans le monde.

Le jeune homme avoit un penchant vif pour le dessein; c'étoit une passion. L'Auteur lui apprend à ne s'en faire qu'un amusement. Quelques pas de danse, quelques airs de musique, six mois d'armes, un an de cheval, c'est, selon lui, tout ce qu'il faut pour un jeune homme: il faut se prêter à ce genre de science, & se livrer à celles qui peuvent enrichir l'esprit & former le cœur.

L'Histoire est de toutes les sciences celle dont il faut se faire une plus sérieuse étude. La Géographie & la Chronologie en sont comme les deux clefs; l'une fixe le lieu, l'autre le tems des événemens. Mais on doit s'attacher principalement à ce qui peut le plus

contribuer à former les mœurs. Quel fonds de morale ne trouve-t'on pas dans l'Histoire. Les exemples de vices & de vertus qu'elle nous presente sont les plus efficaces leçons que l'on puisse nous faire. Nous dégoûter des horreurs du vice, c'est nous donner du goût pour les attraits de la vertu.

L'Histoire dont il veut que son Disciple ait d'abord connoissance, est celle du Peuple de Dieu. C'est proprement la nôtre, & celle du monde entier depuis le jour de sa création jusqu'à celui où nous sommes. La Providence de Dieu qui veille sans cesse sur ce Peuple chéri, les différentes infidélités de ce peuple ingrat, ses défiances continuelles, ses révoltes contre Moyse, les crimes de sa prospérité, la rigueur de son esclavage, ses combats, & ses victoires sur les peuples qui l'environnoient, le caractere de ceux avec lesquels il fut allié; tels sont les grands objets dont il faut d'abord se remplir l'esprit. A cette Histoire doit succeder celle des Grecs avec lesquels les Juifs furent mêlés & confondus. A celle-ci, l'Histoire Romaine, c'est-à-dire celle de presque toutes les

Nations que les Romains nous ont fait connoître par leurs victoires. Quel objet que le commencement, les progrès, l'étendue, & la ruine de cet Empire, qui, fondé par une poignée de brigands, d'abord monarchique sous des Rois, ensuite Républicains sous des Consuls, devenu encore monarchique sous les Cesars, dans l'espace d'environ 750. ans, engloutit tous les Royaumes de la terre, étendit ses limites jusqu'à celles qui bornent le Monde, devint l'unique Empire de l'Univers, & ne succomba que sous le poids de ses forces & de sa gloire. L'Auteur promet à son Disciple de le conduire par l'étude de tous ces points principaux de l'Histoire jusqu'aux triomphes de Constantin le Grand, qui furent ceux de la Croix de Jesus-Christ, & il lui fait remarquer par tout dans les conquêtes du Peuple Romain le doigt de Dieu, qui sembla ne combler Rome de tant de gloire, que pour la rendre digne de devenir par la prééminence de son Siege la Capitale du Monde Chrétien, comme elle avoit été par ses victoires celle du Monde Idolâtre. Il promet ensuite de lui ap-

prendre ſucceſſivement & par ordre l'Hiſtoire des differens Etats de l'Europe. A l'étude de l'Hiſtoire, il veut que ſon Diſciple faſſe ſuccéder celle de la Philoſophie, du Droit Romain, des Coûtumes particulieres, & qu'il prenne au moins une teinture des beaux Arts. Après que notre Auteur a cultivé ainſi l'eſprit de ſon Eleve, il s'applique à lui former le cœur. C'eſt ſon objet principal, & il y conſacre tous ſes ſoins.

Il commence par lui donner de juſtes idées de la nobleſſe, & lui aprend à diſtinguer la vraye de la fauſſe. C'eſt un avantage d'être né grand, ſi un mérite perſonnel ſe trouve joint à cette qualité dont il ne dépend pas de nous d'être privé ou revêtu. Mais que ſert-il d'être né grand, ſi l'on deshonore le ſang illuſtre que l'on a reçû de ſes ayeux, & ſi noble par la naiſſance, on eſt roturier dans les ſentimens? Dans tous les lieux du monde on aime à lier avec un homme de mérite, quel que ſoit ſa condition, & par tout on évite un ſot, fût-il de qualité. L'Auteur diſtingue trois ſorde mérite, l'un naturel, un autre acquis, le troiſiéme commun à tous les

hommes. Ce troisiéme consiste dans la religion, la justice, la bonne foi, l'esprit de vérité, &c. ce caractere est celui de la vertu, *qui n'est qu'un composé d'honneur, de raison, de religion. Ainsi*, ajoute l'Auteur, *nous ne sommes vraiment hommes que lorsque nous commençons à devenir vertueux.* Après avoir défini l'homme en général, il cherche ce qui fait le galant homme, l'honnête homme, l'homme de mérite, & l'homme de bien. Voici les caracteres particuliers qu'il nous en fait. „ Par un galant „ homme nous entendons un homme „ poli, dont le commerce est tout à la „ fois sûr & agréable, qui a des dons, „ des talens, & n'a aucuns défauts essentiels. C'est la premiere moitié des „ qualités qui font un homme de mérite.... L'honnête homme est différent; „ ses qualités sont une réputation légitime, une probité toujours uniforme, „ un caractere de douceur qui ne s'est „ jamais démenti. En faveur de ces qualités on doit bien lui passer le défaut „ de quelque petit mérite accidentel.... „ L'homme de mérite est nécessairement galant homme & honnête hom-

„ me, mais il ajoute beaucoup à l'un & „ à l'autre, il a plus d'ornemens, plus „ de profondeur, plus de dons, plus de „ talens.... L'homme de bien peut n'a- „ voir pas autant de mérite; mais son „ mérite est bien plus solide, simple, vrai, „ généreux, régulier, il est soumis à „ Dieu, & remplit sa loi; il n'est ennemi „ de personne, & aime ceux qui se sont „ les siens; il raporte au Seigneur le peu „ de bien qu'il trouve dans soi-même, „ & travaille sans relâche à acquérir celui „ qu'il n'y voit pas. „ De ces principes généraux notre Auteur passe aux vertus que l'on doit suivre, & aux vices que nous devons éviter, il trace des regles pour le choix des amis; c'est la vertu qui doit former & serrer les nœuds de l'amitié. Se faire ami d'un libertin, c'est s'exposer à devenir bientôt complice de son libertinage. Il fait voir les écüeils d'un jeu excessif dans les passions d'un joüeur opiniâtre, que le gain anime, que les succès aveuglent, que les pertes désesperent, qui enveloppe & perd dans un naufrage général le bien qu'il a reçû de ses ayeux, & celui que ses enfans attendent de lui, & qui souvent ayant perdu tout ce qui

pouvoit servir à sa passion pour le jeu, est encore joueur d'inclination & de cœur, lors même qu'il ne peut plus l'être d'état & de profession. Il fait ensuite une peinture des vices capables d'en inspirer la plus forte horreur. Nous n'en citons aucun exemple, parce que le nombre des beaux morceaux en rend le choix difficile, & qu'obligé de les abréger pour ne pas passer les bornes d'un extrait, nous craindrions de leur ôter quelques traits de leur beauté. Tout ce qu'on peut dire, c'est que l'ouvrage nous paroît digne du succès qu'il a eu dans le public, & qu'on a dû lui passer quelques défauts de style, quelques tours de phrase peu nobles, quelques expressions trop négligées en faveur des beautés qui s'y rencontrent par tout.

ARTICLE L.

ONZIEME ET DOUZIEME Discours contre les impies du tems, & les fondemens de l'impieté moderne, à Paris, de l'Imprimerie de Philippe-Nicolas Lottin, ruë S. Jacques, 1734. in-12. pp. 204.

CEs deux diſcours ſont la ſuite de dix autres, imprimés d'abord parmi les Sermons choiſis qui ont parû chez Mercier. Depuis peu on a imprimé ces dix diſcours dans un volume in-12. une raiſon aſſez connuë, a engagé l'Auteur anonyme d'ajouter dans un volume à part ceux dont nous allons rendre compte.

Le zele dont il eſt animé contre les Ecrivains qui attaquent la Religion, eſt ſoutenu de beaucoup d'eſprit & de capacité dans les matiéres Théologiques qui ont raport à ſon ſujet. Le livre eſt ſemé de traits ingenieux, de vûës lumineuſes, d'expreſſions énergiques, qui tranchent les queſtions, peignent les objets, caractériſent les perſonnages.

Cependant, le manque d'ordre & de méthode, un raiſonnement peu enchaîné, vague & comme flotant, un certain ſtyle oratoire & diffus, des rédites fréquentes, des ſaillies qui ne ſe ſoutiennent pas, & divers autres défauts qui ne touchent point au fond de l'ouvrage, pourront le priver d'une partie du ſuccès qu'il mérite, ſurtout à l'égard de certains beaux eſprits, qui n'ayant que la maniere, le ſtyle, & des mots à opoſer,

comptent pour rien le fonds des choses lorsque cette maniere manque, & qu'on ne les perce pas en quelque sorte de leurs propres traits.

Ajoutons que le zele de notre Auteur est un peu amer, & peu-être trop partial. Il en veut à l'impie en personne autant qu'à l'impieté; & cet impie à qui il en veut, & à qui il n'épargne pas les qualifications les plus dures, est fort clairement désigné par les citations continuelles en italiques des *Lettres Philosophiques de M. D. V.* qui se trouve d'ailleurs caracterisé par les traits les moins équivoques.

Il faut convenir que M. D.V. est tout-à-fait inexcusable devant Dieu & devant les hommes. Que prétendoit-il ? Que vouloit-il ? A quoi pensoit-il, lorsqu'il a fait ces Lettres Philosophiques, qui l'ont broüillé avec le ciel & la terre, en le faisant paroître broüillé avec la Religion, autant qu'avec le bon sens. Il joüissoit paisiblement de la brillante réputation de Poëte, de bel esprit, de bon Ecrivain. Quelle manie de vouloir tout d'un coup se donner pour Philosophe, & même pour Theologien, sans autre titre

que celui de ſaper tous les principes de la ſaine Philoſophie comme de la Theologie ?

Nous avons déja remarqué dans ces Mémoires (pag. 336. Fevrier 1735.) que cet Ouvrage ne méritoit abſolument d'autre indulgence que celle que la charité peut inſpirer. Mais ſi la charité peut inſpirer cette indulgence, ne le doit-elle pas ? & le vrai zele n'eſt-il pas eſſentiellement temperé autant qu'animé par cette vertu toute chrétienne, toute divine ?

L'Auteur des Diſcours dont nous parlons, ſemble en avoir jugé autrement. Que ſçait-on ? Outre l'intérêt général de la foi, auroit-il eu quelqu'autre intérêt particulier ? On croit bien qu'il avoit deſſein de venger la Religion, des inſultes que lui font tous les jours une foule d'eſprits licentieux. Mais ſon onziéme Diſcours laiſſe aſſez entrevoir, & le douziéme découvre tout-à-fait qu'il vouloit auſſi venger les *penſées de M. P.* de l'inſulte toute récente que leur ont faite les Lettres Philoſophiques. Et ce deſſein & cet intérêt particulier prenant le deſſus, la cauſe de la religion eſt de-

venuë enfin une querelle doublement personnelle.

On loüera M. P. tant qu'on voudra. Nous avons, dans notre Extrait des Lettres Philosophiques, rendu justice à son bel esprit & à cette emphase de style, à cette magnificence d'expression qui regnent dans ses pensées. C'étoit un bon Ecrivain, à qui on doit même tenir compte de ce que voulant briller, il a eu le discernement & la justesse d'esprit de choisir un sujet aussi solide, aussi vrai, aussi décent que l'est la Religion; au lieu que son nouvel adversaire, dans le dessein de faire briller son génie, a eu le malheur ou l'imprudence de prendre le contrepied & de choisir de tous les sujets le plus faux, le plus frivole, le plus deshonnorant, qui est celui de la mécréance & de l'irreligion.

Mais du reste ces deux Auteurs mis en opposition, ne peuvent jamais former une querelle fort intéressante pour la Religion, tous deux beaux esprits, mais point Theologiens, ils auroient mieux fait de renoncer à la Theologie, dans laquelle ils ont pris l'un & l'autre des partis extrémes, quoique directement opposés.

Et voilà ce que l'Auteur des Discours auroit pû remarquer en passant, au lieu de fonder presque toute la défense de la Religion sur la défense trop marquée des pensées de M. P. qui n'avoient été que le moindre objet des Lettres Philosophiques. On diroit à voir cet Auteur s'échauffer contre ces *Lettres* en faveur de ces pensées, que M. P. auroit été un Pere ou un Docteur de l'Eglise, & que son ouvrage est un ouvrage dogmatique, adopté du corps des Pasteurs.

Les Lettres Philosophiques les avoient bien attaqués & cruellement insultés ces Pasteurs. Rien n'est excessif comme ce qu'on y avance contre le Clergé de France, en l'opposant de la maniere la plus odieuse au prétendu Clergé Anglican, & en relevant celui-ci infiniment au-dessus de celui-là. Notre Auteur ne ressent point cette attaque ni mille autres semblables, & il lui plaît de se rendre infiniment sensible à celle qu'un bel esprit fait à un bel esprit. On ne sçauroit croire combien cette partialité infirme une infinité de bonnes choses qui sont d'ailleurs répanduës à l'avantage de la Religion dans ces deux Discours.

Au reſte Dieu l'a permis, & ceci nous rapelle le trait d'Eſope, qui pour ſe venger d'un injuſte aggreſſeur, l'encouragea par des bienfaits à ſe rendre lui-même aggreſſeur d'une perſonne qui réprima tout d'un coup ſon audace par les derniers châtimens. Si M. de V. n'avoit attaqué que Dieu, l'Egliſe & la Religion, plus d'un Auteur qui lui a répondu avec aſſez de chaleur, l'auroit peut être laiſſé ſans réponſe. Mais il a attaqué M. P. & auſſi-tôt Dieu, la Religion & l'Egliſe ont été vengés. La Providence a bien des reſſources ſimples & naturelles pour déconcerter les projets inſenſés.

Ce qui a le plus mis de mauvaiſe humeur l'Auteur des Diſcours contre les Lettres Philoſophiques, c'eſt qu'elles ayent fait ſentir, qu'après tout, les penſées de M. P. n'étoient pas un Livre néceſſaire dans l'Egliſe, & que *la Religion Chrétienne n'en demeureroit pas moins vraye, quand même on n'en tireroit pas les concluſions ingénieuſes* qu'en tire ſon célébre adverſaire. Cela eſt pourtant vrai & très-vrai, & ſi M. D. V. n'avoit rien avancé de plus mauvais, il

pourroit

pourroit trouver de son côté autant & plus de défenseurs que n'en trouve encore aujourd'hui son adversaire.

Mais comme il a attaqué la réligion dans toutes ses parties, & qu'il n'a respecté ni le sacré ni le profane, nous sommes obligés & tous les gens de bien & d'honneur sont obligés comme nous de l'abandonner, & d'aplaudir à tout ce que notre Auteur établit dans ses Discours en général, & souvent même en détail contre les impies. Il commence par leur caractere. » L'impie vulgaire, » *dit-il*, n'est autre chose qu'un *sot*, qui » sçait rire d'une chose aussi sérieuse & » aussi élevée au-dessus de lui, que l'est » la Religion: un *ignorant* qui a, &c. » c'est un *mocqueur*, & rien de plus.!.. » Pour être impie, *ajoute-t'il*, il ne faut » qu'avoir beaucoup *d'orgueil*, avec des » *mœurs vicieuses*. Un esprit *inquiet &* » *curieux* avec une ame incapable des » sentimens du Christianisme, & amol- » lie par la *volupté*: Un *génie poëtique* » *nourri de fables & de folles imagina-* » *tions*, &c. il ne faut donc rien de si merveilleux pour faire un impie. Cela assez exactement vrai, aussi bien

que ce qui suit sur le goût du siécle.
„ O mœurs de notre siécle ? L'impie
„ leur doit plus qu'à son esprit : c'est le
„ bel air du monde que l'impieté. Cet
„ esprit s'est glissé dans tous les états :
„ cette folie a gagné le sexe jusqu'ici dé-
„ vot ... L'impieté est la Philosophie du
„ tems, *ridicule*, *sotte*, *impertinente*,
„ *ignorante*, aveugle Philosophie.....
„ Une femme se croira Philosophe en
„ donnant dans l'impieté, quelle tenta-
„ tion ! „ L'Auteur pouvoit remarquer
que cette femme, qui se croira Philoso-
phe, sera peut-être encore moins pleine
d'orgueil que celles, qui depuis un tems
se croyent Theologiennes ; & que sans
doute l'impieté & même cet orgueil
Theologique ne sont pas moins dange-
reux, que l'orgueil Philosophique, dont
il se plaint.

Autre caractere des impies, *ils n'ont point de suite dans leur doctrine* : aussi
rien n'est plus contradictoire & plus in-
conséquent que leurs principes, leurs
raisonnemens, & tous leurs discours,
qui est si éloigné d'être Géometrique ou
Philosophique, comme ils ont l'orgueil
de s'en piquer, ou de s'en vanter, qu'à

peine même est-il Oratoire, Rhéteur, ou Grammatical.

Notre Auteur fait bien sentir la *méprise des impies, quand ils attaquent la Religion par parties.* Il faut tout attaquer, ou tout respecter : c'est le corps de systême le plus Géométrique, le mieux lié que nous ayons. Il fait beau voir *les Lettres Philosophiques* tourner le baptême en ridicule, & révérer en même tems l'Evangile. „ L'impie maltraite „ Moyse & l'ancien Israël. Il faut faire „ le même traitement au Peuple nou„ veau, qui n'est qu'un même Peuple, „ pour le fond, avec l'ancien. . . . . Le „ même à J. C. qui a remplacé Moyse, „ &c. „ Tout tient ensemble, & c'est principalement par son tout, que la Religion est invincible.

L'impie au reste a des raisons de ménagement, pour ne pas tout attaquer. „ C'est pour ne pas faire horreur, qu'il „ ne blasphême pas par tout. . . . C'est „ pour ne pas effaroucher d'abord les es„ prits ; c'est pour se faire écouter, pour „ se faire lire : c'est peut-être pour s'ac„ commoder au goût du Pays, qui ne sou„ fre pas une dose trop forte d'impieté.

L'impie affecte le nom & le personnage de Philosophe : notre Auteur montre le foible & l'orgueil de cette prétenduë Philosophie ; & du reste on peut aller tout d'un coup au but, & démontrer par des faits avoüés que rien n'est moins Philosophe que tel & tel, qui osent s'en arroger le titre, uniquement pour avoir droit de saper la Theologie, qui est la Philosophie de la Religion. C'est prendre le Public pour bien crédule, après avoir fait toute sa vie un métier & un personnage tout-à-fait incompatible avec la Philosophie, que de se présenter tout d'un coup à ce Public sous le nom de cette science, ou de cette vertu. M. *** Philosophe ! Le seul titre a fait rire tout le Parterre.

Mais *la folie de l'impie jaloux de la gloire du bel esprit* est, selon notre Auteur, qui va plus sérieusement à son but, *d'attaquer tout homme, qui aura écrit sur la Religion avec autant d'élevation d'esprit que d'applaudissement de la part du Public*. Et c'est ici, c'est-à-dire, à la vingt-sixiéme page, que la défense de la Religion contre les impies, commence à être surtout la défense de M. P. contre M. D. V.

l'Apologiste débute par un éloge des plus emphatiques.

Un Auteur avoit écrit en cette matiere, & s'étoit attiré par-là une réputation éclatante. „ Tout le monde l'admiroit, les plus grands esprits reconnoissoient sa supériorité, ses adversaires dans la Religion redoutoient ses „ lumieres. „ L'Apologiste veut dire sans doute qu'on redoutoit le bel esprit de son Heros, sa facilité à dire tout ce qu'il vouloit, sa maniere de conter, d'égayer un sujet, d'assaisonner un bon mot, de semer l'ironie & le sarcasme, & de donner de la malice aux choses les plus innocentes. On peut ajouter encore que *les adversaires de M.P. dans la Religion* n'étoient pas toujours *les adversaires de la Religion.* Comme c'est ici une affaire de controverse & d'une controverse délicate entre des personnes, qui sont réellement de très-beaux esprits, on voit la conséquence qu'il y a de ne rien surfaire, de parler très-juste, & de se bien entendre. Autrement l'impie, en éludant, comme il est facile, une défense personnelle comme celle-là, croiroit avoir éludé celle de la Religion.

Cela posé, l'Auteur des Discours peut pousser l'éloge, s'il veut, à l'αυτὸς ἐφὰ: il n'y manque pas, & sans aucune partialité nous raporterons ses paroles. il continuë. „P. l'avoit dit, c'étoit com-
„me un mot sacré, c'étoit un principe
„qu'on respectoit, (*on entend bien ce que*
„*cet* ON *veut dire*,) on voyoit bien
„qu'il n'avoit rien fini, mais on con-
„venoit que ce qu'il avoit posé étoit iné-
„branlable: ce qu'il avoit ébauché étoit
„si grand & si beau, qu'aucune autre
„main n'osoit achever le tableau. La na-
„ture humaine s'aplaudissoit d'avoir
„produit un tel homme, & la Religion
„(*en general ou en particulier*) se féli-
„citoit d'avoir trouvé un tel défenseur.
„C'est contre un Auteur de cet ordre,
„qu'un de ces impies, dont je parle
„entreprend d'écrire avec autant d'i-
„gnorance que de témerité, &c.

Cet impie au reste est *une façon de bel esprit*, c'est un *sçavant manqué*, c'est le défenseur d'une *Philosophie animale*: sa *malice* est *artificieuse*, c'est un *petit esprit*, &c. Les qualifications ne manquent pas: & pourquoi l'Auteur des Lettres s'y est-il exposé? Nous ne voudrions pas les

lui prodiguer, mais nous sommes obligés de convenir qu'il devoit s'y attendre, & de les raporter telles, qu'on les lui prodigue.

Après ces qualifications, l'Auteur fait *une exposition de la croyance chrétienne* ; & cette exposition est bien. „ Nous „ croyons, *dit-il*, un Dieu créateur „ qui ne s'est jamais laissé sans témoi- „ gnage... qui dans les tems anciens a „ donné sa Loi aux Juifs.... qui dans „ ces derniers tems a parlé par son fils „ ....lequel a paru sur la terre avec tou- „ tes les marques d'envoyé de Dieu, fils „ de Dieu, & Dieu lui-même... Nous „ croyons tout ce que nous a enseigné „ cet unique fils de Dieu, & qui est „ parvenu jusqu'à nous, soit par les écri- „ tures, soit par la tradition. Nous „ croyons uniquement sur le fondement „ de la révélation divine & sous l'auto- „ rité de l'Eglise, à laquelle J. C. a pro- „ mis son assistance & sa présence au mi- „ lieu d'elle jusqu'à la consommation du „ siécle. Nous croyons ce qu'ont crû „ nos Peres, ce qu'on a toujours crû, „ ce qu'on a crû par tout, sans qu'on y „ ait jamais rien changé.

» Nous croyons tout dans notre Re-
» ligion, même ce qu'il y a de plus in-
» comprehensible, parce que notre foi
» ayant pour principe l'autorité de Dieu
» & sa parole, ne peut rien rejetter. Les
» difficultés ne nous arrêtent, ni ne nous
» étonnent dans une Religion divine,
» quand d'ailleurs les difficultés parti-
» culieres se perdent dans l'évidence du
» tout. Nous croyons qu'on ne peut ren-
» dre à Dieu un culte agréable, si ce
» n'est dans la religion où l'on connoît
» Dieu selon que l'Evangile nous le fait
» connoître.. Nous croyons que toutes
» les preuves de la religion réunies for-
» ment une démonstration du tout, &c.

» Mais nous n'oposons pas aux diffi-
» cultés & aux raisonnemens des adver-
» saires de la Foi, notre foi seule. C'est
» par les raisons invincibles de croire
» que nous justifions notre Foi. Voilà
» l'œconomie de la Foi Chrétienne.

L'Auteur continuë à justifier notre créance, en faisant voir *quelle est la sagesse ainsi que la force même de Dieu.* » Nous ne croyons pas en bêtes, *dit-il*, » mais en hommes. Nous ne croyons » pas par coutume, par l'instinct & à *l'aveugle*. Nous croyons par choix,

» avec diſcernement & en voyant clair ;
» non dans les myſteres, mais dans les
» raiſons de les croire. Nous croyons
» parce qu'il eſt raiſonnable de croire.

On voit enſuite le bon uſage de la raiſon dans les myſtéres, & une bonne *analyſe de la Foi.* » Voici, *dit l'Auteur*, com-
» me nous nous rendons raiſon à nous-
» mêmes, & à tout homme qui nous
» le demande ſérieuſement, du bon
» uſage que nous faiſons de la raiſon
» dans les myſteres de la Foi. A la pre-
» miere vûë, de certaines choſes paroiſ-
» ſent incompréhenſibles & incroyables:
» le péché originel, la Trinité, &c. Si
» toutefois, *ajoute la raiſon*, Dieu avoit
» certainement révélé ces myſteres,
» alors il faudroit les croire, malgré ce
» qui me paſſe dans ces myſteres,
» &c. Voilà comme la raiſon peut nous
» égarer, quand nous ſuivons la pre-
» miere lueur : & comme elle ſe corrige
» elle-même & nous redreſſe, lorſ-
» qu'elle s'entend mieux elle-même,
» &c. Ce qui trompe l'incrédule, c'eſt
» qu'il n'écoute qu'un certain premier
» cri de la raiſon ... mais la raiſon plus
» tranquille, & s'étant plus profondé-

à dire pour confondre ce raisonnement, 1°. Que la pratique de notre Religion regardant tout le monde, devoit être & étoit en effet à la portée de tout le monde, puisque les plus simples esprits s'y rendent & s'y sont toujours rendus. 2o. Que la science de cette Religion ayant les profondeurs même de la Divinité pour objet, devoit naturellement être & étoit au dessus de la portée des esprits humains les plus élevés.

Nous sommes, dit le manuscrit, *nous sommes Chrétiens comme on est Turc, & comme nous le serions nous-mêmes par le pays, par l'éducation, par la coûtume, par l'exemple.* L'Auteur des Discours réfute au long & solidement cette objection, qui n'est que trop ordinaire dans la bouche des beaux esprits du tems. Il convient d'abord qu'il y a en effet bien des gens qui sont Chrétiens comme ils seroient Turcs, si le hazard les avoit fait naître dans l'Empire de Mahomet. Il blâme la stupide indolence de ces Chrétiens de hazard & d'habitude qui ne se mettent pas en peine de s'instruire de leur Religion. Elle n'a rien à craindre d'un examen de bonne foi, il exhorte tout le monde à s'en bien

convaincre, à la bien étudier, mais avec un cœur simple & docile, sans orgueil & sans présomption. Car cette Religion sublime & divine dans son principe comme dans ses conséquences, est si fort à la portée des hommes, & si l'on peut user de cette expression, elle est si humaine, que plus un esprit s'abaisse par l'humilité, plus il est à portée d'y atteindre; & plus il s'éleve par l'orgueil, plus elle s'éleve au dessus de lui.

Au tems de J. C. & à la conversion des Gentils, notre Auteur remarque que les plus simples esprits ont senti la force des preuves de la Religion, & qu'en tout tems même ces esprits simples sont plus propres à comprendre ces preuves. Il prévient l'objection, que la Religion n'est que pour les simples, & fait voir qu'elle est pour les plus grands esprits, pourvu que leur grandeur ne soit pas une enflure de cœur, un orgueil rafiné.

Il vient à l'autorité de l'Eglise. Cette autorité est visible & se rend témoignage à elle-même, comme le jour le rend au jour. Elle est legitime. De toutes les autorités qui ont lieu sur la terre, c'est la plus ancienne, la plus nécessaire, la

plus universelle, celle qui a le plus toutes les marques d'une autorité légitimement établie. Elle est raisonnable : il est raisonnable qu'il y ait une pareille autorité. Cela est si raisonnable, & si nécessairement établi par la raison, que ceux qui ont secoué cette autorité comme tyrannique, ont été ensuite obligés d'y revenir ; ou ne revenant pas à l'autorité legitime, ils ont été obligés de s'en faire une toute nouvelle sur le modele de l'ancienne : témoin le Synode de Dordrect, témoin toutes les voyes qu'on a toujours prises dans les partis les plus schismatiques, pour réprimer ceux qui, par de nouvelles hérésies, formoient un nouveau schisme.

Le onziéme Discours finit par une courte récapitulation où l'Auteur ramasse d'une maniere fort précise & fort énergique tout ce qu'il vient de dire contre les impies. C'est dans le douziéme sur tout que M. D. V. est battu, & M. P. vangé. Pour mieux confondre son adversaire, qui ne s'y prête que trop, il commence par traiter la question de l'existence de Dieu, comme s'il avoit à faire à un Athée, parce qu'en effet les

Lettres Philosophiques, entr'autres celle où il s'agit de Locke, sont pleines de mille traits d'Athéïsme, contre lesquels leur Auteur proteste à la vérité, mais par une contradiction qui ne fait honneur ni à son cœur, ni à son esprit, & qui ne mérite après tout des ménagemens que de la part de ceux qui veulent bien en avoir, ou à qui la charité les inspire.

Notre Auteur, sans tous ces ménagemens, le bat rudement sur ce qu'il s'est comme vanté *de changer les idées reçûes par les autres hommes, & de porter dans ses recherches un esprit créateur*; sur ce qu'il lui a échapé de dire, qu'un Dieu sévere & rigoureux tel qu'on peint le Dieu des Chrétiens, seroit *propre à faire des Athées*; sur ce que par une espece de bravade philosophique, il donne l'existence de Dieu comme une découverte qu'il a faite lui-même à l'aide de sa raison, en disant d'une maniere encore fort indécente: *l'existence d'un Dieu est le plus ancien & le plus enraciné de ces préjugés de Religion, & je crois avoir découvert la source de, &c.*

Mais où il est le mieux battu, & où

il mérite le plus de l'être, c'eſt ſur l'immortalité de l'ame qu'il ſape en effet aſſez ſérieuſement ſans correctif, & ſans contradiction même dans cette Lettre ſur M. Locke. Car, pour parler de tout ceci avec une certaine juſteſſe philoſophique & même théologique, & ne faire aucune imputation qui donne droit à l'adverſaire d'éluder, il faut remarquer deux ſortes d'*Athéiſme ;* l'un *abſolu & ſpinoſiſte* qui nie tout-à-fait l'exiſtence de Dieu; l'autre *relatif & épicurien* qui ne nie que l'immortalité de l'ame. On peut douter qu'il y ait beaucoup d'Athées purs & abſolus; & l'Auteur des Lettres Philoſophiques proteſte aſſez franchement de l'exiſtence Divine. Mais peu importe à l'Epicurien matérialiſte, que ce Dieu exiſte ou non dans une région ſupérieure & éloignée de lui, pourvu que ſon ame ſoit mortelle, & qu'au ſortir de ce monde ce Dieu ne lui ſoit plus rien,

Or c'eſt ſur quoi M. D. V. ne s'eſt pas trop piqué de ſe contredire, ſur quoi nous l'avons ſuivi de près dans notre Extrait de ſes Lettres, & ſur quoi l'Auteur des Diſcours ne lui fait aucun

quartier pour la forme non plus que sur le fonds. Mais son zele pour M. P. ne lui permet pas de dissimuler ce qui regarde le péché originel & la constitution présente de notre nature. L'impartialité & la saine Théologie auroient cependant dû le rendre aussi contraire à l'impossibilité de la nature pure qui résulte des pensées de M. P. qu'à la réalisation de cet état qui résulte des Lettres Philosophiques. Ce sont deux erreurs qui ne different que du plus ou du moins : il n'est pas moins vrai que notre misere presente pouvoit être l'effet de la nature, qu'il est décidé qu'elle est l'effet du péché. Notre Auteur n'a point pensé à ce correctif, & sa Théologie par tout ailleurs fort saine est un peu en défaut sur ce point, qui paroît pourtant son morceau favori à cause du heros dont il y fait l'apologie à découvert, au lieu que dans le reste du livre il ne la fait qu'indirectement. A cela près le livre est plein de choses solides, bien pensées, & vivement exprimées contre les libertins qui attaquent la Religion sous prétexte de Philosophie & de bel esprit,

ARTICLE LI.

APOLOGIA PRO Hagiographis Antuerpiensibus Societatis Jesu adversus tres insulsas Epistolas, &c. ('est-à-dire : Apologie pour les Jesuites d'Anvers, Editeurs de la Vie des Saints, contre trois Lettres impertinentes, dans lesquelles un Auteur anonyme a puérilement attaqué la Dissertation préliminaire que les Editeurs ont publiée à la tête de la Vie de S. Dominique. Par un Allemand Catholique Romain. A Cologne 1734. *In*-4o. pages 80.

NOus avons rendu compte au mois de Décem. dernier des Lettres d'un Pere Dominicain adressées *aux bonnes gens d'Anvers*. C'est ici une réponse à ces Lettres. L'Auteur est, dit-il dans sa Préface, un ami des PP. Bollandistes, qui voyant que ces Peres semblent dédaigner, à l'exemple du sçavant Papebroch un de leurs prédécesseurs, de répondre à des Libelles injurieux, prend

le parti de le faire pour eux, afin de leur épargner cette diſtraction dans leur travail immenſe, & pour ne pas laiſſer une apparence de vain triomphe à un Ecrivain *audacieux & inſultant* qui ne garde dans ſes Ecrits aucune des regles que la modération preſcrit. On voit par le titre de cette Apologie, que l'Auteur qui ne prend d'autre nom que celui de *Catholique Romain*, n'eſt pas d'humeur de ménager beaucoup les termes avec ſon adverſaire. Peut-être s'eſt-il crû permis de paſſer un peu les bornes avec un homme qui n'en connoît aucunes, & de répondre durement à un Ecrivain qui prodigue les injures ſans ménagement. C'eſt en effet un prétexte aſſez plauſible pour donner un libre cours à un zele vif, animé par le reſſentiment; mais l'impartialité dont nous faiſons profeſſion ne nous permet pas d'approuver ce procedé, même dans la plus juſte défenſe comme dans l'occaſion dont il s'agit, & nous euſſions plutôt deſiré que l'Auteur ſe fût borné à faire valoir les raiſons victorieuſes dont il accable ſon adverſaire, afin de remporter encore ſur lui l'avantage de la mo-

dération. Il ne faut pourtant pas croire que l'Auteur de l'Apologie se soit oublié comme celui des Lettres qu'il refute. Il est sans comparaison beaucoup plus modéré, & sçait même quelquefois mêler aux solides raisonnemens une plaisanterie fine qui est inconnue à son adversaire. Quoiqu'il en soit, nous allons rendre compte de son Apologie telle qu'elle est, pour mettre les Lecteurs en état d'en juger. Mais comme le détail nous meneroit trop loin, nous nous bornerons aux endroits qui contiennent les traits les plus singuliers.

Après avoir exposé bien nettement le sujet de la contestation, & en avoir écarté tout ce qu'on voudroit y mêler d'incidens inutiles, il commence par donner un extrait des preuves sur lesquelles les Peres Bollandistes ont crû pouvoir douter que S. Dominique fût de la Maison de Guzman. Cet extrait est tiré de la Dissertation même de ces Peres, & il merite d'être lû. On y voit que tous les Auteurs soit contemporains, soit ceux qui les ont suivis de plus près, gardent sur la noblesse de S. Dominique un profond silence dans

les endroits même où ils parlent de sa naissance, & où ils nomment son pere & sa mere. Le Breviaire Romain imprimé à Paris en 1556 n'en dit pas un seul mot; & ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que le Breviaire des Dominicains mêmes imprimé à Paris en 1549 garde le même silence. Ce n'est qu'en 1555 qu'enfin on trouve dans une nouvelle édition du Breviaire Dominicain, que S. Dominique étoit de l'illustre Maison de Guzman, & c'est sans doute de là que plusieurs années, après cette nouvelle opinion s'établit aussi dans le Breviaire Romain. Quelque singuliere, ou plutôt quelque hardie que paroisse cette découverte plus de trois cens ans après la mort du Saint, il ne faut pourtant pas la rejetter si elle est appuyée sur de bons témoignages; & c'est précisément ce que demandent les Bollandistes. Or, leur dit-on, la Legende du Breviaire n'est-elle pas une autorité suffisante? Non sans doute, répond leur défenseur aux PP. Dominicains, témoin la Legende de votre sainte Catherine de Sienne. Car après que les anciens Breviaires s'étoient contentés de dire qu'el-

le étoit née de parens vertueux ; long-tems après, vers le milieu du seiziéme Siecle, vous vous êtes ressouvenus qu'elle étoit d'une honnête famille *honesto genere*, & ayant apparemment rêçu encore dans la suite de nouvelles lumieres, vous l'avez fait naître de laMaison de Benincase avec les Borgheses, & vous l'avez ainsi assuré pendant près de cent ans dans la Legende de votre Breviaire & dans le Romain. Cependant ce fait s'est trouvé si évidemment faux, qu'en l'année 1641 il a été effacé du Breviaire par ordre du Pape Urbain VIII. à la requête de la Maison Borghese. La Legende du Breviaire n'est donc pas un témoignage assez sûr pour dissiper les doutes legitimes qui peuvenr survenir sur des faits de cette nature. En voulez-vous encore une preuve, continue-t'il, la voici tirée de vos propres Auteurs. Le P. Echard au lieu de s'en tenir précisément à ce qui est dit dans la Legende de S. François de Borgia, & qui est incontestable, semble vouloir insinuer que la naissance de ce Saint n'est pas telle que la Legende pourroit le faire croire ; & de là il conclut lui-

même qu'il ne faut avoir aucun égard ſur ce point aux Legendes des Breviaires. Il eſt vrai qu'il ne pouvoit gueres plus mal rencontrer, que de citer pour exemple la Legende de S. François de Borgia. Car s'il prétend révoquer en doute ce qui eſt dit dans le Breviaire, que *S. François de Borgia étoit François IV. Duc de Gandie, fils de Jean, Duc de Gandie & de Jeanne d'Aragon petite-fille de Ferdinand le Catholique*, c'eſt avancer le plus étrange paradoxe qu'on ait jamais vû, & douter d'un fait d'une notorieté ſi évidente & ſi récente, qu'on ne comprend pas comment le P. Echard, habile homme d'ailleurs, peut s'être oublié juſqu'à ce point; mais n'importe, ajoûte le défenſeur des PP. Bollandiſtes; voilà la maxime reçûe & autoriſée par les Dominicains mêmes, ſçavoir, que les Legendes des Breviaires ne ſont pas une autorité infaillible, & par conſequent on peut, ſelon les Dominicains mêmes, exiger d'eux quelqu'autre preuve de la nobleſſe de ſaint Dominique.

Or quelles autres preuves en apportent-ils? C'eſt, 1o. Une Hiſtoire manuſ-

le étoit née de parens ver[illegible], & où il
tems après, vers le mil[illegible] fort bien prou-
Siecle, vous vous [illegible]ment cette His-
qu'elle étoit d'un [illegible] on refuse d'en com-
nestè genere, & [illegible] moins un extrait. 2°. De
encore dans [illegible] aux que l'on trouve si-
res, vous l'[illegible] *Dominique de Guzman ;*
Beninc[illegible] le tems de S. Dominique on
l'aver[illegible] un Frere Dominique de Guz-
an[illegible] different du Saint, & quand ces
&[illegible] natures seroient du Saint même, il
ne s'ensuivroit pas qu'il fût issu de l'il-
lustre Maison de ce nom, parce que
l'Espagne est pleine de gens de la plus
basse condition qui ne laissent pas de
s'appeller Guzman, quoiqu'ils n'appar-
tiennent pas à cette Maison. 3°. Une
Epitaphe raportée par le P. le Quien,
où on lit : *Ici sont renfermés les os de
sainte Jeanne, femme de D. Felix de
Guzman pere du B. Patriarche Domi-
nique.* Mais il est prouvé par le fait mê-
me, 1°. Que dans la véritable Epitaphe
qui se lit sur le premier Tombeau de
Jeanne mere de S. Dominique, on ne
voit point le nom de Guzman. 2°. Que
cette Epitaphe faite après la translation
des os de Jeanne est au moins posté-
rieure

rieure de 160 ans, & qu'il est même vraisemblable qu'elle l'est beaucoup plus, n'ayant aucune des marques d'antiquité ordinaires en Espagne. C'est sur de pareils raisonnemens, qu'on voit les Dominicains mêmes, comme le P. Echard, rejetter les inscriptions qu'il croit supposées, entr'autres celle du Couvent des Dominicains de Ségovie, où on lit, que S. Dominique y reçut les stigmates, ce qui est une supposition généralement rejettée de tout le monde. 4°. Les PP. Dominicains citent un Livre Espagnol du Monastere de saint Pierre de Gumiel, où on lit un témoignage favorable à leur opinion. Mais dans ce même Monastere, on trouve sur le Tombeau des parens de S. Dominique la véritable inscription où il n'est fait nulle mention du nom de Guzman: & tous ces fondemens de la noblesse de S. Dominique sont en effet si ruineux, que le P. de Sainte Marie, quoique Dominicain, dans un Ouvrage qu'il a fait sur les saintes Femmes de l'Ordre des Freres Prêcheurs, déclare qu'il les abandonne, comme n'ayant rien de solide. Ce n'est pourtant pas

c'est pour l'ordinaire une vanité puérile dans leurs disciples, comme s'ils participoient à la noblesse de leur Fondateur. Ce n'est pas au reste que nous ne soyons disposés à faire valoir les preuves que les PP. Dominicains voudront fournir de la vérité du fait qu'on leur conteste; car nous ne prenons d'autre part à cette querelle que celle que doivent prendre des Journalistes desinteressés qui se bornent à rapporter les raisons des deux partis, sans prétendre décider la question. Mais il nous paroît que les PP. Bollandistes ne sont pas gens à se contenter de preuves suspectes, & encore moins à se laisser étourdir par des déclamations injurieuses.

Pour ce qui est de la réponse aux deux autres *impertinentes* Lettres, *insulsas Epistolas*, comme elle ne contient que la réfutation de divers reproches mal fondés & hors d'œuvre dont le P. Dominicain a grossi son Ecrit; ce seroit perdre notre tems que de nous arrêter à ce détail inutile, & d'ailleurs peu édifiant, du moins de la part du *Chrétien Catholique* que l'on voit au défaut de raisons entasser recriminations &

fausses imputations les unes sur les autres sans respect pour les Loix de la bienséance & de la charité chrétienne, nous ne rapporterons ici qu'un exemple de ces disputes hors d'œuvre & indifferentes à la question. Le *Chrétien Catholique*, c'est-à-dire le P. Dominicain, reproche aux PP. Bollandistes de rapporter dans leur Ouvrage beaucoup de fables & de *contes de vieilles.* A ce reproche, la réponse la plus simple eût été, sans entrer dans une plus longue discussion, de ramener l'accusateur au point fixe de la question, & de l'y arrêter en lui répondant qu'il ne s'agit pas d'examiner ces prétendues fables, mais de vérifier si la noblesse que les PP. Dominicains attribuent à S. Dominique n'est point elle-même une fable. Cependant l'ami zelé des PP. Bollandistes ne s'en tient pas à une réponse si courte. Il fait voir 1°. qu'il est vrai que ces Peres rapportent quelquefois des fables & de faux Actes de la vie des Saints, mais qu'ils ont toujours soin en même tems de les rejetter, témoin tant de fausses merveilles & de miracles supposés qu'ils ont sagement retranchés des Actes de

S. Dominique, & que le Pere Echard lui-même a été obligé de desavouer. Il ajoûte 2o. que cette methode est sans contredit préférable à la conduite de quelques Ecrivains Dominicains qui n'ont pas craint de débiter fort sérieusement comme des faits certains les histoires les plus fabuleuses, témoin le P. Louis d'Urreta dans son Histoire Espagnole *du sacré Ordre des Freres Prêcheurs dans le Royaume d'Ethiopie ;* sur quoi le défenseur des PP. Bollandistes cite d'après le P. Helyot quelques traits si singuliers de l'Histoire Espagnole du P. Dominicain, que nous croyons que les Lecteurs ne nous sçauront pas mauvais gré de leur en faire part. Il y a, selon le P. Louis d'Urréta, en Ethiopie un célebre Monastere de Dominicains appellé le Couvent de Plurimanos, *qui a quatre ou cinq lieues de circuit.* Il ajoûte, *qu'il y a ordinairement dans ce Couvent neuf mille Religieux, & trois mille domestiques ; que ces neuf mille Religieux mangent tous ensemble dans un même Réfectoire : que ce Couvent contient quatre-vingt Dortoirs, autant de Cloîtres, autant d'Eglises particulieres où les Reli-*

gieux de chaque Dortoir disent l'Office tous les jours, excepté les Fêtes & les Dimanches qu'ils se trouvent tous dans une grande Eglise commune à laquelle chaque Dortoir répond. Que le Fondateur de ce beau Convent étoit un si grand Saint, que quand il vouloit dire la Messe, un Ange descendoit du Ciel pour la lui servir, qu'il lui préparoit le pain & alloit tirer le vin : que ce Saint ayant chassé un Diable du corps d'une femme, il ordonna pour pénitence à ce Diable de servir dans le Convent pendant sept ans en qualité de valet : qu'on lui donna le nom de Malabestia. Que son emploi étoit de sonner les cloches pour appeller les Religieux à l'Office, ce qui n'étoit pas une petite affaire, & il falloit être aussi adroit que Malabestia pour sonner en même tems les cloches de quatre-vingt clochers ; mais il ne faisoit pas paroître moins d'adresse lorsqu'il falloit balayer le Convent, c'est-à-dire quatre-vingt Dortoirs, autant de Cloîtres, autant de Cours, & neuf mille Cellules ; car tout cela étoit balayé en un instant. Tout ce qu'on lui commandoit étoit executé sur le champ. Mais il y eut une

chose à laquelle Malabestia *ne voulut point obéir. C'est qu'on ne put jamais l'obliger à balayer le Chapitre, à cause que les Religieux y reconnoissoient leurs fautes devant le Supérieur. Enfin il propose les Religieux de cette Province d'Ethiopie* (or il faut observer que du moins jusqu'au tems de l'Historien il n'y avoit jamais eu en Ethiopie un seul Couvent de Dominicains) *comme des modeles d'humilité & de mortification, & il nous assure que du Couvent de Plurimanos, de celui d'Alleluya où il y a sept mille Religieux, & de celui de Beningali qui est un Monastere de filles où il y a cinq mille Religieuses, il sort tous les matins plus de trois mille Religieux & Religieuses qui vont balayer les rues de la Ville, & servir de Crocheteurs & Portefaix*, (bel exemple à proposer) *quoique la plûpart soient enfans de Rois & de Princes.*

Telle est en général la façon dont le *Catholique Romain* refute les invectives du *Chretien Catholique*. Nous nous contentons de l'exposer, en laissant aux Lecteurs la liberté d'en porter tel jugement qu'il lui plaira.

ARTICLE LII.

MEMOIRES DU CHEVALIER d'Arvieux, &c. Tomes III. pages 580 IV. pages 572. V. pages 613. & VI. pages 615.

LE troisiéme volume de ces Memoires nous a paru le plus curieux & le plus instructif de tous. C'est aussi celui, où le P. Labat a plus donné carriere à son imagination, pour égayer un sujet assez susceptible de sa nature des agrémens, qu'il sçait mieux que personne répandre sur tout ce qu'il écrit. Car nous ne croyons pas nous tromper en lui attribuant la plûpart des réflexions, dont ces Memoires sont remplis, & certains traits ingénieux & naïfs qu'on y rencontre presque par tout. Il nous a averti lui-même que les premieres lui appartenoient; les seconds sont marqués à son coin, & on ne peut guéres s'y méprendre. Cet Auteur ne sçauroit se reconcilier, ni avec les Medecins, ni avec les Procureurs & les Avocats, ni encore moins avec les femmes. Il faut cepen-

dant qu'il ait une grande opinion de la vertu des personnes de ce sexe, s'il croit qu'elles lui pardonneront la maniere, dont il les traite en toute occasion, & même assez souvent hors de propos. Nous serons moins hardis à mettre sur son compte certains recits & certains détails, qu'il nous semble qu'on auroit pu retrancher de ces Memoires. On ne les souffriroit pas dans une conversation particuliere ; à combien plus forte raison peut-on dire qu'ils ne conviennent point dans un Ouvrage presenté au Public, qui veut toujours être respecté ?

Les vingt premiers Chapitres de ce volume renferment la relation de quelques voyages du Chevalier d'Arvieux chez les Arabes du Mont Carmel, & cette relation est enrichie d'un grand nombre d'observations très-curieuses & bien écrites sur le caractere, les mœurs, la façon de vivre & la Religion des Arabes. L'Auteur y releve avec justice leur hospitalité, leur équité, leur simplicité, & l'avantage qu'ils ont seul conservé de vivre à la maniere des anciens Patriarches. Il y a joint quelques Histoires particulieres, qui se liront avec beau-

coup de plaisir, & sur tout celle du Grand Emir *Turabey*, qu'il nous représente comme un fort honnête homme, & comme un homme de merite. Ce qu'il ajoûte des Turcomans de Syrie & de Palestine n'est pas moins interessant.

Notre Auteur n'est pas le premier, qui ait dit que la Langue Arabe est belle, grave, énergique, mais sa relation ne persuadera peut-être pas tout le monde, que la prononciation n'en est pas plus gutturale que celle de la Portugaise, de l'Espagnole, & de l'Italienne des Florentins. Le P. Labat, qui a été à Florence & en Espagne, auroit-il dû lui passer cette méprise? Et peut-il avoir oublié que ce qui distingue la prononciation Romaine de la Toscane, c'est que celle-ci tient plus du chant que celle-là, & que les mots Espagnols & Portugais qui ont une prononciation gutturale, sont Arabes, ou dérivés de l'Arabe. En quoi ce Révérend Pere est excusable, & sur quoi on auroit tort, ce semble, de le prendre à partie; c'est sur ce qu'il a laissé dire à M. d'Arvieux, que le Turc étoit une dialecte Arabe; l'autorité d'un

homme, qui avoit la réputation de bien sçavoir toutes les Langues Orientales, a pu le tromper.

Il est certain que la Langue Arabe a fort embelli la Langue Turque, & il étoit bien naturel que les Turcs profitassent aussi de leur commerce avec les Arabes pour cultiver les sciences. Mais tout le contraire est arrivé, les Turcs par raport aux Sciences sont demeurés dans leur ancienne barbarie, & leur domination y a fait tomber les Arabes. C'est ce qui fait gémir le Chevalier d'Arvieux, & il a bien raison de dire, » que ce que nous avons de meilleur » dans l'Astronomie, la Medecine, & » dans quelques autres Sciences, nous » vient des Arabes, & que si les Scien- » ces ne fleurissent pas à present parmi » eux, il ne faut s'en prendre qu'à la » tyrannie des Turcs, lesquels les ont ,, réduits dans un état, qui ne leur per- » met plus de s'y appliquer, malgré les » avantages, que la nature leur a donnés » pour y faire des progrès infinis. «

Pour le P. Labat, qui sçait prendre les choses par le bon côté, il se console aisément de la perte que fait la Répu-

blique des Lettres par l'ignorance, où l'on retient une Nation si propre à la faire fleurir ; car après avoir fait dire à son Auteur, » que les Arabes ont l'es-» prit bon, docile, juste, pénétrant, » qu'ils feroient des progrès infinis dans » les Sciences, comme ils en ont fait » autrefois, « il fait cette réflexion : „ mais ne deviendroient-ils pas orgueil-» leux, entêtés, contredisans, querel-» leurs, pleins d'eux-mêmes & de leurs » chimeres comme sont nos Sçavans ? « A la vérité on ne comprend pas trop ce qui a pu mettre ce Pere de si mauvaise humeur contre les Sçavans ; & qui auroit jamais attendu ce trait de satyre de la part d'un Auteur, qui après avoir donné au Public trente cinq volumes où il se trouve de bien des genres d'érudition, auroit droit de se plaindre, si on lui disputoit la qualité de Sçavant?

Pour revenir aux Arabes, le Chevalier d'Arvieux nous en fait un portrait bien flateur, mais il nous paroît qu'il est en effet un peu flaté, & qu'il ne s'est pas assez mis en garde contre cet enthousiasme, où entrent la plûpart des voyageurs en faveur des peuples, dont

ils ont reçûs quelque bon traitement, & qui leur fait en même tems exagerer leurs bonnes qualités, & les défauts de leur propre Nation. On ne doit point trouver mauvais qu'ils disent des Etrangers tout le bien qu'ils en sçavent, mais toute comparaison est odieuse, & en cette matiere souvent la préférence est injuste. Nous sera-t'il permis de faire encore à ce sujet une autre réflexion, qui ne regarde pourtant pas le Chevalier d'Arvieux, qu'on sçait d'ailleurs s'être toujours comporté avec beaucoup de sagesse dans tous les lieux, où il a été? C'est que pour l'ordinaire nos voyageurs ne s'enthousiasment si fort en faveur des Etrangers, qu'après leur retour chez eux, & qu'on les accuse presque tous de ne vanter que leur pays, quand ils en sont éloignés: de sorte que c'est à pure perte, qu'ils se font des ennemis de tous ceux, avec qui ils ont à vivre, & qu'ils se donnent du ridicule des deux côtés.

Au reste, nous avions déja la relation du Mont Carmel, & tout ce qu'elle contient au sujet des Arabes, imprimée en 1717 sur les Memoires de M.

d'Arvieux, par M. de la Roque, Auteur du Mercure François, réimprimée en Hollande la même année, & depuis traduite en Anglois, & imprimée à Londres. Le P. Labat prétend que cette relation *a jetté le Public dans l'erreur*, parce qu'elle confond deux voyages du Chevalier chez le Grand Emir Turabey, & qu'elle donne au second un motif, que l'Auteur n'avoit pas. Mais à cela près, le fonds des deux relations est le même, & nous ne voyons pas ce que le Public *a pu gagner d'important* à être ainsi desabusé : si ce n'est qu'en confrontant ces deux Ouvrages, il connoîtra mieux ce qui est de l'Auteur, & ce que ses Editeurs y ont mis du leur.

La seconde partie de ce volume regarde le voyage que l'Auteur fit en 1665 à Tunis avec M. Du Moulin, qui étoit chargé de solliciter l'exécution du Traité conclu avec cette République par le Duc de Beaufort. La mort du Dey, avec qui ce Prince avoit négocié le rachat des Esclaves François, & le rétablissement du commerce au *Cap Negre*, jointe au soulevement de l'Armée, qui vouloit la guerre, rendoit

presque impossible le succès de cette affaire, dont ces deux Articles étoient les deux points essentiels. L'adresse, l'habileté, les bonnes manieres du Chevalier d'Arvieux, & l'avantage qu'il avoit de pouvoir traiter sans Interprete avec les principaux Officiers, leverent enfin tous les obstacles. L'Auteur, après nous avoir instruit de tout ce qui se passe dans le cours de cette négociation, & du caractere des premiers Acteurs, nous donne l'Histoire du fameux *Mahmed Chelebi*, qui fut baptisé à Palerme sous le nom de *Dom Philippe*; alla ensuite à Rome, où le Pape Innocent X. le reçut avec beaucoup d'honneur; passa de là en Espagne, où il demeura quelque tems, puis retourna à Tunis, où il apostasia. On a beaucoup parlé dans le monde de ses avantures, mais sur des Memoires peu sûrs, si on en croit M. d'Arvieux, qui avoit appris de Dom Philippe même une bonne partie de son Histoire, & en a sçu les autres circonstances de M. le Vacher Consul de France, qui étoit à Tunis, lorsque ce Seigneur y retourna.

Les cinq premiers Chapitres du se-

cond volume contiennent une deſcription ſuccinte, mais fort exacte, de la Ville & des environs de Tunis, de ſon gouvernement & de ſon commerce. Un voyage que l'Auteur fit à la Cour, dans l'eſperance d'y avoir de l'emploi, lui donna occaſion de connoître M. Thevenot, oncle du voyageur de ce nom, lequel voulut profiter de ſa capacité dans les Langues Orientales, pour la traduction de l'*Abud Feda*, Geographe Arabe. Cet Ouvrage fini, M. d'Arvieux compoſa une Grammaire Turque, un Dictionaire pour la même Langue, & un autre pour la Perſane. On ne conçoit pas trop comment un homme, qui a travaillé à de pareils Ouvrages, ne s'eſt point apperçu de la difference ſubſtantielle, qui ſe trouve entre le Turc & l'Arabe.

Le Chevalier entra enſuite au ſervice de la Maréchale de la Motte, Gouvernante des Enfans de France, en qualité de ſon Ecuyer, mais la Cour n'étoit pas ſon élément; Louis XIV qui connoiſſoit ſes talens, jetta les yeux ſur lui pour l'envoyer à Conſtantinople, au ſujet des mécontentemens réciproques des deux

Cours, à l'occasion de Messieurs de la Haye pere & fils, successivement Ambassadeurs de France à la Porte. Cette affaire est ici expliquée fort au long, aussi-bien que tout ce qui regarde l'Envoyé Turc *Soliman Aga*, qui vint en France en 1669 & auquel le Roi donna cette magnifique Audience, dont on a tant parlé alors.

Sa Majesté avoit résolu de faire accompagner cet Envoyé à son retour par le Chevalier d'Arvieux, mais on lui fit changer cette destination, & M. de Nointel fut nommé Ambassadeur à la Porte. Il n'y fut pas bien reçu, ce qui fit reprendre au Roi le dessein de se servir du Chevalier, qu'il honora du caractere d'Envoyé Extraordinaire, & auquel il ne donna aucune instruction particuliere, s'en remettant à sa prudence, pour tout ce qui concernoit ses interêts & ceux du commerce. Le Chevalier partit de Paris le 28 d'Août 1671. La relation de ce voyage n'a rien d'interessant, que la description de l'Isle de Milo, où l'on trouvera des particularités assez curieuses sur les vins de cette Isle, ses salines, ses soyes, son coton, son

Amianthe, son Alun de plumes, son Clergé Grec & Latin.

L'Envoyé extraordinaire ne put exécuter sa commission, parce que M. de Nointel voulut avoir l'honneur de rétablir la bonne intelligence entre les deux Empires : en effet malgré les mortifications que le Grand Vizir affecta de lui donner, il en vint heureusement à bout. Quoique notre Auteur n'ait eu aucune part à cette importante négociation, il a eu soin de nous instruire de tout ce qui s'y passa, aussi-bien que dans celle de M. Guilleragues, successeur de M. de Nointel, au sujet des Navires de Tripoli, que M. du Quesne avoit coulés à fond dans le Port de Chio.

Le Roi l'avoit encore chargé de ramasser le plus qu'il pourroit d'attestations de la foi des Orientaux touchant la transsubstantiation, & il s'en acquitta avec le zele d'un homme, qui en toute occasion se montroit attaché à la foi de ses peres. C'est ce même zele, qui lui fait faire, ou à son Editeur une réflexion très-judicieuse au sujet d'une Mosquée bâtie par un Grand Vizir, & destinée à

y faire des prieres pour l'ame de son fils, qu'il avoit poignardé de sa propre main ; » c'est ainsi, dit-il, que la priere » pour les morts est de tous les tems, » & de toutes les religions, si on en » excepte celle de nos Prétendus Ré- » formés.

Mais si le voyage de Constantinople fut inutile pour le dessein principal, que le Roi avoit eu en y envoyant le Chevalier d'Arvieux, celui-ci a trouvé le moyen de le rendre utile par la description qu'il nous a donnée de cette grande Ville, de ses environs, & de ses principales défenses ; de la Ville d'Andrianople, vulgairement appellée *Andrinople* ; du Baïram ou de la Pasque des Turcs, de la marche du Grand Seigneur, & de son campement hors de la Ville d'Andrinople. Ce dernier article est sur tout fort curieux, parce qu'il renferme l'état des troupes, qui composent l'Armée Ottomane. Enfin on trouvera ici le portrait de Mehemet IV & des deux *Cuprulis* pere & fils, qui ont rempli l'un après l'autre la place de Grand Vizir avec beaucoup de gloire & de bonheur. Quelques-uns ont crû

que le premier étoit François, mais nous ne sçavons pas qu'aucun de nos Historiens en ait voulu tirer une preuve, comme le prétend notre Auteur, que l'esprit & le mérite sont absolument renfermés dans la France.

Peu de tems après le retour du Chevalier à la Cour, il fut choisi pour aller à Alger accommoder un différend, qui étoit survenu entre le sieur Arnaud, Gouverneur du Bastion de France, & la Compagnie, qui y faisoit le commerce. Ce voyage eut pour lui des désagrémens de plus d'une sorte, mais il nous a procuré une description plus étenduë, que la plûpart de celles, qui ont paru jusqu'ici, de la Ville d'Alger & de son territoire, de celle de *Bougie*, autrefois si célébre, & qui n'est plus aujourd'hui qu'un méchant Village, du gouvernement de cette République, de sa Milice, en un mot de tout ce qui peut contenter la curiosité du Lecteur sur cet article.

La réputation que le Chevalier d'Arvieux s'étoit faite de connoître mieux que personne les Républiques de Barbarie engagea le Prince Regent de Portugal, (depuis Roi, sous le nom de

ge, qui n'en seroit pas plus mauvais, si les six volumes eussent été réduits à quatre.

ARTICLE LIII.

NOUVELLES LITTERAIRES,

DANNEMARK.

DE COPENHAGUE.

LEs Manuscrits de feu M. Thomas Broderus Bircherodius, Professeur au College d'Odensée, & de son pere Jean Bircherodius, Evêque d'Aalbourg, doivent être vendus au profit des heritiers. En voici la liste.

1. *Trajanus; sive Principis hujus vitæ & gesta in scriptoribus, nummis & inscriptionibus.*

2. *Specimen antiquæ rei monetariæ Danorum, cum plurimis & copiosissimis supplementis, & variis figuris æneis.*

3. *Chius, Insula maris Græci, cum suis Antiquitatibus, ex nummis Æneis.*

4.

4. *Taurus Cimbricus, sive de hujus animalis cultu apud veteres Cimbros.*

5. *Aelnothus Monachus de vita & passione S. Canuthi Daniæ Regis & Martyris, notis perpetuis & figuris æneis illustratus.*

6. *Specimen orientale, in prima Alcorani Muhamedici Surata, notis polyglottis Historico-Philologicis illustrata.*

7. *Historia naturalis Fioniæ, cum figuris.*

8. *Commentarii in Pausaniam.* 3. *vol.*

9. *Commentarii in Musæum Poetam, & collectanea de antiquitatibus urbis Corinthi.*

10. *Idea Lexici Danici-* 2. *vol.*

11. *De armis septentrionalium antiquorum.*

12. *Collectanea de nominibus propriis Regum & Reginarum Daniæ.*

13. ΚΕΡΑΤΟΛΟΓΙΑ; *sive de Cornibus & Cornutis Commentarii, cum plurimis figuris.* 2. *vol.*

14. *Insula Dei, seu cœnobium Holmense in Fionia cum suis Abbatibus.*

15. *Collectanea de Scriptoribus Græcis.*

16. *Collectanea de rebus variis.*

17. *Antiquaria nonnulla in Lingua Danica.*

ALLEMAGNE.

DE HAMBOURG.

Abraham Vandenhoec a mis au jour une troisiéme édition plus correcte que les précédentes, du sçavant Ouvrage de Prosper Alpin, sur les divers symptômes qui annoncent ou la guérison ou la mort des malades. *Prosperi Alpini Phil. & Medic. Doct. in Gymnasio Patavino Med. Prof. ordinarii de præsagienda vita & morte ægrotantium, in quibus ars tota Hippocratica prædicendi in ægrotis varios morborum eventus, cum ex veterum medicorum dogmatis tum ex longâ accuratâque observatione novâ methodo elucescit cum Præfatione Hermanni Boerhaave.*

Textum recensuit, passim emendavit, supplevit, citata Hippocratis loca accuravit Hyeron. Dav. Gaubius M. D. & Ch. L. cum capitum & rerum duplici indice. Editio 3. emendata. in 4o. 1734. Cet Ouvrage est le fruit d'une

longue expérience, ou le résultat d'un grand nombre d'observations réfléchies, d'où l'Auteur conclut presqu'à coup sûr pour ou contre les malades, ou à la vie ou à la mort selon la nature & les causes de la maladie. On peut juger par la lecture de cet important Ouvrage, du mérite de Prosper Alpin, à qui la petite Ville de Marostica dans l'Etat de Venise se fait gloire d'avoir donné le jour. Il avoit exercé la Medecine avec une grande réputation auprès d'André Doria, Prince de Melphe, en plusieurs Villes d'Italie, & sur tout dans l'Université de Padoüe, où il professa la Botanique. Les grandes connoissances qu'il aquit sur les proprietés des Simples dans le cours de ses voyages, & pendant trois ans de séjour qu'il fit en Egypte à la suite du Bayle George Henri ont été transmises à la postérité dans les autres Ouvrages de sa façon, dont voici le titre: *De Medicina Ægyptiorum Libri IV.... De Plantis Ægypti Liber I..... De Medicinâ methodicâ Libri XIII.... De Balsamo.*

D'AUSBOURG.

M. Jean Frederic Penther a mis au

jour un Traité de la Gnomonique ; *Gnomonica fundamentalis & mechanica.* Cet Ouvrage eſt très-utile pour la conſtruction de toutes ſortes de Cadrans ſolaires.

DE GRATZ EN VOGTLAND.

M. Buchner a publié un Diplome de l'Empereur Louis IV. en faveur des Seigneurs de Plaven, avec des notes. Ce monument eſt daté de l'an 1529.

DE HANAU.

M. le Recteur Bernard a fait part au Public de la ſeconde Partie de ſes *Antiquités de Wétéravie.*

DE GIESSEN.

M. Ayrmann a fait imprimer une Diſſertation Académique ſur la Vie de S. Conrad de Marpourg, Confeſſeur de ſainte Eliſabeth, Landgrave de Thuringe. L'Auteur doit s'attendre d'avoir à ce ſujet bien des contradicteurs. Du moins il eſt ſûr qu'il ne préſente pas de ce Saint l'idée que nous ont tranſmiſe pluſieurs Ecrivains dont les Memoires ont paſſé juſqu'à nous.

ITALIE.

De Naples.

Dissertatio Physico-Theologica de accidentibus Eucharisticis, seu an species panis & vini in Eucharistiâ manentes accidentia sint Physica & realia ab omni substantiâ distincta & separabilia Auctore P. D. C. de P. Clericis Reg. Neapoli 1735. ex Typographiâ Novelli de Bonis. In-4°. p. 47. Le P. Caëtan del Pezzo Theatin est Auteur de cette Dissertation.

De Venise.

Louise Bergalli, Demoiselle renommée par son goût exquis pour les Belles-Lettres, & connue en Italie sous le nom de Bergére Arcadique, *Erminda Partenide*, a donné une Traduction des Comédies de Terence *in versi Sciolti*. Elle a sçû allier l'exactitude avec les graces du stile. Zano est le distributeur de cet Ouvrage. Il est dédié à Madame la Comtesse Clelie Borromée.

ANGLETERRE.

De Londres.

Les Réflexions de M. Constable sur

l'exactitude du stile, *Reflexions upon Accuracy of style*, *in* 8°. ont mérité les éloges des connoisseurs. Il y passe en revûe les Anciens & les Modernes qui ont écrit sur la même matiere; & promene sa critique sur divers endroits de Quintilien, de Virgile, de Lucain, de Dryden, de Collier, de Dodwel, de Balzac, de Boileau, de Bouhours, du Tasse, &c.

Innys a mis en vente un Essay pour servir à l'Histoire naturelle de la Floride, de la Caroline, des Isles Lucayes, avec les figures en taille douce des oiseaux, des bêtes, des poissons, des serpens, des insectes & des plantes, &c. par Marc Catesby. *in-folio.*

On a imprimé le mois passé, *An enquiry in to the Libe and Writings of Homer*, c'est-à-dire, Recherches sur la Vie & les Ouvrages d'Homere. C'est un assez gros *in-octavo* divisé en douze Sections. Ce choix est estimé. On l'attribue à M. Blackwel, Professeur en Langue Grecque à Edimbourg.

A tour thro France, Flanders and Germany in a letter to Robert Savill, &c. C'est une brochure *in* 8°. qui con-

cerne les Affaires du tems. Elle comprend en dix Lettres de la façon de M. Francks Medecin, le recit d'un voyage en France, en Flandres & en Allemagne.

Un Recueil de Poësies Latines, divisé en six Livres, & imprimé depuis deux ou trois ans à Paris chez *Barbou*, sous le titre de, *Musa Rhetorices*, vient d'être réimprimé à Londres dans le *Veeckli Miscellanici* de M. Hooker, qui les donne sous le nom du Pere *De la Sante* Jesuite, Professeur de Rhétorique au College de Louis le Grand, quoique ce Pere attribue ces Pieces à ses Ecoliers, ausquels il déclare n'avoir fourni que les matieres & les corrections.

PAYS-BAS.

DE LEYDE.

Severinus a imprimé la Harangue prononcée par M. H. D. Haubius le 18 Octobre 1754. lorsqu'il prit possession de sa Chaire de Medecine & de Chymie. Ce Discours a pour titre: *De vanâ vitæ longæ à Chymicis promissæ expectatione.*

AMSTERDAM.

Westhein & Smith ont donné depuis peu une nouvelle Edition des Commentaires de M. le Clerc sur le Pentateuque. Les mêmes Libraires ont fait paroître une seconde Edition du nouveau Testament Grec in 8°. d'après celle de l'année 1711, qui a pour titre, Η ΚΑΙΝΗ ΔΙΑΘΗΚΗ *Ex Officinâ Vvestenianâ.*

Du Sauzet distribue deux Recueils de Cartes Géographiques. Le premier, sous le titre d'*Atlas portatif.* On y compte 285 Cartes empruntées des plus célebres Géographes. Le second est un petit Atlas de poche, composé de 40 Cartes générales de toutes les parties de la Terre, à l'usage des Voyageurs & des Officiers. A la tête de chaque Atlas est un Discours pour l'intelligence de la Sphere, de la Géographie, & de l'Hydrographie.

P. Mortier a publié une troisiéme Edition de l'Ouvrage de M. Locke, intitulé, *Essay philosophique concernant l'entendement humain, traduit par M. Coste, in 4°.* Le Traducteur a enrichi

cette Edition de nouvelles remarques qui manquent aux deux premieres.

FRANCE.

DE PARIS.

REPONSE D'UN DES AUTEURS du Journal à une Lettre qui lui a été écrite de Mets.

Vous me faites, Monsieur, l'honneur de me mander que l'Histoire indécente qu'on a fait courir d'une prétendue querelle de M. l'Evêque de Metz avec le Parlement de cette Ville est fausse dans tous ses points : qu'il n'y a dans le Palais Episcopal ni Tour, ni Archives du Parlement, & par conséquent ni députation, ni altercation sur ce sujet, ni decret : que le Parlement lui-même ayant eu connoissance que cette fable étoit rapportée dans des Gazettes de Berne & de Francfort, a rendu le 26 Fevrier dernier un Arrêt qui justifie, qu'il n'y a pas même le plus léger fondement à tous ces bruits, & que le zele avec lequel cette Compagnie s'est portée à faire cesser des dif-

cours aussi injurieux au Prelat qu'à elle-même, a engagé les Curés de la Ville, & la plûpart des autres Corps Ecclesiastiques à donner aussi en cette occasion à leur illustre Evêque des marques de leur respect, & de leur indignation contre les Auteurs d'une pareille imposture ; & en conséquence, vous me priez d'en faire mention dans notre Journal, afin de détruire dans le Public les fausses impressions que cette indigne fable peut y avoir faites. Sur cela, Monsieur, j'ai l'honneur de vous répondre, qu'il y a long-tems que nous sçavons à Paris avec tous les honnêtes gens la fausseté de ces bruits, & que nous nous serions fait un plaisir de les refuter dans nos Memoires, si les loix qui nous sont prescrites nous le permettoient ; mais dans un Journal purement litteraire, nous faisons profession de ne parler que de ce qui a rapport aux Sciences, & d'ignorer toutes les autres nouvelles vrayes ou fausses. Vous vous appercevrez cependant aisément que la réponse que nous vous faisons peut à peu près tenir lieu de ce que vous desirez de nous ; mais ne

nous en sçachez pourtant pas trop de gré, car il faut vous avouer que notre principale vûe en cela est d'avertir le Public de ne nous point adresser de semblables demandes. S'il se présentoit quelqu'autre occasion de vous faire plaisir, je serois charmé de vous marquer, &c.

On a mis en vente les Livres suivans :

Quam difficile sit Res bellicas quamdiu bellum viget publicâ Oratione prosequi. Oratio habita VI. Idus Februarii anno M. DCC. XXXV. in Regio Ludovici Magni Collegio Societatis Jesu ab Ægid. An. Xaverio de la Sante ejusdem Societatis Sacerdote. Lutetiæ Parisiorum apud Marcum Bordelet.

Si nous disons à la louange de l'Orateur, que son Discours a plu par la nouveauté du sujet, par le tour ingénieux des pensées, & par l'élégance du stile, nous ne sommes que les échos du Public. Nous en parlerons plus au long dans les Memoires du mois suivant.

Le Préjugé à la mode, Comédie en Vers, en cinq Actes, par M. Nivelle de la Chaussée. Chez Morin, Quay des Augustins.

Après avoir rendu à l'Auteur de cette excellente Piece le tribut d'éloge que la plus sévere critique n'a pu lui refuser au Theatre & à l'impression, il nous sera permis de placer ici la réflexion d'un de nos plus illustres Auteurs, dont le jugement fait loi dans la République des Lettres. » J'avoue, » dit-il, que cette sorte de Comédie » que l'on fait consister aujourd'hui » dans les beaux sentimens, est entie» rement nouveau pour moi. Il me » semble que ce genre de Poëme est » fait pour donner des exemples, & » non pas des modeles. Le ridicule » seul est son appanage, & la vertu » consommée n'est point de son res» sort. C'est au moins l'idée qu'en ont » eu les Anciens que Moliere notre » maître à tous s'est fait honneur de » prendre pour ses guides.

Dissertation sur la pétrification d'un Epiploon, par M. Mongin, Conseiller, Medecin ordinaire du Roi, Docteur-Regent de la Faculté de Medecine dans l'Université de Paris, à Paris chez Didot, Quai des Augustins, 1734. vol. in-12.

Histoire du Peuple de Dieu, 10. vol.

in-12. par le P. Berruyer, de la Compagnie de Jesus, chez Coignard fils & Antoine Boudet, à la Bible d'or, Marc Bordelet, ruë S. Jacques, & Rollin fils, Quai des Augustins.

Theologia Moralis universa complectens omnia morum præcepta & principia, decisiones omnium conscientiæ casuum, suis quæque monumentis stabilita. Ad usum Parochorum & Confessariorum authore R. P. Paulo Gabriele Antoine, *Soc. Jes. Presbytero, &c. Editio nova, apud Marcum* Bordelet, 1735. in-12. 4. vol.

Histoire générale des Auteurs Sacrés & Ecclésiastiques, &c. par le R. P. Dom Remi Ceillier, Bénédictin de la Congrégation de S. Vannes & de S. Hydulphe, Tom. V. chez la veuve Mercier, ruë S. Jacques, 1735.

Réflexions Militaires & Politiques, traduites de l'Espagnol de M. le Marquis de Santa-Cruz de Marzenado, Tom. I. & II. chez Rollin fils, Quai des Augustins, 1735.

La Lusiade du Camoens, Poëme héroïque sur la découverte des Indes Orientales, traduit du Portugais, par M. du Perron de Castera, chez Huart, Briaf-

ſon, Clouſier, ruë S. Jacques, & David, Quay des Auguſtins, 1735. in-12. 3. vol.

Traité démonſtratif ſur la quadrature du Cercle, avec figures, dédié au Roi; par M. Baſſelin, Profeſſeur Emerite dans l'Univerſité de Paris, chez Briaſſon, à la Science, & Henry, ruë S. Jacques, 1735. in-4.

Conſpectus operis cui titulus eſt. R. P. D. Bernardi de Montfaucon, Mon. Bened. è Congr. S. Mauri, Bibliotheca Bibliothecarum, Manu-Scriptorum nova, *ubi quæ in innumeris penè Manuſcriptorum Bibliothecis continentur ad quod vis litteraturæ genus ſpectantia & notatu digna deſcribuntur & indicantur; cum indicibus locupletiſſimis*, 2. vol. in-fol. chez Briaſſon, ruë S. Jacques, à la Science.

L'annonce de cet ouvrage ſuffit pour en faire connoître le mérite; pieces originales ſur l'Hiſtoire, Manuſcrits rares, Chartres, Cartulaires, Papiers Cenſiers, Terriers, Nécrologes, Titres, Pieces juſqu'àpréſent ou inconnuës, où indiquées dans les Catalogues déja imprimés des diverſes Bibliotheques de l'Europe, enfin ce qu'il y a de plus pré-

tieux dans tous les genres de littérature Sacrée & Profane, Philosophie, Mathématiques, Histoire naturelle, Medecine, Chymie, Astronomie, Astrologie, &c. formera cette ample Collection. On y représentera les Historiens, tant anciens que modernes, anonymes ou autres souvent ignorés; l'Histoire générale, celle des Nations, des Royaumes, des Républiques, des Provinces, des Villes, des Eglises, les Généalogies des Rois, Princes, Seigneurs, ce qui concerne les Parlemens, Chambres des Comptes, Cours de Justice, &c.

Le premier tome comprendra les Bibliotheques d'Italie, entr'autres celles du Vatican, du Mont-Cassin, de Naples, de S. Laurent, de Florence, &c. les Catalogues de Boulogne, de la Bibliotheque de Céséne, qui apartenoit autrefois aux Malatestes, le Catalogue des Archives de Ravenne, trois fois plus amples que celui qu'on a imprimé dans l'Histoire de cette Ville, les Catalogues des Manuscrits que le Cardinal Bessarion donna au Sénat de Venise, & de ceux qui se trouvent dans les Bibliotheques de cette même Ville, dans celles de *Padouë*, de Vérone, du Duc de

Modéne, de S. Benoît de Padolirone ; & de S. Ambroise à Milan. La Liste des plus considérables piéces de la Bibliotheque de l'Empereur, extraite des gros Recüeils de Lambecius & de Nessel, celles d'Ausbourg, de Baviére, de l'Escurial, de la Grande Bretagne, & en particulier du Roi d'Angleterre auront place dans ce premier volume.

Le second Tome est réservé pour les Manuscrits des Bibliotheques de France. Il commence par celle du Roi. Charles V est le premier de nos Rois qui ait formé un corps de Bibliotheque au Louvre, Charles VI & Charles VII l'augmenterent, François I le pere & le restaurateur des Lettres, l'enrichit de Manuscrits Grecs, Latins, &c. qui se multiplierent jusqu'à Loüis XIV. Sous le regne de ce grand Roi elle s'accrut tellement qu'elle surpassoit déja les plus nombreuses de l'Europe. Mais l'Auteur reconnoît qu'elle doit ses plus grandes augmentations aux soins de son Eminence Monseigneur le Cardinal de Fleury. Les Catalogues de la Bibliotheque de S. Germain des Prez, & de plus de soixante-dix Bibliotheques ou Cabinets de Manuscrits termineront ce Recüeil.

Le Lecteur sera souvent guidé dans ces deux volumes par des notes que l'Auteur a faites pour indiquer l'âge & la qualité de plusieurs Manuscrits.

Pour faciliter l'usage & la recherche de cette multitude de piéces, on a joint à l'Ouvrage deux Tables des plus amples. La premiere qui se trouvera à la tête du premier volume, sera distribuée par matieres, & la seconde qui terminera l'Ouvrage sera par ordre Alphabétique. Les deux Tomes in-folio contiendront chacun environ 225 feüilles, imprimées en caractere de *Cicero* neuf. Le Libraire chargé de l'impression a déja fort avancé le premier volume; & tout l'Ouvrage sera livré en feüilles au commencement de l'année 1736 pour la somme de 50 livres; il accordera cependant un bénéfice à ceux qui d'avance en arrêteront des Exemplaires.

Histoire Romaine. Octavien-Cesar, surnommé Auguste, second Empereur avec des notes Historiques, Géographiques & Critiques, des gravures en Taille-douce, des Cartes Géographiques, & plusieurs Médailles autentiques, par les R.R. PP. Catrou & Roüillé, de la Compagnie de Jesus, Tome

XIX depuis l'an de Rome 722, jusqu'à l'an 766, à Paris, chez Jean B. de Lespine, pere & fils, Jean B. Coignard, ruë S. Jacques, Loüis Genneau, & Jacques Rollin, fils, Quai des Augustins, 1735.

Traité de la dévotion au S. Esprit, tiré des Livres Saints, par un Solitaire de Sept Fons, à Paris, ruë de la Harpe, vis-à-vis la ruë des deux Portes, au bon Pasteur, 1735. vol. in-12.

L'Auteur a sçû allier dans cet Ouvrage la solidité de la plus saine Theologie, avec l'onction des plus tendres sentimens, sur la personne adorable du S. Esprit la source du pur amour, & de la vraie piété. Il y parle en maître éclairé dans les voyes du Salut, & pénétré de la grandeur de son sujet.

Oeuvres diverses de M. Pelisson, de l'Academie Françoise, 3. vol. in-12. à Paris, chez Didot, Quai des Augustins, à la Bible d'or.

On trouve chez Prault, pere, Quai de Gesvres, au Paradis, *Sabinus & Eponine*, Tragédie de M. Richer, dont le Public a vû & aplaudi d'autres Ouvrages. Le sujet tiré de Tacite, Plutarque & Xiphilin est extrêmement curieux, il

a la grace de la nouveauté, quoiqu'ancien. C'est un sujet Romanesque en apparence, & réellement historique. Un révolté contraint de vivre caché dans un souterrain durant neuf années, & d'user de tous les artifices de sa femme pour gagner ou pour tromper ses ennemis, découvert enfin, & condamné au dernier suplice avec sa famille ; voilà une ample matiere à l'imagination du Poëte.

Experiences de Physique, par M. Pierre Poliniere, Docteur en Medecine, & de la Societé des Arts : quatrieme Edition, revûë, corrigée & augmentée par l'Auteur, à Paris, chez Gissey, Chaubert, Bordelet, Henry, 1734. 2. vol. in-12. Cet Ouvrage est connu de tout Physicien. M. Poliniere est le premier qui ait réalisé par état la Physique aux yeux des jeunes Etudians. Son exercice est devenu une profession. Outre que cette édition est plus correcte que les précédentes, elle est augmentée de la vie de l'Auteur, (vie très-simple & véritablement Philosophique) & d'un Procès Littéraire qu'il a eu en Justice avec un homme qu'il accusoit, & qu'il a convaincu de plagiat, son privilege à la main.

De Quebec le 10 Octobre 1731.

EXTRAIT D'UNE LETTRE de Monsieur Sarrasin, Medecin de cette Ville, au sujet des Eaux du Cap de la Magdelaine.

Le Cap de la Magdelaine est un Fief appartenant aux Jésuites, & distant d'environ une lieuë de la Ville des trois Rivieres.

Le travail qui occupe plusieurs Ouvriers pour l'établissement d'une Forge, a donné lieu de croire que les sources de ce canton pourroient être minerales. Pour m'en assurer j'eus recours à la noix de galle en poudre ; & j'en fis mettre une pincée dans un verre plein de cette même eau, qui sur le champ parut de couleur rouge ; je conclus de cette premiere épreuve que les sources nouvellement découvertes étoient minérales ferrugineuses.

M. l'Intendant instruit du fait, se transporta aussi-tôt avec moi à la premiere source, éloignée du fleuve d'environ 400 pas. Nous puisâmes un verre d'eau où l'on fit infuser une pincée de noix de galle en poudre ; elle prit dans

le moment une couleur de violet foncé. M. l'Intendant me laissa au Cap pour y examiner avec réflexion les onze sources de ce canton. Il y en a deux qui par le mélange de la noix de galle prennent une couleur de violet foncé, & trois ou quatre autres qui deviennent rouge comme l'eau de la Royale de Forge, & d'autres plus pâles comme l'eau de la Reinette. Ainsi la découverte de ces eaux ferrugineuses a été jusqu'àpresent un trésor caché aux infirmes de Canada, dont les maladies sont souvent rebelles à la medecine ordinaire.

On dira peut-être avec quelques Auteurs que celles qui prennent une couleur violette par le mélange de la noix de galle sont vitrioliques; je trouve tant d'anthypatie entre le vitriol & ces eaux, que j'oserois dire que les nôtres ne le sont point, car si après avoir mis de la noix de galle dans un verre de ces eaux, elles viennent à prendre une couleur violette, & si l'on y verse ensuite quelques goutes d'esprit de vitriol, sur le champ la couleur violette s'efface, & l'eau reprend sa limpidité & sa couleur naturelle; mais si on met quelques goutes d'esprit de vitriol dans un verre de ces eaux,

& qu'on y mêle ensuite de la noix de galle, elles ne changeront point, donc elles ne peuvent être vitrioliques.

Je dis encore que nos eaux ne sont point alumineuses, il est aisé de s'en convaincre par une experience pareille à celle du vitriol; car si on met quelques goutes d'eau où l'on aura fondu de l'alun, avant que d'y avoir mêlé la noix de galle, elles conserveront leur couleur naturelle, & si on y a mis de la noix de galle auparavant, & que l'eau ait pris une couleur violette, sur le champ l'eau reprend sa couleur & sa premiere limpidité; donc nos eaux ne sont ni alumineuses ni vitrioliques, mais elles sont très-analogiques à celles de Forge.

Je laisse aux Sçavans le soin de faire sur cela leurs recherches; en attendant je certifie que ces eaux passent bien, que les violettes sont purgatives; & que plusieurs personnes qui en ont bû l'Eté dernier sans assez de préparation, ont cependant été très-soulagées; mais je trouve deux difficultés pour l'usage de ces eaux minerales.

La premiere, c'est qu'il me semble qu'elles doivent être accomodées à la maniere de celles de Forge. J'en sçai la

ſtructure extérieure, puiſque j'y ai paſſé trois mois en 1709. mais nous ne ſçavons pas quels conduits on a pratiqués ſous terre pour faire paſſer leſdites eaux de Forge juſques dans les Timbres.

La ſeconde, eſt que la plûpart des ſources donnent peu d'eau ; la raiſon en eſt peut-être de ce qu'on n'a jamais vû un Eté ſi ſec, ni ſi chaud en Canada ; car preſque toutes les ſources qui donnoient toujours de l'eau ont tari, mais elles ſont tellement diſtribuées qu'on en pourroit joindre pluſieurs de même nature, pour en fournir une plus grande quantité. Il y en a cinq qui ſortent de terre éloignées les unes des autres d'environ deux pieds: ce qui m'étonne c'eſt que la quatriéme qui ſort entre la troiſiéme & la cinquiéme eſt une eau fort pure, fort bonne à boire, & ne participe en aucune maniere des quatre autres qui prennent une couleur rouge par le mélange de la noix de galle, & celles-ci ſont pareilles à celles de la Royale de Forge. Ce 10 Octobre 1732.

Supplém. à l'Err. du mois d'Avril 1735.

PAge 729. il ne nous a traité qu'en mignature, *liſés*, il ne nous a tracé qu'en miniature.

APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux le présent *Journal*, dont il m'a paru que l'impression pouvoit être permise. LEROUGE.

TABLE DES ARTICLES. du mois de May.

ARTICLE XLIV. ESsays du Chevalier Bacon, Chancelier d'Angleterre, sur divers sujets de Politique & de Morale, &c. page 774.

ART. XLV. Le Monde fou préferé au Monde sage, &c. p. 806.

ART. XLVI. Histoire des Révolutions d'Espagne, &c p. 818.

ART. XLVII. *Musæum Florentinum*, &c. p. 850.

ART. XLVIII. L'Origine ancienne de la Physique nouvelle, &c. p. 855.

ART. XLIX. Traité du vray mérite de l'homme, consideré dans tous les âges, & dans toutes les conditions, &c. p. 875.

ART. L. Onziéme & douziéme Discours contre les impies du tems, &c. p. 882.

ART. LI. *Apologia pro Hagiographis Antuerpiensibus Soc. Jes. adversus tres insulsas Epistolas, &c.* p. 906.

ART. LII. Memoires du Chevalier d'Arvieux, p. 921.

ART. LIII. Nouvelles Littéraires, p. 936.

Fin de la Table.

A Paris, de l'Imprimerie de CLAUDE ROBUSTEL.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES SCIENCES
ET
DES BEAUX ARTS.

Juin 1735.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trevoux, & dediés à Son Altesse Sérénissime Monseigneur le DUC DU MAINE.

Juin 1735.

A PARIS,
Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quay des Augustins, du côté du Pont S Michel à la Renommée & à la Prudence.

M. DCC. XXXV.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

LES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701. & se vendent 15 f. le mois, en blanc, & brochés 16 f.

Années.

1701.	19.	vol.	1719.	12.	v.
1702.	12.	v.	1720.	5.	v.
1703.	12.	v.	1721.	12.	v.
1704.	1.	v.	1722.	12.	v.
1705.	12.	v.	1723.	12.	v.
1706.	12.	v.	1724.	12.	v.
1707.	12.	v.	1725.	12.	v.
1708.	12.	v.	1726.	13.	v.
1709.	12.	v.	1727.	12.	v.
1710.	12.	v.	1728.	12.	v.
1711.	12.	v.	1729.	12.	v.
1712.	12.	v.	1730.	12.	v.
1713.	12.	v.	1731.	12.	v.
1714.	12.	v.	1732.	12.	v.
1715.	12.	v.	1733.	12.	v.
1716.	12.	v.	1734.	12.	v.
1717.	12.	v.	1735.	6.	v.
1718.	12.	v.			

MEMOIRES
POUR L'HISTOIRE
des Sciences & des beaux Arts.

Juin 1735.

ARTICLE LIV.

QUE LES DIFFICULTES apparentes dans la Religion naturelle ou révélée, ne justifient point la défiance des incrédules. Extrait tiré des *Miscellanea Observationes*, &c. citées dans nos Mémoires, Art. I. *Janvier* 1735.

CET Ouvrage Anglois qu'on nous vante extrêmement, consiste en seize Discours. L'Auteur nommé M.

Gordon, aussi énergique dans ses raisonnemens, que versé dans la connoissance des Langues Orientales, se sert ici, dit-on, d'une méthode simple & claire; de sorte que sans affecter les subtilités scholastiques, il traite une matiere subtile & délicate avec toute la brieveté & la netteté que peut exiger une pareille réfutation. Ce que nous en disons étant l'expréssion de ce que pensent les Journalistes Anglois, nous ne ferons que les suivre sans toutefois garentir tous les raisonnemens de M. Gordon. Les principaux adversaires qu'il attaque sont Hobbes, Spinoza, & Toland, sur tout la partie Sophistique de ce dernier, à laquelle on n'a point encore voulu répondre.

Les deux premiers Discours sont employés à disposer une si abondante matiere. On fait voir dans le premier que les traits lancés par les Athées contre la Religion, ne tombent que sur la superstition. On montre dans le second, que les chimeres qu'ils se forment pour refuser leur croyance aux Dogmes de la Religion, ne les mettent point à couvert de la juste crainte d'un avenir terrible pour

eux ; & cette matiere eſt traitée encore plus à fonds à la fin du neuviéme Diſcours. Le troiſiéme contient la démonſtration de deux propoſitions eſſentielles. 1°. Qu'il n'y a point de contradiction entre *l'être* & la *non matiere.* 2°. Qu'il ne ſert de rien aux Athées de nier la puiſſance créatrice, outre qu'on ne ſçauroit prouver que cette puiſſance n'exiſte pas. Nous nous bornons aux raiſonnemens que l'Auteur employe depuis le quatriéme de ſes Diſcours juſqu'au neuviéme.

Le ſyſtême que bâtit Spinoza pour réſoudre les difficultés tirées de l'*immatérialité*, & de la puiſſance créative, ſe réduit à dire ; que de toute éternité il exiſte une ſubſtance materielle & infinie, avec une infinité d'attributs. Que toute la varieté de cet univers conſiſte dans des modifications diverſes ; que la penſée & l'étenduë ſont deux attributs de la ſubſtance dont il s'agit ; que tous les corps en ſont des modifications, entant qu'on la conſidere comme étenduë, de même qu'étant regardée comme penſante, elle a pour modifications tous les être penſans ; qu'ainſi tout ce qui exiſte

eſt conſubſtantiel avec cette éternelle ſubſtance, ſans en être diſtingué par la *perſonnalité*, qu'elle eſt enſemble active & paſſive, effet & cauſe, & qu'enfin ce qu'elle produit n'eſt qu'une création de formes nouvelles qu'elle ſe donne.

Voici les réponſes de M. Gordon. Si nous avons des idées diſtinguées les unes des autres, & ſi l'on prouve que cette diſtinction eſt renduë réelle par la différence de leurs objets, nous ſommes ſûrs qu'il exiſte plus d'une ſubſtanse materielle, & même qu'il en exiſte autant qu'il y a, ou qu'il peut y avoir d'exiſtences materielles ſéparées entr'elles, & que celles-ci ſont en auſſi grand nombre, qu'il y a de diviſions imaginables dont la matiere eſt ſuſceptible. Spinoza pour éluder la force de ce raiſonnement ſi ſimple, nie abſolument le vuide; & s'il n'y a point de vuide, il eſtime qu'il ne peut y avoir de ſéparation réelle entre les parties de la matiere. M. Gordon n'a pas de peine à répliquer à cette défaite, s'il eſt queſtion d'un Spinoziſte Anglois. Car il répond, ſans balancer, que le plein eſt une chimere, & que M. Newton a démontré le vuide; mais comme

c'eſt une choſe non-ſeulement conteſtée par les Cartéſiens, mais récemment éclaircie par les élemens de Phyſique que vient de donner M. de Moliere, de l'Académie des Sciences, en faiſant voir que les découvertes de M. Newton ne prouvent nullement le vuide, & peuvent aiſément s'accorder avec l'inſenſible réſiſtance du plein, il faut chercher une autre réponſe à ce ſubterfuge de Spinoſa, & rien n'eſt plus facile ni plus ſimple que de faire ſentir au Spinoziſte que ſon terme de *ſeparation* réelle n'eſt qu'une équivoque. Le Poiſſon n'eſt pas réellement ſéparé du liquide qui l'environne de toutes parts, ſi on entend par-là un attouchemement immédiat, mais il en eſt réellement diſtingué; c'eſt donc une ſubſtance à part. Il en eſt de même des petits tourbillons preſqu'infinis, inventés par Mallebranche, & éclaircis par M. de Moliere. Donc il ne s'enſuit pas de ce qu'il n'y a point de vuide, qu'il n'y ait pas des ſubſtances materielles très-diſtinctes en auſſi grand nombre qu'il y a de parties de matiere diviſées ou diviſibles par le mouvement & la figure, ou qui ceſſent d'être un continu homogêne.

Spinoza réplique qu'il ignore si ce seroit une chose fort indigne de Dieu d'accorder qu'il est divisible, puisqu'après tout ce seroit lui-même qui se diviseroit, & non une cause étrangere. Mais M. Gordon n'est pas duppe de cette autre équivoque, & il montre l'incompatibilité évidente qui se rencontre entre la division & l'unité, un être simple & en même tems séparable.

La seconde hypothese de Spinoza ne se soutient pas mieux que la premiere. Car comment Dieu peut-il être immuable, si on lui donne la matiere pour sujet. Nous sçavons qu'un Etre qui existe par la nécessité de sa nature n'est pas susceptible de changement, & que tout Etre qui varie ses modifications n'est pas toujours le même, & par conséquent ne sçauroit être immuable; d'où il suit que la matiere qui prend différentes formes est réellement changeante, & conséquemment n'est pas Dieu. La défaite de Spinoza est de dire que Dieu change quant aux modifications, & nullement quant à la substance qui demeure toujours la même. Distinction frivole, (répond notre Auteur,) & certaine-

ment inconnuë aux Anciens & aux Sçavans. Ils admettoient une matiere non créée, non annihilée, & pourtant variable; ils mettoient donc une grande différence entre le changement & l'annihilation, que Spinoza confond; de sorte que son raisonnement ne prouveroit au plus que l'immortalité de sa substance materielle, & nullement son immutabilité. Mais en second lieu en voulant trop prouver, il ne prouve rien du tout, puisqu'il s'ensuivroit que nul Etre ici-bas ne seroit sujet au changement, quoique nous ayons une idée claire d'Etres changeans, & quoiqu'il soit manifeste qu'à s'en tenir à l'exemple de l'homme on le voye changer à chaque instant. Dire donc que Dieu est immuable parce que sa substance ou sa *personnalité* demeure la même, c'est se joüer de la raison & du bon sens. Aussi l'Auteur observe-t'il les efforts que fait Spinoza pour écarter cette difficulté qu'il croit résoluë en niant la possibilité de la création. Foible ressource contre les anciens Philosophes, ainsi que l'on vient de le remarquer. Allons encore plus loin. Si le sentiment & l'insensibilité sont en même tems des at-

tributs de la même ſubſtance que l'on appelle Dieu, où eſt l'identité ? Où eſt l'unité ? Le moyen de réunir deux contradictoires dans le même ſujet & en même tems ? Pour éviter cette abſurdité, il faudroit dire du moins qu'il n'y a nulle différence entre la penſée & l'étenduë, mais cette différence eſt apperçûë de tout le monde. Ainſi tant que ces deux idées ſeront diverſes, il y aura de la diverſité entre étenduë & penſée ; autrement nous ne connoîtrons jamais que telle choſe n'eſt pas telle autre. Spinoza eſt donc réduit à reconnoître dans Dieu autant de contradictions qu'il y en a dans les hommes qui ne ſont dans ſon ſyſtême que les modes de ſon Dieu. C'eſt ainſi que notre Auteur montre dans ſon cinquiéme Diſcours, que ſon Athée n'eſt pas moins un faux raiſonneur, & un Sophiſte ridicule dans la maniere dont il prétend tirer le bien & le mal d'une même origine. On y renvoye les Lecteurs pour paſſer à la réfutation de Toland, le dernier de cet execrable Triumvirat d'Athées.

Il n'y a que trois manieres de concevoir le mouvement dans la matiere. Il

faut nécessairement supposer ou une infinité d'impulsions qui se communiquent de corps à corps de toute éternité, sans le secours d'aucun premier moteur, ou bien que le mouvement est de l'essence & de la nature de la matiere, ou enfin que c'est un Etre distingué d'elle, qui cause l'effet que nous voyons. La premiere suposition nous donne un effet sans cause, chose si absurde que Toland s'en tient à la seconde supposition, en faveur de laquelle il allegue les trois raisons suivantes. 1°. Le mouvement, ainsi que l'étenduë, est renfermé dans l'idée que nous avons de la matiere, & quoique nous séparions le mouvement de la matiere par une précision d'idée, cette abstraction ne sçauroit être que dans l'esprit, & non dans la réalité; de sorte qu'elle ne prouve pas plus que le mouvement est séparé de la matiere que l'idée des points, des lignes & des surfaces Mathématiques, ne prouve leur existence réelle dans la nature. 2°. Toute la matiere est de fait en mouvement. 3°. Quelques objections que l'on puisse faire pour montrer que le mouvement n'est pas essentiel à la matiere, il s'en

trouvera de plus fortes contre l'existence d'un moteur étranger, & distingué d'elle. M. Gordon répond, que notre idée de la matiere comme séparée du mouvement est sa parfaite idée; car la raison qui a engagé les hommes à chercher une cause mouvante différente de la matiere, est que l'idée de l'indivisibilité, de l'immutabilité, & de l'immobilité de la matiere leur a paru une notion plus simple que celle de la divisibilité, de la mutabilité, & de la mobilité. En effet la notion qui exclut le mouvement étant la premiere d'une priorité de nature, & en même tems ce qu'on apelle *adequatè*, il a fallu faire un second pas pour concevoir la matiere, comme étant mise en mouvement; & l'on n'a pû le faire qu'en remontant à un être infini qui eût le pouvoir de tirer la matiere de cet état passif où la notion simple l'avoit considerée. Toland lui-même auroit été contraint de procéder par cette voye, s'il n'eût entrepris de nous séduire en confondant la divisibilité, & la mobilité avec la division actuelle & la puissance motrice. Il reconnoît que la vraye idée de la matiere consiste à dire qu'elle

est toujours la même, & seulement variée par le mouvement; voilà le premier pas, qui est conforme à l'idée commune. Le second ne l'est pas moins; car, selon lui, l'idée de la matiere mûë est qu'elle s'écarte de cette unité & identité de nature que notre idée lui assigne, & que cet écart convient au mouvement & à toutes les modifications. Nonobstant ces démarches suivies d'idée en idée, Toland tâche de prouver que la matiere est un Etre actif & cela par son idée. 1°. Parce que la divisibilité fait partie de cette idée. 2°. Parce que cette idée contient une certaine qualité qui supose le mouvement. Vous ne parlez ainsi, répond M. Gordon, que pour nous faire prendre le change, en confondant la capacité de recevoir le mouvement, avec le principe même du mouvement. Car on avouë bien que nous ne pouvons concevoir la matiere actuellement divisée, sans ajouter à notre idée de la matiere, celle du mouvement actuel. Mais l'on ne convient pas que pour former l'idée de la divisibilité, il faille autre chose que l'idée de la capacité de recevoir le mouvement: choses très-

différentes; puisqu'en effet nous pouvons concevoir comme divisible un Etre qui ne souffriroit jamais de division actuelle. Le mouvement n'est donc pas nécessairement renfermé dans l'idée de la divisibilité ; donc assurer que la divisibilité fait partie de notre notion de la matiere, ce n'est pas prouver que le mouvement actuel soit compris dans cette notion. Toland réplique qu'il y est compris nécessairement, parce que ce qui est divisible, doit avoir en soi le pouvoir interne de se diviser soi même : réplique fondée sur une pétition de principe; car, comme l'observe subtilement notre Auteur, cette réplique ne peut avoir lieu, qu'autant que Toland prend comme chose accordée, qu'il n'y a que de la matiere dans la nature, & c'est pourtant là ce qu'il entreprend de prouver par son raisonnement. Quant à ce qu'il ajoute en second lieu, sçavoir que toutes les qualités concevables dans la matiere étant l'effet du mouvement, on ne peut conséquemment le séparer de l'idée de la matiere; si vous entendez (lui dit l'Auteur) par idée l'objet de nos sens ou l'image, nous ne pouvons à la

vérité former l'idée d'une matiere privée de toutes qualités, ou l'image d'une chose qui n'est point imaginable. Mais si vous prenez le terme d'idée dans sa vraye signification, l'on vous dira que nous avons l'idée d'une étenduë solide, idée distinguée de celle du mouvement, & par conséquent de ses effets qui sont les qualités ; d'où il est aisé de conclure qu'il n'y a rien dans la nature qui empêche la matiere d'exister sans mouvement. Toland avouë que l'idée du mouvement n'est point comprise dans celle de l'étenduë, & même qu'elle ne sçauroit s'en déduire ; donc elle n'est point comprise dans l'idée de la matiere, puisqu'on est obligé de convenir que nous avons l'idée d'une substance solide, étenduë, sans mouvement & sans les autres qualités qui frapent nos sens, au lieu que la matiere ne se peut concevoir sans solidité & sans étenduë. Parallele qui prouve également que l'étenduë & la solidité sont essentielles à la matiere, & que le mouvement n'est pas de son essence. Mais Toland reprend à son tour ; toute la matiere est (dit-il,) en mouvement ; en suposant la vérité du fait, il ne s'en-

suivroit pas que le mouvement fût essentiel à la matiere, puisqu'on ne l'a point démontré comme renfermé dans son idée. Toland a beau dire, il en est du mouvement comme de l'étenduë; car ce qui prouve que celle-ci est essentielle à la matiere, c'est qu'en effet chacune de ses parties est étenduë; donc *à pari* chaque partie de matiere étant en mouvement, il s'ensuit que le mouvement est essentiel à la matiere. La distinction est toute simple, & nous ramene au principe, sçavoir que de l'aveu de tout le monde l'étenduë est renfermée dans l'idée de la matiere, & que le mouvement n'y est pas renfermé; & qu'ainsi la parité de fait ne prouve rien de part ni d'autre. De plus Toland accorde que la force centripete est commune à tous les corps, & il nie en même tems que la pesanteur soit essentielle à la matiere; donc selon ses principes le mouvement peut très-bien se trouver dans chaque partie de matiere, sans lui être essentiel, non plus que la force centripete, & il peut provenir, comme elle, d'une cause étrangere. Enfin M. Gordon démontre sa these par les raisons suivantes.

I. Si la matiere étoit mûë par elle-même, il ne pourroit y avoir de concretions; elle devroit être toute au souverain dégré de fluidité, puisque chaque atôme participeroit également du principe diviseur,& que le principe ne pourroit cesser d'agir que toute la matiere ne fût réduite au point d'être incapable d'une division ulterieure; & comment subsisteroit notre monde dans l'hypothese de Toland?

II. Si la matiere tenoit d'elle-même son mouvement, il n'y auroit aucune variation sur la quantité du mouvement. Or le célébre Newton; (dont on regarde ici l'autorité comme infaillible) s'est persuadé dans son optique, que le mouvement étoit susceptible de génération & de corruption. Cette pensée est, dit-on, confirmée par l'expérience de la rencontre de deux corps solides, égaux en poids & non élastiques; ils perdent tout leur mouvement dans le choc. (*Voyez Gravesande experiences Physico-Mathem.*) que devient alors le mouvement? Il ne sçauroit se communiquer aux parties de ces corps privés de ressort, & conséquemment incapa-

bles de vibration. Si l'on dit que les parties ne perdent point le mouvement de leur tout, il s'ensuivra contre l'expérience, que les corps élastiques doivent rebrousser en pareil cas avec une force double, l'une tirée du ressort, & l'autre née du mouvement originaire caché dans le total ou dans une de ses parties. Il y a donc un Etre distinct de la matiere qui imprime & répare le mouvement; l'on sent assez quel fonds il faut faire sur cette seconde raison.

III. Il y a des corps de même grandeur & de surface égale, dont le poids est pourtant fort inégal. Donc la matiere est morte par elle-même, & ne peut recevoir le mouvement que d'une cause étrangere. Toutes les causes méchaniques agissent par contact sur les surfaces des corps. Autre est l'action de la pesanteur. Elle affecte la solidité, & pénetre, pour ainsi dire, la substance. Cela étant, quel moyen d'attribuer la cause de la pesanteur à la matiere qui ne peut agir que sur les surfaces? Il serviroit même de peu à Toland qu'on lui passât, que la pesanteur peut se déduire de l'action générale de la matiere, puis-

qu'il ne sçauroit éviter d'attribuer l'accroissement de la pesanteur, & par conséquent de la résistance au mouvement, à l'accroissement de la matiere. Il suppose en effet que la force centripete est une détermination particuliere de l'activité générale de la matiere. On le passe. Mais puisqu'il est évident que la quantité de mouvement dans les corps est la somme de toutes les forces motrices particulieres des parties qui sont dans ces corps, si cette force centripete n'est que la détermination particuliere de l'action générale de la matiere, l'on ne peut apporter de raison pourquoi la quantité de ces forces, & même de cette particuliere détermination ne se calculeroit pas de la même maniere, & ne deviendroit pas la somme des atômes mûs dans chaque corps. Il suivroit de là que quand nous voyons deux corps égaux, mais de pesanteur inégale, pour rendre raison de leur pesanteur suivant cette idée, il faudroit dire que l'un contient plus d'atômes en mouvement que l'autre, qui étant plus leger, a des vuides en soi. Que deviendroit alors l'infinité & l'activité de la

immatériel. L'on peut répondre d'abord, que si cet argument a lieu quand il s'agit de causes méchaniques pour la communication du mouvement entre les parties de matiere, il n'aura pas lieu pour les causes qui n'agissent pas méchaniquement, supposé qu'il y en ait. Or il y en a, ne fût-ce que la pesanteur qui n'agit point extérieurement, (comme M. Gordon le croit démontré) mais qui pénetre la solidité. Donc l'argument en question ne fait rien contre la pesanteur, & il suppose faussement qu'il n'y a d'action motrice des corps, que celle qui s'applique à leur surface par le contact immédiat. Le contact même ne résout pas la difficulté de la communication du mouvement. Car notre Auteur croit avec bien de la justice, qu'il est aussi difficile de concevoir comment la matiere agit sur la matiere, qu'il l'est de concevoir comment une substance immatérielle agit sur une autre qui ne l'est pas. Toland ne peut rien repliquer sur le mouvement du *tout* causé par l'attouchement d'une partie, si ce n'est qu'il y a adhésion mutuelle de parties. Or cette adhésion hors de

notre

notre idée est aussi divisible que l'action de l'immatérielle substance sur la matiere. Et cette difficulté croît encore dans l'hypothese de Toland qui est obligé d'introduire dans la nature l'état de la plus grande fluidité qui se puisse, ou de la moindre union. 2°. Autre objection sur un Dieu moteur. C'est qu'il seroit la cause unique du mal moral. Mais toute la force de cet argument se tire d'une autre hypothese que l'on n'accorde pas; sçavoir, que s'il y avoit un Dieu moteur, nul autre Etre ne pourroit avoir, même par communication, la force de mouvoir la matiere: & la raison en seroit, ou bien que cette force est un pouvoir incommunicable, tel que l'existence necessaire & l'indépendance; ou que l'homme seroit incapable d'un pareil pouvoir. Mais en premier lieu, nous ne soûtenons pas un pouvoir indépendant de Dieu, & il n'est rien qui s'oppose raisonnablement à la communication d'une force bornée que le souverain moteur imprimeroit & continueroit d'imprimer pour mouvoir un peu de matiere. Nous disons en second lieu, que l'homme pourroit être incapable de

cette force communiquée, s'il étoit purement matériel. Or le supposer tel, c'est faire une pétition de principe. Si l'on dit que l'immatérialité de l'ame est incompréhensible, parce qu'on ne sçauroit concevoir l'immortalité d'un Etre fini ou circonscrit, ni assigner ses limites ou sa localité & sa séparation d'avec les autres ames, il est aisé de répondre qu'il n'y a nulle contradiction à admettre des ames spirituelles, quoique ces choses passent les bornes d'un esprit contraint d'avouer (comme le fait Toland) qu'il ne peut comprendre tous les modes possibles de l'Etre. 3o. Enfin, si cet argument étoit recevable, il s'ensuivroit que la difficulté de concevoir l'action de l'immatériel sur le matériel seroit une raison de ne pas admettre une action déja démontrée. Or la difficulté de comprendre la limitation des Etres immatériels n'est pas certainement plus grande que la difficulté de comprendre l'action de l'immatériel sur la matiere. Donc l'une n'étant pas un obstacle à se rendre à la vérité, l'autre ne le sera pas davantage. Et qui ne voit la difference infinie qu'il y a entre ne pas concevoir

une chose, & concevoir qu'elle n'existe pas, ou qu'elle ne peut exister ?

Ensuite de ces raisons, notre Auteur continue d'examiner celles des Athées sur l'intelligence, & de prouver que ce ne peut être un attribut essentiel de la matiere, ni l'effet d'une certaine configuration des parties de l'Etre, ce qui ne porte aucun sens à l'esprit : il montre que la *personalité* est impossible dans le dogme de l'Athéisme ; il le taxe d'absurdité pour oser soûtenir que les mouvemens indirects puissent produire un ouvrage régulier ; qu'un Etre composé soit un Etre nécessaire ; & qu'il n'y a point de differences morales. En traitant ce dernier Article, il observe contre Hobbes, que tous les Legislateurs ont supposé des obligations de justice & d'honnêteté comme l'unique fondement de leurs Loix. Ils étoient en effet trop sensés pour ne pas voir que si l'on accordoit, qu'il n'y a aucune difference entre la fidélité & la perfidie, les hommes n'étoient pas plus liés par leur engagement aux Loix positives, qu'ils l'étoient avant cet engagement.

Depuis le douziéme Discours jusqu'à

la fin, l'Auteur pese les raisons de ceux qui ne veulent point chercher de révélation. Il examine la possibilité des miracles, & ce qu'on peut tirer de cet argument. Il démontre que la foi est le plus solide fondement de la persuasion. Il compare les Ecrits sacrés & leurs avantages avec l'utilité qu'on retire des leçons des Philosophes. Il établit la vérité des miracles de l'Evangile sur le témoignage des Apôtres, & sur l'autorité du nouveau Testament comparé avec les Ecrits supposés, comme l'Evangile de S. Barnabé. En voilà assez pour mettre le Lecteur au fait de cet Ouvrage auquel nous le renvoyons, s'il en est curieux, comme le fait l'Ecrivain anonyme marqué par les lettres DD. dans le *Mélange des observations*, Tome I.

ARTICLE LV.

PROPOSITION D'UNE mesure de la terre, dont il résulte une diminution considerable dans sa circonférence sur les paralleles, par M. d'Anville, Géographe ordinaire du Roi, dédiée à Monseigneur le Duc

de Chartres. A Paris, chez Chaubert, Quay des Augustins, à la Renommée & à la Prudence. 1735. in 18, pages 147, avec une Carte d'une partie du cours de la Loire, & de quelques positions de lieux dans l'espace d'environ quatre degrés de longitude, & une addition intitulée : Observations, &c.

QUelle est la figure de la terre ? Est-ce une sphere ou un spheroïde applati du côté des pôles, ou un spheroïde oblong de ce même côté ? Le premier sentiment fondé sur des expériences très-simples, a passé long-tems pour le plus naturel, & il suffit sans doute pour résoudre les principaux problêmes de la Géométrie-pratique. Le second, inventé par M. Huygens, & adopté par M. Newton avec quelques changemens dépend plus du raisonnement que de l'expérience. La force centrifuge est, dit-on, plus grande sous l'équateur que sous les paralleles. Donc la terre, supposée molle, a dû s'élever vers l'équateur & s'affaisser vers les pôles. Le troisiéme sentiment est de MM. Caf-

ſini pere & fils, & il eſt fondé ſur les opérations faites pour tracer la méridienne de Paris. On a trouvé les degrés de latitude inégaux & décroiſſans vers le Septentrion : d'où M. de Caſſini le fils a conclu que la terre étoit elliptique, & que ſon grand arc, d'un pole à l'autre, excédoit le petit d'environ une quatre-vingt-quinziéme partie. Sur cela, M. d'Anville conduit par le détail de ſes réflexions géographiques, ſe déclare pour le troiſiéme ſyſtême, & il le fait d'une maniere qui mérite d'être expoſée nettement.

I°. » Je me flate (dit-il dans l'Aver» tiſſement) de ne pouvoir être ſoup» çonné d'aucun motif de ſingularité » en faiſant une pareille propoſition. » On trouvera dans ſon préliminaire » des faits qui feront foi que je me ſuis » long-tems abſtenu de la mettre au » jour, choſe incompatible avec quel» que deſir de ſe diſtinguer par une » opinion ſinguliere. « Il tient parole, & il déduit ces faits, *p. 7, 8, 9 & ſuiv*. Il s'agit de quelques converſations qu'il eut, il y a pluſieurs années avec M. l'Abbé Bignon. Il s'agit d'une Carte de

l'Eglise d'Afrique faite par lui pour entrer dans l'*Oriens christianus* du R. P. le Quien Dominicain, & signée par ce Pere au mois de Mars 1733. Il s'agit d'une autre Carte faite dans la même année pour le Paraguai, & publiée dans le 21e Recueil des *Lettres édifiantes & curieuses.* Il s'agit enfin de quelques Lettres de feu M. de Caumartin, Evêque de Blois, datées de l'année 1732, & qui font voir que l'Auteur esperoit dès lors *acquerir la preuve de la figure elliptique du prétendu globe de la terre.* Il est necessaire d'ajoûter que M. d'Anville avoit *à peu près achevé* une Carte très-circonstanciée du Diocese de Blois sous les auspices de ce Prelat. C'est principalement de cet Ouvrage malheureusement suspendu par la mort de M. de Caumartin, que l'Auteur tire l'analyse géographique qu'il met sous les yeux du Public. Revenons à son systême. Il s'exprime ainsi. » Quand M. Cassini n'auroit pas trouvé l'année der-» niere (1734) une preuve non équi-» voque de cette opinion (de la dimi-» nution des degrés de longitude) il » ne m'étoit pas possible de differer de

» la produire. Car étant sur le pc
» d'entreprendre un corps de Géog
» phie, & convaincu en même te
» qu'il y a au moins une *trentiéme pa*
» *tie* à rabattre sur l'étendue qu'on
» donnée jusqu'à present par pure sup
» position à la graduation de longitude
» sur les paralleles, il est évident que le
» premier pas que j'aye à faire est de
» rendre compte au Public de l'opinion
» qui me gouverne, sans quoi une in-
» novation si considérable en Géogra-
» phie pourroit paroître hazardée té-
» mérairement & sans preuve. « Voici
en un mot la proposition, *Par la con-
séquence de la mesure de la terre qu'on
expose ici, il ne s'agit pas de moins que
d'ôter 300 lieues marines, & peut-être
plus à la circonference de la terre sur
l'équateur, ce qui n'est point indiqué au-
trement que par la Géographie même,
& par la mesure positive des espaces de
longitude sur differens paralleles.* L'Au-
teur pour faire voir combien cette opi-
nion l'a frappé, dit à la page 10. » Si
» j'avois été moins persuadé, je n'au-
» rois pas envisagé avec assurance l'en-
» treprise de M. Cassini de mesurer dans

„ l'étendue de la France le parallele de „ l'Obſervatoire de Paris ; j'aurois ap- „ prehendé le réſultat & la concluſion „ d'un travail auſſi ſolide ... M. Caſſini „ ayant comparé la diſtance géométri- „ que qui réſultoit de ſes opérations de- „ puis Paris, avec des obſervations de „ longitude faites à S. Malo & au Mont „ S. Michel par M. Picard, a trouvé dans „ la meſure de plus de quatre degrés que „ l'intervalle des méridiens étoit d'une „ trente-ſixiéme plus petit que ſuivant „ l'opinion ordinaire, & qu'il paroiſ- „ ſoit plus de mille toiſes de moins dans „ l'étendue de chaque degré de longitu- „ de, que l'on a juſqu'à preſent ſuppo- „ ſé par la latitude de Paris de 37500 „ & environ 50 toiſes. Après avoir oui „ ſur cela le rapport de diverſes perſon- „ nes, M. Caſſini lui-même a bien vou- „ lu m'en inſtruire. «

II° Après avoir énoncé l'origine & le progrès des idées de l'Auteur avec ſa propoſition, il eſt neceſſaire d'en indiquer la preuve. Il la tire de la meſure géographique d'une partie du cours de la Loire, & de quelques poſitions de lieux dans l'eſpace d'environ quatre de-

grés de longitude. Le plan dont il s'est principalement servi pour cela, est l'ouvrage de M. de Regemorte. C'est un plan exact du bord de la Loire en suivant la Levée depuis Orleans jusqu'au bord de l'Authion près des ponts de Cé & d'Angers. M. d'Anville persuadé que ce plan fournissoit une mesure positive d'un grand espace d'Orient en Occident, & aidé d'ailleurs par la distance connue d'Orleans & de la méridienne de Paris, y ajoûte encore la distance depuis Angers jusqu'à Nantes, dont la longitude differe de Paris de près de quatre degrès, & il se propose de pousser ses opérations jusqu'à Brest pour embrasser un espace d'environ sept degrés.

Nous n'entrerons point dans le détail de cette preuve, c'est-à-dire, dans les opérations analytiques de l'Auteur. Il suffit d'en insinuer le résultat qui est une diminution considérable des degrés mesurés par cette discussion géographique.

M. d'Anville dans les éclaircissemens qu'il a faits depuis l'impression de son Livre, & que l'on trouve chez le même Libraire, prie les Lecteurs de faire

attention à la maniere dont il s'est expliqué sur son Ouvrage ; sçavoir, qu'il ne prétend point répondre indifféremment de toutes les circonstances de son détail de géographie, qui fait une partie de sa preuve : qu'il est manifeste » que
» ce ne sont pas ses operations particu-
» lieres qu'il expose, mais seulement
» une combinaison de diverses instruc-
» tions qui lui ont été fournies, aus-
» quelles se joignent même quelques
» parties empruntées de plusieurs mor-
» ceaux publics ou imprimés, qu'il ne
» craint pas tant de paroître comptable
» de ce qui ne seroit pas juste dans tout
» ce détail là, que quelque mauvaise
» conséquence qu'on en voudroit tirer
» au desavantage de la proposition du
» retrécissement de la terre sur les pa-
» ralleles, qui est le point essentiel, &
» le sujet véritable de cet Ouvrage :
» qu'enfin quand il y auroit assez con-
» sidérablement à redire dans l'espace
» ici donné entre Orleans & Nantes,
» cela ne porteroit point atteinte à sa
» proposition. «

L'éclaircissement sur la détermination de la longitude de Brest tourne à

l'avantage de ses opérations. Celui qu'il fait au sujet d'une *trentiéme partie* à déduire sur l'étendue ordinaire de la graduation des longitudes, consiste à dire, qu'il a paru plus sensé & plus commode de prendre cette moyenne proportionnelle entre tant d'inégalités reconnues, d'autant plus qu'il s'écoulera vraisemblablement bien des siecles avant que les Sçavans soient convenus d'une mesure absolument juste & délicate du retrécissement de la terre, vû les proprietés de l'Ellipse. » Il supplie enfin le » Public de considerer que puisque ce » retrécissement lui a eté connu par la » seule étude de la Géographie, c'est » une sorte de témoignage qu'il voudroit apporter quelque exactitude » dans les Ouvrages de ce genre. «

Outre la preuve de discussion que nous avons omise par son incompatibilité avec un extrait, l'Auteur cite plusieurs autres raisons qui l'ont engagé dans son sentiment sur la diminution des degrés de longitude.

10. Il y a cinq ou six ans, & peut-» être davantage, que voulant établir » la longitude sur une Carte particu-

» liere d'une contrée de Normandie, » quoiqu'il ne fût question que d'une » difference de deux degrés ou envi- » ron à l'égard du méridien de Paris, » il sentit quelque chose de moins dans » la mesure qui lui parut assez positive » de cet espace, en la comparant avec » une détermination astronomique de » longitude.

2°. Même succès dans la mesure d'un intervalle de trois degrés en longitude aux Pays-bas. L'Auteur promet de la produire dans l'analyse d'une Carte d'Allemagne en deux grandes feuilles.

3°. Il promet de même une Carte d'Italie conforme à son hypothese, avec une explication par écrit qui est déja plus avancée que la Carte même. Il s'agit particulierement d'un intervalle d'environ quatre degrés de longitude entre Turin & Bologne, intervalle le plus propre à confirmer le systême en question.

4°. On en verra quelque essai dans une Carte de la Palestine ou du Patriarchat de Jerusalem, achevée au mois de Mai 1732 pour l'*Oriens christianus*.

5°. Il proteſte qu'il a ſenti la même choſe preſque par tout, en prenant de grandes précautions pour ne pas incliner vers ce parti là dans les circonſtances douteuſes.

6°. Il inſiſte ſur les Cartes de la Chine qui vont paroître dans l'Ouvrage du P. Duhalde Jéſuite. » Ces Cartes » auſquelles ſe joint une partie de la » Tartarie, compoſent vraiſemblable-» ment le plus vaſte Ouvrage de Géo-» graphie auquel on ait employé les » regles de l'art. On s'eſt ſervi de moyens » géométriques pour dreſſer ces Cartes. » Mais ſuivant ce que les RR. PP. Je-» ſuites eux-mêmes ont écrit ſur leur » propre Ouvrage, on n'y a point fait » uſage des obſervations aſtronomi-» ques par rapport à la longitude. En » effet, on pouvoit n'y pas trouver ſon » compte. Car s'il eſt vrai que les de-» grés de longitude ſoient moins eten-» dus qu'on le ſuppoſoit, il s'enſuit que » lorſque par le réſultat des opérations » ou meſures géométriques on ſe » croyoit à quinze degrés de difference » à l'égard du méridien de Pekim, ce-» pendant il en devoit paroître quinze

» & demi ou environ par obſervation
» aſtronomique de longitude. Dans cet-
» te apparence de diverſité, comme les
» opérations ſur le terrain ſont plus pal-
» pables, pour ainſi dire, que les ob-
» ſervations céleſtes, il eſt aſſez naturel
» de ſe croire plus ſûr des premieres
» que des ſecondes. Quoiqu'il en ſoit,
» nous ſommes avertis par les RR. PP.
» mêmes, que la graduation de longi-
» tude marquée ſur les Cartes particu-
» lieres des Provinces de la Chine, n'a
» point été établie ſur des obſervations
» poſitives de la longitude. Ainſi cette
» graduation a été appliquée ſimple-
» ment à la meſure géometrique des
» eſpaces en faiſant l'étendue ou la gran-
» deur des degrés telle qu'on l'a ſuppo-
» ſée juſqu'à preſent. Néanmoins ces de-
» grés étant dans la réalité moins éten-
» dus, ſi nous trouvons des détermi-
» nations aſtronomiques de longitude
» par obſervation poſitive, elles ne
» doivent pas s'accorder avec la gradua-
» tion des Cartes. La longitude obſer-
» vée doit toujours ſe trouver en plus
» grande difference. Or ſi cela ſe ren-
» contre effectivement, ne ſera-t'il pas

» manifeste par les Cartes des Provinces
» de la Chine levées sur les lieux, &
» qui fournissent un vaste terrain, que
» la terre doit avoir moins d'étendue
» sur les paralleles, & pourra-t'on mê-
» me, sans admettre cette hypothese,
» concilier ces belles Cartes avec les
„ déterminations astronomiques. En-
» trons en examen. «

L'Auteur y entre en effet : & sur les Recueils d'observations Chinoises publiées par le P. Etienne Souciet Jesuite, il expose cinq déterminations de longitude par observation, très differentes de la mesure actuelle & géométrique dans des espaces considérables : d'où M. d'Anville conclut une diminution de plus d'une vingtiéme partie de la circonférence de la terre. Il faut remarquer que les lieux dont il s'agit sont par une latitude où les degrés ne perdent qu'une cinquiéme partie ou environ de leur étendue sur l'Equateur..

7°. De l'examen des routes marines comparées ensemble, l'Auteur infere comme en passant, & sans entrer dans le détail, que les distances marines concourent à demander le retrecissement de la terre.

8o. Enfin la Physique s'unit à l'étude de la Géographie en faveur de ce retrécissement, puisqu'il est naturel de penser, que la figure elliptique est plus propre que la spherique à déterminer & à maintenir le mouvement diurne de la terre sur son axe.

Tandis que nous sommes sur la Physique, il n'est pas hors de propos de finir cet Article par une réflexion qu'un ami très-versé dans la Physique vient de nous communiquer au sujet de M. Newton, & du systême Anglois. La voici.

La force centrifuge est plus grande sous l'Equateur que sous les paralleles (dit le Descartes Anglois) donc la terre a dû s'élever vers l'Equateur, & s'affaisser vers les poles. Mais ne falloit-il pas en tirer une conclusion toute contraire ? Car si la force centrifuge est plus grande sous l'Equateur, l'action de la pesanteur qui en dépend doit être plus grande sous l'Equateur: donc la pression a dû être plus forte sous l'Equateur. Donc la terre a dû s'affaisser sous l'Equateur, & s'étendre vers les poles Donc la terre doit être un spheroïde oblong du *côté des poles.*

Mais indépendamment de l'action de la pesanteur interpretée comme l'on voudra, les seules loix du mouvement ne démontrent-elles pas l'ellipticité de la terre, de sorte que son grand axe soit d'un pole à l'autre? Quand plusieurs corps à la fois sont mûs rapidement autour d'un centre commun, les corps qui ont le plus de force repoussent les autres vers le centre, & ils le font avec d'autant plus de force que la rapidité du mouvement est plus grande. Donc le mouvement circulaire étant plus rapide sous l'équateur que sous les paralleles, & la matiere rameuse qui compose la terre ayant moins de force, cette matiere a dû être poussée vers le centre avec plus de violence sous l'Equateur, & conséquemment être plus pressée sous l'Equateur. Donc elle a dû s'étendre vers les poles.

ARTICLE LVI.

ABREGE' DE L'ANATOMIE DU Corps Humain, où l'on donne une description courte & exacte des parties qui le composent, avec leurs usages,

*par M. *** Chirurgien Juré de Paris, deux volumes* in-12. *Tome I, pages 272, Tome II. pages 380. A Paris de l'Imprimerie de P. G. le Mercier, fils, rue S. Jacques, au Livre d'or, 1734.*

TOut le monde sçait que M. Verdier est l'Auteur de ce Traité, au sujet duquel il n'y a eu qu'une voix parmi les Maîtres de l'Art, tous ont aplaudi au jugement que M. Winslow, si capable de donner sur cela le ton aux autres, en a porté en l'aprouvant, lorsqu'il a dit que de tous les Abregés François, qui ont paru depuis un demi siecle jusqu'aujourd'hui, celui-ci est le plus conforme à la vraye Anatomie. Ce n'est pas un petit éloge, s'il est vray, comme on n'en sçauroit douter, qu'il y a bien de l'art à réduire un grand ouvrage sans lui rien ôter, & en gardant toutes les proportions.

M. Verdier, avant que d'entrer en matiere, explique avec beaucoup de précision & de netteté, ce qu'on doit entendre par le terme d'Anatomie; il donne ensuite une description exacte

des parties du corps humain ; puis il nous aprend ce que c'est que fibre, membrane, os, cartilage, ligament, muscle, glande. Il observe que toutes ces parties solides renferment dans leur substance quelque liqueur ; qu'on pourroit donc les regarder comme autant de vaisseaux, qu'on ne donne ce nom qu'aux parties qui servent uniquement à la circulation, soit du sang, soit de la lymphe, & à celles, qui sont destinées pour la filtration de certaines liqueurs.

On peut selon lui ranger les vaisseaux sous trois classes différentes, dont la premiere renferme les vaisseaux sanguins, distingués en arteres & en veines : la seconde, les vaisseaux lymphatiques, qui portent les mêmes noms : & la troisiéme, un genre de vaisseaux particuliers, apellés *secretoires & excretoires*. Tous ces différens vaisseaux, dont les proprietés & l'usage sont ici marqués en peu de mots, sont construits de maniere, qu'ils tendent toujours à se retrecir, & nous voyons leur capacité diminuer dans les animaux vivans, à proportion que la liqueur, qui y coule, occupe moins d'espace.

M. Verdier ajoute qu'on pourroit mettre aussi au rang des vaisseaux les *nerfs* : » car, dit-il, quoiqu'ils ne pa-
» roissent que sous la forme de cordons
» formés de l'assemblage de plusieurs fi-
» lets, qui s'étendent suivant leur lon-
» gueur, sans aucune cavité aparente ;
» cependant presque tous les Physiciens
» pensent que les différens filets, qui les
» composent, sont creux, ou du moins
» disposés de maniere à laisser couler à
» travers leur substance un fluide spiri-
» tueux, qui vient du cerveau, du cer-
» velet, & de la moële de l'épine.

De toutes les liqueurs, qui sont contenuës dans les vaisseaux, dont on vient de parler, la principale est le sang ; on doit même la considerer comme celle dont tous les autres, à l'exception du *chile*, émanent, comme de leur source. Ces autres liqueurs sont, la salive, la bile, le suc pancratique, celui de l'estomac, des intestins, &c. Le sang est composé principalement de trois parties, l'une que l'on appelle la *partie rouge* ; l'autre, que l'on nomme la *partie lymphatique*, & la troisiéme, qui est la *sérosité*.

Les Physiciens conviennent tous que

le ſang a deux mouvemens ; le premier, qui lui eſt commun avec tous les liquides en général, ſe nomme *mouvement de liquidité*. Le ſecond qui eſt celui, par lequel le ſang eſt diſtribué du cœur à toutes les parties par les arteres, & de toutes les parties au cœur par les veines, s'appelle *mouvement progreſſif*, *circulaire*, ou de *truſion*. Pluſieurs Phyſiciens modernes en admettent une troiſiéme ſous le nom de *mouvement inteſtin*, ou de *fermentation* ; ils lui attribuent particulierement la production des différentes humeurs, qui ſe ſéparent par les organes, appellées *glandes conglomerées*, & c'eſt de ce mouvement, qu'ils font dépendre la chaleur de toutes les parties du corps.

De tout ce qui vient d'être dit, il s'enſuit que le corps humain eſt composé d'une infinité d'organes de différente nature, & c'eſt la diverſité, qui ſe remarque parmi ces organes, qui a donné lieu de diviſer l'Anatomie en deux parties générales, ſçavoir en *Oſteologie*, & en *Sarcologie* ; la premiere traite des parties dures, & la ſeconde, des parties molles ; celle-ci a été ſubdiviſée en *Myo-*

logie, qui traite des muſcles ; en *Splanchnologie*, qui traite des viſceres : en *Angiologie*, qui traite des vaiſſeaux, & particulierement des ſanguins ; en *Neurologie*, qui traite des nerfs ; & en *Adenologie*, qui traite des glandes.

Toute la premiere partie diviſée en cinq chapitres, & la premiere ſection de la ſeconde, en deux chapitres, compoſent le premier volume. Le ſecond renferme les quatre autres ſections. La Splanchnologie contient quatorze chapitres, où il eſt parlé des envelopes générales du corps humain, de la peau, des poils, des ongles, de la graiſſe, des envelopes particulieres au ventre inférieur, & de l'épiploon. Des ſecretions en général, des organes, qui ſervent à la digeſtion des alimens, de ceux qui ſervent à la génération dans les deux ſexes, du fœtus & de ſes envelopes, de la poitrine & de tout ce qu'elle renferme, de la tête, de toutes ſes parties, & de ſes organes.

L'Auteur en parlant de l'uſage du cerveau, examine ſi les fibres medullaires, qui partent des glandes de la ſubſtance cendrée du cerveau, ſe conti-

nuent diſtinctes, & ſans que leur cavité communique avec les fibres voiſines dans le chemin qu'elles font, depuis leur origine juſqu'à l'endroit, où les nerfs commencent? Où bien, ſi ces fibres communiquent entr'elles, en formant dans leur chemin un reſervoir commun en maniere de corps ſpongieux, où elles ſe terminent pour y décharger les eſprits, qu'elles ont reçû des glandes, & duquel réſervoir commun, nommé par quelques uns *Emporium*, partent enſuite les filets, qui vont compoſer les nerfs; de ſorte que dans cette idée l'eſprit animal, qui vient du côté droit du cerveau communique avec celui, qui vient du côté gauche. La délicateſſe des fibres, qui compoſent la ſubſtance medullaire du cerveau, ne permettant pas de les ſuivre dans leur route, on eſt obligé d'avoir recours à quelques expériences, qui puiſſent favoriſer l'une ou l'autre de ces opinions, & M. Verdier en rapporte deux, qui paroiſſent favorables à l'opinion de ceux, qui admettent un réſervoir commun pour les eſprits animaux.

La premiere a été faite ſur un chien, en

en lui emportant une portion assez considerable de la substance cendrée du cerveau, & qui malgré cela a conservé le mouvement dans toutes les parties de son corps. La seconde est fondée sur des cas arrivés à des personnes blessées au crâne, ausquelles une partie du cerveau a été emportée, sans qu'elles ayent été attaquées de paralisie dans aucune partie du corps; or on ne peut guere, ce semble, continuë l'Auteur, expliquer ce phenomene, sans admettre un réservoir commun; car dans l'extirpation, qui a été faite, un très-grand nombre de glandes ayant été détruites, tous les filets nerveux, qui en partent, doivent manquer d'esprit, & en priver par consequent les parties, où ces filets nerveux vont se rendre. On peut donc raisonnablement conclure, de ce que le mouvement s'est conservé dans toutes les parties du corps, que ces esprits, qui n'ont pas cessé de couler, ne pouvant venir des glandes, qui ont été emportées, ont détruit leur source d'un reservoir commun.

On dit peut-être qu'une même partie du corps recevant ses fibres nerveu-

ſont ceux, qu'on appelle proprement les organes des ſens, & dont on fixe d'ordinaire le nombre à cinq ; à ſçavoir la peau, pour la ſenſation du toucher ; la langue, pour celle du goût ; le nez, pour l'odorat ; l'œil, pour la vûë ; & l'oreille, pour l'oüie. Nous avons jugé que cet endroit étoit un des plus propres pour donner une idée de la maniere d'écrire & de raiſonner de l'Auteur ſur toutes les matieres, qui ont rapport à ſon ſujet.

ARTICLE LVII.

COMMENTARII ACADEMIÆ ſcientiarum Imperialis Petropolitanæ, Tomus primus, &c. C'eſt-à-dire : Memoires de l'Academie Imperiale des Sciences établie à Peterbourg, Tome premier. Pour l'année 1726. à Peterbourg, de l'Imprimerie de l'Academie in-4o. p. 488. ſans compter les Planches.

CETTE Academie compoſée de tous les hommes célébres de l'Europe, qui ont voulu & pû y avoir place,

partage ſes Facultés & ſes Mémoires en trois claſſes, la claſſe des Mathematiques, celle de la Phyſique & celle de l'Hiſtoire, ou même en general des Belles-Lettres. Nous ſuivrons cet ordre & celui des Memoires mêmes dans le compte abregé que nous allons en rendre.

PREMIERE CLASSE.

Mémoires de Mathematiques.

Après une Epître Dédicatoire à *Pierre II.* Empereur de Ruſſie, & une courte Préface, l'une & l'autre de la compoſition de M. *Goldbach*, Secretaire de l'Academie : le premier Memoire eſt de M. *Jacques Herman*, connu par ſon excellente *Phoronomie* : Son Memoire eſt ſur *la meſure des forces des corps.* M. Herman n'eſt pas le ſeul qui traite ici cette matiere, & on y trouve quatre ou cinq Memoires qui vont à l'éclaircir & ſurtout à établir le fameux paradoxe avancé autrefois par *M. Leibnis*, dans les *Actes de Leipſick* (ann. 1686. p. 161.) touchant la diſtinction dynamique des *forces mortes*, & des *forces vives.*

ſont ceux, qu'on appelle proprement les organes des ſens, & dont on fixe d'ordinaire le nombre à cinq; à ſçavoir la peau, pour la ſenſation du toucher; la langue, pour celle du goût; le nez, pour l'odorat; l'œil, pour la vûë; & l'oreille, pour l'oüie. Nous avons jugé que cet endroit étoit un des plus propres pour donner une idée de la maniere d'écrire & de raiſonner de l'Auteur ſur toutes les matieres, qui ont rapport à ſon ſujet.

ARTICLE LVII.

COMMENTARII ACADEMIÆ ſcientiarum Imperialis Petropolitanæ, Tomus primus, &c. C'eſt-à-dire : Memoires de l'Academie Imperiale des Sciences établie à Peterbourg, Tome premier. Pour l'année 1726. à Peterbourg, de l'Imprimerie de l'Academie in-4°. p. 488. ſans compter les Planches.

CETTE Academie compoſée de tous les hommes célebres de l'Europe, qui ont voulu & pû y avoir place,

tourner la rouë d'un moulin, &c.

Les Carteſiens & tous les Phyſiciens & Géométres ont dit juſqu'ici avec Deſcartes, que cette force étoit en raiſon composée de la maſſe & de la vîteſſe du corps en mouvement ; & cela paroît naturel & très-évident, étant évident en effet que plus un corps a de maſſe & de vîteſſe plus il a de force. Il n'eſt pas queſtion ici de la maſſe, mais de la vîteſſe. La force du mouvement en ſuit-elle la raiſon ſimple, comme l'a prétendu Deſcartes, ou la raiſon doublée, comme l'a prétendu M. Leibnis, & comme le prétend aujourd'hui M. Herman, avec peut-être tous les ſçavans de l'Europe, hors, comme nous avons dit, ceux de France & d'Angleterre ?

C'eſt-à-dire, en faiſant abſtraction des maſſes ou les ſuppoſant égales, un corps qui a double vîteſſe n'a-t-il que double force ? Celui qui a triple viteſſe n'a-t-il que triple force, &c. ? Car c'eſt ainſi que nous le penſons d'après Deſcartes ? ou comme tant d'habiles gens le penſent d'après M. Leibnis, la double vîteſſe quadruple-t-elle la force ?

La triple vîtesse noncuple-t-elle la force ? Et toujours la force est-elle le quarré de la vîtesse ? Voilà l'état précis de la question.

Après avoir distingué entre la *force morte*, qui consiste dans le simple effort interrompu d'un corps au mouvement, & la *force vive* qui est la revivification de cette force, & le progrès même du mouvement actuel ; M. Herman remarque que la force morte d'un poids par exemple qui pend à un fil, est le poids même ou la masse du corps.

Il recherche ensuite le rapport de la force morte à la force vive: *Galilée*, *Torricelli*, *Borelli*, & toute l'Ecole Italienne, prétendent que ce rapport est infini ou infiniment petit. Notre Auteur trouve plus d'exactitude à dire avec Descartes dans une Lettre au P. *Mersenne*, que ces deux forces sont héterogenes & incomparables, l'une étant de deux dimensions comme la surface, l'autre d'une comme la ligne. Mais ces deux expressions reviennent sans doute à la même idée.

M. Herman passe au point principal du rapport des forces vives entr'elles.

En étudiant Descartes un peu de près il trouve dans ses lettres des vestiges du sentiment de M. Leibnis ; ce qui n'a rien de surprenant, les pensées des grands hommes, dans la plus grande diversité de leurs opinions, ne roulant le plus souvent que sur une diversité d'expression, l'un ayant toujours au moins entrevû ce que l'autre a vû, & tous ayant voulu dire à peu près la même chose.

L'Auteur entre ensuite en matiere, & sa premiere preuve du principe de M. Leibnis est tirée de cet autre principe reçû du choc des corps, qu'avant & après ce choc la même quantité de mouvement persevere. Il y a bien de l'esprit & de la recherche dans la maniere dont il déduit ces principes l'un de l'autre, par le moyen du calcul des infiniment petits. L'autre preuve qu'il tire de la maniere dont la force morte d'un corps pesant produit sa chute & sa force vive, est plus naturelle & plus débarassée même de toute supposition arbitraire.

Car exprimant la force morte par une ligne, la force vive qui est sans

doute à la fin d'un espace l'assemblage ou la somme de toutes les forces mortes qui ont agi lineairement dans tous les points de cet espace qui est celui de la chûte, se trouve égale à toutes ces lignes en nombre infini, & par conséquent à un plan, & par conséquent aussi en raison composée & plane, & non simple & lineaire des vîtesses. M. Herman parle des disputes de M. Leibnis avec *l'Abbé Catelan*, & avec M. *Papin*; mais il s'attache surtout à la refutation des objections de M. *Clarke*, dont nous rendîmes compte dans ces Memoires, lorsqu'elles parurent en 1720. dans le recueil de M. *Des Maizeaux*, touchant la fameuse dispute entre Messieurs *Nevvton* & *Leibnis*, sur l'invention du calcul de l'infini & sur divers autres points de Philosophie, de Mathematique: & la réponse à ces objections paroît ici sans réplique, & le Paradoxe de M. Leibnis n'a peut-être jamais été si bien établi ni si bien défendu.

Le Memoire suivant de M. *George Bernard Bulffinger*, donne des *Démonstrations méchaniques* du même Princi-

pe. Ce Memoire est partagé en deux Sections, dont la seconde contient divers éclaircissemens. La premiere est toute démonstrative, & démonstrative géométriquement comme la méchanique speculative. C'est dans une de ses scholies que M. Bulffinger réfute l'objection que M. *le Chevalier de Louville* fit contre M. Leibnis dans nos Memoires il y a environ douze ans. M. Bulffinger ne nomme point M. de Louville & ne cite point nos Memoires : il ne les designe que par ces paroles *Est vir genere & scientiâ illustris cujus hæc objectio publicè legitur.* Il rapporte ensuite les paroles de M. de Louville ; mais traduites en Latin. Du reste la réponse ne paroit pas tout-à-fait sans réplique, quoiqu'après tout l'objection ne le paroisse pas non plus, & ne soit peut-être qu'un ingenieux sophisme. Nous en dîmes notre sentiment à l'illustre Auteur dès ce tems-là, avant qu'il l'imprimât, & pour le détourner même de l'imprimer.

M. de Louville conçoit un corps *C*, frappé en même-tems par trois corps égaux *A*, *B*, *E*. avec des forces égales

dans des directions opposées qui forment trois angles égaux. Ce corps évidemment conservera son repos entre ces trois forces égales qui se détruisent. Cependant en décomposant les forces & les supposant en raison des quarrés des vîtesses, M. de Louville trouve que les corps *A*, & *B*, n'opposent qu'une demie force au corps *E*, pour l'empêcher d'entraîner *C*, dans sa direction.

Cela paroît vrai, mais on trouvera aussi par la même méthode que les deux *B*, *E*, n'opposent qu'une demie force au corps *A*, & que les deux *A*, *E*, n'opposent non plus qu'une demie force, & qu'ainsi tout est égal, & l'équilibre maintenu, & l'objection refutée par elle-même.

Mais pour la refuter à tous égards, il est bon de remarquer qu'elle renferme une fausse supposition ; sçavoir la décomposition ordinaire d'une force en deux côtés de parallelogramme. Les défenseurs du sistême Leibnitien ne se seroient-ils pas apperçûs eux-mêmes que cette décomposition devoit être toute differente dans leur sistême, de celle du sistême Cartesien ?

Après cela pour trancher tout d'un coup la difficulté, il n'y a qu'à remarquer que le corps placé dans le même instant entre trois forces contraires & égales, n'a qu'une force morte pour obéir à chacune d'elles, & que les forces mortes ou naissantes sont en raison simple des vîtesses, n'y ayant que les forces vives qui soient doublées des vîtesses. Distinction au reste qui répond à tout & concilie autant qu'il est possible le sistême ordinaire avec celui de M. Leibnis & de ses illustres défenseurs.

Le troisiéme Memoire est une Dissertation de M. *Nicolas Bernoulli*, sur le mouvement que produit dans les corps la percussion. C'est encore ici une nouvelle confirmation de la mesure des mouvemens par les quarrés des vîtesses. Par exemple, la premiere proposition que l'Auteur établit, c'est que le produit des masses par *VV*, est le même avant & après la collision de deux corps.

Le Memoire suivant est de *M. Daniel Bernoulli*, frere du précedent : Il y examine les principes de la Méchani-

que, & y donne des Démonstrations Géométriques de la composition & de la résolution des forces; & toujours au profit du Principe de M. Leibnis.

Dans le Memoire qui suit celui-là, *M. Herman* donne deux manieres directes de diviser le demi-cercle en raison donnée; & par ce moyen la résolution du Problême de Kepler pour trouver les lieux des Planetes en tout tems donné. La *quadratrice* ou espece de *ligne de sinus*, dont se sert M. Herman pour cette division du demi-cercle paroît, comme il le dit, plus traitable que la *cycloïde allongée*, dont se sont servis pour le même effet *Messieurs Wren* & *Nevvton*. Car tout consiste à couper toujours par moitié les arcs du quart de cercle, & à mener par tous ces points de division des paralleles au diametre & des rayons dont les intersections donnent tous les points de la courbe qui est pourtant toujours transcendante. M. *Tschirnaus* avoit parlé de cette courbe dans sa *Médecine de l'esprit*.

Suit encore un Memoire de M. Herman sur le *calcul integral*. Son but est

par une méthode nouvelle & qui encherit ſur celles du Traité des quadratures de *M. Nevvton*, de déterminer ſi une differentielle quelconque peut être integrée, & au cas qu'elle ne le puiſſe pas de déterminer la courbe la plus ſimple dont l'aire eſt le lieu géométrique, ou l'expreſſion ou la valeur de cette integrale introuvable.

M. *Jean Bernoulli*, Pere des deux dont nous venons de parler, traite auſſi cette matiere de l'intégration des quantités differentielles, & donne ici l'eſſai d'une méthode d'integrer ces ſortes de quantités, ſans avoir beſoin de ſéparer les indéterminées qui renferment leurs expreſſions : quand on dit *integrer*, il faut toujours entendre *algebriquement* ou *géométriquement*, en les conſtruiſant par les quadratures ou rectifications des courbes. Or voilà quel eſt le grand but des infinitaires, de parvenir à une régle générale, *appliquable à la pratique*, d'integrer de la ſorte ces Equations fluxionaires où les indéterminées, leurs puiſſances, leurs radicaux ſont inſéparablement mêlés.

On a quelques régles particulieres

pour des cas particuliers, & on doit à M. Jean Bernoulli la justice de reconnoître que personne n'a travaillé là-dessus avant lui, ni plus ni avec plus de succès que lui. Il cite ici pour garants de la primeur de son travail, ses Lettres manuscrites à *M. le Marquis de l'Hôpital*, & celles de ce Marquis, pour l'utilité particuliere duquel il dit avoir écrit dès le commencement les leçons qui sont aujourd'hui entre les mains de tout le monde, *Marchioni Hospitalio in cujus privatam utilitatem initio à me conscripta lectiones, in multorum, &c.*

Parmi ces régles particulieres, la plus universelle est celle qui integre les Equations dont les indéterminées mêlées forment dans chaque terme le même degré plan, solide ou sursolide, &c. Comme $x^2 y$, xy^2 ou $x^3 y$, $x^2 y^2$, xy^3, sans en exclure sans doute $x^3 y^0$, ni $x^0 y^3$, c'est-à-dire, x^3 & y^3, dans le premier cas, ni de même x^4 & y^4 dans le second.

C'est par le moyen d'une nouvelle indeterminée z qu'on parvient à la separation en question, en substituant

zy pour z, ou même plus generalement $z^n y$, & sa difference $z^n dx + nxz^{n-1} dz$ pour dx, ou encore la fonction de z, $y \sqrt{aa+zz}$ ou telle autre; ce qui souvent suffit pour la séparabilité des changeantes.

Cette methode s'étend même aux radicaux, pourvû que la loi de l'homogeneïté potentielle des termes soit gardée. Par exemple dans l'Equation $axdy + dx \sqrt{(xx+yy)} = 0$ où x & y n'ont qu'une dimension à cause du radical, mettant zy & $zdy + ydz$, pour x & dx, l'Equation prend cette forme débarassée $\frac{dy}{y} + \frac{dz \sqrt{(zz+1)}}{az + z\sqrt{(zz+1}} = 0$ ou cependant l'irrationalité qui reste ne laisse pas encore voir si elle n'est pas integrable en termes finis à l'aide des logarithmiques qu'elle peut envelopper.

Ainsi pour ôter *l'asymmetrie*, il faut supposer une fonction de Z soit donc $x = y \sqrt{(zz-1)}$ &c. d'où on tire $(z^3 + az^2 - z - a) dy + yz^2 dz = 0$ ou les changeantes sont séparables par la division ordinaire & où il ne reste rien d'irrationel, & ayant un membre logarithmique.

Mais il s'agit surtout ici de la methode d'integration sans aucune séparation des changeantes. M. Bernoulli donne une petite Table d'Equations *Canoniques* de divers ordres, dont le premier est $(ax + by)\,dx + (cx + ey)\,dy = 0$ le second $(axx + bxy + cyy)\,dx +$ &c. Or ces sortes d'Equations peuvent être integrées, ou reduites à des Equations finies, qui expriment la nature des lignes qui conviennent à leurs respectives Equations canoniques differentielles. Et ces Equations finies sont toujours algebriques ou du moins exponentielles, selon que les Exposans des indéterminées sont rationels ou irrationels.

Or la méthode consiste à former une Equation finie, dans laquelle on fasse entrer autant de lettres constantes indéterminées, qu'il y a de termes dans l'Equation canonique qu'on veut integrer, & qui étant differentiée ait les mêmes dimensions d'indéterminées x & y que cette Equation. Du reste, on voit facilement que cette Equation finie doit avoir cette forme $(x + ay)^{\pi} \times (x + by)^{\tau} \times (x + yy)^{\theta} \times$ &c. $= C$

afin qu'il y ait un produit des facteurs binomiaux élevés aux puissances marquées, lequel produit soit fait égal à la constante *C*, &c. Le nombre des facteurs est 2 pour le premier ordre canonique, 3 pour le second, &c. Tout le reste s'entend par d'habiles Analystes ausquels seuls ces méthodes recherchées & profondes appartiennent. Nous ne nous sommes peut-être que trop étendus pour un extrait qui est fait pour tout le monde.

Le Memoire suivant de M. *C. G.* contient quelques observations sur les cas integrables de l'Equation differentielle $ax^m dx + byx^r dx + cy^2 dx = dy$. Tout ceci est encore fort profond & fort reservé aux plus sçavans Analystes, aussi-bien que les deux Memoires suivans, l'un de M. *Nicolas Bernoulli fils de Jean*; & l'autre du même Anonyme *C. G.* qui paroît être le Secretaire de l'Academie, M. *Goldbach*, toujours sur la même matiere d'integrations d'Equations, pareilles à la précedente.

Suit un Memoire de M. *Jacques Herman*, touchant les *Epicycloides décrites sur une surface sphérique.* Le

célébre *Viviani*, avoit proposé aux Analystes modernes une espece d'énigme géométrique que M. *Leibnis* eut la gloire de résoudre presque sur le champ. C'étoit de percer des fenêtres dans la coupole hemisphérique d'un Temple, de telle sorte, figure & grandeur que le reste de la surface hemisphérique fut quarrable. Sur ce Problême M. *Ernest offembourg*, dans les Actes des Sçavans, en 1718. proposa celui de *percer cet hemisphére de fenêtres ovales dont chacune eut une circonference rectifiable.* Et c'est ce Problême dont M. Herman donne ici la résolution par le moyen des *Epicycloïdes sphériques*, dont la génération & l'Analyse ne sçauroient être resserrées dans les bornes d'un extrait, qui est obligé d'embrasser tant de Memoires divers.

Enfin cette Classe Géométrique est terminée par un Memoire du sçavant M. *Wolfius* sur les *Principes dynamiques*, c'est-à-dire, encore sur le nouveau *Principe de M. Leibnis.* Rien n'est plus méthodique que ce Memoire : l'Auteur y suit la même méthode que dans son *Cours abregé de Mathematique*, & dans

d'autres Ouvrages. Il n'y prodigue point l'Analyse, & n'en est que plus clair & plus à la portée de tout le monde.

Les Théoremes de l'Auteur en stile abregé sont : 1°. Dans des corps inégaux de vîtesses égales, $F : f :: M : m$. Les F, marquant les forces, les M, les masses.

2°. L'action uniforme $A : a :: F : f$.

3°. Si $F = f$, $A : a :: T : t$.

4°. $A = TF$ & $a = tf$.

5°. $F : f :: t : T$.

6°. $E : e :: S : s$. c'est-à-dire, les effets de mobiles égaux, sont comme les espaces.

7°. Les mobiles étant inégaux, les espaces égaux $E : e :: M : m$.

8°. Tout étant inégal, espaces & mobiles, $E : e :: MS : ms$. Effet, masse, espace.

9°. Dans le mouvement uniforme, $E : e :: MUT : mut$. Effet, masse, vîtesse, tems.

10°. Les $A : a$ (actions qui produisent le même effet $:: V : u$.

11°. Si $V = u$, $A : a :: E : e$, faisant abstraction de toute resistance.

12°. $A : a :: EU : eu$.

surface exterieure des intestins. Il y en a de deux sortes : les uns qui sont plus interieurs & plus près de leur origine, rampent entre les tuniques vasculeuse, & musculeuse ; aussi ne les y découvre-t-on que comme au travers d'un nuage. C'est par ces ramifications distribuées tout au tour des intestins, que le chyle va droit au mésentere. Au-dessus de ceux-là, il y en a d'autres sur la tunique exterieure qui est transparente comme le verre. Ceux-ci different des précedens par la forme & par la maniere de leur extension. On les prendroit pour des nerfs. Ils n'ont point de ramifications ou de subdivisions, & sont par tout d'une égale capacité.

Vers la fin de l'intestin ces vaisseaux aboutissent à deux troncs, l'un interieur, l'autre posterieur, dont l'un va à la partie superieure ; l'autre à l'inferieure du mésentere. Les grands intestins comme les grêles, ont leurs vaisseaux chyliferes : mais ils y sont moins visibles, soit parce que le chyle y arrive plus tard que dans les autres, soit parce que leur substance plus grasse, permet moins de les y voir, sur tout le nombre de ces vaisseaux

vaisseaux diminuant à mesure qu'ils se rapprochent du mésentere. Dans ce mésentere les chyliferes vont par paires, les uns au-dessus de la cloison, les autres au-dessous sans aucune communication : là ils se divisent, se soûdivisent, se rejoignent, forment des isles, s'entrelassent & à la fin ne forment qu'une confusion merveilleuse, dont l'Auteur croit que l'usage est de travailler le chyle, de le mêler, de le remêler, de l'affiner, &c. ne doutant pas que ces vaisseaux entrelassés ne communiquent par des anastomoses.

Enfin tout ce nombre innombrable de ramifications chyliferes, aboutit à cinq qui passant au dessus du Pancreas vont aboutir au canal thorachique, &c. Toute cette description est fort curieuse, fort clairement circonstanciée ; & comme on voit, toute pleine de nouveautés. Par exemple, l'Auteur fait encore voir que la lymphe & le chyle ont des reservoirs tout-à-fait differens, que le canal thorachique a une valvule, &c.

4°. *Essai d'une nouvelle théorie, sur le mouvement des muscles ; par*

Monsieur Daniel Bernoulli, fils de Jean Bernoulli. Cet Auteur établit & explique le sistême du gonflement des muscles par les esprits animaux. Dans une premiere Section, M. Bernoulli traite la partie physique & anatomique de cette question. Dans la seconde, il est géométre.

Le muscle a deux sortes de fibres, longitudinales & transversales. Pour peu que celles-ci se contractent, celles-là souffrent une grande contraction, jusqu'à s'accourcir d'un cinquiéme de leur longueur; ce qui suffit pour les plus grands mouvemens. Cette premiere Section finit par une experience qui sert à trouver les plus grandes contractions des muscles droits de l'oeil.

Dans la seconde Section, l'Auteur avance pour premier Théoreme, que la courbe que forment les filamens d'une cellule musculeuse enflée, est toujours l'*élastique*, dont l'axe est le même que celui de la petite vesicule. Le second Théoreme est, qu'un muscle ne peut être contracté au-delà de la cinquiéme partie de sa longueur naturelle. Le troisiéme, qu'un muscle, pour

être contracté autant qu'il est possible doit avoir la longueur de sa cellule à son diametre en plus grande raison que 100 à 77. Tout cela est ici démontré, c'est-à-dire, accompagné de démonstrations, telles qu'on peut les attendre sur une pareille matiere toujours trop sujette à l'hypothese.

Cinquiéme Memoire : *Touchant les divers Barométres sensibles, & d'une nouvelle espece, avec ses usages, par M. Bulffinger.* Après avoir parlé de la plupart des Baromêtres qu'on a jusqu'ici inventés ; & en avoir fait sentir les défauts, cet Auteur, pour les éviter s'est proposé de faire un Baromêtre qui indique les plus légeres variations de la gravité de l'air, qui ne reçoive aucune altération de l'inégalité du tube, aucune de l'élevation ou de l'abaissement du mercure, qui distingue de l'effet de la gravité les rarefactions & condensations causées par le chaud & le froid, dont les tubes ne soient point assujettis à la mesure des diamétres, dans lequel les oscillations ne fassent point d'embaras, qui ne reçoive aucun dommage des exhalaisons, de la corru-

ption, de la gêlée, qui soit facile à préparer, & qui porte enfin avec soi la preuve de son exactitude.

Pour remplir toutes ces conditions, prenez, dit l'Auteur, un Baromêtre ordinaire, simple recourbé; marquez-y le lieu de la plus grande hauteur: ayez cette attention qu'il n'y ait pas plus de mercure dans le tube & dans le petit reservoir qu'il n'en faut, pour que dans la partie recourbée, il atteigne un point *d*, de trois lignes au moins inférieur au reservoir *b*, lorsqu'il atteint sa plus grande hauteur possible *a*; or ce point *a*, peut être pris un peu plus haut que la plus grande élevation.

Appliquez ce tube à une plaque d'airain qui ne soit pas beaucoup plus large que lui. Divisez-là, en commençant par l'horizontale *cd*, en pouces & degrés, par des paralleles à *cd*. Que la plaque soit excavée pour recevoir dans son enfoncement la moitié du tube. Plongez la plaque & le tube, par ex., dans l'eau, jusqu'à ce que le mercure atteigne le point *a*; & marquez la profondeur de l'immersion du tube.

Je dis, continuë M. Bulffinger, que si on fait cette analogie, comme la gravité du mercure est à celle de l'eau; ainsi la hauteur de l'eau au-dessus de la ligne *cd*, est à la profondeur du mercure sous *a*; que cette quatriéme proportionelle étant ôtée de toute la hauteur *ac*, laisse la vraye hauteur du mercure, à laquelle il reste suspendu par la gravité de l'atmosphere en un tems donné. *La démonstration en est facile:* car le mercure est élevé par l'atmosphere & par l'eau, ôtant donc le poids de celle-ci, reste celui de l'autre. Cela est fort ingenieusement imaginé.

Sixiéme Memoire. *Sur la découverte de la citerne & du canal thorachique du chat léopard, du veau marin & de l'élephant par M. du Vernoi.*

Septiéme Memoire: *Sur la lumiere Boreale par M. Fr. Chr. Maïer.* Ce Phénoméne étant aussi fréquent & aussi sensible qu'il l'est dans les païs septentrionaux, l'Auteur convient qu'il lui a été facile de former un corps d'observations qui merite beaucoup d'attention, aussi bien que les conséquences qu'il en tire, & les conjectures qu'il

hazarde avec beaucoup de vraiſemblance. Il donne d'abord une deſcription courte & élegante du Phénoméne & de tous ſes aſſortimens. Enſuite il établit ſa poſition dans l'atmoſphere & dans la region même des nuées, & le forme d'exhalaiſons & de vapeurs.

Huitiéme Memoire. *Hiſtoire d'une maladie curieuſe & preſqu'inoüie de l'uterus, avec les reflexions medicinales neceſſaires, par M. Pierre-Antoine Michelotti.* Il reſulte de cette hiſtoire que les hommes & ſurtout les femmes attaquées de pareille maladie, qu'on nomme *hiſterique*, peuvent paſſer des jours, des mois & des années ſans manger, comme les viperes, dit notre Auteur, renfermées dans des bouteilles, ou les limaçons renfermés pendant l'hyver & une partie de l'Automne dans leurs coquilles; on peut ajoûter les chenilles & bien des ſortes de vers qui ſont quelquefois les deux & trois ans dans leur muë ſans rien prendre, & qui en ſortent plus gros & mieux nourris, en apparence au moins, qu'ils n'y étoient entrés.

Neuviéme Memoire. *Obſervations*

Anatomiques. La premiere est sur un homme qui étant *mort d'une fumée de charbon*, fut trouvé ayant tous les autres visceres fort sains, mais la vesicule du fiel couverte d'une grosse tumeur, pesant une livre & quatre dragmes, & toute pleine d'un nombre prodigieux *d'hydatides* ou vesicules comme autant de grains de raisin, vuides de substance & pleines de vent; sans adherence à aucune grape ni pedicule, & seulement entassées les unes sur les autres, & renfermées dans un sac commun. Or chaque vesicule servoit de sac ou d'ovaire à trois ou quatre autres dont elle étoit remplie, le nombre montoit à plus de 9000. On a jugé que c'étoient des bulles d'une humeur viciée, plutôt que des parties organiques alterées.

La seconde Observation est sur un jeune homme mort subitement d'une *rupture de la ratte*, par un coup de poing reçu en jouant; d'où le Secretaire de l'Academie conclut que la methode de se faire couper la ratte pour être plus alerte, est une fable, une charlatanerie ou une operation mortelle. La troisiéme Observation, est sur une femme

morte sur le champ d'une *hemorragie d'omentum*, causée par une violente percussion au ventre. La quatriéme, sur un homme âgé, mort subitement d'une *hemorragie d'estomac*, qui lui avoit rempli l'estomac d'un grumeau de sang caillé. La derniere, sur les *impressions de la foudre*, trouvées sur les diverses parties du corps d'un homme qu'elle avoit tué.

La troisiéme Classe historique & critique, comprend des Dissertations sur *l'origine des Scythes & la situation de la Scythie*, & sur la celebre *muraille & les portes Caucasiennes*, longtems appellées, par erreur *Caspiennes*. Nous en parlerons ailleurs.

La fin du volume renferme comme une quatriéme Classe d'Observations Astronomiques. On avertit que ce sera là toujours leur place, afin de donner le tems aux Etrangers de communiquer leurs Observations, en conformité avec celles qui se font à Peterbourg. Les premieres Observations sont des Satellites de Jupiter, par Messieurs *Joseph-Nicolas Delisle*, & *Louis Delisle*, freres. Les secondes envoyées de Paris, y ont

été faites par Messieurs *Cassini* & *Maraldi.* Suivant ces Observations les Méridiens de Paris & de Peterbourg, different en tems, *d'une heure 51 min. 2 second.* Et la vraye longitude de Peterbourg est 47, 57, 30.

Les troisiémes Observations des Eclipses des Satellites de Jupiter ont été faites en Italie, à Bologne par M. *Eustache Manfredi.* Il en resulte pour la difference des Meridiens de Bologne & de Peterbourg à peu près *1 heure, 16 minutes, 0 sec.*

Les quatriémes sont du *P. Carbone*, Jesuite à Lisbonne : d'où resulte la difference des Méridiens de Peterbourg & de Lisbonne, & par consequent la plus grande étenduë de l'Europe en longitude, qu'on ait déduite d'Observations immédiates faites en si grande distance, *39 degr. 31 min. 45 sec.*

ARTICLE LVIII.

PROPUGNACULO DE LA Tradiciones en general contra la regla de los criticos severos y voluntarios, &c. C'est-à-dire, Défense des

Traditions contre la regle que prescrivent les Critiques outrés, & qui jugent arbitrairement. Pour servir de Préliminaire à deux Traités sur la Prédication de S. Jacques en Espagne, & sur la construction de la Chapelle Angelique de Notre-Dame de la Colonne, par le S. Apôtre & ses Compagnons. Ouvrage de Dom *Pedro Joseph Miranda Elizalde & Ursua*, ci-devant Ecolastre du Théologien d'Arragon, premier Licencié en Théologie, Cathedratique de Philosophie & de Théologie, en l'Université d'Alcala, & presentement Chanoine Lecteur de la Sainte Eglise Metropolitaine de Sarragoce, Juge & Examinateur Synodal de cet Archevêché. Dédiée au Sérénissime Prince Dom Ferdinand de Bourbon Prince des Asturies. *Folio*, pp. 456. à Sarragoce, de l'impression de François Moreno. 1734.

L'Eglise dépositaire de la Foi conserve ce précieux thresor dans deux sources, qui n'ont qu'un même principe, ce sont l'Ecriture & la Tradition,

ſeule interpréte infaillible de [illegible] & de l'autre, elle y puiſe les regles, qu'elle nous donne pour la pratique de nos devoirs; les articles de notre croyance; l'objet & la forme de notre culte. Mais il faut bien diſtinguer dans la Morale ce qu'elle nous preſcrit, comme neceſſaire & indiſpenſable; ce qu'elle nous conſeille, comme plus parfait, & ce qu'elle nous permet, ou tolere, par une ſage œconomie: dans la doctrine, ce qu'elle nous oblige de croire, comme eſſentiel à la foi; ce qu'elle nous propoſe, comme bon & bien fondé; & ce qu'elle abandonne à la diſpute des Théologiens. Enfin dans ce qui concerne le culte Religieux, tout n'eſt pas de precepte; & tout ce qui eſt permis, autoriſé, n'eſt pas une loi ſouveraine.

Il faut même reconnoître dans ce qu'on appelle conſeil, opinion, tolerance, divers degrés, qu'on ne doit pas confondre. Il y a par exemple des ſentimens, qui ne ſont pas de foi, mais qui en approchent, comme on parle dans l'Ecole, on ne peut s'en éloigner ſans témerité: Il y en a qu'on peut ſui-

vre, ou abandonner ſans aucun riſque ; & il y en a qui ne paroiſſent pas établis ſur des fondemens aſſez ſolides, ou qui pourroient avoir des conſequences dangereuſes ; mais que l'Egliſe ne juge pas à propos de proſcrire, tandis que ceux, qui les ſoutiennent demeurent ſoumis à ſes déciſions, & ne s'écartent point des verités fondamentales.

On doit diſtinguer de la même maniere les Traditions : outre les divines & les Apoſtoliques, qui demandent de nous une ſoumiſſion entiere ; parmi celles, qui ſont purement Eccleſiaſtiques, quelqu'unes tiennent tellement à l'édifice de la Religion, qu'elles l'ébranleroient par leur chûte, & il s'en trouve pluſieurs, que l'Egliſe autoriſe, ſans les décider. Quelqu'autres ſervent de telle ſorte à nourrir la pieté des fideles, qu'on ne doit pas y toucher ſans une eſpece de néceſſité. Celles-ci ne ſubſiſtent que par leur antiquité, mais cette antiquité, & l'obſcurité même de leur origine contribuent à les rendre reſpectables, & il eſt preſque également difficile de les attaquer & de les défendre. Celles-là n'ont rien, qui intereſſe la Re-

ligion, ni la pieté, & leur ſource eſt équivoque; l'interêt de la verité, préferable à tout autre interêt, les abandonne à la critique.

Il nous paroît que l'Auteur de cet Ouvrage, pour s'être trop attaché à certains préjugés, qu'inſpirent la naiſſance & l'éducation, n'a pas aſſez pris garde à toutes ces differences: c'eſt un écueil, dont il eſt difficile de ſe garantir dans un païs, où l'on ne croit pas avoir une liberté entiere de douter ſur les choſes mêmes, où la plus ſage critique ne trouve rien de certain. Toute ſon attention eſt à renverſer ce Principe, que l'on ne doit point recevoir de Tradition, qui ne ſoit atteſtée par des Auteurs, ou contemporains, ou preſque contemporains; mais il n'a pas fait reflexion que pour y réuſſir, comme ce Principe n'eſt faux, que dans ſa généralité, on ne doit en le combattant, lui oppoſer que des Traditions, qui en rendent la fauſſeté ſenſible.

En effet, il y a une grande difference entre dire avec l'Empereur Conſtantius, *nolo verba, quæ non ſunt ſcripta, legi*: Ce qui eſt n'admettre aucune

Tradition orale ; maxime détestable, qui a enfanté toutes les héresies ; & rejetter une Tradition locale, qui ne seroit appuyée, que sur la devotion des Fideles, & la prévention des Peuples. L'intervalle entre ces deux extrêmités a même assez d'étenduë, pour qu'on puisse s'y égarer beaucoup de part & d'autre. Ainsi nous abandonnerons sans peine au Sçavant défenseur des Traditions quelques Ecrivains Catholiques, qui ont porté l'argument négatif à des excès, que la bonne critique n'approuva jamais : Nous conviendrons avec lui, que poussé au-delà de certaines bornes, il est contraire aux définitions des Conciles, & à la maniere, dont tous les Peres ont raisonné. Mais toutes les Traditions que les Peres & les Conciles ont rapportées, & même citées avec éloge, ont-elles acquis le même degré d'autenticité, & les apporter indifferemment en preuve contre l'argument négatif ; n'est-ce pas donner lieu à ceux, qui les soutiennent, de repliquer avec avantage ? Origenes par exemple avance sur une Tradition, qui de son tems étoit déja ancienne, que le pre-

mier homme fut enterré au même lieu, où le Sauveur du Monde a depuis été crucifié ; cette autorité est-elle bien propre à prouver que toutes les anciennes Traditions sont recevables ? Au contraire les partisans de l'argument négatif n'en prendront-ils pas droit d'en conclure qu'il y a bien des Traditions, qui, malgré leur antiquité, & le témoignage des Peres, peuvent être rejettées comme frivoles ?

Notre Auteur prouve très-bien que parmi celles, qui ne demandent qu'une foi humaine, il y en a ausquelles il seroit téméraire de la refuser, & que ce qui se doit dire des Traditions Apostoliques, pour montrer qu'elles exigent de nous une soumission parfaite, se peut appliquer, selon Suarez, aux Traditions Ecclesiastiques, toute proportion gardée : Que certaines Traditions, ausquelles on ne donnoit d'abord qu'une foi humaine, ont été dans la suite reconnuës pour dogmes de foy ; ainsi qu'il est arrivé au sujet du baptême des hérétiques : mais d'autre part on peut lui en citer plusieurs, qui ont perdu avec le tems beaucoup de leur cre-

dit. Enfin nous sommes aussi convaincus que lui, que de ne vouloir en admettre aucune, qui ne soit appuyée du témoignage des Ecrivains du siecle, où elles ont pris naissance, ce seroit établir une espece de Pyrrhonisme dans une bonne partie de l'Histoire de l'Eglise, & troubler mal-à-propos la pieté des Fideles: mais il ne faut pas trop étendre la maxime contraire, en mettant dans la même categorie des Traditions, qui ne sont pas également respectables. C'est-là précisément le cas, où en prouvant trop, on ne prouve rien.

Dom Pedro Joseph Miranda avance encore moins, en opposant à ses adversaires l'autorité de quatre Historiens célebres, qui sont Joseph, Eusebe, Sozomene & Nicephore; lesquels, dit-il, n'ont point eu d'égard à leur pernicieuse maxime. Car on pourra lui répondre que tous les faits avancés par ces illustres Ecrivains sur des Traditions qui avoient cours de leur tems, ne sont pas aujourd'hui reçûs sans contestation; & que d'ailleurs une Historien ne se rend pas garant de tout ce

qu'il rapporte; qu'il en est quitte pour citer ses autorités & ses preuves, dont il laisse le jugement au public.

Les décisions des plus augustes Tribunaux, tel qu'est celui de la Rote, où il est marqué en plusieurs endroits que la voix publique, & le témoignage des bons historiens, quand ils n'ont pas été contredits, forment une veritable preuve, ne concluent pas davantage en sa faveur. On lui repliquera que cela est bon, lorsqu'on est obligé de prononcer. Et puis s'ensuit-il de-là, comme il le prétend, qu'on doive ajouter foi à tout ce qui se trouve dans tous les Martyrologes & dans tous les Breviaires approuvés?

Mais si nôtre Auteur, pour avoir voulu étaler trop d'érudition, & par un effet de ses préjugés, tombe dans une crédulité, qui donne moyen à ses adversaires de lui échaper, il nous paroît que quand il les poursuit par la voye du raisonnement, il ne leur laisse aucun subterfuge; il les attaque surtout fort heureusement par l'argument, qu'on appelle en Philosophie, *ad hominem*, & les fait souvent voir en contradic-

tion avec eux-mêmes. C'est l'endroit foible des Launois, des Baillets, & de tant d'autres Critiques de notre Siecle, Partisans outrés de l'argument négatif, & le Docteur Espagnol en profite admirablement bien pour les battre en ruine. Nous n'en citerons qu'un exemple.

Le P. Alexandre veut que Sainte Magdelaine ait vêcu & soit morte en Provence, quoiqu'il avoüe que l'Histoire ancienne n'en dise rien. Sa raison est que ce fait est appuyé de la Tradition des Eglises de cette Province, & d'un grand nombre de monumens, qui tous ensemble sont d'un grand poids. D'ailleurs il n'y a rien dans l'Histoire Ecclésiastique, qui contredise ce fait. » Je me
» suis donc rangé de ce parti, ajoute-
» t-il, parce que j'ai en horreur les
» nouveautés, & que j'ai crû qu'il
» étoit du devoir d'un Théologien
» Catholique & Religieux, de suivre
» plutôt les Traditions des Eglises,
» que de les renverser; persuadé que
» Dieu ne m'a point donné ce peu de
» talent, que j'ai pour écrire, afin que
» je m'en servisse pour détruire; mais

» bien pour édifier. « Or si cela est, remarque notre Auteur, après le P. Cuper, (*a*) sur quel fondement le Critique François rejette-t-il la Tradition des Eglises d'Espagne en faveur de la Prédication de S. Jacques, confirmée par des monumens, & plus autentiques encore, & en plus grand nombre, que celles des Eglises de Provence au sujet de la Magdelaine.

Il vient ensuite à examiner de plus près l'argument négatif, & il en distingue avec le P. Mabillon (*b*) de deux sortes, « les uns purement négatifs,
» les autres, qui ont quelque chose
» de réel & de positif. C'est un argu-
» ment purement négatif, de dire: le
» mot *d'Extrême-Onction* ne se trou-
» ve dans aucun Auteur avant le dou-
» ziéme siecle; donc le passage de Pru-
» dence dans la Vie de Sainte Maure,
» où ce mot se trouve, est indubita-
» blement corrompu. C'est un argu-
» ment négatif, joint à un positif, de
» dire: aucun Auteur avant Martin,

[*a*] Acta Sanctorum 3. Julii.
[*b*] Traité des études Monastiques II. Partie, Chapitre XIII.

» Polonois, n'a fait mention de Jean-
» ne la Papesse, & tous les Auteurs
» Contemporains, & ceux qui les ont
» suivis jusqu'à ce Martin, placent im-
» mediatement après Leon IV le Pape
» Benoît III & non pas Jeanne; donc
» cette prétenduë Papesse est une fable
» inventée par ce Polonois. Or il est
» bien plus facile de faire un faux rai-
» sonnement dans le premier genre,
» que dans le second. Pour ne pas se
» tromper dans l'usage de l'argument
» purement négatif, il est necessaire,
» non seulement d'avoir lû tous les
» Auteurs, du silence desquels on tire
» cet argument, mais même il faut être
» assuré que nous n'en ayions perdu
» aucun de ceux qui ont vêcu de leur
» tems. Il faut même être assuré par
» quelque bonne raison que rien de
» ce qui s'est passé en la matiere, dont
» il s'agit, n'ait échapé à la diligence
» des Ecrivains, qui nous restent de
» ce tems-là. » A quoi le Critique Es-
pagnol ajoute, qu'il est encore neces-
saire que ceux, dont on objecte le si-
lence, ayent eu occasion de parler de la
chose contestée. Or on sçait que les

Empereurs Romains, ont plusieurs fois donné des ordres très-précis de bruler les Livres des Chrétiens, & que ces ordres ont été executés à la rigueur. Le P. Alexandre a si bien reconnu que cette Observation affoiblit considerablement les preuves, qu'on tire du silence des Auteurs Contemporains; qu'il ne fait aucune difficulté de recevoir les Lettres de S. Ignace Martyr; quoiqu'on ne trouve aucun Auteur, qui en ait parlé avant Eusebe.

La suite de ce Traité, depuis le trentiéme Chapitre, jusqu'à la fin, est employée à réfuter les preuves, presque toutes fondées sur l'argument négatif, du P. *Michel de Sainte Marie*, Portugais, & du Docteur *Ferreras*, Espagnol, & de quelqu'autres Critiques contre les deux Traditions, dont l'Auteur a entrepris la défense : mais comme il nous promet deux volumes entiers sur le même sujet, & qu'il a deja été traité avec beaucoup de solidité & de précision, par le P. Cuper, (*a*) nous ne nous y arrêterons pas. Le Chanoine de Sarragoce, oppose à ses

[*a*] Acta Sanctorum ubi supra.

celui qui a porté M. du Perron de Castera, à nous donner en François le Poëme du Camoëns. Ce Poëme Portugais, assez peu connu jusqu'ici en France méritoit certainement de l'être, & l'élegante traduction de M. du Perron, ne sçauroit manquer de faire estimer le Poëte, en même-tems que le Traducteur. Mais avant que de faire nos reflexions sur l'Ouvrage, on sera sans doute bien aise d'en connoître l'Auteur & le dessein général.

M. du Perron nous apprend que Louis Camoëns nâquit à Lisbone l'an 1517. d'une des plus illustres Maisons de Portugal. Cette Maison divisée en deux branches, partagea fort inégalement les faveurs de la Cour. La branche aînée eut tous les grands emplois & toutes les richesses, la cadette n'eût pour partage que l'éclat d'un beau nom mal étayé des biens de la fortune, & c'est de cette branche que sortit notre Poëte. Pour comble de disgrace, son Pere ayant fait naufrage sur la Côte des Indes, perdit avec la vie le peu de bien [illegible] avoit amassé, & laissa son fils en-[illegible] dans une extrême pauvreté.

Ce fut-là, dit M. du Perron, le prélude des malheurs qui devoient l'accabler pendant tout le cours de sa vie. Il commença par étudier dans l'Université de Coïmbre, & il y fit des progrès surprenans dans les Belles-Lettres, l'Histoire, la Philosophie, & la connoissance des Langues sçavantes. Doüé d'ailleurs d'un talent admirable pour la Poësie, & d'une figure aimable, à peine au sortir de ses études, fut-il de retour à Lisbone, qu'il se fit connoître par des Vers galans, qui lui attirerent l'estime de la Cour, & trop de bienveillance de la part de quelques Dames de la premiere distinction. C'en fut assez pour le perdre dans un païs où la jalousie est extrêmement vigilante & encore plus vindicative. Camoëns fut éxilé. Mais ennuyé de voir ainsi ses plus beaux jours se consumer dans l'obscurité, il prit le parti des armes; & passa en Afrique. Il y signala son courage, surtout dans un combat naval, où il eut l'oeil droit emporté d'un coup de feu. Mais ce nouveau degré de mérite ne lui rendit pas à son retour la Cour plus favorable. Il est vrai qu'il y recommença ses

les talens de l'esprit & de l'érudition, qu'à s'instruire de ce qui les rendroit meilleurs ; que presque tous enfin, des caractéres qu'on leur presente, ne choisissent que ceux qui flattent leur amour propre, qui piquent la curiosité, ou qui nourrissent le penchant que nous avons à apprendre le mal, & à en faire des applications odieuses. Un Livre fait entierement au profit de la vertu & des bonnes mœurs, peut-il pour l'éclat & pour la vogue, entrer aujourd'hui sur tout en comparaison avec ces jolis petits Romans, où l'impieté & l'obscénité, parées tour à tour des agrémens du langage, & légerement couvertes du voile transparent de l'allegorie, bien loin de révolter, enlevent tout à coup des suffrages qu'on ne donne qu'avec réserve dans d'autres tems aux productions de l'esprit, les plus sages & les plus utiles ? L'Auteur a fait sans doute ces considerations, & son zele pour les *hommes*, n'en a souffert aucune diminution. On ne peut que l'en louer, il a continué son projet, & il nous donne la suite de son travail. C'est une troisiéme Edition que l'on publie.

Cette

Cette circonſtance paroît contredire ce que nous avons dit de la contagion des lectures frivoles, & prouver qu'elle n'eſt pas auſſi générale que nous venons de l'inſinuer. Cela ſeroit vrai, ſi l'on n'appercevoit dans tout cela le jeu de l'amour propre, attentif à accorder le plaiſir avec la réputation d'eſprit & de ſolidité, que l'on a interêt de ſe faire ou de conſerver. Avec les Romans on s'amuſe, & on y prend un jargon qui plaît dans le monde, au moyen de quelques Livres ſerieux que l'on expoſe comme en parade, & dont on lit les premieres pages, on paſſe pour un homme à reflexions, à ſiſtême, ami des beaux arts & éclairé dans les ſciences. Tel raſſemble chez lui avec un appareil bruyant ce qu'il y a de plus curieux & de plus profond dans chaque genre, qui n'en connoît que les titres. Ce n'eſt point un ſecret pour ceux qui le voyent de près & qui ſont à portée de l'étudier : c'en eſt un pour la multitude qui ne connoît que l'extérieur, & qui regle ſon eſtime ſur les dehors les plus ſimples. Quoiqu'il en ſoit, venons au Livre, peut-être en trouvera-t-on le

titre trop général, le dessein trop étendu. La Bruyere s'est prudemment renfermé dans les mœurs du siecle, & M. de la Rochefoucault n'a reduit en maximes que ce qu'un long usage du monde lui avoit appris de la façon de penser des hommes, dans les situations differentes où ils se trouvent, sans s'embarasser d'épuiser la matiere, ou sans se flatter de l'avoir épuisée. Mais entreprendre sans aucune restriction de nous donner le portrait des hommes, c'est s'engager sur une mer dont on ne connoît ni le fonds ni les bords, c'est promettre plus qu'on ne peut raisonnablement tenir. Le Pilote le plus habile, connoîtra si vous voulez, & aura parcouru toute l'étenduë des eaux qui environnent la terre, mais il en ignorera toujours une infinité de courans, & par là son estime, quelque précaution qu'il prenne, sera sujette à de frequentes erreurs. Quoique les hommes soient à peu près les mêmes dans tous les tems, que les passions ayent le même empire sur le cœur, il y a pourtant pour ainsi dire, des nuances qui diversifient les objets & qui les changent.

même, des vertus & des vices de mode & de passage, qui font que ce qui étoit bon dans un tems n'est plus de la même utilité dans le suivant, que les pensées les plus justes dans une situation cessent de l'être dans celle qui la remplace; une révolution dans l'ordre physique, se fait sentir dans le moral; l'ignorance, par exemple, a ses attributs, le sçavoir a les siens. Ne rien sçavoir, expose à des écarts sans nombre, & à des illusions pitoyables. Trop sçavoir, ou croire sçavoir beaucoup, conduit à des excès encore plus funestes. De-là la difference si sensible qui se trouve entre les mêmes hommes, & entre les siecles. Il faudroit, pour bien representer tout cela, avoir vêcu dans tous les tems; avoir parcouru tous les pays & tous les Etats, & peut-être cela ne suffiroit-il pas encore. Le but de l'Auteur, indépendemment du titre, n'a donc été que de donner un Livre de morale, où il pût nous faire gouter le vrai, & nous porter au bien, soit par les portraits brillans qu'il nous trace de la vertu, soit par les peintures quelquefois hideuses, souvent burlesques qu'il

taines matieres ; celui-ci les a presque toutes exposées. Nous trouvons dans ce Livre ce qui est répandu dans quantité d'autres, & ce que les lecteurs même éclairés ne développeroient qu'à grands frais dans leur mémoire & dans leur esprit.

Ajoutons enfin, que l'Auteur a évité plus d'un écueil, ordinaire dans cette espece de travail. L'envie de peindre vivement, rend les uns obscurs dans leur stile, guindés dans leurs expressions, peu justes souvent dans leurs pensées; la malignité dans les autres & la nécessité où ils sont de s'enveloper, donnent à leurs portraits un air d'énigme qui embarasse, on est plus occupé à les deviner qu'à profiter de leurs leçons. Quelquefois même, sous prétexte de combattre le vice, ils en exagerent l'empire, & les vertus les plus respectables ne paroissent sous leur plume que des défauts rafinés, & aussi méprisables que les vices grossiers, comme si l'alliage qu'elles souffrent nécessairement de notre foiblesse, absorboit toute leur valeur; ce qui est insulter à l'humanité, ou la décourager dans ses

efforts pour le bien. Ici le ſtile eſt clair, ſans être diffus; les expreſſions ſans être recherchées, ſont élegantes & propres au ſujet; les portraits naturels, ſans être ſuſceptibles d'aucune application perſonnelle; on ſent par tout un homme vertueux qui tâche d'inſtruire & qui veut perſuader, qui connoît toutes les reſſources de la raiſon, qui les détaille, mais qui, convaincu en même-tems de leur impuiſſance, a toujours recours à la réligion pour ſuppléer à ce qui manque à la premiere, qui ſe ſert tour-à-tour de l'une & de l'autre, pour nous faciliter la pratique des devoirs, & nous rendre meilleurs. Telle eſt l'idée que nous avons de cet ouvrage, & nous oſons nous flatter qu'elle ne ſera pas contredite par les lecteurs équitables. Parcourons à preſent pour la juſtifier, quelques endroits du Livre, autant que ces ſortes d'ouvrages peuvent le comporter.

Le premier Volume contient vingt-quatre Chapitres, ſans parler de quelques Reflexions détachées, & d'un petit Traité de la verité de la Religion Chrêtienne, dont l'Auteur a réuni en

peu de pages, les preuves les plus fortes & les plus simples.

Le premier Chapitre est employé à nous donner une idée générale des hommes. On y trouve d'abord une anatomie du cœur humain, aussi exacte qu'elle peut se faire, à la prodigieuse multitude de passions & de desirs qui nous transportent, qui nous agitent sans relâche. Une description physique de cet univers, annonce encore à l'homme avec plus d'éloquence sa foiblesse & sa misere, il se perd en remontant jusqu'à l'immensité des Cieux. Se retrouve-t-il en descendant jusqu'à ces millions d'insectes, qui, par leur petitesse échapent aux régards les plus perçants, & qui ne s'apperçoivent qu'avec le secours du microscope? S'il considere la terre, s'il en parcourt la surface, s'il en sonde les entrailles, que de mysteres sans nombre, s'offrent à ses méditations? „ A travers ces prodiges, » néanmoins, dit l'Auteur, l'homme » jouit de tout, mais il ne peut rien » connoître. Il voit tout, mais il ne » peut rien comprendre, ses lumieres » se perdent dans cet abîme. Ses in-

» certitudes même croissent à mesure
» qu'il veut s'instruire ; & si à l'aspect
» de tant de magnificence, il se consi-
» dere à son tour ; s'il s'étudie, il se
» fait pitié à lui-même. Humiliante
» posture de l'homme ! Triste situa-
» tion ! Si la religion n'en faisoit l'ou-
» vrage le plus cheri de toutes ces
» merveilles.

Mais si du monde physique, nous passons au monde moral, y trouverons-nous de moindres sujets d'admiration ? C'est un spectacle bien agréablement diversifié que celui des coûtumes, des usages, des loix, des nations qui couvrent la terre ; le climat opere en partie ces differences, l'éducation les augmente, le préjugé les multiplie & les perpetuë. Mais pourquoi les nations se ressembleroient-elles ? Les hommes se ressemblent-ils davantage, quoique nés sous le même Ciel, & élevés dans les mêmes principes ? Les états dans lesquels la societé se distribuë, ont leur langue, leur air, leurs maximes à part ; & dans le même genre de vie, deux particuliers d'un accord total & parfait dans leurs idées sont une

merveille qui ne se voit point. D'où vient cette confusion, si ç'en est une? Est-ce de notre constitution physique, qui en nous rendant, ou plus vifs, ou plus lents, ou plus sérieux, ou plus gays, doit causer ce changement dans la maniere dont les facultés de notre ame se dévéloppent? N'est-ce point que l'amour propre nous porte comme forcément à l'indépendance, & que nous rougirions de n'avoir pas quelque idée qui nous fut propre? Cela ne vient-il point enfin de l'habitude que nous contractons par la répetition des mêmes actes, & du goût qu'il est naturel de prendre pour le genre de vie, auquel le hazard ou le choix nous ont fixés de bonne heure? C'est ce que l'Auteur n'examine pas; & ce qu'on sera pourtant tenté d'approfondir en lisant son second Chapitre, c'est encore un avantage de son Livre; il presente à l'esprit beaucoup de pensées, il en fait naître un plus grand nombre.
» A-t-il donc fallu, dit à ce sujet l'Au-
» teur, que les Legislateurs variassent
» dans leurs maximes au point, que
» de la prodigieuse difference qui s'y

» trouve, il n'en resultât qu'un cahos
» plus propre à jetter la division par-
» mi les hommes, qu'à les reduire à
» une maniere de vie simple & uni-
» forme. « Voilà un de ces raisonnemens Philosophiques, plus brillans pour l'ordinaire qu'ils ne sont solides. En effet, ce cahos, est-il aussi triste que l'Auteur le prétend, ou, plutôt n'est-ce pas même dans les vûës du premier Legislateur, de ce cahos que resulte une harmonie nécéssaire pour la conservation de ce monde, & plus utile pour le bien de la societé que l'uniformité dont on nous parle, & que la difference des climats, & l'inégale distribution de ce que les terrains produisent, paroissent démontrer impossible? Comment peut-on s'étonner que les Legislateurs ayent varié dans leurs maximes? Ils étoient tous hommes; ils avoient donc tous leurs pensées particulieres & leurs inclinations favorites. L'expérience de plus, leur avoit appris en quoi ceux qui les avoient précedés, avoient manqué, & ce que leurs arrangemens, contenoient de frivole ou de défectueux; ils ont voulu arriver à la

perfection, en prenant une route opposée; ou en suivant la même, ils se sont attachés à la redresser; mais telle est la foiblesse de nos lumieres; ils n'ont pas mieux réussi que les premiers, & n'ont pas moins laissé à reformer ou à ajouter à ceux qui les ont suivis. Passons à quelqu'autre objet plus sensible. Je tombe actuellement sur le Chapitre de la politesse, & je crois que l'on ne me sçaura pas mauvais gré d'exposer le caractere que l'Auteur nous donne de cette aimable vertu.

» (*a*) Un homme poli, nous dit-il, » ne sçait ce que c'est que plaisanteries » hors de raison, paroles grossieres, » équivoques hazardées : il en évite » jusqu'aux apparences; il sçait couper » court à toute ouverture d'entretien » qui pourroit donner quelque atteinte à la figure personnelle, à la naissance, aux familles. Il ne parle jamais, sans nécessité, de sa maison, » de ses alliances, de ses ancêtres : loin » de mépriser quelqu'un, il ne paroît » pas même indifferent pour personne; encore moins affecte-t-il de fai-

[*a*] Chap. IX. pag 119. & suiv.

» re parade de trop d'esprit & de sça-
» voir ; il instruit sans faire sentir qu'il
» instruit ; il corrige avec la même cir-
» conspection ; il ne parle ni de riches-
» ses, ni de bonne chere, ni de plai-
» sirs, devant ceux à qui tout man-
» que, & qui souffrent dans leur état ;
» il ne s'occupe de lui que très-lége-
» rement dans les conversations, &
» n'en occupe jamais les autres ; il se
» prête de bonne grace aux amuse-
» mens de ses societés ; & quand il
» veut s'en dispenser, il le fait sans
» qu'il paroisse les désapprouver. Il
» fuit surtout la manie de passer pour
» poli, de l'affecter par des manieres
» trop étudiées, & de marquer trop
» de délicatesse sur l'impolitesse des
» autres ; en un mot, il parle, il agit,
» il se comporte dans toutes ses paro-
» les & dans toutes ses actions, de
» maniere qu'on est content de lui,
» parce qu'il fait ensorte que les autres
» sont toujours contens d'eux-mêmes.

La politesse, selon notre Auteur, n'est donc point simplement une qualité extérieure, qui nous rende aimables dans la société, & qui nous y fasse re-

chercher. Elle a sa source dans la droiture & dans la bonté du cœur. C'est un assortiment des vertus les plus solides. Un homme veritablement poli est tout à la fois modeste & prévenant, équitable & compatissant, discret, judicieux, solide dans le commerce de la vie. Qu'il seroit à souhaiter que les hommes, bien convaincus de la justesse de cette définition, travaillassent à la réaliser dans leur conduite ; on cesseroit dans ce cas-là de prostituer l'éloge aux simples dehors de la politesse, à ces agrémens frivoles, & à ce babil séduisant, qui ne servent guéres qu'à tromper plus sourdement & qu'à insinuer avec plus de subtilité le poison des plus dangereuses passions.

(*a*) On peut croire que le Chapitre de l'esprit a dû fournir beaucoup à l'Auteur, dans un tems comme celui-ci, où tout le monde se pique d'en avoir & d'en faire paroître, où les sciences les plus relevées assujetties enfin aux langues vivantes, sont d'un usage presque universel, ou sous prétexte de nous donner une Analise parfaite du cœur

[*a*] Chap. VI. pag. 62. & suiv.

humain, on transporte le sel & l'enjouëment, la fine plaisanterie, la plus subtile métaphysique, jusques dans les sujets les plus obscurs, & les plus viles conditions. L'Auteur expose fort bien la nature de l'esprit, ses perfections, ses écarts. Il établit des regles très-sages pour ceux qui se mêlent d'écrire. Si l'on pouvoit se flatter qu'elles fussent suivies, on espereroit une grande réforme dans la République des Lettres. Bien des gens s'épargneroient la peine de devenir Auteurs; bien d'autres celle de lire indifferemment tous les Ouvrages qui paroissent. Tel qui ne figure sur le Parnasse, que dans les chœurs; & qui se consacre tout entier à cet exercice subalterne, auroit été un sujet précieux à l'Etat, sans la manie de devenir homme de Lettres, s'il eut connu la veritable portée de son esprit, s'il eut eu le courage de s'y borner. „ Funeste alliance, „ dit encore l'Auteur, que celle des „ grands vices & de beaucoup d'esprit „ dans le même sujet! Tout est poussé dans un homme de ce caractere, „ jusques dans le plus mauvais. Un „ homme hazarde tout, quand il se

„ croit des ressources pour rémedier à
„ tout ; le Philosophe, les plus mau-
„ vaises maximes ; le Poëte, les traits
„ les plus envenimés ; l'impie, les plus
„ grands égaremens. Il y en a même
„ qui se trouvent si flattés par le sel
„ dont ils assaisonnent le mal, & qui
„ d'ailleurs y sont si déterminés, qu'ils
„ forcent l'autorité à les châtier, mal-
„ gré tout son mépris pour eux." On pourroit encore ajouter que les châtimens dans ce genre ne sont pas plus efficaces pour l'extirpation de ce mal, que dans quantité d'autres. Le préjugé en ce point, a peut-être plus d'empire que dans le reste. On craint souvent plus de passer pour un génie ordinaire, pour un homme borné, en pensant comme le commun des hommes, que de s'exposer à la sévérité des loix en plaisantant avec indecence sur la Religion, les bonnes mœurs, & le gouvernement.

Voici une autre pensée de l'Auteur sur le même sujet qui nous paroît souffrir quelque difficulté, & mériter une explication. „ En fait d'esprit, nous dit-
„ il, tout le monde est content de la

„ portion qu'il en a, ceux qui en ont
„ beaucoup, parce qu'ils ont raison de
„ l'être : & ceux qui n'en ont pas, parce
„ qu'ils ignorent ce qui leur manque. "
La proposition peut être vraye ; si l'on veut parler des hommes en général, tant de ceux qui ont véritablement de l'esprit, que des autres qui n'ont, pour se conduire, qu'un instinct grossier, & qui ne reçoivent d'impression que des objets sensibles ; mais s'il s'agit purement des personnes éclairées, a-t-elle la même justesse ? La jalousie ne regna jamais avec plus d'empire que dans la région de l'esprit, pour ainsi dire. Qu'il est rare d'y trouver de ces caracteres moderés, qui, contens de la *portion* qu'ils ont, ne songent qu'à en joüir tranquillement, sans être tentés d'empieter sur celle de leurs voisins ! Que de larcins n'y fait-on pas, que de voyes obliques que l'on y prend pour suppléer à sa mediocrité ou pour la déguiser ? Si quelqu'un prend un essort distingué, si les suffrages du public paroissent lui assurer la superiorité, on se ligue pour le détruire, on l'attaque de toutes parts, on lui conteste ses véritables beautés,

on exaggere des défauts que la reconnoissance pour le bien auroit dû faire oublier & pardonner; on étouffe son mérite, si l'on peut, dans sa naissance. De-là la mauvaise foi de la plupart des critiques qui paroissent. La passion qui les dicte, en corrompt toute l'utilité. Elles ne servent qu'à perpetuer les querelles, & qu'à éterniser les fautes qu'elles reprennent, par la nécessité où elles mettent les Auteurs, d'employer tout leur esprit à les défendre; en un mot, c'est le combat des dieux de la Fable. La haine & la colere redoublent leurs efforts à proportion de la puissance de ceux qui se battent, *tantæ ne animis cælestibus iræ?*

La Cour est un sujet commun & rebattu, pour les faiseurs de réflexions. Le Philosophe qui n'a rien à craindre ni à desirer, y joüit du spectacle le plus varié & le plus charmant. C'est la nature en racourci. Elle y étale tous ses caprices, tous ses prodiges. Le même Acteur s'y multiplie dans la même heure, & y joüe les rôles les plus opposés. Nous ne rapporterons de ce qu'en dit l'Auteur, qu'un trait qui regarde le feu

Roy, & qui nous paroît propre à reveiller l'admiration que nous devons à ses vertus. (*a*) „Hommes si inconnus, » mais qui n'êtiez attachés qu'à vos de- » voirs, auriez vous pû vous plaindre » de votre obscurité, sous un regne » où votre Roy faisoit de vos vertus » l'ornement le plus précieux de sa » Couronne ? Si vous le suiviez jus- » qu'aux pieds des Autels, vous y » voyiez ce Heros profondement hu- » milié à la vûë de nos mysteres, & » méprisant la fausse gloire qui coû- » toit le sang des peuples, gémir de la » triste nécessité de le répandre, vous » l'y voyiez, mêlant ses gémissemens » avec les vôtres, demander avec en- » core plus d'ardeur que vous, votre » propre repos. Là anéanti devant son » Dieu, le sacrifice qu'il lui faisoit de » toutes les grandeurs humaines, ap- » prenoit à respecter votre abbaisse- » ment, & à vous honorer comme » des hommes au niveau desquels il se » faisoit un devoir de se mettre. En- » core un coup, auriez-vous pû vous » plaindre de votre sort ? Vos vertus

[*a*] Chap. 41. pag. 264. & suiv.

» brilloient sur le trône, & vous étiez
» alors d'autant plus respectables, que
» le plus grand Roy de la terre, ne
» voyoit rien au-dessus de lui que la
» gloire de vous ressembler. « Ici c'est le
Roy Chrétien qu'on nous fait admirer.
Ailleurs, dans le même Chapitre, l'Auteur nous presente dans le même modele le portrait d'un grand Prince, élevé dans ses idées, judicieux dans ses projets, inaccessible aux ruses des courtisans ambitieux, parfait connoisseur du vrai mérite, & toujours son protecteur, sentant toute sa grandeur, & la rendant aimable, considerant sans cesse du haut du trône, pour regler sa conduite, les orages que l'ambition, la haine, la jalousie la fureur formoient sous ses pieds.

Le second Volume contient onze Chapitres, & des réflexions détachées sur plusieurs sujets. L'Auteur nous avertit dans le discours Préliminaire qu'il a profité pour la continuation de son travail, des avis que des amis sensés lui avoient donnés. Voilà l'avantage de la critique, quand elle est dans les regles de la politesse & de l'amitié, & qu'elle n'est assaisonnée ni de mépris ni d'ai-

greur ; l'amour propre, loin de s'en offenser, s'y rend d'autant plus volontiers, qu'il trouve dans sa docilité même, un moyen plus délicat de se satisfaire. D'heureuses corrections vous tirent de la médiocrité, vous conduisent à la perfection. On trouvera donc ici les matieres traitées avec plus d'étenduë & plus de liaison, les caracteres y sont moins frequemment personifiés, & arrêtent moins par consequent le lecteur. (*a*) Je dirai plus, les sujets nous y paroissent plus neufs, plus instructifs par là, & plus amusans. Le premier qui roule sur la liberté Philosophique, donne le portrait d'un sage, toujours present à lui-même, vrai dans ses démarches comme dans ses idées, également éloigné des extrêmités vicieuses, aussi opposé aux foiblesses du vulgaire, qu'ennemi de l'orgueilleuse indifference des esprits forts, esclave du devoir, de l'amitié, de la patrie. Peut-être auroit-on voulu que pour mieux faire sentir tout le prix de la sagesse Philosophique, l'Auteur lui eût opposé cette fausse Philosophie, qui est si fort à la mode,

[*a*] Second Volume, premier Chap.

fibres infiniment déliées, que nous y admirons parce que nous les voyons. Les anciens regardoient les insectes comme un amas de pourriture, comme une production du hazard, comme des corps informes, & cependant ils les admiroient. Quel seroit donc leur étonnement, & quelle doit être notre admiration en voyant que le même ou un plus singulier sistême d'organisation & de circulation y regne que dans les plus grands, & dans nos propres corps ?

Parmi les modernes, *Goedart* est un des premiers qui se soient signalés dans l'étude des insectes. *Malpighi*, *Ride*, *Swammerdam*, *Lister*, *Vallisnieri*, *Kircher*, *Bonanni*, & bien d'autres ont enrichi de mille belles découvertes cette partie importante de l'histoire naturelle. Les modernes sont estimables, & les anciens ne sont pas méprisables pour cela. Toutes choses ont un commencement, & de pareils commencemens sont toujours lents. Le tems nous aide bien aujourd'hui. Un commençant se trouve au niveau & même au dessus d'Archimede dans la Géométrie, d'Aristote, dans la Philosophie, d'Hippocrate, dans

la médecine. Auſſi la tête & la tête d'un commençant, d'un demi-ſçavant tourne-t-elle facilement dans cette hauteur, & Ariſtote & Hippocrate & Archimede, ont tous les jours bien des mépris & des dédains à eſſuyer de la part de bien des gens, qui, perſonnellement ne les valent pas, malgré l'eſpece de ſupériorité de connoiſſances que leur donne une étude ſouvent médiocre.

M. de Reaumur ajoute bien des connoiſſances & des découvertes à celles de ſes prédéceſſeurs dans cette récherche des inſectes. Mais par rapport à Kircher & à Bonanni, qu'il enveloppe dans la claſſe des anciens qui croyoient la génération des inſectes, l'effet d'une ſimple putrefaction, il nous permettra de remarquer que Kircher avoit pris un parti mitoyen entre le ſiſtême ancien & le moderne, qui n'étoit pas encore aſſez dévélopé de ſon tems. Car ce grand homme n'a jamais prétendu que des corps organiſés, tels qu'il reconnoiſſoit les inſectes, puſſent venir de corps non organiſés, ni même que de tel corps organiſé il pût naître indifferemment tout corps organiſé quelconque.

Sa pensée bien prise est, que tout étant organisé dans un corps organisé, & les parties des corps organiques étant elles-mêmes des corps organiques, la corruption ne faisoit que détacher ces petits corps organiques qui composoient un grand corps, & que ces petits corps ainsi détachés formoient les insectes, lesquels sans avoir préexisté dans des semences appropriées, préexistoient pourtant au moins en puissance dans la *vertu plastique & seminale*, qui est répanduë dans tous les grands corps. Ce sistême peut n'être pas vrai; mais il est fort ingénieux, & du reste tout-à-fait conforme & à l'espece de hazard qui donne naissance à tant d'insectes, & à l'appropriation en quelque sorte assez marquée de certains insectes à de certains corps, & à de certaines parties de certains corps soit végétaux, soit animaux.

Les transformations mal observées ou non assez longtems observées, ont aussi donné lieu à de faux sistêmes, comme les générations des insectes. Les hommes ne devinent pas l'art de Dieu, & la vie étant si courte, & les observations de l'un étant le plus souvent per-

duës pour l'autre, il a fallu bien du tems pour atteindre au vrai ſiſtême. Car celui-ci paroît inconteſtable, & s'il étoit auſſi démontré que la premiere origine des inſectes eſt dûë à un ſimple dévélopement de ſemences préexiſtantes, qu'il l'eſt que leur transformation ou leur régénération ou ſeconde origine eſt dûë à un ſimple dévelopement de ces inſectes, le ſiſtême de Kircher tomberoit abſolument avec celui des anciens.

Le point de vûë dans lequel M. de Reaumur prend ſon ſujet, rélativement à leurs induſtries, à leur inſtinct & comme à leur génie eſt le plus grand, le plus noble, & le plus digne d'un homme intelligent. Une ſimple énumeration de claſſes, de genres & d'eſpeces, d'organes même & de viſceres n'a rien de fort curieux pour le grand nombre des lecteurs qui n'en veulent que le coup d'œil & des eſpeces de réſultats. Nous ſommes hommes & hommes bornés. En cette double qualité, de trop longs détails nous épuiſent, & notre intelligence veut ſe nourrir en quelque ſorte d'intelligence à la vûë des objets ſur leſquels on attire notre attention.

Sur ce plan on a lieu d'esperer que l'Auteur sera attentif à nous indiquer les causes finales de la plupart des operations & de la conformation même des insectes. Il semble pourtant se déclarer contre ces causes finales. Mais au fond il ne les proscrit pas, il ne désaprouve que celles dont la correspondance n'est point juste entre la cause assignée & l'effet, entre le motif & le moyen. Car du reste il assigne lui-même bien des fins & bien des motifs de tout ce qu'il découvre de plus singulier dans les insectes : seulement il le fait avec plus de circonspection & de discretion, que bien des Auteurs qui se sont trop pressés de déviner ce qu'ils ne voyoient qu'à demi.

Second Memoire. *Des chenilles en général, & de leurs divisions en classes & en genres.* Le nom de chenille devient assez équivoque par les grandes diversités qui regnent dans les insectes de même nom, de même genre & de même espece. M. de Reaumur range sous le terme de chenille tout insecte allongé, composé de douze anneaux membraneux qui a au moins huit jambes,

dont les six premieres sont écailleuses, & les autres membraneuses, & variables en nombre pair.

C'est surtout par les jambes que l'Auteur trouve à propos de caracteriser ces insectes. Il met dans la premiere classe les chenilles qui ont huit jambes intermédiaires. La seconde & la troisiéme classe n'ont que six jambes pareilles, & quatorze en tout. Les chenilles à huit jambes forment la septiéme classe au-dessous de laquelle on n'admet plus ici le reste que comme des vers. Il y a dans ces classes des subdivisions conformément aux differences qui regnent dans les autres parties de ces insectes qui ont un même nombre des mêmes jambes. Car il y a des *chenilles rases*, & il y en a de *velues*. Il y en a qui ont des *cornes*, & d'autres qui n'en ont point : & parmi celles qui en ont, les unes en ont deux, les autres trois, d'autres en ont davantage : & la position même de ces cornes est differente : celles-ci les ont sur la tête, celles-là sur le dos, &c. Il y a encore des *chenilles épineuses*, & des *chenilles à pyramides*. Enfin ces caracteres extérieurs sont diversifiés à l'infini, & ce qui em-

barasse le plus ceux qui veulent en faire des distributions classiques, génériques & spécifiques, c'est que ces caractères rentrent les uns dans les autres, & sont infiniment compliqués. Ce memoire est terminé par des Planches avec une explication des figures. Et tous les autres memoires sont terminés de même.

Troisiéme Memoire. *Des differentes parties des chenilles.* Les insectes n'ont point d'ossemens, ou plutôt ils n'en ont pas de la dureté impliable des autres animaux qui en ont besoin pour leur consistence. La petitesse des insectes les exempte de ce besoin, & des os impliables les roidiroient trop & empêcheroient les mouvemens que la Providence a voulu leur laisser. Leurs os sont des especes de cartilages renforcés. Peut-être leur squelette ne differe-t-il du nôtre que du plus au moins? Qu'on conçoive par exemple des vertébres avec leurs articulations qui les rendent toujours un peu pliantes, & qu'on conçoive les petits osselets qui les composent, diminuant à l'infini & leur nombre augmentant de même, c'est-à-dire, diminuant & augmentant excessivement,

juſqu'à rendre les oſſelets impalpables, alors cette vertébre oſſeuſe aura toute la ſoupleſſe & peut-être la conſiſtence d'un cartilage ou vertébre de chenille. La nature n'a qu'un plan, & peut-être qu'une maniere de l'executer en grand & en petit, avec les ſeules differences qui naiſſent avec nombre, poids & meſure du grand au petit.

M. de Reaumur commence par la deſcription des jambes, & des pieds des chenilles. Ses Obſervations ſont fort détaillées, fort ingénieuſement ménagées, & fort curieuſes pour les Anatomiſtes, & pour les amateurs de l'Anatomie, & de la bonne Phyſique. Les jambes membraneuſes ont une infinité de mouvemens divers : auſſi ont-elles tous les muſcles qu'il faut pour les executer. Chaque jambe paroît être une eſpece de tuyau creux. On apperçoit un trou vis-à-vis le milieu de ſa baſe, & l'on voit pluſieurs muſcles ſe plonger dans ce trou.

Après les jambes, vient la deſcription de la tête, des lévres, des mâchoires, des dents, c'eſt-à-dire, des eſpeces de lévres, de mâchoires, de dents, ou en-

core des organes appropriés aux fonctions analogues à celles des lévres, des mâchoires, &c. Il est étonnant combien mange une chenille. Après tout elle ne fait que manger ; & ce qu'elle mange en un jour égale son poids, & en est même souvent le double. Les campagnes seroient bientôt une rase terre si les autres animaux mangeoient à proportion, & bientôt il n'y auroit ni herbes, ni animaux, si nous mêmes nous mangions à proportion de ces petits insectes. Le peu de consistence que prennent les alimens dans leurs corps, les fait sans doute circuler, transpirer, évacuer plus vîte. La chenille a une filiére, & cette filiére est percée dans un petit mammelon pyramidal de la lévre inférieure. L'Auteur décrit cette filiére avec beaucoup de circonstances nouvelles & tout à fait curieuses.

Six grains noirs arrangés en cercle ont passé pour les yeux de la chenille. *Malpighi* n'en a pas douté, *Vallisnieri* l'a nié. M. de Reaumur ne trouve pas les raisons de ce dernier assez fortes pour s'y rendre au préjudice du premier : celui-ci a découvert dans les vers à soye,

dix-huit bouches, qu'il a nommées *stigmates*; par où l'air entre dans les poulmons ou trachées en même nombre. La découverte de M. Reaumur mérite de l'attention: il a observé que si l'air entre par ces stigmates, il ressort par d'autres bouches où aboutissent d'autres trachées. Une chenille mise dans l'eau paroît toute couverte de petites bulles d'air en forme de perles: Mais ces perles ne répondent point aux stigmates. Il est bon cependant d'observer aussi que sans aucune respiration, le sucre & toutes choses fusibles dans l'eau y paroissent aussi couvertes de petites perles.

Dans la machine du vuide, les premiers coups de piston tourmentent les chenilles: mais lorsque tout l'air est évacué ces mêmes chenilles y passent fort bien deux ou trois jours sans mourir, & seulement dans un état de langueur. L'air révient-il? Elles reprennent leur force. Du reste dans cette absence de l'air, on ne voit pas leur corps s'enfler, comme tant d'autres corps.

La matiere soyeuse paroît surtout avoir interessé l'Auteur, & devoir interesser le Public. C'est une gomme plu-

tôt qu'une résine; elle est pourtant résineuse. Elle est telle, en un mot, qu'avec la ductilité des gommes & des résines, ou plutôt du verre, elle n'a pourtant ni leur fragilité, ni leur fusibilité même, elle durcit sur le champ comme le verre ou plutôt elle prend sa consistence, & quand elle l'a prise il n'y a ni eau ni esprit de vin, ni feu même qui puisse la fondre. Elle brûle plutôt que de couler, elle se charbonne même plutôt qu'elle ne brûle.

Tout bien consideré, M. de Reaumur trouve cette matiere fort analogue à nos vernis. Elle a pourtant bien des qualités ausquelles nos vernis ne sçauroient atteindre, comme réciproquement nos vernis en ont ausquelles elle n'atteint pas. L'Analogie est pourtant assez bien fondée. L'Auteur cite un endroit de nos Memoires, où il est dit (Octobre 1704.) que dans la Province d'Yucatan, on tire un beau vernis de la graisse de certaines chenilles qu'on fait bouillir dans l'eau. M. de Reaumur a l'idée aussi qu'on pourroit faire de la soye avec nos vernis. Cela va de suite; il est à souhaiter qu'une personne qui est

artiste,

artiste, avec autant d'intelligence que l'est le sçavant Académicien, veuille suivre de si heureuses idées. Il n'y a là rien qui sorte de la classe des possibles, & la nouveauté sur pareille matiere, purement du ressort des arts & des sciences humaines, n'est qu'un titre nouveau pour applaudir à celui qui les propose. On étouffe bien des découvertes & des inventions en décourageant les esprits inventifs. Mais l'envie & l'ignorance ne perdront jamais leurs droits.

Nos Memoires sont en possession d'encourager les vrais inventeurs, & s'il s'y glisse quelque chose de contraire à ce plan général, nous sommes toujours prêts à rendre justice à tout le monde. M. de Reaumur se plaint ici que dans nos Memoires d'Octobre 1733. page 1689, on lui a imputé de croire à la malleabilité du verre & d'en avoir parlé dans cet esprit. Nous reconnoissons avec plaisir que l'imputation est fausse ou au moins trop chargée ; & ce plaisir est d'autant plus grand que la méprise ne vient point de nous, c'est-à-dire, d'aucun Journaliste; & qu'elle ne s'est glissée que dans une dissertation dont l'Au-

teur étranger au Journal rendra lui-même telle raiſon qu'il pourra trouver. Révenons à la matiere ſoyeuſe.

Une difference remarquée par M. de Reaumur entre cette matiere & les gommes, c'eſt que celle-là ſéchant ſur le champ conſerve la diſtinction de ſes fils, au lieu que les gommes prennent l'une à l'autre, & au dévidoir ſur lequel on voudroit rouler leurs fils. S'il ne tenoit qu'à cela, peut être y auroit-il encore des reſſources à cet inconvenient; car abſolument le fil ſoyeux en ſortant du corps de l'inſecte ne perd pas tout à fait ſi vîte ſa viſcoſité, & ſi le ver couchoit rapidement les fils à côté l'un de l'autre dans toute leur longueur, ou s'il les appliquoit à quelque corps ſolide de cette maniere, ces fils prendroient les uns aux autres, & à tout ce à quoi ils s'apliqueroient par tous leurs points. Or les vers à ſoye, les chenilles, les aragnées mêmes ont cette attention ou cet inſtinct de croiſer leurs fils & de faire enſorte qu'ils ne touchent à rien que par des points non continus. D'un autre côté ſi le fil qu'on tire d'une gomme ou d'une réſine, étoit auſſi ſubtil que la

soye, & qu'on ne se pressât pas trop de l'appliquer, il seroit peut-être aussi-tôt sec & incapable d'adhésion que la soye. On voit tous les jours de ces brins de gomme ou de résine se former par hazard lorsqu'on manie de ces drogues, en particulier lorsqu'on cachette des lettres, car la cire d'Espagne faite avec la gomme lacque est une résine : & ces brins sont bien-tôt secs & hors d'état de se réprendre ni entr'eux ni à autre chose, si ce n'est par la fusion qui est ici la pierre de touche, comme pour les métaux.

Les chenilles ont un cœur ou plusieurs cœurs, ou plutôt une artére qui fait les fonctions du cœur. Cette artére est de même diamétre, de même capacité dans toute sa longueur. Il se fait des contractions & des dilatations successives dans les parties de cette longueur, par une espece d'ondulation ou de mouvement vermiculaire.

Quatriéme Memoire. *Sur les changemens de peau des chenilles.* Les chenilles changent plus d'une fois de peau, comme la plupart des animaux, & comme nous ne laissons pas d'en changer nous mêmes. Mais il s'agit de ce changement

complet & unique qui ôte à la chenille sa forme, & lui donne celle de *féve* ou de *chrysalide*. Ces insectes languissent deux ou trois jours aux approches de cette muë; elles sont dégoutées & presque immobiles, comme si elles étoient frappées de stupeur ou de paralysie. La dépouille est si complete, qu'elles déposent jusqu'aux ongles, aux poils, aux dents & au crâne. L'operation en est laborieuse & en apparence fort douloureuse. Elle est précedée de mouvemens vifs, d'agitations, de contorsions qui cernent sans doute cette peau partout, du corps de l'animal: mais dès qu'une fois la peau a commencé à se fendre sur le dos, la fente gagne en un clin d'œil, & tout ce grand deshabillé ne dure qu'une minute. Ce qui merite beaucoup d'attention, c'est l'augmentation de volume d'une chenille qui sort de sa peau. On voit bien qu'elle ne pouvoit plus tenir dans cet habit. Son ancien crâne n'est quelquefois pas le tiers du nouveau qui en sort, & cela après une diéte de plusieurs jours, & même une très-grande évacuation.

Cinquiéme Memoire. *Des parties ex-*

térieures des papillons, & principalement des ailes, des yeux, des antennes & des trompes. Ce qu'il y a de plus singulier sur les aîles, est cette poussiere fine & diversément colorée qui les couvre, comme une prairie est couverte de fleurs au Printems. La comparaison est assez juste. Les grains impalpables de cette poussiere ont des figures régulieres & déterminées infiniment diverses. Les yeux sont plus curieux encore étant moins connus.

Chaque œil de papillon est un amas de plusieurs yeux. C'est comme un verre taillé à facettes, relevées chacune & convexes. *Leuvenhoeck* a compté 3181 facettes dans la cornée d'un scarabé, plus de 8000. sur celle d'une mouche. *M. Puget*, 17325 sur celle d'un papillon, qui par là se trouve avoir peut-être 34650 yeux, au lieu de deux que des Sçavans leur ont contestés. Avec ces cornées qu'il avoit l'art de préparer, M. Puget voyoit & faisoit voir un soldat comme une armée de ce nombre de soldats, mais de soldats pygmées.

Rien n'est plus curieux que l'observation de M. de Reaumur sur la trompe

des papillons. Il leur a vû sucer le sucre. Il étoit d'abord étonné de voir ce sucre monter rapidément en liqueur par cette trompe, ne pouvant deviner par quel art, par quelle vertu, le papillon rendoit tout à coup ce sucre si coulant. A force d'observer il apperçut que la liqueur ne montoit pas toujours, qu'alternativement même elle descendoit; d'où il conclut enfin que l'animal commençoit par répandre sur le sucre une liqueur qu'il rappelloit ensuite à lui toute chargée du sucre. Ces observations qui décident une question sont parfaites; celles qui laissent l'esprit en suspens ont aussi leur prix, mais ne sont que des demies observations.

Sixiéme Memoire. *Des caracteres qui peuvent être employés pour distribuer les papillons en classes, en genres & en especes: & 1°. Des differentes classes & des differens genres des papillons diurnes.* La division la plus générale & la plus reçuë sur les papillons, est en nocturnes & en diurnes. On peut les caracteriser & les soûdiviser par les aîles qui sont leur partie la plus rémarquable & qui offre plus de diversités ou des diversités plus sensi-

bles. Une importante observation, c'est que les divisions des papillons ne sçauroient être celles des chenilles d'où ils viennent. Des chenilles de même genre à peu près, par rapport à leurs jambes ou à autre chose, deviennent des papillons de genre fort different, & au contraire.

Les antennes & les trompes peuvent fournir aussi des caracteres & des divisions. La premiere classe est donc de ceux dont les antennes sont terminées par des masses ou boutons, qui tiennent le plan de leurs aîles perpendiculaire à celui sur lequel ils sont posés; & dont le bord inférieur des aîles inférieures, embrasse le dessous du corps, qui sont posés sur six jambes, & marchent sur ces six jambes. La seconde classe est de ceux dont les quatre aîles sont perpendiculaires au plan de position, &c. Il y a de cette sorte sept classes, distinguées par ces caracteres d'aîles, d'antennes, &c.

Il est beau de voir la Providence prodiguer les caracteres & multiplier les genres & les especes comme à l'infini, pour faire éclater sa liberté, son indépendance & sa toute-puissance absoluë, en ne s'astreignant à rien de borné; &

de voir en même-tems les naturalistes, la regle en quelque sorte, le compas & la balance à la main, ramener toute cette riche varieté à la sage œconomie d'un assez petit nombre de classes qui font éclater aussi la souveraine intelligence de leur Auteur tout puissant. On a jusqu'ici assez fait attention à la puissance & à la sagesse qui brillent dans tous les ouvrages de la nature. Peut-être n'en a-t-on pas assez fait à cette liberté non moins divine. C'est surtout ce manque d'attention pour cet attribut essentiellement spirituel, qui a enfanté & qui favorise tout à fait le hazard épicurien, autant que le méchanisme spinosiste de quelques prétendus Philosophes de nos jours, & de tous les tems. Puissance, intelligence & liberté caracterisent tout ce que nous admirons dans l'Univers. La puissance donne l'être aux choses, l'intelligence les embellit chacune en particulier, la liberté embellit le total en le diversifiant.

Septiéme Memoire. *Des genres & classes des phalenes ou papillons nocturnes.* Le nombre de ceux-ci est superieur à celui des papillons diurnes. Il faut se bor-

ner. M. de Reaumur ſe reduit encore à ſept claſſes. Tous les diurnes ont des trompes, tous les nocturnes n'en ont pas. Comment ſe nourriſſent donc ceux qui en manquent ? Mais c'eſt qu'apparemment ils ne ſe nourriſſent pas. Il y en a d'autres qui ont des trompes, mais exceſſivement petites, comme s'ils n'en avoient pas. Auſſi l'Auteur les met dans la claſſe de ceux qui n'en ont pas, pour la commodité des ſubdiviſions que d'autre differences plus ſpecifiques caracteriſent. Le détail de ces claſſes & de leurs genres eſt pour les Sçavans, & nous meneroit trop loin pour un extrait. Nous réſervons les ſept autres Memoires au Mois ſuivant.

ARTICLE LXII.

NOUVELLES LITTERAIRES.

SUISSE.

De Basle.

REPONSE A LA LETTRE de M.*** pour le remercier de la maniere obligeante dont il a parlé de l'Edition Françoise de Moreri, faite à Basle par J. Brandmuller en 1732.*

MONSIEUR,

QUOIQUE votre Lettre, au sujet de mon édition du Moreri, soit du premier Fevrier de l'année 1734. je ne l'ai reçûë que depuis peu. Il semble qu'on ait voulu me cacher ce témoignage de votre politesse, qui merite toute ma reconnoissance. Il est vrai que tous ceux qui l'ont luë, n'en jugeront pas comme moi,

* Inserée dans le Journal de Trevoux, du mois de Fevrier 1734. pag. 363.

parce qu'ils n'ont pas découvert le mot de votre énigme. On a crû bonnement que vous vouliez rélever la derniere édition de Paris fort au dessus de la mienne. Dans cette pensée, plusieurs ont soutenu que votre écrit partoit d'une plume gagée par mes Rivaux.

L'Anonyme, dit-on, présume-t-il que nous l'en croyons sur sa parole, & au mépris du témoignage de nos yeux ? Nous sçavons par notre propre examen que dans l'édition de Basle il y a des milliers d'articles nouveaux de Géographie, & d'Histoire ancienne & moderne, dont plusieurs sont des plus importans; qu'il y a plus de deux mille articles, ou entierement réfondus, ou considerablement augmentés, & ausquels on n'a pas touché dans la derniere édition, que les Libraires de Paris ont donnée. Nous sçavons que dans l'édition de Basle on a fait une infinité de corrections, même dans les articles qui ne sont point marqués; & que l'édition de Paris a entierement négligées. Nous sçavons, en un mot, que l'édition de Paris de 1732. ne differe que très-peu de celle de 1725. qu'il n'y a aucun article nouveau, &

..... les corrections y sont en petit nombre. Cependant l'Anonyme veut nous faire accroire que l'édition de Basle, qui a tant d'avantages sur celle de Paris, lui cede à tous égards, & ne merite pas qu'on hésite dans la préférence. *Credat judæus Appella, non ego.* Voilà, Monsieur, comment on raisonne, même dans votre bonne Ville de Paris; car on y a des yeux, du goût, & de l'équité. Mais je le sçai, vous n'êtes blâmé que parce qu'on ne vous a pas compris, & qu'on a méconnu les bontés que vous avez pour moi & pour mes travaux. J'étois trop interessé à voir clair dans votre fine ironie pour m'y méprendre. A la seconde lecture j'ai senti, à n'en plus douter, que sous les feintes louanges que vous donnez à l'édition de Paris, vous voilez les justes censures qu'elle merite; & que vous accordez le prix à celle que j'ai eu le bonheur d'achever & de réimprimer.

Souffrez donc que je déchire le voile pour l'édification du Public, dans la vûë qu'on vous rende justice, & que je puisse vous témoigner tout le cas que je fais de vos lumieres, & tout le prix que je

mets à votre générosité qui vous porte, sans me connoître, à être mon Apologiste, contre la critique intéressée de mes Antagonistes.

Le premier trait ironique de votre Lettre qui m'a frappé, c'est que vous n'imputez à mon édition que des fautes qui se trouvent dans celles de Paris, depuis l'édition de 1712. Ce n'est pas que vos lumieres & votre pénétration n'eussent pû découvrir bien des fautes de ma façon. Mais charitablement vous avez choisi celles qui se rencontrent dans les éditions antérieures à la mienne, afin de faire comprendre que ceux qui les premiers avoient fait ces fautes, étoient peu éxacts; qu'il étoit surprenant que tant d'éditions qui avoient paru en France, les eussent rétenuës; & qu'il ne convenoit pas après cela de faire tant de bruit de ce que je ne les ai pas toutes évitées, n'étant pas facile de tout voir, & de corriger tout. Tous les yeux d'un Argus ne suffiroient pas pour découvrir, & les cent mains de Briarée, armées de plumes, seroient trop peu pour effacer les fautes qui se trouvoient dans ce fameux recueil Géographique & Histori-

que, & dont une bonne partie s'y voyent encore, sans qu'on puisse esperer si-tôt une correction totale, malgré les promesses enflées des Editeurs & des Libraires.

Surtout, Monsieur, vous vous êtes borné à critiquer la suite des Comtes de Génêve, pour que l'on vît en même-tems, que l'on avoit fait des corrections & des augmentations essentielles à l'article de cette illustre République, & que si l'on ne touchoit pas à l'article de ses Comtes, c'étoit parce qu'on n'avoit pas assez de tems pour entrer dans le détail pénible & ennuyeux de longues Généalogies. *Trahit sua quemque voluptas.* L'examen sec des Généalogies n'est pas du goût de tout le monde. C'est pourquoi nous nous sommes bornés à celles que nous tenions de bonne main, comme celles de Clugni, des Comtes de Neufchâtel & de Vallengin; de Rozen, de Rottembourg, de Renel, de Savonay, &c. Pour les anciennes nous les avons laissées telles qu'elles étoient, ou peu s'en faut, si ce n'est lorsque les personnes interessées nous ont fourni des mémoires, comme cela se voit, par

exemple dans l'article de l'illustre Maison de Montmorency.

Le second trait ironique de votre lettre, se trouve dans l'objection absurde que mes envieux ont osé former contre les additions & les amplifications dont mon édition est enrichie. *Les additions,* a-t-on dit, *qu'on a faites à l'édition de Basle, ne servent pour la plupart qu'à tirer de l'obscurité quantité de Ministres Lutheriens, Calvinistes, & Sociniens, que ceux même de leur secte avoient oubliés depuis longtems ; les articles amplifiés ne regardent que des Auteurs de ce caractere.* Je suis assuré, Monsieur, que vous vous êtes fait de la peine de copier ce tissu d'infidelités, & d'absurdités, & que vous ne l'avez fait que pour charger de honte les Auteurs de ce discours évidemment calomnieux.

Car enfin, comment peut-on avancer, quand on a des yeux pour lire, & mon édition sous la main, que la plupart des additions & des amplifications, se bornent à tirer de l'obscurité quelques Ministres Luthériens, Calvinistes, & Sociniens ?

1°. Ne trouve-t-on pas, sans exag-

geration dans le nouveau Moreri, plus de mille articles de Géographie ou nouveaux ou corrigés ? Toute la Géographie ſainte n'a-t-elle pas été miſe dans un meilleur état en profitant des lumieres de Bochart, de Reland, de D. Calmet, de Maundrell, &c. Celle de la Suiſſe & de ſes Alliez, n'a-t-elle pas été entiérement refonduë par les ſecours qu'on a tirés du Dictionnaire Allemand de Baſle, des mémoires & des délices de la Suiſſe, & de l'Hiſtoire de Genêve, de la derniere édition ? La Géographie de la France n'a-t-elle pas été enrichie, à pluſieurs égards, en y faiſant entrer les obſervations de T. Corneille, & de Piganiol de la Force ? Combien de choſes n'a-t-on pas tirées de l'Etat de la Grande-Bretagne pour perfectionner la Géographie des trois Royaumes & des Païs qui en dépendent ? La Géographie de l'Allemagne a été auſſi fort changée par un grand nombre d'articles nouveaux & réfondus, où l'on a fait entrer le Catalogue des Evêques des principaux Siéges. Combien d'articles n'a-t-on pas tiré de Chardin, de Tournefort, de Freſier, de C. le Brun, de Spon, de Wheler, de T. Corneille, &c. pour

corriger & completter davantage ce qui regarde la Géographie de l'Asie, de l'Afrique, & de l'Amerique ? Or ces Royaumes, ces Provinces, ces Evêchés, ces Villes, ces Lacs, ces Fleuves, ne sont pas des Ministres Lutheriens & Calvinistes.

2°. Combien d'articles de l'Histoire ancienne, soit sacrée, soit profane, qui ont été introduits ou amplifiés ; & dont il n'est pas nécessaire de produire des preuves parce qu'elles se trouveront par centaines dans mon édition ? Combien d'articles curieux sur les coutumes des Persans, des Grecs, des Péruviens, &c. tirés de Chardin, de Tournefort, de Garcilasso de la Vega, &c. ? Combien d'articles où l'on a tracé la vie de ceux qui se sont distingués dans les Belles-Lettres, la Médecine, la Jurisprudence, la Peinture, la Sculpture ? Combien de grands Capitaines & de Têtes couronnées, dont on a donné des articles qui se faisoient désirer, ou dont on a corrigé & amplifié les ébauches ausquelles on s'étoit borné dans les éditions précédentes ? Tous ces articles qui sont sûrement en grand nombre, n'ont aucune affinité avec les Ministres Luthériens & Calvinistes.

3°. Vous aurez pû rémarquer, Monsieur, que l'on trouve dans mon édition un assez grand nombre d'Auteurs Juifs, ou Arabes, tirés de la Biblioteque de Wolfius, de l'Histoire de Gengiskan par Petis de la Croix, du Dictionnaire Allemand de Basle, &c. Quantité de Philosophes Grecs, d'anciens Orateurs ou Historiens, d'Académiciens illustres des Académies Royales des Sciences, des Belles-Lettres, &c. De Chefs d'Ordre, de SS. Canonisés, d'Archevêques, d'Evêques, de Réligieux, de Papes, qui ne sont point dans les éditions précedentes, ou qui ne s'y trouvent qu'en miniature. Tout cela est cependant fort different des Ministres Calvinistes & Lutheriens; de même que des Sociniens, ausquels les Réformés & les Protestans ne prennent pas plus d'interêt que les Catholiques Romains.

4°. Il est vrai qu'on a augmenté considerablement le nombre des Sçavans d'entre les partis qui se sont séparés de l'Eglise de Rome, & qu'on a mis sur un tout autre pié qu'ils n'étoient, les articles trop partialement dressés des Réformateurs, Luther, Calvin, Farel, Oecolampade, Zwingle, Bucer, Bullinger, &c.

Il est vrai encore qu'on a donné l'Histoire des Synodes des Eglises Réformées de France, & du *Consensus* des Eglises de Suisse ; mais ces articles valent-ils moins que ceux de tant de personnes obscures qui n'ont rien fait de fort considerable, & que le Catalogue des hérétiques & des hérésies de la façon de Pratéole, que l'on trouve dans les éditions de Paris ? N'y a-t-il que les grands hommes de la Religion Romaine, dont les ouvrages & la vie méritent d'être connus ? Le P. Niceron en a jugé bien differemment. A son exemple, nous avons donné une place dans les Fastes du monde sçavant, à tous ceux qui se sont distingués par leurs lumiéres & par leurs travaux, sans faire attention au parti dans lequel ils ont vécu. *Tros Rutulusve fuat nullo discrimine habebo.*

Enfin sans grossir cet article, qui me méneroit trop loin, & qui peut être en partie suppléé par la Préface de mon édition, je suis assuré de deux choses ; la premiere, qu'on auroit de la peine à marquer un seul article de Ministre ou Luthérien ou Calviniste, de notre introduction dans le grand Dictionnaire qui regarde une personne de nul mérite, &

qui ne l'emporte sur plusieurs centaines d'Auteurs insérés dans les éditions de France; & de l'autre que les éditions de 1718. & de 1725. ne sçauroient soutenir cet examen qu'avec peine. Je ne parle pas de l'édition de 1732. qui n'a été enrichie d'aucun article nouveau. *Crambe recocta.*

Je viens, Monsieur, à une troisiéme obligation que je vous ai. Vous établissez solidement, quoique d'une maniere envelopée & que personne n'apercevra, sans avoir la clef de votre Lettre, que mon édition l'emporte sur celle de 1732. de Paris. Car vous posez en fait que l'édition de Paris de 1725. est très-imparfaite. Or celle de 1732. que vous regardez comme la meilleure de celles qui se sont faites à Paris, n'est autre chose, à très-peu de changemens près, que celle d 725. J'ai eu occasion de m'en convaincre par la confrontation de plusieurs articles, où j'ai vû mêmes erreurs & mêmes vuides. Donc puisque mon édition a environ six mille articles, ou nouveaux ou augmentés, de plus que l'édition de 1725. elle doit encore effacer celle de 1732. Car qui voudroit, sans se faire siffler, faire entrer en com-

paraiſon quelques notules, quelques réflexions où les préjugés de parti s'apperçoivent du premier coup d'œil, & qu'on a tirées de l'édition de 1718. pour les faire gliſſer dans celle de 1732. avec plus de cent feuilles d'additions conſiderables, de tout genre, puiſées dans les meilleures ſources & ſans partialité, que j'ai ajoutées à l'édition que j'ai donnée ?

Vous me faites même comprendre que mon édition conſervera encore ſa ſupériorité pendant quelque-tems ſur celles de France, puiſque l'Auteur du Supplément que l'on attend encore, ne veut ſe ſervir que fort peu de mon édition. Si cela eſt, la plupart des articles corrigés manqueront dans ſon Supplément, & un très-grand nombre d'articles nouveaux puiſés dans les Dictionnaires Anglois, Flamand, Allemand; ſi ce n'eſt qu'il entende ces differentes Langues, & qu'il veuille dévorer la peine de la traduction. Le Supplément ne purgera pas les éditions de Paris de tant d'invectives, de termes durs, d'inſinuations peu équitables qui y ſont répandus, & qui ne plaiſent plus à ceux qui ont gouté les principes de l'équité & de la

politeſſe ; qui ſçavent ce que c'eſt que d'être homme & chrétien. *Quibus de meliori luto finxit præcordia Titan.*

Si j'avois un avis à donner à l'Auteur du Supplément, ce ſeroit de ne pas ſe preſſer de paroître, & d'attendre l'édition que l'on prépare en Hollande. Cette édition, ſi l'on nous tient parole, fera tomber celles de France & les miennes. Nous ne pourrons la contrebalancer qu'en la pillant comme elle nous aura pillé, & en produiſant de nouveaux morceaux & de nouvelles corrections qui auront échapé aux Editeurs Hollandois.

Je ne vous ſuis pas ſimplement obligé, Monſieur, de ce que vous avez dit de mon édition, je vous tiens même compte de votre ſilence. Si j'avois inſéré dans mon ouvrage quelque article contre la Religion Romaine, ou contre l'Etat, comme mes antagoniſtes en avoient fait courir le bruit, même avant que le Dictionnaire ſortît de deſſous ma preſſe, & cela dans la vûë de me faire fermer les portes du Royaume, vous vous en ſeriez apperçû, & votre zele ne vous auroit pas permis de me ménager, malgré vos bontés à mon égard. Puis donc que vous gardez le ſilence ſur cet

article important, vous faites sentir à mes Accusateurs qu'ils s'étoient trop avancés. Votre autorité est d'un poids sous lequel il faut qu'ils plient.

En voici assez, Monsieur, & peut-être trop pour vous prouver que j'ai pénétré vos intentions, & que je sens que ma cause ne pouvoit être en de meilleures mains. Soyez assuré que si vous avez obligé un inconnu ; vous n'avez pas au moins obligé un ingrat. Je suis, &c.

A Basle ce 20. Octobre 1734.

Il ne nous convient pas d'intervenir dans la querelle qui divise les Libraires de Basle & de Paris, au sujet de leur derniere édition de Moreri. Il nous suffit d'avoir produit les piéces du Procès. Les suffrages du public décideront en faveur de l'une ou de l'autre de ces deux éditions.

La suite des Nouvelles Litteraires pour le Mois prochain.

Errata du mois de May 1735.

PAge 804. ligne 26. petit nombre, *lisez*, ce petit nombre. Page 858. ligne 9. & qu'elle, *lisez*, & qui. Page 921. ligne penultiéme, jointe, *lisez*, joints. Page 931. ligne 6 sa bonne intelligence, *lisez*, la bonne intelligence. Page 932. ligne 17. Andrianople, *lisez*, Adrianople. Page 934. ligne 11. qu'il, *lisez*, que l'Auteur. Page 948. ligne 12. nouveau, *lisez*, nouvelle.

TABLE DES ARTICLES.
du mois de Juin.

ARTICLE LIV. LA Religion naturelle ou révélée justifiée contre les incrédules. Page 966
ART. LV. Proposition d'une mesure de la Terre, dont il résulte une diminution considérable dans sa circonférence. 988
ART. LVI. Abregé de l'Anatomie du corps humain. 1002
ART. LVII. *Commentarii Academiæ Scientiarum Imperialis Petropolitanæ*, ou l'Histoire de l'Academie des Sciences, établie à Peterbourg. 1012
ART. LVIII. *Propugnaculo de las Traditiones, &c.* ou défense des Traditions contre la Critique outrée, &c. 1041
ART. LIX. Les Hommes. 1054
ART. LX. La Lusiade du Camoëns. 1088
ART. LXI. Memoire pour servir à l'Histoire des Insectes. 1116
ART. LXII. Nouvelles Litteraires. 1138

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux le présent *Journal*, dont il m'a paru que l'impression pouvoit être permise. LEROUGE.

A Paris, de l'Imprimerie de CLAUDE ROBUSTEL.